Plut[illegible]
[illegible]
[illegible]

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS:

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

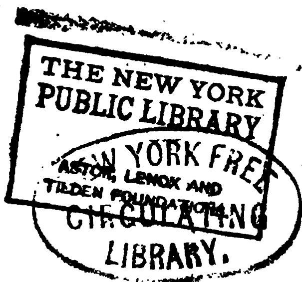
TOME HUITIÈME.

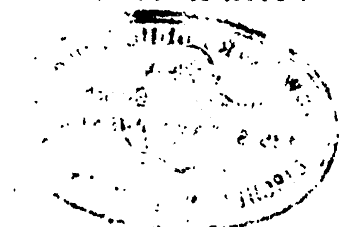


A PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.° 21.

1811.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIBRARY.

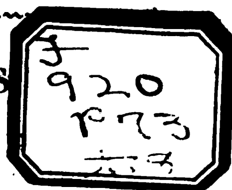


LES VIES



SERTORIUS.

Amyot, Edition 1587.



LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

SERTORIUS.

Il n'est peut-être pas fort surprenant que, dans le cours infini des siècles, la fortune étant toujours inconstante et indéterminée, le hasard ramène souvent dans le monde les mêmes accidents. Car, soit que le nombre des événements qui doivent arriver soit infini et sans bornes, la fortune trouve dans la fécondité de la matière une riche source d'accidents semblables; soit que leur nombre soit déterminé et fixe, c'est encore une nécessité que les mêmes cas arrivent souvent, puisqu'ils sont produits par les mêmes causes et par les mêmes combinaisons. Il y a des gens qui prennent plaisir à faire des recueils de tout ce qu'ils ont lu ou entendu dire de ces aventures que la fortune a ramenées sur ce grand

théâtre du monde, et qui sont si semblables, qu'elles paroissent l'ouvrage de la raison et de la providence. Par exemple, ils remarquent qu'il y a eu deux hommes de grande naissance, l'un Syrien et l'autre d'Arcadie, tous deux appelés Attis, et tous deux dévorés par un sanglier[1]; que des deux Actéon, l'un a été déchiré par ses chiens, et l'autre par des hommes dont il étoit aimé[2]; que des deux Scipion, le premier a vaincu les Carthaginois, et l'autre les a entièrement détruits; qu'Ilion a été pris une première fois par Hercule, à cause des chevaux de Laomédon, la seconde fois par Agamemnon, avec le secours du cheval de bois, et la troisième fois par Charidémus, à l'occasion d'un cheval qui s'abattit sous la porte et qui empêcha que les Troyens ne pussent la fermer assez promptement pour l'empêcher d'entrer; et enfin que de deux villes qui portent le nom de deux plantes odoriférantes, Ios et Smyrne[3], on prétend qu'Homère naquit dans l'une et mourut dans l'autre. Nous aussi de notre côté ajoutons à ces aventures un exemple qui n'est pas moins remarquable : c'est que les plus belliqueux de tous les capitaines, et ceux qui ont exécuté les plus grandes choses par les ruses de guerre et par leur profonde capacité, ont tous été privés d'un œil, tels que Philippe, Antigonus,

Annibal et Sertorius, dont nous écrivons la vie. Ce dernier sans contredit a été plus sage et plus continent que Philippe, plus fidèle envers ses amis qu'Antigonus, plus humain envers ses ennemis qu'Annibal, et n'a cédé à aucun d'eux en habileté et en prudence, mais il fut moins favorisé de la fortune, qui se montra toujours plus cruelle à son égard que ses ennemis déclarés. Cependant il n'a pas laissé d'égaler, en expérience, Métellus; en audace, Pompée; en heureux et glorieux succès, Sylla; et de tenir tête long-temps à toute la puissance des Romains, tout banni et fugitif qu'il étoit, et commandant à des Barbares dans une terre étrangère. Parmi tous les capitaines grecs, il n'y en a point que nous puissions plus justement lui comparer qu'Eumène de la ville de Cardie, dans la Chersonèse de Thrace; car ils ont été tous deux de grands généraux, et ont joint la ruse à l'audace; tous deux bannis de leur pays, ils commandèrent des armées étrangères, et périrent d'une mort violente, ayant été tués l'un et l'autre par la trahison de ceux mêmes avec lesquels ils avoient défait leurs ennemis.

Quintus Sertorius étoit né d'une famille peu distinguée de la ville de Nyrsie, dans le pays des Sabins. Il perdit son père étant encore en bas âge, et fut très-bien élevé par sa

mère, qu'il aima toujours avec une extrême tendresse; elle s'appeloit Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider, et y réussit passablement : de sorte qu'encore fort jeune, il alla à Rome, et y acquit assez de crédit et de réputation par son éloquence. Mais quelques actions brillantes qu'il fit à la guerre, et quelques succès heureux qui honorèrent ses premières armes, tournèrent de ce côté-là toute son ambition. Il fit sa première campagne sous Scipion 4, lorsque les Cimbres et les Teutons inondèrent les Gaules. Les Romains ayant été vaincus dans une bataille et mis en déroute, Sertorius, qui avoit eu son cheval tué sous lui, et qui étoit lui-même blessé, se jeta à la nage dans le Rhône; et tout armé qu'il étoit de sa cuirasse et de son bouclier, il nagea long-temps contre le torrent, et traversa enfin ce fleuve, tant il avoit le corps robuste et endurci à toutes les fatigues par l'exercice et par le travail. Ces mêmes ennemis étant revenus une seconde fois avec des armées encore plus nombreuses, et avec des menaces plus fières et plus terribles, l'effroi fut si grand, qu'il parut alors que ce seroit une action bien difficile et bien hardie même pour un Romain, de demeurer dans son poste et d'obéir à son général. Marius commandoit l'armée, et Sertorius s'offrit pour aller comme espion 5 dans

celle des ennemis, et promit d'en rapporter des nouvelles. Il prit donc un habit gaulois, apprit les termes les plus communs de leur langue, et ceux qui sont les plus nécessaires pour un entretien court et passager, se mêla avec les Barbares; et après avoir vu et entendu tout ce qui se passoit et ce qu'on projetoit, il retourna vers Marius qui l'honora des prix dont on récompense la valeur et le courage. Dans la suite de cette guerre, il fit plusieurs actions qui marquoient sa prudence et son audace, qui lui attirèrent l'estime de Marius et sa confiance, et lui acquirent beaucoup de réputation.

Après la guerre des Cimbres et des Teutons, il alla servir en Espagne, sous le consul Didius; il commandoit mille hommes de pied, et passa l'hiver à Castulon (*a*), ville des Celtibériens. Comme les soldats se trouvoient dans un pays gras, où ils avoient les vivres en abondance, ils ne faisoient tous les jours que s'enivrer et commettre mille insolences. Cela donna un si grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyèrent demander du secours à leurs plus proches voisins, les Gyrisœniens; et entrant dans toutes les maisons, ils firent main-basse sur tous ceux

(*a*) Ville de la Castille neuve, sur les confins de l'Andalousie.

qu'ils y trouvèrent. Pendant ce tumulte, Sertorius s'étant sauvé, sortit avec un petit nombre de ses gens; et ralliant ceux qui se sauvoient après lui, il fit le tour de la ville, et trouvant encore ouverte la porte par où les Gyrisœniens étoient entrés, il ne fit pas la même faute qu'eux; car il y plaça un corps-de-garde, se rendit maître ensuite de tous les quartiers, et passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cette exécution faite, il commanda à ses soldats de quitter leurs armes et leurs habits, et de prendre l'armure des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitants de Castulon que de ces Gyrisœniens, et de le suivre à la ville d'où ces derniers étoient sortis pour les surprendre. Les Barbares, trompés par ce déguisement, ouvrirent leurs portes et sortirent en foule au devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens et leurs voisins qui venoient se réjouir après avoir heureusement exécuté leur entreprise. Les Romains en tuèrent une grande partie près des portes, et les autres s'étant rendus à discrétion furent vendus.

Cette action rendit le nom de Sertorius célèbre dans toute l'Espagne, et à son retour (*a*)

(*a*) La troisième année de l'olympiade clxxij, 88 ans avant l'ère chrétienne.

il fut d'abord nommé questeur de la Gaule qui est autour du Pô. Ce qui fut très-heureux pour Rome; car la guerre des Marses, qu'on appela la guerre des alliés, venoit de s'allumer, et Sertorius eut ordre de lever des soldats et de faire forger des armes. Le zèle et la diligence qu'il mit à cette commission, comparés à la mollesse et à la lenteur des autres jeunes officiers, firent juger que toute sa vie il seroit actif, diligent et homme d'exécution. Quand il eut obtenu le grade de capitaine, il ne modéra pas davantage son audace guerrière, que lorsqu'il n'étoit que simple soldat; mais il fit des actions admirables, et s'exposa toujours aux plus grands périls. En se hasardant ainsi sans aucune retenue, il perdit un œil dans un combat; et bien loin d'avoir honte de cette difformité, il s'en fit gloire toute sa vie, disant que les autres ne portoient pas toujours avec eux les témoignages de leur valeur, et qu'ils quittoient souvent les colliers, les piques et les couronnes dont ils avoient été honorés; mais que pour lui il portoit toujours les marques de son courage, et que tous ceux qui voyoient sa perte étoient en même temps spectateurs de sa vertu. Aussi le peuple lui rendit-il tout l'honneur que méritoit son action; la première fois qu'il entra dans le théâtre, il le reçut avec

de grands battements de mains, des acclamations et de grandes louanges, honneur que les plus vieux capitaines, ceux qui avoient le mieux servi, et qui s'étoient acquis le plus de gloire par les armes, avoient de la peine à obtenir.

Malgré cette distinction, quand il brigua le tribunat, il en fut exclu par la faction de Sylla qui lui fut contraire; et c'est de là apparemment que naquit cette haine irréconciliable que Sertorius eut toujours pour le chef de ce parti. Car après que Marius, vaincu par Sylla eut pris la fuite, que le vainqueur fut parti pour aller faire la guerre à Mithridate, et qu'on eut vu que des deux consuls (*a*), Octavius demeuroit ferme dans le parti de Sylla, et que Cinna, qui ne cherchoit que des nouveautés, faisoit tous ses efforts pour ressusciter la faction de Marius, Sertorius se joignit à Cinna avec d'autant plus d'empressement, qu'il voyoit qu'Octavius n'agissoit qu'avec lenteur, et qu'il se défioit des amis de Marius.

Quelque temps après, il y eut sur la place même de Rome un grand combat. Octavius eut l'avantage, Cinna et Sertorius, après avoir perdu environ dix mille hommes, furent

(*a*) Cn. Octavius Népos, et L. Cornélius Cinna, consuls, l'an 85 avant l'ère chrétienne.

obligés de s'enfuir. Mais ayant gagné et rassemblé la plupart des gens de guerre qui étoient répandus dans toute l'Italie, ils se trouvèrent bientôt assez forts pour marcher de nouveau contre Octavius. Ce fut alors que Marius, arrivé d'Afrique, vint se ranger auprès de Cinna, comme un particulier auprès de son consul. Tous les officiers de Cinna étoient d'avis qu'il falloit le recevoir; Sertorius seul s'y opposoit, soit qu'il crût que le crédit et la considération qu'il avoit auprès de Cinna diminueroient considérablement, quand ce dernier auroit avec lui un homme si supérieur et beaucoup plus grand capitaine, soit qu'il craignît que Marius, par ses cruautés et par ses violences, ne brouillât et ne ruinât encore leurs affaires; car jusque dans la victoire, il se laissoit tellement emporter à sa colère, qu'il ne pouvoit modérer son ressentiment, et qu'il le poussoit au-delà de toutes les bornes de la raison et de la justice. Il leur disoit donc qu'avec le grand avantage qu'ils avoient déjà, ce qui leur restoit à faire étoit peu de chose; et que s'ils recevoient Marius, non seulement il remporteroit seul toute la gloire de leur succès, mais qu'il attireroit à lui toute la puissance, étant naturellement homme difficile, qui ne souffroit pas volontiers que quelqu'un voulût entrer en

partage de son autorité, et d'ailleurs très-infidèle quand il s'agissoit de ses intérêts. Cinna convint de la justesse de ses observations; mais en même temps, il lui avoua qu'il avoit honte, et qu'il faisoit grande difficulté de rejeter Marius, après l'avoir appelé lui-même, et l'avoir sollicité de venir prendre part à ses affaires et à ses dangers. Sertorius, l'interrompant alors, lui dit : « Mais moi je croyois que « Marius étoit venu de son propre mouve- « ment en Italie : c'est pourquoi dans le con- « seil que je vous donnois, je n'avois égard « qu'à ce qui me paroissoit utile. Mais puis- « que c'est vous-même qui l'avez fait venir, « et qu'il n'est ici que par vos ordres, il ne « vous a pas été permis même de délibérer [6]; « et le seul parti qui vous reste, c'est de le « recevoir et de vous en servir. La bonne foi « ne souffre ni raisonnement ni incertitude [7] ».

Cinna ayant fait venir Marius, ils divisèrent l'armée en trois corps, et eurent chacun un commandement. La victoire s'étant déclarée pour eux, Cinna et Marius commirent tant d'insolences et de cruautés, que les maux de la guerre parurent aux Romains de grands biens au prix des misères qu'ils souffroient. Sertorius fut le seul après la victoire, qui ne sacrifia aucun homme à son propre ressentiment, et ne fit aucun outrage à personne; au

contraire, il s'emporta contre Marius, et lui reprocha ses cruautés; et prenant à part Cinna, et usant auprès de lui de prières et de remontrances, il fit tant qu'il le rendit plus doux et plus modéré. Enfin, voyant que les esclaves dont Marius avoit fait ses alliés pour la guerre, et qu'il avoit retenus ensuite pour être les satellites (*a*) et les ministres de sa tyrannie, étoient en très-grand nombre, et qu'ils se rendoient tous les jours plus redoutables par les excès qu'ils commettoient, soit par la permission et par les ordres mêmes de Marius, soit par leur propre insolence en se portant contre leurs maîtres à toutes sortes d'injustices, jusqu'à les égorger, et abuser de leurs femmes et de leurs enfants, il trouva cette licence si insupportable, qu'il les fit tous tuer à coups de flèches dans le camp où ils se retiroient, quoiqu'ils ne fussent pas moins de quatre mille hommes.

Après que Marius fut mort, que Cinna eut été tué, et que le jeune Marius eut obtenu le consulat malgré Sertorius et contre les lois, Carbon, Scipion et Norbanus, s'étant opposés à Sylla qui revenoit de Grèce, furent battus, autant par l'incapacité et par la lâcheté des chefs, que par la trahison de leurs troupes.

(*a*) Il parle des satellites de Marius, qui étoient appelés *Bardiéens*, Voyez la vie de Marius.

Alors Sertorius commença à sentir que sa présence étoit inutile aux affaires qui alloient toujours de mal en pis, parce que ceux qui avoient le plus de pouvoir étoient ceux qui avoient le moins de sens et d'expérience. Il se confirma encore davantage dans cette pensée, quand il eut vu que Sylla étoit venu camper auprès de Scipion (*a*), et qu'il lui faisoit toutes sortes de caresses, comme si la paix devoit être bientôt conclue; car il s'aperçut bien qu'il ne cherchoit qu'à l'amuser, pour lui débaucher son armée. Il en avertit plusieurs fois Scipion, mais celui-ci refusa toujours de le croire. Alors Sertorius, désespérant du salut de Rome, partit pour se retirer en Espagne, à dessein de prévenir les ennemis, de se saisir de ce gouvernement, et de s'y fortifier pour être en état de donner un asile à ses amis qui pourroient s'y retirer après la défaite de leur parti. Mais il fut assailli sur sa route par de violents orages; et comme il devoit traverser des montagnes très-difficiles, les Barbares du pays ne voulurent lui donner passage qu'à force d'argent. Ceux qui l'accompagnoient étoient véritablement indignés de voir qu'un proconsul des Romains payât

(*a*) L. Cornélius Scipio Asiaticus, qui étoit alors consul avec C. Norbanus Flaccus, l'an 81 avant l'ère chrétienne.

retira avec trois mille hommes à Carthage la Neuve (*a*), d'où il traversa la mer, et alla aborder en Afrique sur la côte des Maurusiens. Ses soldats y descendirent pour aller faire de l'eau; mais comme ils marchoient sans précaution et sans se tenir sur leurs gardes, les Barbares tombèrent sur eux et en tuèrent un grand nombre. Cela obligea Sertorius à se rembarquer promptement pour repasser en Espagne, mais il en fut repoussé. Alors, avec un renfort de quelques corsaires Ciliciens, il cingla vers l'île de Pityuse (*b*), où il aborda malgré la résistance de la garnison d'Annius qui fut battue. Peu de temps après, Annius parut avec une grosse flotte montée par cinq mille combattants. Sertorius résolut de le combattre par mer, quoiqu'il n'eût que des vaisseaux très-légers qui avoient été faits pour la course, et nullement pour le combat. Mais tout-à-coup il se leva un vent du couchant si impétueux, et la mer fut agitée avec tant de violence, que la plupart des vaisseaux de Sertorius, à cause de leur légèreté, furent jetés de travers par la force des vagues contre les rochers du rivage, et que Sertorius, avec peu de vais-

(*a*) Aujourd'hui Carthagène, ville maritime d'Espagne. *A. L. D.*

(*b*) Une des îles Baléares, aujourd'hui Ivica.

seaux, chassé de la mer par la tempête, et de la terre par ses ennemis, fut dix jours entiers à lutter contre les vents et les flots, avec autant de peine que de danger. Mais enfin le vent étant un peu tombé, il fut porté sur quelques îles qui sont éparses sur cette plage, et qui n'ont point d'eau. Il les quitta bientôt, passa le détroit de Cadix; et prenant à droite, il aborda à la côte d'Espagne un peu au-dessus de l'embouchure du Betis, qui, traversant un grand pays pour aller se décharger dans la mer Atlantique, donne son nom à cette partie de l'Espagne qu'il baigne de ses eaux (*a*).

Là, il rencontra quelques patrons de vaisseaux qui revenoient tout récemment des îles Atlantiques (*b*). Ce sont des îles séparées l'une de l'autre par un petit bras de mer, et éloignées de l'Afrique de deux mille stades (*c*). On les appelle *les îles des bienheureux* [8]. Les pluies y sont rares et douces. Il n'y règne que des vents agréables, qui, portant toujours une bénigne rosée sur leurs ailes, engraissent tellement la terre, que non seulement elle est toujours en état de répondre aux soins et aux vœux de ceux qui voudroient la labou-

(*a*) A la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie.

(*b*) Les Canaries.

(*c*) Quatre cents lieues.

rer et la planter, mais qu'elle produit d'elle-même toutes sortes d'excellents fruits, et en si grande abondance, qu'ils suffisent à nourrir ses habitants sans qu'ils se donnent le moindre travail ni la moindre peine; de sorte que toute leur vie se passe dans un délicieux repos. L'air y est toujours serein et n'y cause jamais la moindre maladie, à cause de la douce température des saisons dont les changements ne sont jamais subits, mais toujours insensibles. Car les vents de notre continent, tels que les vents du nord et du levant, après avoir parcouru cet espace immense de notre terre, venant à tomber et à se répandre dans cette vaste étendue d'air et de mer, se partagent, se rompent et se perdent avant que d'y arriver, ou n'y arrivent que languissants et foibles, et les vents qui y soufflent du côté de la mer, comme les vents du midi et du couchant, venant à passer sur cette grande plaine d'eau, se chargent d'une pluie douce et menue dont ils les arrosent quelquefois, et dont le plus souvent ils ne font que les rafraîchir par une vapeur féconde, qui nourrit et fait croître tout ce que la terre y produit. De sorte que c'est une opinion généralement reçue, même parmi les Barbares, et crue comme un article de religion, que là sont les champs

Elysées et la demeure des bienheureux qu'Homère a chantée 9.

Sertorius, entendant toutes ces merveilles, conçut un désir ardent d'aller habiter ces îles, et d'y vivre en repos, affranchi de la tyrannie et de toutes les guerres. Mais les Ciliciens, qui s'en aperçurent, et qui loin de désirer la paix et le repos, ne demandoient que des richesses et des dépouilles, l'abandonnèrent, et firent voile en Afrique pour rétablir Ascalis, fils d'Iphta, sur le trône des Maurusiens. Sertorius, bien loin de perdre courage, résolut sur-le-champ d'aller au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis, tant pour se venger de ces corsaires, que pour donner aux gens de guerre qu'il avoit avec lui, quelque nouvelle espérance qu'ils trouveroient encore à servir et à s'employer, et pour les empêcher par là de se débander et de l'abandonner à cause de l'extrême nécessité où ils alloient bientôt être réduits. Son arrivée fit grand plaisir aux Maurusiens. Il ne perdit pas un moment pour agir; et ayant vaincu Ascalis dans un grand combat, il l'assiégea dans la ville où il se retira.

A la première nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille,

le tua, obligea son armée à se rendre à lui, et l'ayant jointe à ses troupes, il prit d'assaut la ville de Tingis où Ascalis s'étoit enfui avec ses frères. Les Africains disent que c'est là qu'Antée (*a*) est enterré; et Sertorius, ne pouvant croire ce que les Barbares disoient de sa grandeur monstrueuse, fit ouvrir son tombeau, où ayant trouvé, à ce qu'on dit, un corps de soixante coudées de haut [10], il fut très-étonné, immola des victimes, fit religieusement refermer le tombeau, et par là il augmenta beaucoup le respect et la vénération qu'on avoit pour ce géant dans toute la contrée, et accrédita les bruits qui couroient sur son compte. Les habitants de Tingis racontent qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appelée Tinga, ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils nommé Sophax, qui régna dans le pays, et fonda cette ville à qui il donna le nom de sa mère; que de ce Sophax naquit Diodorus, qui soumit plusieurs nations d'Afrique avec une armée de Grecs d'Olbies [11] et de Mycènes, qui avoient été conduits dans cette contrée par Hercule, et qui s'y étoient établis. Je suis entré dans ces détails pour faire honneur au roi Juba, le plus grand historien qui ait jamais été parmi les

(*a*) Antée, roi de Lybie, fils de la Terre, qui fut tué par Hercule.

rois, car on prétend qu'il descendoit en droite ligne de ces princes Diodorus et Sophax, fils et petits-fils d'Hercule.

Sertorius, après avoir soumis tout le pays, traita avec douceur ceux qui se remirent à sa discrétion, et qui se fièrent à sa parole; il leur rendit leurs villes, leurs biens, leurs lois et leurs priviléges, et se contenta de ce qu'ils voulurent bien lui donner. Comme il délibéroit de quel côté il tourneroit ses armes, il reçut des ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'appeloient et qui le pressoient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avoient besoin d'un capitaine de réputation et d'expérience pour la guerre dont ils étoient menacés par les Romains, et qu'il étoit le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informé de ses mœurs et de son caractère, par ceux qui avoient porté les armes sous lui. Sertorius n'étoit accessible ni à la volupté ni à la crainte; il étoit naturellement intrépide dans les périls, et supportoit avec modération la bonne fortune; il ne cédoit à aucun capitaine de son temps pour joindre l'ennemi de près, et lui donner bataille; dans toutes les occasions où il falloit dérober quelque marche, ou quelque dessein aux ennemis, ou les prévenir et se saisir de quelque poste avantageux, en un mot, par-

tout où il falloit employer la surprise ou la diligence, et user de force ou de ruse, il n'y avoit personne de plus habile que lui. Magnifique jusqu'à l'excès dans les récompenses dont il honoroit les belles actions, il étoit très-modéré dans les peines dont il punissoit les fautes. Il est vrai que l'action qu'il commit sur la fin de sa vie contre les jeunes Espagnols qu'il avoit en otage, et qui est pleine d'animosité et de cruauté, semble marquer qu'il n'étoit ni doux ni humain naturellement, mais qu'il prenoit les dehors de ces vertus par des motifs d'intérêt, et lorsqu'il y étoit forcé par la nécessité. Quant à moi, je crois qu'une vertu pure et bien affermie par la raison, ne se dément jamais, quelque grand malheur qu'il arrive. D'un autre côté aussi, il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel et de la volonté la mieux affermie dans le bien, se trouvant indignement affligés et accablés de grandes adversités, ne changent de mœurs en changeant de fortune [12]. Et c'est à mon avis ce qui arriva à Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné; aigri par le mauvais état de ses affaires, il devint méchant et cruel envers ceux qui l'avoient trahi.

Pour reprendre le fil de notre histoire, les Lusitaniens ayant donc appelé Sertorius, il

partit incontinent d'Afrique; et dès son arrivée, revêtu de toute l'autorité de général, il leur fit prendre à tous les armes, les distribua en divers corps, et composa une armée avec laquelle il soumit les provinces voisines. La plus grande partie se rendoient volontairement à lui, à cause de la réputation qu'il avoit d'être doux et humain, et en même temps homme d'exécution; il est vrai aussi qu'il employa la ruse et l'artifice pour tromper et pour séduire ces peuples. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer à cet effet. Un habitant du pays, nommé Spanus, qui passoit sa vie à la campagne, rencontra un jour dans son chemin une biche qui venoit de mettre bas son faon, et qui avoit été lancée par des chasseurs. La biche fuyoit si rapidement, qu'il ne pensa pas à la prendre; mais surpris et charmé de la beauté du faon et de la nouveauté de sa robe, car il étoit tout blanc, il le poursuivit et le prit. Sertorius étoit par hasard campé près de là. Comme on savoit qu'il recevoit avec plaisir tous les petits présents qu'on lui faisoit, soit de fruits ou de gibier, et qu'il récompensoit libéralement ceux qui lui faisoient ainsi leur cour, cet homme lui porta son faon qui étoit une petite biche. Sertorius la reçut agréablement selon sa coutume, sans y faire plus d'atten-

tion. Mais dans la suite l'ayant rendu si privée et si familière, qu'elle entendoit quand il l'appeloit, qu'elle le suivoit partout quand il sortoit, et qu'elle étoit si accoutumée au bruit des soldats et à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu à peu il la consacra en quelque manière, et en fit une affaire de religion; il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait présent, et sema partout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées; car il savoit que les Barbares sont naturellement portés à la superstition [13]. Voici l'artifice dont il se servoit pour confirmer et pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eu des avis secrets que les ennemis s'étoient jetés sur quelque endroit de sa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il feignoit que sa biche l'en avoit averti la nuit pendant son sommeil, et lui avoit ordonné de tenir des troupes sous les armes. D'autres fois qu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage remporté par ses lieutenants, il défendoit au courrier de paroître, et produisoit en public sa biche couronnée de bouquets de fleurs pour marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ses soldats à avoir bon courage et à faire des sacrifices aux Dieux, parce qu'imman-

quablement ils apprendroient bientôt quelque chose d'heureux.

Par cette ruse, il les rendit si obéissants et si souples, qu'il les trouva toujours disposés à faire tout ce qu'il vouloit, persuadés qu'ils n'étoient pas conduits par un homme prudent et sage, mais par un Dieu. Les événements mêmes aidoient infiniment à les confirmer dans cette opinion, lorsqu'ils voyoient sa puissance croître et augmenter tous les jours d'une manière extraordinaire. Car avec deux mille six cents hommes qu'il appeloit Romains, quoiqu'il y eût parmi eux sept cents Africains qui l'avoient suivi en Espagne, quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux qu'il avoit levés chez les Lusitaniens, il soutint la guerre contre quatre généraux romains qui avoient cent vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, deux mille frondeurs et gens de trait, et des villes innombrables, quoiqu'il n'en eût alors que vingt dans son parti. Cependant avec ce peu de forces et des commencements si foibles, il subjugua plusieurs grandes nations, prit une infinité de villes, et de tous les généraux qu'on lui avoit opposés, il battit sur mer Cotta dans le détroit vis-à-vis de la ville de Mellaria (*a*), il mit en

(*a*) Ville de la Bétique, sur le détroit de Gibraltar.

déroute Phidius, gouverneur de la Bétique, dans un grand combat qu'il lui donna sur le bord du fleuve du Bétis, où il lui tua deux mille Romains; son questeur (*a*), défit Lucius Domitius, proconsul de l'Espagne citérieure, et tailla en pièces l'armée d'un des capitaines de Métellus, nommé Thoranius (*b*), qui fut tué dans ce combat. Enfin, Métellus qui passoit pour le plus grand et pour le meilleur capitaine que les Romains eussent alors, se trouva dans un si grand embarras, et réduit à une telle extrémité, qu'il fallut que Lucius Lollius vînt de la Gaule-Narbonnoise pour le secourir, et qu'on envoyât de Rome en toute diligence le grand Pompée avec une nouvelle armée. Car Métellus ne savoit que faire ni de quel côté se tourner contre un ennemi, plein d'audace, qui évitoit avec adresse les combats en rase campagne, et qui, par l'agilité, la souplesse et la légèreté de ses soldats espagnols, savoit prendre toutes sortes de figures et de formes; tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés, et donnés à jour assigné, commandoit une infanterie pesamment armée, qui étoit bien exercée à repousser et à enfoncer tout ce qui

(*a*) Ce questeur étoit Herculéïus.

(*b*) Florus l'appelle *Thorius*.

brites (*a*) donnoient beaucoup de secours à Sertorius, et qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif, (car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, et les ruisseaux et les fontaines qui se trouvoient dans les faux-bourgs ou aux environs de la ville, tomboient nécessairement au pouvoir de celui qui l'auroit assiégée,) il résolut d'en faire le siége, dans l'espérance que la disette d'eau l'en rendroit maître en deux jours. Il ordonna donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, et se mit en marche. Mais Sertorius imagina promptement les moyens de la secourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, et promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité d'Espagnols et de Maurusiens se présentèrent pour exécuter l'entreprise. Sertorius choisit les plus robustes et les plus légers, et les envoya par la montagne, avec ordre que, quand ils auroient livré leurs outres aux habitants, ils fissent sortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-temps à ceux qui la défendroient. Métellus, averti du succès de ce stratagême, en fut vivement affecté; car les vivres qu'il avoit

(*a*) De Langobriga ou Laccobriga, ville de l'Andalousie.

fait prendre à ses troupes étoient déjà consumés. Il envoya sur l'heure Aquinus avec six mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bientôt averti : dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le chemin; et quand il revint avec son convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin couvert où il les avoit cachés, pour le charger en queue ; et lui-même en personne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ses gens, et fit prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes et son cheval dans ce combat, et se sauva de vitesse dans le camp de Métellus, qui par cet échec fut obligé de lever honteusement le siége, et eut la douleur de se voir bafoué par les Espagnols.

Tous ces heureux succès attirèrent à Sertorius l'admiration, l'estime et l'amitié des Barbares. Mais ce qui leur fit le plus grand plaisir, ce fut de voir qu'en les armant à la Romaine, qu'en les dressant à garder leurs rangs, à prendre le mot du combat et à lui obéir, et en ôtant à leur manière de combattre ce qu'elle avoit de furieux, de désordonné et de brutal, il avoit fait, d'une multitude de brigands et de bandits, une armée bien aguerrie et bien disciplinée. Une chose encore qui ne contribua pas peu à lui acquérir

leurs bonnes grâces, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or et de l'argent pour dorer leurs casques et enrichir leurs boucliers, et qu'il les invitoit à avoir des tuniques brodées à fleurs et de magnifiques hocquetons par-dessus leurs armes, ne leur refusant rien pour cela, et entrant même avec eux dans cette sorte d'émulation et d'ambition de propreté et de magnificence. Mais ce qui acheva de les gagner, c'est ce qu'il fit pour leurs enfants. Parmi toutes les nations qui lui étoient soumises, il fit choisir les enfants des plus grandes et des plus nobles maisons, et les rassemblant tous dans Osca [14], belle et grande ville, il leur donna des maîtres pour leur enseigner les lettres grecques et romaines. En apparence c'étoit pour les dresser et les instruire, afin que, quand ils seroient en âge, on pût les employer dans les affaires, et leur confier les charges et les emplois, mais en effet, c'étoient autant d'otages qu'il prenoit habilement de ces peuples pour s'assurer de leur fidélité [15]. Les pères étoient ravis de voir que leurs enfants, vêtus de belles robes bordées de pourpre, alloient tous les jours aux écoles avec beaucoup de décence et de modestie, que Sertorius payoit toute leur dépense, que souvent il prenoit lui-même la peine de les examiner et de les interroger, et

qu'il distribuoit des prix à ceux qui se distinguoient, et leur donnoit des joyaux d'or que les Romains mettent au cou de leurs enfants, et qu'ils appellent *bullas.*

C'étoit alors une coutume en Espagne, que ceux qui étoient attachés au prince ou au général, mourussent tous avec lui, ou après lui quand il venoit à perdre la vie[16]: les Barbares appeloient cette sorte de dévouement d'un mot qui signifie *libation faite sur le sacrifice*[17]. Cependant il y avoit bien peu de ces écuyers ou compagnons d'armes des autres généraux qui se dévouassent à mourir ainsi avec eux; mais pour Sertorius, il y eut plusieurs milliers d'hommes qui le suivirent avec cette sorte de dévotion. On dit qu'un jour que son armée fut mise en fuite près d'une ville d'Espagne, et que les ennemis la poursuivoient chaudement, les soldats espagnols, négligeant leur propre vie, ne songèrent qu'à sauver Sertorius; et que l'enlevant sur leurs épaules, ils le firent ainsi passer de l'un à l'autre jusqu'aux murailles de la ville; et qu'après l'avoir mis en sûreté, alors ils se débandèrent et se sauvèrent par la fuite comme ils purent.

Il n'étoit pas seulement aimé des Espagnols, mais encore des gens de guerre qui venoient d'Italie. En effet, Perpenna Vento,

qui suivoit le même parti que Sertorius, étant arrivé en Espagne avec beaucoup d'argent et beaucoup de troupes, vouloit faire seul de son côté la guerre à Métellus. Ses soldats s'emportèrent alors contre lui, et on ne parloit que de Sertorius dans leur camp ; ce qui mortifia extrêmement Perpenna, qui étoit enflé de sa naissance et de ses richesses. Bien plus encore, dès qu'on eut appris que Pompée étoit en chemin, et qu'il passoit déjà les Pyrénées, ces mêmes soldats prenant leurs armes, et arrachant les enseignes des endroits où elles étoient plantées, se mirent à crier contre Perpenna, et à le presser de les mener à Sertorius, le menaçant en cas de refus de l'abandonner, et de se retirer auprès de ce capitaine qui savoit se sauver lui-même et sauver les autres. Perpenna, forcé de leur obéir, alla joindre Sertorius avec cinquante-trois cohortes [18].

Sertorius se trouva donc avec une armée très-nombreuse, surtout après que les peuples, qui sont en-deçà de l'Ebre, se furent soumis à lui, car de tous côtés il lui arrivoit de nouvelles troupes. Mais il étoit alarmé de voir que c'étoit une multitude de Barbares ramassés sans ordre, sans discipline et pleins d'audace, qui crioient qu'on marchât à l'ennemi, et qui dans cette impatience, ne pou-

voient supporter le moindre délai. Il tâcha de les ramener par ses remontrances, mais voyant qu'ils s'emportoient et qu'ils étoient prêts à se mutiner et à en venir aux dernières violences, voulant à toute force qu'on allât attaquer les ennemis mal-à-propos et hors de saison, il les laissa aller, et ne fut pas fâché du danger auquel ils couroient, car il espéra qu'étant battus, sans être entièrement défaits, cet échec les corrigeroit et les rendroit dans la suite plus souples et plus soumis à ses ordres.

Cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces troupes furent battues; il marcha à leur secours, recueillit les fuyards et les ramena dans son camp. Mais peu de jours après, voulant guérir le découragement où ce malheureux échec les avoit jetés, il fit assembler toute son armée, et commanda qu'on amenât deux chevaux, l'un vieux, maigre, et d'une extrême foiblesse; et l'autre, jeune, gras, vigoureux et remarquable surtout par la beauté de sa queue et par la quantité des crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il plaça un homme grand et fort; et auprès du cheval vigoureux, un petit homme qui n'avoit aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval foible, et la tiroit à lui de

toute sa force, comme pour l'arracher, et l'homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queue du cheval fort. Le premier, après bien des efforts inutiles qui firent rire tous les spectateurs, renonça à son entreprise. Mais l'homme foible, dans un moment et sans aucun effort, fit voir la queue de son vigoureux cheval toute nue et dépouillée de ses crins. Alors Sertorius se levant dit : « Mes « alliés, vous voyez que la patience est plus « efficace que la force, et que la plupart des « choses dont on ne sauroit venir à bout tout « à la fois quelques efforts qu'on fasse, on les « fait sans peine peu-à-peu; car la persévé- « rance est une chose invincible. C'est par « elle que le temps même détruit et ruine ce « que le monde a de plus fort; c'est un allié « très-sûr et très-secourable pour ceux qui, « par un raisonnement prudent et sage, sa- « vent discerner et saisir le moment favora- « ble; mais aussi c'est un ennemi très-dan- « gereux pour ceux qui, par une précipita- « tion aveugle et téméraire, veulent ravir les « occasions avant qu'il les ait amenées [19] ».

C'est par de semblables apologues que Sertorius rassuroit tous les jours ses soldats, relevoit leur courage, et leur enseignoit à attendre les occasions favorables [20].

Mais ce qu'il imagina contre les Characi-

taniens, parut aussi admirable qu'aucun de ses plus grands exploits. Les Characitaniens (*a*) sont des peuples qui habitent au-delà du Tage, ils ne demeurent ni dans des villes ni dans des bourgs, mais ils ont un coteau fort haut et fort grand, tout rempli de cavernes et de creux de rochers qui sont tournés vers le nord, où ils font leur habitation. Toute la campagne qui environne ce coteau ne produit qu'une boue d'argile et une terre très-fine et très-menue, qui ne peut soutenir ceux qui y marchent; et qui, pour peu qu'on y touche, s'élève, et se résout en une poudre très-subtile, comme la chaux vive ou la cendre. Quand ces Barbares craignent d'être attaqués, et qu'ils ont pillé leurs voisins, ils se renferment dans ces cavernes avec leur butin, et se tiennent là tranquilles comme dans un lieu inaccessible où l'on ne sauroit les forcer. Sertorius, s'étant éloigné de Métellus, alla camper au-dessous de ce coteau. Les Barbares qui crurent qu'il n'étoit venu là que parce qu'il avoit été battu, se moquoient de lui, et l'insultoient. Sertorius, soit qu'il fût en colère, ou qu'il voulût montrer qu'il ne fuyoit point, monta à cheval dès le lendemain à la pointe du jour, et alla reconnoître

(*a*) Habitants de la ville de Caraca, dans la Castille nouvelle, près du rivage du Tage.

le coteau. Mais comme il n'y avoit aucun chemin pour en approcher, il étoit au désespoir et ne faisoit que courir de tous côtés inutilement, en leur faisant de vaines menaces. Tout d'un coup il s'aperçoit que le vent faisoit élever de cette terre fine et subtile beaucoup de menue poussière, et la portoit contre l'entrée de ce coteau. Ces cavernes, comme je l'ai déjà dit, sont tournées vers le nord, et le vent qui souffle de ce pole arctique, et qui est appelé *cæcias* [21], est celui qui règne le plus dans cette contrée, car il s'élève des plaines marécageuses d'alentour, et des montagnes couvertes de neige qui les bornent. Comme on étoit alors au cœur de l'été, ce vent entretenu par la fonte des neiges et des glaces du septentrion, étoit encore plus fort, et portoit pendant le jour une fraîcheur agréable et utile à ces Barbares et à leurs troupeaux. Après que Sertorius eut bien réfléchi sur cette circonstance locale, et eut appris des habitants des lieux voisins que ce qu'il voyoit, étoit un effet ordinaire et immanquable, il commanda à ses soldats de prendre des charges de cette terre fine et cendreuse, de la porter vis-à-vis des cavernes et d'en faire un grand monceau. Les Barbares pensant que c'étoit une levée qu'il faisoit pour aller les attaquer, s'en moquoient au

commencement. Quand ses soldats eurent bien travaillé jusqu'à la nuit, il les ramena dans son camp. Le lendemain matin à l'aube du jour, un petit vent doux commença à souffler, et enleva le dessus et ce qu'il y avoit de plus subtil et de plus délié dans cette terre entassée, et le répandit partout comme la menue paille qui s'élève d'une aire. Ensuite le vent devenant plus fort à mesure que le soleil haussoit, dans un moment tout le coteau fut couvert de cette poussière. Alors les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond et à bouleverser tout ce monceau qu'ils avoient amassé, et à briser les mottes de cette argile sèche. Il y en eut même qui y menèrent leurs chevaux, et qui, les faisant passer et repasser sur cet amas, élevoient une plus grande quantité de poussière, et la livroient au vent qui s'en emparant la portoit dans les cavernes des Barbares, dont les ouvertures étoient tournées de son côté. Comme ces cavernes n'avoient d'autre entrée ni d'autre issue que ces ouvertures mêmes par où elles recevoient ce vent, elles en furent bientôt remplies ; de sorte que ces Barbares ne pouvoient plus voir; car leurs yeux en étoient bouchés, et ils ne pouvoient respirer sans attirer cette vapeur étouffante, chargée de cette pous-

sière fine qui les suffoquoit. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils supportèrent ce supplice deux jours entiers : le troisième ils se remirent à la discrétion de Sertorius, et parlà ils accrurent moins ses forces qu'ils n'augmentèrent sa réputation, en faisant voir que, par sa seule habileté et par son adresse, il étoit venu à bout de ce que tout l'effort des armes n'auroit pu emporter.

Pendant que Sertorius fit la guerre contre Métellus seul, il sembloit que tous les avantages qu'il remportoit sur lui, étoient en partie l'effet de la vieillesse et de la lenteur naturelle de ce général, qui ne pouvoit résister à un jeune homme hardi, et qui commandoit des troupes agiles et légères, qu'on eût plutôt prises pour des troupes de brigands, que pour une armée de gens de guerre. Mais après que Pompée eut passé les Pyrénées, que Sertorius eut placé son camp vis-à-vis du sien, que ces deux généraux, comme deux excellents lutteurs, eurent fait preuve de leur adresse, et déployé l'un contre l'autre toutes les ruses qu'ils avoient ou inventées ou apprises, et qu'on eut vu que Sertorius en savoit davantage, soit pour éluder les coups de son adversaire, soit pour lui en porter auxquels il n'étoit point préparé, alors la réputation de Sertorius vola jusqu'à Rome,

et l'on fut persuadé qu'il étoit le plus grand capitaine de son temps, et le plus capable de bien conduire une guerre. Cependant la gloire de Pompée n'étoit pas alors médiocre, elle étoit au contraire très-florissante depuis que les grands exploits qu'il avoit faits sous Sylla, lui méritèrent de la part de ce général le surnom de Grand, et lui firent décerner avant même que la barbe ombrageât son menton, les honneurs du triomphe. Cette haute réputation fut cause qu'à son arrivée plusieurs villes qui obéissoient à Sertorius, avoient jeté les yeux sur lui, et étoient prêtes à lui ouvrir leurs portes. Mais elles changèrent ensuite de volonté d'après ce qui arriva dans la ville de Lauron (*a*) contre l'attente de tout le monde.

Sertorius assiégeoit cette place; Pompée vint avec toute son armée pour la secourir. Il y avoit à quelque distance des murailles une colline d'où l'on pouvoit fort incommoder les assiégés. Sertorius y marcha pour s'en saisir, et Pompée y accourut pour l'en empêcher; mais Sertorius le prévint. Pompée fit arrêter son armée, et se réjouit de cette circonstance, dans la pensée qu'il tenoit Sertorius assiégé entre son armée et la ville, et

(*a*) Ville de l'Espagne citérieure, à cinq lieues de Valence.

envoya dire aux habitants de Lauron qu'ils eussent bon courage, et qu'ils se tinssent sur leurs murailles pour jouir du spectacle de voir Sertorius assiégé. Ce général ayant su le propos de Pompée, ne fit qu'en rire; et dit : « Qu'il enseigneroit bientôt à cet éco-« lier de Sylla, car c'est ainsi qu'il appeloit « Pompée par dérision, qu'il faut qu'un gé-« néral regarde toujours plutôt derrière lui « que devant lui » ; et en même temps qu'il parloit ainsi, il fit voir aux assiégés six mille hommes de bonne infanterie dans le premier camp d'où il étoit parti pour venir occuper la colline, qu'il y avoit laissés, afin que, quand Pompée viendroit l'attaquer, ils tombassent sur ses gens, et les prissent en queue. Pompée, s'en étant aperçu trop tard, n'osoit l'attaquer de peur d'être enveloppé; et il avoit honte d'abandonner les assiégés qui étoient à la veille d'être pris. Il eut le déplaisir de les voir succomber sous ses yeux sans pouvoir les défendre; car les Barbares, désespérant d'être secourus, se rendirent. Sertorius pardonna aux habitants, et les laissa aller où ils voulurent; mais il brûla leur ville, non par aucun accès de colère ou de cruauté, (car de tous les généraux, c'étoit lui qui se laissoit le moins emporter à ces mouvements), mais pour faire honte et pour fermer la bouche aux

grands admirateurs de Pompée, afin qu'on dît parmi les Barbares que, présent avec toute son armée, et se chauffant presque à l'embrasement d'une ville de ses alliés, il ne l'avoit pas secourue.

Il est vrai que Sertorius, pendant le cours de cette guerre, reçut plusieurs échecs, non pas en personne, car il fut toujours invincible, ainsi que les troupes qu'il commandoit; mais ses lieutenants furent battus. Comme il réparoit toujours leurs fautes, il arrivoit de là qu'il étoit plus admiré que ceux qui avoient vaincu, comme cela arriva à la bataille de Sucron (*a*) contre Pompée, et une autre fois à celle de Tuttie (*b*) contre Pompée et Métellus ensemble. La bataille de Sucron n'eut lieu, dit-on, que par l'empressement qu'avoit Pompée d'en venir aux mains, avant que Métellus pût venir partager l'honneur de la victoire. Sertorius de son côté étoit ravi de combattre Pompée avant que Métellus l'eût joint. Il se mit en bataille sur le soir pour attaquer la nuit, dans l'espérance que, comme ses ennemis étoient étrangers dans le pays, et n'avoient aucune connoissance des lieux, les ténèbres leur seroient un grand obstacle pour

(*a*) Rivière de l'Espagne citérieure. *Zucar.*

(*b*) Ville de la même province, entre les villes d'Huesca et de Jacca.

la fuite s'ils étoient vaincus, et pour la poursuite s'ils étoient vainqueurs. Les deux armées ayant donné, Sertorius, qui commandoit son aile droite, s'aperçut qu'il n'étoit pas opposé à Pompée, comme il l'avoit souhaité, mais à Afranius qui commandoit l'aile gauche des ennemis. Sur la nouvelle qu'il eut dans le combat que son aile opposée à Pompée plioit et qu'elle étoit déjà défaite, il laissa son aile droite à ses lieutenants, et vola au secours de sa gauche qu'il trouva en effet rompue, n'y ayant plus que quelques troupes qui faisoient ferme et se soutenoient encore. Il rallie d'abord les fuyards, leur redonne courage, et les ramène au combat contre Pompée qui les poursuivoit, et qu'il met à son tour en fuite. Il s'en fallut même bien peu que Pompée ne fût tué ou pris; car il fut blessé dangereusement, et ne se sauva que par un bonheur extraordinaire. Les Africains, qui avoient marché avec Sertorius, prirent son cheval qui avoit un harnois enrichi d'or, et qui étoit couvert d'ornements très-précieux. Pendant qu'ils s'arrêtent à partager cette proie, et à se battre entr'eux à qui aura la meilleure part, ils cessent de le poursuivre, et lui donnent le temps d'échapper. Sertorius n'eut pas plutôt quitté son aile droite pour aller soutenir sa gauche, qu'Afranius

renversa tout ce qu'il trouva devant lui, et poursuivit les fuyards jusque dans leur camp où il entra pêle-mêle avec eux, et se mit à le piller. La nuit étant déjà toute noire, il ne savoit pas la déroute de Pompée, et ne pouvoit faire abandonner à ses gens le pillage. Dans ce moment, Sertorius, qui avoit vaincu à son aile gauche, revint de la poursuite des ennemis; et tombant sur ces troupes d'Afranius, déjà troublées de leur désordre, il en fit un grand carnage. Le lendemain dès le matin, il fit reprendre les armes à ses troupes, et se présenta encore en bataille; mais sur l'avis qu'il reçut que Métellus approchoit, il fit sonner la retraite et leva le camp en disant : « Si cette vieille ne fût venue, j'allois « renvoyer cet enfant à Rome, après l'avoir « châtié à coups de verges ».

Sertorius étoit fort affligé de ce que sa biche blanche étoit perdue, car on ne la retrouvoit nulle part; par là il étoit privé d'un merveilleux secours pour contenir les Barbares, surtout dans cette conjoncture où ils avoient plus besoin que jamais d'être encouragés et fortifiés. Heureusement, quelques-uns de ses soldats s'étant égarés une nuit à la campagne la rencontrèrent, et l'ayant reconnue à sa blancheur, ils la prirent et la lui ramenèrent sur-le-champ. Sertorius ravi leur promit une

grosse somme d'argent s'ils vouloient n'en parler à personne. Il fit cacher sa biche très-soigneusement, et quelques jours après il parut en public avec un air gai pour donner audience, racontant aux officiers des Barbares qui l'accompagnoient, que les Dieux lui avoient annoncé la nuit pendant son sommeil que bientôt il lui arriveroit un bonheur insigne. Il monte sur son tribunal, et écoute tous ceux qui ont à lui parler. Dans ce moment, la biche lâchée près de là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joie, monte sur le tribunal, appuie sa tête sur ses genoux, et lui léche la main droite; car elle étoit dressée à cela dès le commencement. Sertorius de son côté lui fait de grandes caresses avec toutes les démonstrations les plus naturelles d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes de joie. Tous les spectateurs en furent d'abord étonnés; mais ensuite revenus à eux, ils se mirent à battre des mains, et à crier que Sertorius étoit un homme divin et chéri des Dieux, et le reconduisirent dans sa tente en montrant que leur courage étoit raffermi, et qu'ils étoient pleins de grandes et belles espérances.

Une autre fois dans les plaines de Sagunte, après avoir réduit les ennemis à la dernière disette, il fut obligé d'en venir aux

mains avec eux, parce que pressés par la nécessité, ils voulurent sortir pour fourrager et ramasser des vivres. On combattit des deux côtés avec beaucoup de valeur. Memmius, un des lieutenants de Pompée, et le plus grand capitaine qu'il eût auprès de lui, fut tué au plus fort de la mêlée. Sertorius remportoit déjà la victoire, et renversant tout ce qui osoit lui résister, il poussa jusqu'à Métellus. Ce vieillard, malgré son grand âge, s'oppose généreusement à ses efforts; et se faisant connoître à ses grands coups, il est enfin renversé d'un coup de lance. Les Romains qui le virent tomber, et ceux qui en apprirent la nouvelle, furent également saisis de honte d'abandonner leur général. La colère allumée par cette honte enflamme leur courage; ils tournent tête, et couvrant Métellus de leurs boucliers, ils l'emportent avec vigueur, et mettent les Espagnols en fuite.

La victoire ayant changé de cette manière, Sertorius pour faciliter à ses gens le moyen de fuir en sûreté, et pour donner le temps à un nouveau renfort de le venir joindre, se retira dans une ville de la montagne, très-forte par son assiette, et se mit aussitôt à réparer ses murailles, et à fortifier les postes. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée de s'y

renfermer et d'y soutenir un siége ; mais c'étoit un leurre qu'il jetoit à ses ennemis qui en effet ne manquèrent pas de le suivre et de planter leur camp devant cette place, dans l'espérance qu'ils la prendroient bientôt sans beaucoup de peine. Ils laissèrent ainsi échapper les Barbares qui eurent tout le tems de se retirer, et négligèrent d'empêcher le renfort qu'on assembloit pour Sertorius qui avoit envoyé des officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre d'y assembler des troupes ; et quand ils en auroient un nombre assez considérable, de lui envoyer un homme sûr et fidèle pour l'en avertir.

Ces officiers ayant exécuté ses ordres, il sortit de la ville, passa sans beaucoup de peine au travers des ennemis, alla joindre ses nouvelles troupes ; et avec ce renfort, il retourna sur ses pas, assiégea ceux qui l'assiégeoient, leur coupa entièrement les vivres par terre et par mer ; par terre, en les enveloppant de tous côtés, en leur dressant des embûches, et en se portant lui-même partout avec une extrême vivacité, sans se donner le moindre relâche ; et par mer, en croisant continuellement sur la côte avec quelques brigantins ; de sorte que ses ennemis furent obligés de se séparer. Métellus se retira dans

les Gaules, et Pompée alla passer l'hiver dans les terres des Vaccéens (*a*), réduit à une telle disette d'argent, qu'il écrivit au sénat qu'il rameneroit son armée en Italie, si on ne lui en envoyoit au plus tôt; car il avoit déjà dépensé tout son propre bien en combattant pour la défense de son pays. Déjà même, c'étoit un bruit répandu à Rome, que Sertorius arriveroit en Italie avant Pompée, tant étoit grande l'extrémité où, par son grand sens et par son habileté, il avoit su réduire les deux plus grands capitaines que Rome eût alors.

Métellus, de son côté, fit bien connoître aussi combien il le redoutoit, et la grande opinion qu'il avoit de lui; car il fit publier à son de trompe qu'il donneroit cent talents et vingt mille arpents de terre à tout Romain qui le tueroit; et si c'étoit un banni, il l'assuroit de son rappel; montrant assez par là qu'il désespéroit de pouvoir se défendre contre lui à force ouverte, puisqu'il achetoit sa tête par une trahison. Cela parut encore par ce qu'il fit après l'avoir vaincu dans un combat; il en conçut une si grande vanité, et fut si charmé de ce grand bonheur, qu'il se fit donner le titre d'*Imperator*, et qu'il souffrit que les villes par où il passoit lui offrissent

(*a*) Maintenant les Biscayens. *A. L. D.*

des sacrifices et lui dressassent des autels. On dit même qu'il voulut qu'on lui mît sur la tête des couronnes, et qu'on lui donnât des festins somptueux, où, pendant qu'il étoit à table revêtu d'une robe triomphale, on faisoit descendre du plancher, par des machines ingénieusement inventées, des figures de la Victoire, qui portoient dans leurs mains des trophées d'or et des couronnes; où enfin des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantoient à sa louange des hymnes et des chants de triomphe : vanité bien ridicule d'être si bouffi d'orgueil, et de ne pouvoir contenir sa joie pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appeloit lui-même « le fugi-« tif échappé à Sylla, et le vil reste de la « déroute de Carbon ».

Sertorius étoit bien éloigné d'avoir des sentiments si bas; sa magnanimité et la grandeur de son courage paroissoient en tout. D'abord il avoit donné le nom de sénat aux sénateurs qui s'étoient enfuis de Rome, et qui étoient avec lui, et prenoit toujours parmi eux ses questeurs et ses lieutenants, ne s'écartant en rien des lois et des coutumes des Romains. Ensuite, ce qui est même plus considérable, quoiqu'il ne fît la guerre qu'avec les armes, les villes et l'argent des Espagnols, jamais cependant il ne leur céda,

même de paroles, la moindre partie de l'autorité souveraine, et il leur donna toujours des Romains pour gouverneurs et pour capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la supériorité et la liberté aux Romains, et nullement pour accroître et fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il étoit véritablement plein d'amour pour sa patrie, et possédé du désir d'y retourner. Mais malgré ce désir, dans ses plus grands malheurs, on ne lui a jamais vu faire la moindre indignité, ni la moindre bassesse auprès de ses ennemis; au contraire, c'étoit alors qu'il témoignoit le plus de courage. Au lieu que dans ses prospérités et dans ses victoires, il envoyoit toujours dire à Métellus et à Pompée, qu'il étoit prêt à mettre bas les armes, et aller vivre à Rome en simple particulier, si on vouloit l'y rappeler, leur déclarant qu'il aimoit beaucoup mieux être à Rome le dernier des citoyens, et sans aucun nom, que d'être ailleurs le maître du reste du monde. On dit que cet amour pour la patrie venoit surtout de sa tendresse extrême pour sa mère qui l'avoit élevé avec beaucoup de soin depuis son bas âge, où il avoit perdu son père, et aux volontés de laquelle il étoit entièrement soumis. Ayant appris sa mort dans le temps que les amis qu'il avoit en Espagne l'appe-

loient pour en venir prendre le gouvernement, et se mettre à leur tête, sa tristesse et sa douleur pensèrent le porter à renoncer à la vie; car, pendant sept jours, il fut toujours couché à terre, sans donner le mot à ses troupes et sans voir ses amis; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses officiers et ceux qui partageoient avec lui le commandement, environnant sa tente, l'obligèrent enfin d'en sortir, de se faire voir à ses soldats, de leur parler et de reprendre le soin de ses affaires qui étoient dans le meilleur état. C'est pourquoi on pensoit assez généralement qu'il étoit naturellement doux et ami du repos, que des raisons indispensables l'avoient obligé de se mettre à la tête des armées contre son inclination, et que ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, et poussé par ses ennemis à prendre les armes, il avoit été réduit à la triste nécessité de se faire de la guerre même une garde à sa personne.

Une grande preuve encore de sa magnanimité, c'est le traité qu'il fit avec Mithridate. Ce prince, après avoir été terrassé par Sylla, s'étoit relevé de sa chute comme pour commencer une nouvelle lutte, et s'étoit jeté sur l'Asie. La gloire de Sertorius se répandoit déjà de tous côtés; et les commerçants qui revenoient des mers du couchant remplis-

soient le levant, et particulièrement le royaume de Pont, des nouvelles de ses exploits, qu'ils débitoient comme des marchandises étrangères qui plaisent par leur nouveauté. Mithridate résolut de lui envoyer une ambassade, excité surtout par les flatteries de ses courtisans, qui, le comparant à Pyrrhus, et comparant Sertorius à Annibal, soutenoient que les Romains attaqués en même temps des deux côtés, ne pourroient jamais résister à deux puissances si formidables, quand le plus habile et le plus expérimenté de tous les capitaines seroit réuni au plus grand de tous les rois. Il envoya donc en Espagne ses ambassadeurs avec des lettres, et les chargea d'offrir de vive voix à Sertorius des vaisseaux et de l'argent pour continuer la guerre, à condition que Sertorius lui assureroit la possession de toute l'Asie qu'il avoit été forcé de céder aux Romains par le traité fait avec Sylla.

Dès que ces ambassadeurs furent arrivés, Sertorius assembla le conseil qu'il appeloit le *sénat*; ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joie les offres de ce prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom et un titre inutile de ce qui n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, et qu'il offroit réellement les choses dont ils avoient le plus grand

besoin. Mais, malgré ces raisons d'utilité, Sertorius seul fut d'un avis contraire. Il dit qu'il consentoit volontiers que Mithridate gardât la Bithinie et la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des rois, et sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime; mais que pour une province qu'il avoit enlevée aux Romains qui la possédoient à très-juste titre, qu'il avoit ensuite perdue par la guerre, ayant été vaincu par Fimbria, et qu'il venoit nouvellement encore de céder par un traité authentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne souffriroit jamais qu'il s'en remît en possession: « Car il faut, dit-il, que Rome s'a« grandisse par mes victoires, et non pas que « mes victoires augmentent par l'affoiblisse« ment et par la ruine de Rome [22]. Et tout « homme de cœur doit chercher à vaincre « avec gloire; et s'il ne le peut qu'avec « honte, il ne doit pas même sauver sa vie « à ce prix ».

Cette réponse rapportée à Mithridate le jeta dans un très-grand étonnement, et l'on assure qu'il dit alors à ses amis: « Quels « ordres ne nous donnera donc point Serto« rius, quand il sera assis dans le sénat au « milieu de Rome, puisqu'aujourd'hui con« finé sur le rivage de l'Océan atlantique, il

« prescrit des bornes à mes états, et nous « déclare la guerre si nous entreprenons quel« que chose sur l'Asie » ? Cependant il y eut un traité fait et juré, qui portoit que Mithridate auroit la Bithynie et la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui enverroit des troupes et un de ses capitaines pour les commander; et que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talents (*a*) comptant et quarante galères. Sertorius lui envoya pour général en Asie Marcus Marius, l'un des sénateurs bannis de Rome, qui s'étoient retirés auprès de lui, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Asie, et à qui il rendoit de grands honneurs; car lorsque Marius, précédé de ses faisceaux de verges et de haches, entroit dans ces villes, Mithridate le suivoit, très-content de n'avoir que le second rang, et de ne faire auprès de ce général que le rôle d'un de ses courtisans. Cependant Marius déclaroit libres quelques-unes de ces villes, et affranchissoit les autres de tout impôt; et bien loin d'en faire honneur à Mithridate, il ne manquoit pas de mettre dans toutes les lettres qu'il leur donnoit, « que c'étoit une « grâce qu'elles recevoient de Sertorius, et « qu'elles lui en avoient toute l'obligation ». De sorte que l'Asie, qui étoit encore en proie

(*a*) Environ 14,814,815 fr. *A. L. D.*

aux fermiers du peuple Romain, et foulée par l'avarice et par l'insolence des gens de guerre qui y étoient en garnison, se sentit tout-d'un-coup relever sur les ailes de l'espérance, et commença à désirer le nouveau gouvernement qu'on sembloit lui promettre.

Cependant en Espagne, les sénateurs et les autres chefs qui étoient auprès de Sertorius, n'eurent pas plutôt conçu l'espérance de pouvoir faire tête à leurs ennemis, que leurs craintes dissipées firent place à une folle jalousie et à une envie effrénée contre la puissance de Sertorius [23]. A leur tête étoit Perpenna, qui, enflé d'un vain orgueil à cause de la noblesse de sa naissance, aspiroit au commandement, et alloit semant en secret parmi ses amis ces propos séditieux : « Quel « mauvais génie s'est emparé de nous, et « nous traîne ainsi de mal en pis, nous qui, « pouvant demeurer tranquillement dans nos « maisons, avons dédaigné d'obéir à Sylla « qui étoit maître de la terre et de la mer ? « Conduits par notre mauvaise destinée, nous « sommes venus ici au bout du monde, pour « y vivre en liberté ; et nous y subissons la « plus honteuse servitude, et, ce qui est plus « horrible encore, nous la subissons volon- « tairement, en nous rendant nous-mêmes « les gardes et les satellites de l'exil et de la

« fuite de Sertorius. Nous nous laissons flat-
« ter et amuser par ce vain nom de sénat
« dont il nous leurre, et qui est la risée et
« le mépris de tous ceux qui l'entendent pro-
« noncer. O les beaux sénateurs qui souffrent
« les mêmes insolences, qui obéissent aux
« mêmes commandements, et qui supportent
« les mêmes corvées et les mêmes travaux
« que ces Barbares de l'Espagne et de la
« Lusitanie » !

La plupart des officiers, ayant continuellement les oreilles frappées de ces discours, n'osèrent pas véritablement en venir à une révolte ouverte, car ils craignoient la puissance de Sertorius; mais en secret, ils ruinoient peu-à-peu ses affaires en décriant ses actions, et accablant de maux les Barbares qu'ils punissoient avec la plus grande sévérité pour la plus petite faute, et qu'ils accabloient d'impôts, en disant toujours que c'étoit l'ordre de Sertorius. De là s'ourdirent une infinité de révoltes et de séditions dans les villes; et ceux que Sertorius y envoyoit pour les apaiser ne faisoient qu'augmenter le désordre, irriter ces commencements de désobéissance et de rébellion, et attiser le feu au lieu de l'éteindre. Ces infidélités aigrirent tellement l'esprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté et la douceur qu'il avoit témoignées

jusqu'alors, et il se porta à une injustice atroce contre les jeunes enfants espagnols qu'il faisoit élever dans la ville d'Osca; car il fit tuer les uns, et vendre les autres [24].

Perpenna ayant engagé beaucoup de gens dans la conjuration qu'il formoit contre Sertorius, y attira aussi Manius [25], qui étoit un des principaux officiers de l'armée. Ce Manius aimoit un jeune garçon; et pour lui prouver jusqu'où alloit l'excès de sa tendresse, il lui fait confidence de la conjuration, et le presse de mépriser ses rivaux et de ne s'attacher qu'à lui, parce que dans peu de jours il le verroit élevé à un grand degré de puissance. Ce jeune garçon, qui avoit plus d'inclination pour un nommé Aufidius, dont il étoit également aimé, lui déclara tout ce qu'il savoit. Aufidius fut fort étonné de l'entendre, car il étoit un des conjurés, mais il ne savoit pas que Manius fût du nombre: son trouble et son étonnement redoublèrent encore quand le jeune homme lui eut nommé Perpenna, Grécinus et plusieurs autres qu'il savoit bien être de la conspiration. D'abord il se moqua de ces discours, exhorta le jeune homme à n'y point ajouter de foi, et à mépriser Manius comme un homme vain et un fanfaron qui ne cherchoit qu'à le tromper par de fausses espérances. En même temps il court chez

Perpenna, lui découvre le danger où ils étoient, et lui déclare que le temps presse, et qu'il faut hâter l'exécution. Tous les conjurés sont du même avis. En même temps ils mènent à Sertorius un homme qu'ils avoient attiré, et qui lui apportoit des lettres par lesquelles on lui apprenoit qu'un de ses lieutenants avoit remporté une grande victoire, et fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de cette bonne nouvelle, fait un sacrifice pour en remercier les Dieux. Et Perpenna, pour célébrer cette heureuse journée, veut lui donner un festin chez lui avec ses amis, tous complices de la conjuration, et fait tant par ses prières, qu'il l'oblige d'y venir.

C'étoit la coutume de Sertorius de faire observer à table beaucoup de modestie et de décence. Il n'y vouloit rien voir ni rien entendre de malhonnête, d'obscène ou de dissolu, et il accoutumoit tous ceux qui mangeoient avec lui, à des plaisirs sages, et à faire bonne chère sans insolence et sans le moindre emportement. A ce souper de Perpenna, quand on fut au milieu du repas, les conjurés, qui ne cherchoient qu'une occasion de querelle, commencèrent à prononcer ouvertement des paroles sales; et, feignant d'être ivres, ils commirent entr'eux beaucoup

de vilenies et d'obscénités pour piquer et aigrir Sertorius. Ce général, soit qu'il ne pût supporter cette infamie, soit qu'il eût pénétré leur dessein au bégaiement de leur langue, aux signes qu'ils se faisoient et au manque de respect qu'ils lui témoignoient contre leur coutume, changea la situation qu'il avoit à table, et se renversa sur son lit, comme ne voulant plus rien voir ni rien entendre. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, et en buvant il la laissa tomber. Au bruit qu'elle fit (c'étoit là le signal dont ils étoient convenus), Antonius, qui étoit assis au-dessus de Sertorius, tire son épée et le frappe. Sertorius se retourne à l'instant, et veut se relever; mais le traître se jette sur son estomac, et lui saisit les deux mains; de sorte que, sans pouvoir se défendre, il est en butte à tous les coups des conjurés qui se jettent tous sur lui et l'achèvent [26].

Dès que sa mort est divulguée, la plupart des Espagnols se retirent, et, envoyant des députés à Métellus et à Pompée, ils se rendent à eux. Perpenna rassembla tous les autres, et se mettant à leur tête, il tenta quelque entreprise; mais il ne se servit des armes, des troupes et de tous les préparatifs de Sertorius, que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander que d'obéir. Il livra

un combat à Pompée, et ne tint point; il fut d'abord battu et pris. Et dans ce dernier malheur, il ne se comporta ni en capitaine, ni en soldat. Il s'étoit saisi des papiers de Sertorius, et il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de plusieurs hommes consulaires, et d'autres des plus puissants de Rome, toutes originales et écrites de leur propre main, qui appeloient Sertorius en Italie, lui faisant entendre que la plupart, dégoûtés du gouvernement présent, souhaitoient de le voir changer. Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais, au contraire, d'un homme d'un très-grand sens et d'une prudence consommée, et qui délivra Rome de grandes craintes et d'une infinité de nouveautés qui alloient s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes ces lettres et tous les papiers de Sertorius, il les brûla jusqu'au dernier sans les lire, et sans permettre que personne les lût; et sur l'heure même il fit mourir Perpenna, de peur qu'il ne découvrît et ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres, et que ce ne fût une source de troubles et de séditions. De tous les complices de Perpenna, les uns furent menés à Pompée, et eurent le même sort, et les autres s'étant retirés en Afrique, y furent tués à coups de flèches par les Maurusiens.

Aucun n'échappa que le seul Aufidius, le rival de Manius. Ce malheureux, soit qu'on ne l'eût pas connu, ou qu'on le méprisât et qu'on n'en fît aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, accablé de misère et de pauvreté, et détesté de tout le monde.

FIN DE LA VIE DE SERTORIUS.

NOTES.

[1] Dans les *Achaïques* de Pausanias, on lit qu'un certain Attis, ou Attés, fils de Calaüs de Phrygie, alla en Lydie; que là il enseigna les cérémonies et le culte de la mère des Dieux, et qu'il fut si aimé et honoré de cette déesse, que Jupiter indigné envoya en Lydie un monstrueux sanglier qui ravagea toutes les terres et tua beaucoup de Lydiens, et cet Attis même. Mais je n'ai vu nulle part l'histoire du second Attis.

[2] Actéon, fils d'Aristée, fut déchiré par ses chiens; et Actéon, fils de Mélissus, fut enlevé par les Bacchiades et mis en pièces, comme on le voit par le scholiaste d'Apollonius, liv. iv.

[3] Ios, l'une des îles Sporades, patrie de la mère d'Homère, signifie *violette*. Smyrne, ville d'Ionie, fondée par Tantale sous le nom de Nauloque, et depuis appelée Smyrne, du nom de Smyrné, amazone qui s'empara d'Ephèse, signifie *myrrhe*. Voy. Etienne de Bysance. *A. L. D.*

[4] Je crois qu'il faut lire sous Cæpion. C'est sous le proconsul Q. Servilius Cæpio, qui, avec le consul Cn. Mallius, fut battu par les Cimbres la quatrième année de l'olympiade clxviij, cent trois ans avant l'ère chrétienne.

[5] L'emploi d'espion n'étoit point regardé parmi les Romains comme parmi nous; des gens considérables s'offroient volontiers pour cette commission, la regardant comme d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit accompagnée des plus grands dangers. Voilà

pourquoi Sertorius, qui avoit déjà acquis beaucoup de réputation, s'offre ici. Chez les Grecs, cette commission étoit encore plus honorable et plus briguée, comme nous le voyons dans le dixième livre de l'Iliade, où Ulysse et Diomède vont comme espions dans le camp des Troïens, et où les généraux et les princes mêmes s'offrent pour suivre Ulysse, et se disputent la gloire d'être choisis. Dans le livre des Juges, on voit Gédéon descendre comme espion dans le camp de Madian, etc.

6 Ceux qui délibèrent sur une chose qui est manifestement contre leur devoir, ont grande envie de la faire, et sont déjà vaincus. *Qui deliberant desciverunt*, dit fort bien Tacite.

7 C'est un beau mot. Lorsqu'il s'agit de la bonne foi, il n'est plus permis de raisonner ni d'être irrésolu; il faut la garder. Cette réponse fait grand honneur à Sertorius, et d'autant plus d'honneur que les remontrances qu'il faisoit à Cinna étoient justes et très-fondées.

8 Plutarque a cru que ces îles mêmes étoient les lieux heureux où Homère a placé ses Champs-Elysées; mais Strabon fait voir que ces Champs-Elysées ou champs heureux, sont la Bétique, l'Andalousie, et que ces îles n'étoient appelées les îles des bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitants de l'Andalousie, à cause du voisinage; car les îles voisines d'une côte appartiennent d'ordinaire aux habitants de cette côte-là. Ainsi ces îles des bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux heureux, mais les îles qui appartenoient aux peuples heureux, c'est-à-dire aux habitants de l'Andalousie, qui étoient ces peuples fortunés.

9 Tout ceci s'accorde fort bien avec la description qu'Homère en fait dans le quatrième livre de l'Odys-

sée, et qui marque si bien que toute la côte occidentale de l'Espagne lui étoit parfaitement connue. « Les « Immortels vous enverront dans les Champs-Elysées, à l'extrémité de la terre, où le sage Rhadamanthe donne des lois, où les hommes passent une « vie douce et tranquille, où l'on ne sent ni les neiges, « ni les frimas de l'hiver, ni les pluies, mais où l'air « est toujours rafraîchi par les douces haleines des zé- « phirs que l'Océan y envoie continuellement »; et l'un et l'autre, Homère et Plutarque tirent un grand jour de ces paroles de Justin. *Salubritas cœli per omnem Hispaniam æqualis, quia aeris spiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt et marinæ auræ undique versus assidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus eventilato terrestri spiritu præcipua hominibus sanitas redditur.*

10 Voilà en effet une grandeur bien monstrueuse. Il est peut-être ridicule de vouloir mettre les fables à la raison; je dirai pourtant qu'il pourroit y avoir faute à la lettre numérale. La Bible, qui parle des géants, marque comme une grandeur excessive que le lit d'Og, roi de Basan, un des géants, étoit de neuf coudées de long et de quatre coudées de large. Goliath n'avoit que six coudées et une paume de haut; que seroit-ce donc qu'un géant de soixante coudées? Homère dit de Polyphême, qu'il étoit aussi haut que la plus haute montagne; mais on sait combien il faut rabattre des hyperboles poétiques. Strabon, dans son dernier livre, donne aussi soixante coudées à ce corps d'Antée; mais il fait entendre en même temps que c'est une fable que Gabinius avoit débitée dans son *Histoire romaine*, avec plusieurs autres.

11 Il y a eu plusieurs villes appelées *Olbies*, et Strabon parle de quelques-unes, mais il n'y en a aucune dans la Grèce. On conjecture que celle dont Plutarque parle ici, étoit une ancienne ville de l'Ar-

cadie, ainsi nommée du fleuve d'Olbius, qui coule dans l'Arcadie, et dont il est parlé dans les *Arcadiques* de Pausanias; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que Plutarque joint ici Olbies avec Mycènes, ville célèbre du Péloponèse.

[12] Loin que cela soit impossible, il est très-possible et très-ordinaire, et rien n'est plus vraisemblable que ce qu'Electre dit dans Sophocle : « Mes « amis, il est bien difficile de se modérer dans l'état « où je me trouve, et de ne pas murmurer contre les « Dieux. Des maux si terribles changent notre naturel, et nous forcent malgré nous à être méchants ». Voilà la seule raison qui puisse excuser en quelque façon Sertorius.

[13] L'histoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands capitaines et les plus graves législateurs se sont servis pour profiter de la superstition et de la crédulité des peuples. Nous venons d'en voir un grand exemple dans la vie de Marius, qui, peu d'années avant le temps dont Plutarque parle ici, s'étoit servi utilement d'une pareille ruse, en produisant une femme syrienne qui se disoit grande prophétesse, et en se faisant suivre par des vautours apprivoisés qu'il lâchoit à propos. Mais ce n'est pas seulement dans les temps de ténèbres et d'ignorance qu'on a employé ces moyen; on les voit renouvelés et pratiqués dans le temps de la plus grande lumière.

[14] Osca étoit une ville de l'Espagne tarraconoise, voisine d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon, où l'on a mal écrit Ileosca. Περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ἰλεόσκαν; il faut lire περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ὄσκαν. La suite ne permet pas d'en douter; car il ajoute, « Ilerda est éloignée d'Osca d'environ cinq cents « stades ».

15 Voilà le trait d'un politique habile. Sertorius trouve le secret de se faire aimer des peuples, en s'assurant de leur fidélité; par ce bienfait, il gagne plus que les autres ne font par la violence. Alexandre avoit fait la même chose avant lui.

16 C'étoit la même coutume qui étoit dans les Gaules, où certains braves, que l'on appeloit *soldu-riers*, s'attachoient à un prince ou à un grand seigneur, pour avoir part à sa bonne et à sa mauvaise fortune, et qui, lorsqu'il périssoit, mouroient avec lui, ou se tuoient après sa défaite, sans que jamais aucun ait manqué à ce point d'honneur. *César*, liv. iij *de la guerre des Gaules*. Dion, liv. liij, rapporte qu'un certain Sextus Pacuvius ou Apudius, au milieu du sénat de Rome, se dévoua de même à Auguste, selon cette coutume des Espagnols, et voulut obliger tous les autres à suivre son exemple. Mais ce dévouement n'étoit que le dévouement d'un vil flatteur intéressé, qui ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit, et qui vouloit surprendre les grâces du prince, et il y réussit; car auprès des princes, l'hypocrisie est souvent aussi efficace que la vérité. Ces sortes de dévouements n'étoient pas seulement en usage en Espagne et dans les Gaules; on les trouve pratiqués dans les Indes, en Portugal, dans l'île de Ceylan, dans le royaume de Tunquin et ailleurs; et ces dévoués étoient appelés en quelques endroits, *les fidèles du roi en ce monde et en l'autre*. La flatterie, l'intérêt et l'amour même pour le prince, ont pu inspirer ces dévouements aux peuples, sans qu'il soit nécessaire qu'ils les aient imités d'ailleurs.

17 Je voudrois bien que Plutarque nous eût conservé le terme dont ils se servoient pour exprimer ce dévonement, comme César nous a conservé le nom que les Gaulois donnoient à ces braves. Le mot *κατασ-πεισις* signifie proprement *libation faite sur le sacri-*

fice; il est emprunté des sacrifices, où l'on faisoit une aspersion, une libation sur le sacrifice que l'on offroit, et sur la victime qui alloit être immolée.

[18] La cohorte étoit la dixième partie d'une légion; le nombre des hommes qui la composoient a varié suivant les temps. Jusqu'à Marius elle avoit été de trois cent vingt ou trois cent quarante hommes. *A. L. D.*

[19] Cet apologue de Sertorius est devenu fort célèbre. Horace y a fait allusion dans sa première épître du livre second.

[20] Il paroît par ce passage que du temps de Plutarque on conservoit encore plusieurs apologues, dont Sertorius s'étoit servi dans plusieurs occasions importantes. Je voudrois qu'il nous les eût conservés; car il n'y a rien de plus instructif que ces apologues appliqués à un fait particulier.

[21] Plutarque s'éloigne ici du sentiment d'Aristote, qui, dans son livre *de Mundo*, écrit que le Cæcias n'est pas le vent du nord, mais le vent qui vient du levant d'été, et qui est directement opposé au vent d'Afrique, qui vient du couchant d'hiver.

[22] Voilà une réponse bien grande et bien noble; et voilà le devoir de tout homme de bien; il doit chercher par ses victoires à faire croître sa patrie, et non à augmenter ses victoires par la ruine de son pays.

[23] Rien n'est plus ordinaire; une puissance qui nous est utile et qui peut nous sauver, nous est agréable, et nous lui sommes soumis; n'est-elle plus nécessaire, et nous voyons-nous en état de nous soutenir par nous-mêmes, la jalousie et l'envie commencent à faire sentir leur aiguillon, et nous portent à secouer un joug qui nous gêne.

[24] Sertorius pouvoit dire en cette rencontre pour

sa justification, ce qu'Electre dit dans Sophocle, et que j'ai rapporté dans une remarque précédente. Mais son injustice et sa cruauté sont si atroces, qu'elles ne peuvent être excusées, et qu'elles diminuent la compassion qu'on a de sa mort. Que Sertorius seroit grand sans cette tache!

25 Il y a dans le texte *Manlius*, et cette faute est continuée dans toute la suite. Il faut lire *Manius*, comme je l'ai corrigé; car c'est *Manius Antonius*.

26 Plutarque ne nous a pas nommé le lieu où Sertorius fut tué; mais de tout ce qui précède, on recueille que ce fut dans la ville même d'Osca. C'est pourquoi Claude Pithou a eu raison de corriger le texte de Strabon, qui, en parlant de cette mort, écrit ἐτελεύτα δ' ἐν νόσῳ, « il mourut de maladie ». Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré la mort de Sertorius, et qu'il ait écrit qu'il mourut de maladie. Ce texte de Strabon est donc manifestement corrompu, et il faut lire comme ce savant homme a corrigé, ἐτελεύτα δ' ἐν Ὄσκᾳ, « il fut tué à Osca ».

J. Garneray del. Delvaux sculp.

EUMÈNES.

Amyot, Edition 1587.

EUMÈNE.

L'HISTORIEN DURIS écrit qu'Eumène, de la ville de Cardia (*a*), étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être roulier dans la Chersonèse de Thrace, mais qu'il fut pourtant très-bien élevé et instruit dans les lettres et dans tous les exercices du gymnase [1]. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe passa par la ville de Cardia; et comme il se trouvoit sans affaires, il eut la curiosité de voir les exercices des jeunes hommes et la lutte des enfants. Parmi ces derniers, le jeune Eumène réussit si bien et fit paroître tant d'adresse, de gentillesse et de courage, qu'il plut à Philippe, qui voulut l'avoir auprès de lui et qui l'emmena. Mais je trouve plus vraisemblable ce que d'autres assurent, que Philippe le prit en affection, et l'avança à cause de l'amitié qu'il avoit pour son père, et en reconnoissance de l'hospitalité, car il logeoit dans sa maison [2].

Après la mort de ce prince, comme il parut ne céder ni en bon sens ni en fidélité à aucun

(*a*) Cardia, ville de la Chersonèse de Thrace, sur la côte de la mer Egée.

de ceux qui étoient attachés à Alexandre, il fut nommé premier secrétaire; mais, quoiqu'il n'eût que cette charge, le roi lui faisoit pourtant autant d'honneur qu'à ceux qui étoient le plus avant dans son amitié et dans sa confiance; car, dans son expédition des Indes, il l'envoya commander un corps; et après la mort d'Éphestion, lorsqu'il eut nommé Perdiceas pour remplir sa place, Eumène eut le gouvernement [3] de Perdiccas. C'est pourquoi Néoptolème, qui étoit le grand-écuyer, ayant dit un jour, après la mort d'Alexandre, « que pour lui il portoit le « bouclier et la lance du prince, et qu'Eu-« mène le suivoit, portant son écritoire et « son porte-feuille », les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, sachant fort bien qu'outre tous les autres grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumène, il l'honora encore de son alliance. Car Barsine, fille d'Artabaze, qui fut la première personne qu'Alexandre aima en Asie, et dont il eut un fils nommé Hercule, avoit deux sœurs; Alexandre donna l'aînée, nommée Apama, à Ptolémée; et la seconde, qui s'appeloit aussi Barsine, à Eumène, et ce fut à l'époque célèbre où il choisit, dans les plus nobles maisons de Perse, plusieurs filles qu'il fit épouser à ses principaux amis [4].

Malgré cette grande faveur Eumène ne laissa pas d'être souvent en disgrâce auprès du prince, et de courir même quelque danger, à cause d'Ephestion. Premièrement, Ephestion ayant fait donner à un joueur de flûte, nommé Evius, un logement que les valets d'Eumène avoient déjà retenu pour leur maître, Eumène, transporté de colère, alla trouver Alexandre avec Mentor [5], beau-frère d'Artabaze, et se mit à crier : « Qu'il « valoit bien mieux jeter les armes et ap- « prendre à jouer de la flûte et des comédies, « puisqu'on préféroit des musiciens et des « comédiens à ceux qui avoient toujours le « harnois sur le dos, et qui soutenoient tous « les travaux de la guerre ». Alexandre, irrité d'abord contre lui, fit ensuite de vifs reproches à Ephestion ; mais peu de temps après, il fit retomber toute sa colère sur Eumène, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, et qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence qu'il n'avoit parlé contre Ephestion avec liberté. Une autre fois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaisseaux, pour reconnoître les côtes de l'Océan, et n'ayant point d'argent dans son épargne pour cette expédition, il eut recours à ses amis et demanda trois cents talents (a) à Eumène, qui

(a) 1,481,481 fr. 48 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

n'en offrit que cent, et encore de fort mauvaise grâce, disant qu'il avoit beaucoup de peine à les ramasser de ses receveurs. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, et refusa ses cent talents; mais il ordonna à ses gens de mettre secrètement le feu à sa tente pour le prendre sur le fait, et pour le convaincre de mensonge quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brûlée, avant qu'on pût y apporter aucun secours, et Alexandre se repentit bien d'avoir donné cet ordre; car tous les papiers du cabinet qu'Eumène avoit sous sa garde, furent brûlés. L'or et l'argent que l'embrasement avoit fondu en lingots se montèrent à plus de mille talents, dont Alexandre ne voulut rien prendre; il fit écrire aux satrapes et à tous ses lieutenants, capitaines et gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été consumées par le feu, et les rendit toutes à Eumène. Quelque temps après, Eumène eut une autre querelle avec Ephestion, au sujet de quelque don d'Alexandre. Ils en vinrent l'un et l'autre à des reproches fort vifs et à des injures sanglantes, et Alexandre ne lui en témoigna aucun mécontentement pour l'heure; mais Ephestion étant venu à mourir, le prince, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conservoit

beaucoup de ressentiment et d'aigreur contre tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant sa vie, et de s'être réjouis de sa mort, et ses soupçons tomboient encore plus sur Eumène ; car il se souvenoit toujours et lui parloit souvent des disputes et des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumène, qui étoit homme fin, insinuant et persuasif, chercha un remède à sa disgrâce dans la chose même qui l'avoit perdu ; car il prit le parti de seconder l'affection, l'empressement et le zèle qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire et pour embellir les obsèques de son ami. Il inventa de nouveaux honneurs, et tout ce qu'il crût le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, et fournit très-libéralement et très-généreusement la plus grande partie des sommes qu'il fallut pour célébrer ses funérailles, et pour élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre, il s'éleva une vive dispute entre la phalange macédonienne et les seigneurs de la cour. Eumène étoit intérieurement du parti des derniers ; mais en public et dans tous ses discours, il feignoit d'être neutre, et jouoit le rôle d'un simple particulier, disant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de se mêler des af-

faires et des disputes des Macédoniens. Et quand les autres seigneurs sortirent de Babylone, il resta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, et les disposa à écouter des propositions d'accommodement : aussi quand les premiers troubles furent calmés, et que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, distribuèrent les gouvernements des provinces, et les commandements des armées, Eumène eut pour lui la Cappadoce et la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont, jusqu'à Trapezonte (*a*), et qui n'étoit pas encore sous la domination des Macédoniens ; car Ariarathes en étoit roi, et il étoit expressément porté par le traité, que Léonatus et Antigonus, avec une grosse armée, y conduiroient Eumène pour l'établir satrape de cette contrée. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit à ce sujet; car il étoit si rempli de hautes espérances, qu'il méprisoit tout le monde, et qu'il ne pensoit qu'à son propre agrandissement. Léonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumène. Mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu trouver, et l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plutôt au se-

(*a*) Aujourd'hui Trébizonde. *A. L. D.*

cours d'Antipater et des Macédoniens qui étoient assiégés dans la ville de Lamia (*a*), il se disposa à cette expédition, et pressoit fort Eumène de se joindre à lui et de se réconcilier avec Hécatée ; car ils étoient fort mal ensemble, et se défioient l'un de l'autre, depuis quelques différents que leurs pères avoient eus sur le gouvernement. Souvent même Eumène avoit accusé ouvertement Hécatée de tyrannie, et conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Il tâchoit donc de détourner Léonatus d'entreprendre cette guerre contre les Grecs, et refusoit de l'y suivre, lui disant qu'Antipater lui étoit très-suspect, et qu'il craignoit que, pour faire plaisir à Hécatée, et en même temps pour satisfaire la haine particulière qu'il avoit depuis long-temps contre lui, il ne lui dressât des embûches et ne le fît périr. Alors Léonatus, se fiant entièrement à Eumène, ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit dans l'esprit. Il déclara que ce secours d'Antipater n'étoit qu'un vain prétexte, et que son véritable dessein étoit de passer en Grèce pour se rendre maître de la Macédoine, et il lui fit voir des lettres de Cléopâtre (*b*), qui le sollicitoit de venir à Pella, et lui promettoit de l'épou-

(*a*) Ville de la Thessalie. *A. L. D.*

(*b*) Cléopâtre, sœur d'Alexandre.

ser. Eumène, soit qu'il craignît véritablement Antipater, ou qu'il vît bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de Léonatus, qui se montroit si peu réfléchi, et qui ne paroissoit plein que d'une témérité précipitée, qui le portoit à suivre des extravagances comme des réalités, le quitta et partit la nuit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cents chevaux et deux cents domestiques bien armés. Il avoit en or environ cinq mille talents (*a*), avec lesquels il se retira auprès de Perdiccas, à qui il découvrit les desseins de Léonatus. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, et entra dans tous ses conseils.

Peu de temps après, il fut mené en Cappadoce avec une armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathes fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée, et Eumène reconnu Satrape. D'abord il partagea les gouvernements des villes à ses amis, et établit commandants des garnisons, juges et intendants tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant en rien de ces nominations. Après cela il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, et pour ne pas laisser les rois l'obséder seuls, et se rendre maîtres de son esprit. Mais Perdiccas s'assurant qu'il viendroit à

(*a*) Environ 24,691,358 fr. *A. L. D.*

bout seul de l'entreprise qu'il méditoit, et voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laissoit derrière lui avoient besoin d'un homme ferme et fidèle pour les contenir, renvoya Eumène de la Cilicie, en apparence, afin qu'il fût dans son gouvernement, et en effet, afin qu'il tînt en bride l'Arménie contiguë à ses provinces, et qui étoit troublée par les menées de Néoptolème qui y fomentoit de grandes nouveautés. Ce Néoptolème étoit un homme enflé d'orgueil, et que les vaines espérances dont il se repaissoit avoient rendu d'une fierté insupportable. Eumène tâchoit de le gagner par la persuasion, et voyant que la phalange des Macédoniens étoit pleine d'audace et de fierté, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect et lui faire tête; pour cet effet, il accorda des immunités et des exemptions d'impôts aux habitants du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de ses officiers auxquels il se fioit le plus, aiguisa et releva leur courage par les honneurs et par les dons qu'il leur faisoit, les dressa et les accoutuma au travail et à la fatigue par des revues, des exercices et des mouvements continuels; de sorte que de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris, et les

autres très-rassurés en voyant qu'en si peu de temps il avoit assemblé six mille trois cents chevaux en état de bien servir.

Cependant, Cratère et Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passèrent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas, et on annonçoit déjà qu'ils marchoient à grandes journées pour se jeter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolémée, déclara Eumène généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce et dans l'Arménie, et écrivit des lettres à Alcétas et à Néoptolème, pour leur ordonner d'obéir à Eumène, à qui il avoit donné pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumène, parce que les Macédoniens, qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, et qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratère, à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté, on voyoit clairement que Néoptolème machinoit quelque trahison contre Eumène; car, lorsqu'il fut mandé, non seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille, et alla l'attaquer.

Eumène jouit alors pour la première fois des fruits de sa prévoyance et des préparatifs qu'il

avoit faits ; car son infanterie ayant été battue, il défit Néopotolème avec sa cavalerie, prit ses bagages, et revenant sur la phalange qui s'étoit débandée à la poursuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes, et à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidélité. Néoptolème rallia quelques fuyards, et s'enfuit avec eux auprès de Cratère et d'Antipater, qui avoient déjà envoyé des ambassadeurs à Eumène, pour le presser de quitter le parti de Perdiccas, et de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernements qu'il avoit déjà, et qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu qu'il voulût devenir l'ami d'Antipater, et ne pas renoncer à l'amitié de Cratère. Eumène, ayant entendu ces propositions, répondit : « Qu'étant « ancien ennemi d'Antipater, il ne commen- « ceroit pas à devenir son ami lorsqu'il voyoit « qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis. « Que pour Cratère, il étoit tout prêt à le « réconcilier avec Perdiccas, et à le remet- « tre dans ses bonnes grâces à des conditions « justes et raisonnables ; mais que, s'il com- « mençoit à l'attaquer et à lui enlever ses « états, il marcheroit à son secours, et l'ai- « deroit de tout son pouvoir, tant que le

« sang couleroit dans ses veines, et qu'il « abandonneroit plutôt son corps et sa vie » que de trahir sa foi ». D'après cette réponse, Cratère et Antipater délibéroient à loisir sur le parti qu'ils devoient prendre; mais, dans ce moment, Néoptolème arrive auprès d'eux. Il leur raconte d'abord le malheureux succès de la bataille, et les conjure l'un et l'autre de le secourir; surtout il presse Cratère, lui disant qu'il étoit extrêmement désiré des Macédoniens, et que pourvu qu'ils vissent son chapeau à la macédonienne, et qu'ils entendissent sa voix, ils courroient se rendre à lui avec leurs armes. En effet, la réputation de Cratère étoit très-grande; et, après la mort d'Alexandre, la plupart des Macédoniens le désiroient pour leur chef, se souvenant que, pour l'amour d'eux, et pour soutenir leurs intérêts, il avoit souvent encouru la disgrâce du prince. Car, voyant qu'Alexandre affectoit d'imiter les mœurs et les manières des Perses, il eut le courage de le contredire et de soutenir les coutumes de son pays, que l'on méprisoit déjà, pour embrasser le luxe, le faste et l'orgueil des Barbares.

Cratère envoya donc Antipater en Cilicie; et lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptolème contre Eumène,

dans l'espérance qu'il le surprendroit et qu'il tomberoit sur lui pendant que ses troupes seroient en désordre et qu'elles ne songeroient qu'à se livrer à la débauche, après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Qu'Eumène eût prévu de bonne heure l'arrivée de son ennemi, et qu'il se fût préparé à le bien recevoir, c'est le fait d'un capitaine vigilant et sage, mais non pas un acte de la dernière habileté; au lieu que d'avoir fait, non seulement que ses ennemis n'aient rien su de ce qu'ils devoient ignorer, mais que ses troupes mêmes aient attaqué Cratère, avant que de savoir qui elles alloient combattre, et de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a personne qui n'avoue que c'est là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine [6]. Il fit donc courir le bruit que c'étoit Néoptolème et Pigrès, qui revenoient contre lui, à la tête d'une troupe de cavaliers de Paphlagonie et de Cappadoce. La nuit qu'il avoit résolu de décamper pour se mettre en marche, après qu'il se fut endormi, il eut une vision fort extraordinaire; il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandre [7] qui se préparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de sa phalange; ensuite que Minerve vint pour assister l'un, et Cérès pour donner du secours à l'autre; que le combat fut rude

et sanglant ; qu'enfin celui que Minerve protégeoit fut vaincu, et que Cérès fit une couronne d'épis, dont elle couronna le vainqueur [8]. Sur cela il s'éveilla, et la dernière circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un pays excellent qui même étoit alors tout couvert d'épis. Car toute cette terre étoit cultivée et ensemencée, et elle présentoit un spectacle très-agréable aux yeux ; on voyoit, comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes partout de riches moissons. Mais il se confirma encore plus dans cette pensée, quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve et Alexandre*. Il donna aussitôt pour le sien *Cérès et Alexandre*, et ordonna à ses troupes de se couronner d'épis, et d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux officiers, et à ses capitaines, qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul de retenir et de leur cacher un secret si important, et dont il étoit peut-être nécessaire qu'ils fussent informés. Il persista pourtant dans sa première résolution, et ne confia ce danger qu'à sa pensée.

Dans l'ordonnance de sa bataille, il n'op-

posa à Cratère aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangère, qui étoient conduits, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, et l'autre par Phœnix de Ténédos (*a*), et il leur ordonna que sitôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui, et qu'ils le chargeassent, sans lui donner le temps de se retirer ni de parler, et sans recevoir aucun héraut de sa part; car il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratère, ne se retournassent de son côté. Pour lui, il composa un corps de trois cents chevaux de l'élite de sa cavalerie, avec lequel il passa à son aile droite pour être opposé à Néoptolème qui commandoit l'aile gauche des ennemis. Quand ils eurent passé une petite colline qui séparoit les deux armées, et qu'ils furent en présence, ils s'ébranlèrent et firent leur charge avec tant d'impétuosité, que Cratère surpris, vomit mille injures contre Néoptolème, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement des Macédoniens dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, et poussa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volèrent bientôt en éclats, et on en

(*a*) Ténédos, petite île près de la côte occidentale de l'Asie, vis-à-vis l'embouchure du Simoïs. *A. L. D.*

vint aux épées. Cratère fut loin de déshonorer la mémoire d'Alexandre dans ce dernier jour ; car il tua plusieurs ennemis de sa main, et renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui résister. Enfin, blessé par un Thrace, qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des lieutenants d'Eumène, l'ayant reconnu, mit pied à terre et établit une garde autour de lui ; mais il étoit alors au moment de rendre le dernier soupir.

Cependant Néoptolème attaque l'aile droite où étoit Eumène; ils se haïssoient tous deux depuis long-temps, et ce jour-là leur colère étoit encore plus enflammée. Ils se chargèrent deux fois sans se rencontrer, mais la troisième, s'étant reconnus, ils poussèrent impétueusement l'un contre l'autre l'épée à la main, en jetant de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur, se heurtent de front comme deux galères qui se choquent ; alors ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps, et tâchent de s'arracher leur casque et de rompre les épaulettes de leurs cuirasses. Pendant qu'ils se tiraillent de cette manière, leurs chevaux se dérobent de dessous eux ; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise, et leur combat devint une lutte. Néoptolème se re-

lève le premier; Eumène, profitant de ce moment, lui coupe le jarret, et se relève aussitôt lui-même. Néoptolème, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuie à terre sur un genou, et combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage, sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi; enfin, il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, et tombe à la renverse tout étendu: Eumène se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures; et il est si transporté par sa haine invétérée et par sa colère, qu'il ne s'aperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse par-dessous sa cuirasse à l'endroit de l'aine, à cause de la posture où il est sous lui. Mais le coup lui fait plus de peur que de mal, étant porté par un bras foible que la mort gagne déjà.

Après qu'il l'eut dépouillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures; car il avoit les cuisses et les bras percés en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jeter sur son cheval, et de pousser à son aile gauche, où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratère a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore, et qu'il n'a pas entièrement perdu connoissance, il descend de cheval, se met à

pleurer, lui tend la main, maudit et déteste Néoptolème, déplore le malheureux état où il le voit réduit, et se plaint et gémit de sa propre infortune, et de la fatale nécessité qui l'a forcé de se trouver en armes contre son compagnon et son meilleur ami, et de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumène gagna cette bataille dix jours après la première. Et cette victoire augmenta beaucoup sa réputation; car tout le monde vit qu'il étoit venu à bout de l'un de ses ennemis par sa prudence, et qu'il avoit vaincu l'autre par sa valeur. Mais si ce grand succès releva infiniment sa gloire, il excita aussi contre lui une haine furieuse et une envie extrême, non seulement parmi ses ennemis, mais encore parmi ses alliés; car ils voyoient avec peine qu'un étranger comme lui eût défait et tué le premier et le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras et les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratère eût été portée plutôt à Perdiccas, jamais les Macédoniens n'auroient eu d'autre roi que lui. Mais malheureusement cette nouvelle ne fut sue dans son camp que deux jours après qu'il eût été tué dans une sédition en Egypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolémée. Les

Macédoniens ne l'eurent pas plutôt apprise, que, pleins de colère, ils résolurent tous la mort d'Eumène, et nommèrent Antigonus et Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant Eumène, ayant rencontré les haras du roi qui paissoient sur le mont Ida (*a*), prit tous les chevaux qui lui étoient nécessaires, et envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient soin. Et l'on rapporte qu'Antipater en ayant été informé, se mit à rire, et dit : « Qu'il admiroit la prévoyance « d'Eumène, qui s'attendoit à leur rendre ou « à leur demander compte des biens du roi ».

Le dessein d'Eumène étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie, autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, et qu'il avoit l'ambition d'étaler sa grande puissance aux yeux de Cléopâtre; mais à la prière de cette princesse, qui craignit que, s'il attendoit là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, et passa l'hiver dans la ville de Celènes 9. Là Alcétas, Polemon et Docimus entrèrent en contestation avec lui pour le commandement de l'armée; et sur cela il s'écria : « Voilà « bien ce que l'on dit communément, cha- « cun pense à s'avancer, et pas un ne pense

(*a*) Montagne d'Asie, près de Troie. *A. L. D.*

« au danger qu'il y a de perdre tout et de se « perdre soi-même » ? Il avoit promis aux soldats qu'il les payeroit dans trois jours, mais n'ayant point d'argent, il leur vendit les fermes et les châteaux du pays, avec les troupeaux et les hommes qui s'y trouvoient en grand nombre. Le capitaine ou le chef de bande qui avoit acheté un château, prenoit les machines et les engins de batterie qu'Eumène lui fournissoit, et alloit prendre ce château de force, après quoi il partageoit à ses soldats tout ce qu'on y avoit pris, jusqu'à concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen, il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jeter, et par lesquels ils promettoient cent talents (*a*) et de grands honneurs à celui qui tueroit Eumène, les Macédoniens irrités arrêtèrent sur-le-champ que désormais il y auroit toujours mille des plus vaillants et des principaux officiers, qui feroient tour à tour auprès de lui les fonctions de gardes du corps, et passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un officier qui refusât cette fonction, et qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneur et de distinction que les rois de Macédoine don-

(*a*) 493,827 fr. 16 c, de notre monnoie. *A L. D.*

noient à leurs amis; car Eumène avoit le privilége de distribuer des chapeaux, des manteaux de pourpre, à la mode du pays, et ces sortes de dons passoient chez les Macédoniens pour les plus honorables qu'un roi pût faire.

La prospérité a cela de propre, qu'elle élève le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus foible et le plus petit, de sorte que l'on croit voir en eux quelque sorte de grandeur, quand on les regarde dans l'élévation et dans la pompe où la fortune les a placés. Mais celui qui a l'âme véritablement grande et ferme, paroît infiniment davantage dans les revers et dans les adversités qui lui arrivent, et tel fut Eumène. Ayant perdu une grande bataille contre Antigonus, dans le pays des Orcyniens (*a*), en Cappadoce, par la trahison d'un de ses officiers, il ne donna pas le temps à ce traître d'échapper et de se retirer dans l'armée des ennemis, il le prit et le fit pendre sur-le-champ. Au milieu de sa fuite, il revint sur ses pas, et prenant un chemin tout opposé à celui que les ennemis tenoient pour le poursuivre, il passa à côté d'eux sans qu'ils s'en aperçussent, et retourna par les derrières dans le même lieu où il avoit été battu. Il y campa; et faisant ramasser tous les corps de ses gens qui avoient été tués, il

(*a*) La position de ce pays est inconnue. *A. L. D.*

les fit brûler honorablement avec les bois des portes des maisons de tous les bourgs et villages des environs. Il fit brûler séparément les corps des capitaines et ceux des soldats; et après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa et continua sa marche; de sorte qu'Antigonus étant arrivé peu de temps après dans le même camp, ne pouvoit se lasser d'admirer son audace et sa fermeté.

Ayant rencontré sur son chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit facilement et sans danger faire prisonniers un grand nombre de personnes libres et tous leurs esclaves, et s'emparer de toutes les richesses qu'Antigonus avoit amassées par tant de guerres et par tant de pillages. Mais il craignit que ses gens, chargés de tant de butin et de tant de riches dépouilles, n'en devinssent plus pesants pour la fuite, plus mous à supporter la fatigue des courses continuelles, et plus incapables par leur impatience, d'attendre que le temps dans lequel il avoit mis toutes ses espérances, obligeât enfin Antigonus de porter ses pas ailleurs. Mais comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, et de les empêcher de se jeter sur un butin qui étoit étalé devant eux, et qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ses troupes de

prendre leur repas, de faire repaître leurs chevaux, et de marcher ensuite à l'ennemi; et pendant ce temps-là, il envoya en secret un exprès à Ménandre, qui commandoit l'escorte des bagages d'Antigonus, lui dire : « Que l'amitié qu'il conservoit pour lui, l'o-« bligeoit de lui donner avis de se mettre en « sûreté, et de quitter au plus vite la plaine « où il pouvoit être facilement enlevé, et de « se retirer au pied de la montagne voisine « qui n'étoit pas accessible à la cavalerie, et « où il ne pourroit être enveloppé ». Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit, et gagna la montagne. Alors Eumène envoya ouvertement ses coureurs battre l'estrade, et donna l'ordre qu'on prît les armes, et qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Sur ces entrefaites, les coureurs reviennent et rapportent que Ménandre est hors d'insulte, et qu'il s'est retiré dans des lieux difficiles et avantageux. Eumène feignit d'être au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, et emmena son armée. On dit que Ménandre racontant un jour ce trait à Antigonus, les Macédoniens qui étoient présents, se mirent à louer Eumène, et à témoigner de l'affection pour lui, de ce que pouvant rendre esclaves leurs enfants, et déshonorer leurs femmes, il

leur avoit épargné cet affront, et les avoit laissé échapper. Mais Antigonus prenant la parole, leur dit : « Eh, mes amis, ce qu'Eu-« mène a fait là, ce n'est point pour l'amour « de nous, mais il a craint de mettre des en-« traves dans sa fuite ».

Comme Eumène ne faisoit qu'errer de tous côtés, et fuir toujours sans avoir ni dessein formé, ni route certaine, il conseilla à la plupart de ses soldats de se retirer, soit qu'il n'eût plus besoin d'eux, soit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, et en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cents chevaux et deux cents hommes de pied, et se retira dans un lieu fort d'assiette, appelé *Nora* [10], qui est sur les confins de la Lycaonie et de la Cappadoce. Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis qui, ne pouvant supporter les incommodités du lieu et la disette où ils étoient, le prièrent de les renvoyer [11]. Il les embrassa, leur fit mille caresses, et leur donna la liberté de se retirer. Peu de jours après, Antigonus arriva devant *Nora*; et avant que d'en former le siége, il envoya proposer à Eumène une entrevue, et lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumène fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses

amis, « qui pourroient prendre sa place s'il « venoit à manquer, et commander l'armée ; « mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit « entrepris la défense, il n'y en avoit pas un « seul qui pût le remplacer; et que s'il vou- « loit qu'il descendît pour s'aboucher avec « lui, il n'avoit qu'à lui envoyer des otages ». Antigonus insista, et lui fit dire par un second message, « que c'étoit au plus foible à « venir parler au plus fort. Mais, répliqua « Eumène, je ne reconnoîtrai jamais personne « plus fort que moi, tant que je serai maître « de mon épée ». Antigonus envoya donc pour otage, comme il l'avoit demandé, son propre neveu Ptolémée; et Eumène se rendit auprès de lui. Ils se saluèrent et s'embrassèrent avec beaucoup d'amitié, comme ayant vécu long-temps ensemble dans une étroite familiarité. Leur conversation fut fort longue; Eumène ne parla jamais ni de sûreté pour sa personne, ni d'oubli du passé; mais il demanda toujours qu'on lui conservât ses gouvernements, et qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient présents étoient étonnés de sa fermeté, et admiroient sa magnanimité et sa hardiesse. Pendant l'entrevue, la plupart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumène; car depuis la mort de Cra-

tère, il n'y avoit personne dont il fût tant parlé dans l'armée, et qui eût tant de réputation. Mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, cria aux soldats de ne point approcher, et fit chasser à coups de pierres ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin, prenant Eumène entre ses bras, et faisant écarter la foule par ses gardes, il eut encore beaucoup de peine à le reconduire en sûreté dans sa forteresse.

N'y ayant donc plus aucune espérance d'accommodement, Antigonus environna la place de bonnes murailles, laissa des troupes pour continuer le siége, et partit avec le reste de son armée. Eumène demeura assiégé dans Nora, qui étoit abondamment pourvue de blé, d'eau et de sel, mais qui manquoit de toute autre chose bonne à manger avec le pain. Cependant avec ce pain seul, il ne laissoit pas de bien traiter ses compagnons d'armes, car il les appeloit à sa table tour à tour, et assaisonnoit ces repas si maigres de beaucoup de grâces et de familiarité, en les entretenant de choses agréables et gaies. Outre les charmes de sa conversation, il avoit l'air doux et gracieux, et ne ressentoit en rien son guerrier qui avoit toujours été sous les armes, et étoit fatigué par les travaux de la guerre; mais il avoit toute la fraîcheur d'un jeune

homme, il étoit de belle taille et si bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de statue d'une symétrie plus parfaite. Il n'étoit pas né fort éloquent; mais il avoit une manière de parler douce et persuasive, comme on peut le voir par les lettres qui nous restent de lui.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison que l'espace étroit qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées, et dans un terrain qui en tout n'avoit pas plus de deux stades de circuit (*a*), où on ne pouvoit ni se promener ni faire le moindre exercice, et où leurs chevaux ne pouvant presque se remuer, devenoient pesants et incapables de servir. Pour dissiper cette langueur où les hommes et les chevaux croupissoient par l'inaction, et afin de les rendre plus dispos et plus légers pour la fuite, si l'occasion s'en présentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, et qui n'avoit en tout que quatorze coudées, il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, et de doubler ensuite le pas peu à peu, et enfin de faire les mouvements les plus violents. Et pour les chevaux, il les faisoit suspendre les uns

(*a*) Deux cent cinquante pas.

après les autres avec de grandes sangles qu'on leur mettoit sous le cou, et qu'on passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite par le moyen de quelques poulies, on les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derrière, et que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cette position, les palefreniers venoient les exciter et les irriter avec de grands cris et de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur et de rage, ruoient de leurs pieds de derrière, s'agitoient très-violemment, et faisant de grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant, et voulant frapper la terre, ils donnoient une si grande extension à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât et qui ne souffrît, et qu'à force de hennir et de se tourmenter, ils étoient tout couverts de sueur et d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine et à leur rendre les membres souples et dispos, on leur donnoit leur orge pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement et avec moins de peine.

Comme ce siége traînoit en longueur, Antigonus apprit qu'Antipater étoit mort en Macédoine, et que les factions et les brigues

de Cassandre et de Polyperchon y causoient de grands troubles. N'aspirant donc plus à rien de médiocre, et dévorant déjà, par ses espérances et par ses désirs l'empire entier, il vouloit avoir Eumène pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ses desseins, et à les conduire à une heureuse fin. Il envoya donc Hiéronymus [12] à Eumène, lui proposer des conditions de paix, et lui porter la formule du serment qu'il exigeoit de lui. Eumène y fit quelque changement, et prit les Macédoniens mêmes qui l'assiégeoient, pour juges, lequel de ces deux serments étoit le plus juste et le plus raisonnable, ou celui qu'Antigonus lui présentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car Antigonus parloit bien au commencement de la maison royale, mais il n'en parloit qu'en passant, pour s'exempter de blâme, et tout le reste du serment ne regardoit que lui, et ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumène, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la première, avec les rois ses enfants. Il jura ensuite, non « qu'il serviroit en « tout et partout Antigonus seul, et que les « amis et les ennemis d'Antigonus seroient « les siens, comme cela étoit dans la formule « d'Antigonus, mais qu'il serviroit Olympias « et les rois ses enfants, et qu'il auroit mêmes « amis et mêmes ennemis qu'eux ». Cette

forme ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce serment tel qu'il l'avoit dressé, levèrent le siége, et envoyèrent vers Antigonus pour le porter à prêter le même serment.

Cependant Eumène rendit tous les otages Cappadociens qu'il avoit à Nora; et ceux à qui il les avoit remis, lui donnèrent en échange des chevaux, des bêtes de somme, et des tentes. Il travailla à rallier la plus grande partie des soldats, qui, ayant fui après sa défaite, erroient dans la campagne. Il en assembla un corps de près de mille chevaux, avec lesquels il se retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, et avec très-grande raison; car non seulement Antigonus envoya ordre à ses troupes de l'assiéger de nouveau, et de presser plus vivement l'attaque, mais il fit encore une réponse très-aigre aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumène avoit faite au serment qu'il avoit dressé.

Pendant qu'Eumène erroit de côté et d'autre, il reçut des lettres des principaux de la Macédoine, qui craignoient l'agrandissement d'Antigonus; il en reçut aussi de la reine Olympias, qui l'appeloit et qui le pressoit de venir prendre la tutelle et la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ses ennemis dressoient

des embûches pour le faire périr. Polyperchon et le roi Philippe [13] lui écrivirent aussi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, et de prendre dans le trésor royal, qui étoit à Cindes (*a*), cinq cents talents (*b*) pour rétablir ses propres affaires, et autant qu'il en auroit besoin pour les frais de la guerre. Ils écrivirent dans cette intention à Antigène et à Teutamus, qui commandoient les Argyraspides [14]. Ces deux officiers ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumène, mais cependant on voyoit manifestement qu'ils étoient pleins d'envie et de jalousie, et qu'ils regardoient comme un affront de lui obéir. Pour ce qui est de l'envie, Eumène la guérit ou l'adoucit, en ne voulant point de l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lui, et en disant qu'il n'en avoit pas besoin. Mais pour l'ambition et la jalousie qui les portoient à refuser de lui obéir, quoiqu'ils fussent très-incapables de commander, il n'y eut d'autre remède qu'un esprit de superstition qu'il tâcha de leur inspirer. Il leur dit qu'Alexandre lui avoit apparu pendant son sommeil, qu'il lui avoit montré une tente parée avec une magnificence royale, dans

(*a*) Ville de la Carie.

(*b*) 2,469,135 fr. 80 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

laquelle il y avoit un trône, et qu'il lui avo déclaré, que « tant qu'ils tiendroient le con« seil dans cette tente pour y délibérer d« leurs affaires, il y seroit toujours présent « qu'assis sur ce trône, il donneroit ses ordre « à ses capitaines, et qu'il les conduiroit dan « tous leurs desseins et dans toutes leurs en« treprises, pourvu qu'ils s'adressassent tou« jours à lui [15] ». Il persuada facilement cette vision à Antigène et à Teutamus, qui ne vouloient pas aller tenir conseil chez lui, comme il croyoit aussi qu'il se déshonoreroit lui-même si on le voyoit aller à la porte des autres [16]. On dressa donc une tente magnifique; on y éleva un trône, qu'on appela *le trône d'Alexandre*, et sur lequel on plaça son diadème, son sceptre et ses armes, et on s'assembla dans cette tente, pour y délibérer des affaires les plus importantes et les plus pressées.

Ils s'avancèrent vers les hautes provinces. Sur le chemin, Peucestas, qui étoit ami particulier d'Eumène, et les autres Satrapes, se joignirent à eux avec toutes leurs troupes; de sorte qu'ils fortifièrent considérablement les Macédoniens en nombre d'hommes, et embellirent leur armée par la magnificence de leur appareil : mais pour eux, comme ils étoient devenus fort mutins et fort intraita-

bles, par la licence où ils avoient vécu depuis la mort d'Alexandre, et très-dissolus dans leurs mœurs et dans leur manière de vivre, et qu'ils avoient apporté un esprit de tyrannie et un orgueil nourri et enflé par le faste et par la vanité des Barbares, ils furent bientôt à charge les uns aux autres, et ne pouvoient ni s'accorder ni se supporter. D'ailleurs, ils se mirent à caresser et à flatter sans nulle retenue les Macédoniens, et à leur fournir de l'argent pour des festins et pour des sacrifices; de sorte qu'en très-peu de temps, ils eurent fait de leur camp un lieu de débauche et d'intempérance, et de ces vieilles bandes de Macédoniens, une espèce de peuple libre, dont il falloit briguer et acheter la faveur pour parvenir aux charges et aux emplois, de même que dans un gouvernement démocratique. Eumène s'étant aperçu qu'ils se méprisoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, et qu'ils n'épioient qu'une occasion favorable pour le tuer, supposa un grand besoin d'argent, et emprunta des sommes considérables de ceux qui le haïssoient le plus, afin qu'ils missent désormais en lui leur confiance, et qu'ils renonçassent à lui dresser des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté. De sorte qu'il arriva par là

que du bien d'autrui, il en fit une garde sûre pour sa personne, et que tandis que les autres donnent leur propre argent pour sauver leur vie, lui, au contraire, ne sauva la sienne et ne se mit en sûreté qu'en prenant l'argent des autres.

Tant qu'il n'y eut aucun danger du côté des ennemis, les Macédoniens se livroient à ceux qui leur faisoient des largesses pour les corrompre, et tous les matins ils se trouvoient à leur porte pour leur faire la cour, se rendant comme les gardes et les satellites de ceux qui avoient besoin de leur faveur pour s'élever aux premières charges. Mais dès qu'Antigonus fut venu avec toutes ses forces camper auprès d'eux, et que les affaires appelèrent pour ainsi dire à haute voix un véritable capitaine, alors non-seulement les soldats n'eurent plus les yeux que sur Eumène, mais encore tous ces Satrapes, qui, pendant qu'ils étoient tranquilles, et qu'ils vivoient dans le luxe, affectoient tant de grandeur, changèrent de ton, se soumirent à ses ordres, et marchèrent en silence au poste qui leur fut assigné. Il est vrai aussi que lorsqu'Antigonus tenta le passage du fleuve, appelé Pasitigre [17], aucun de tous ces Satrapes qu'Eumène avoit placés en différents lieux pour s'y opposer, ne s'en aperçut; Eu-

mène seul, informé de sa marche, s'y opposa, le combattit, lui tua beaucoup de monde, remplit le fleuve de morts, et fit quatre mille prisonniers.

Ce fut surtout à une maladie d'Eumène que les Macédoniens firent connoître qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, et à bien ordonner des fêtes, mais qu'ils estimoient Eumène seul capable de conduire une guerre et de bien commander. Peucestas les ayant traités magnifiquement dans un grand festin (*a*) qu'il leur fit en Perse, et leur ayant donné à chacun un mouton pour le sacrifice, se flattoit qu'il étoit parvenu par là à un grand degré de puissance et d'autorité, mais il en fut bientôt désabusé. Peu de jours après, comme les soldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, Eumène, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litière assez loin de l'armée pour ne pas en entendre le bruit, à cause d'une grande insomnie dont il étoit travaillé. Quand ils eurent fait quelque chemin, ils aperçurent tout-à-coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques coteaux qui les déroboient à leur vue, commençoient à descendre dans la plaine. La

(*a*) Diodore décrit ce festin dans son dix-huitième livre.

lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du soleil, n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux, ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs éléphants chargés de leurs tours et les cottes d'armes de pourpre, qui étoient l'ornement ordinaire de la cavalerie quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, se mirent à crier « qu'on appelât Eumène, et qu'ils n'a-« vanceroient point s'il ne venoit à leur tête ». En même temps, ils mettent leurs boucliers à terre, s'entr'exhortent à demeurer là sans bouger, et déclarent à leurs officiers « qu'ils « peuvent se tenir en repos, sans combattre, « afin de ne pas exposer les troupes, avant « qu'Eumène fût venu pour les commander ». Celui-ci informé de tout ce qui se passoit, ordonne à ses esclaves de faire la plus grande diligence; et ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tend la main aux soldats, et leur marque sa joie et sa reconnoissance. Dès que ses soldats le virent, ils le saluèrent en langage macédonien, relevèrent leurs boucliers, et les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jeter des cris de victoire, et à défier les ennemis comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient leur capitaine à leur tête. D'un autre côté, An-

tigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumène étoit malade, et qu'il étoit même si mal, qu'il se faisoit porter en litière sur les derrières de l'armée, crut qu'il lui seroit fort aisé de défaire ses troupes, et que sa maladie les lui livroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais lorsque s'étant avancé pour reconnoître leur position, il eut vû leur belle contenance et la disposition de leur armée, il s'arrêta longtemps fort étonné. Il apercut ensuite la litière qu'on portoit d'une aile à l'autre; alors se mettant à rire selon sa coutume avec de grands éclats, il dit à ses amis qui étoient autour de lui : « Voilà cette litière qui a « rangé ces troupes contre nous, et qui va « nous combattre » ; et sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, et se retira dans son camp [18].

Les Macédoniens commençoient à peine à respirer et à revenir de leur frayeur, qu'ils retombèrent dans leurs premiers désordres et que se moquant de leurs officiers, et les traitant avec la dernière hauteur, ils redevinrent les maîtres. Leur licence alla jusqu'à se disperser dans toute la province des Gabéniens (a), et à y prendre des quartiers d'hiver si éloignés l'un de l'autre, qu'il y avoit

(a) Province de Perse, à l'occident de Suse.

mille stades (*a*) entre les premiers et les derniers. Antigonus qui en eut avis, fit marcher son armée sur l'heure même, pour les aller attaquer lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Il retourna donc sur ses pas par un chemin difficile, et sans eau, mais beaucoup plus court, dans l'espérance que, s'il pouvoit tomber sur ces troupes ainsi dispersées, leurs officiers auroient beaucoup de peine à les rassembler assez promptement pour lui faire tête. Il ne fut pas plutôt entré dans ce pays sauvage et désert, qu'il fut surpris par des vents si froids et par une gelée si forte (*b*), que ses troupes ne pouvant les supporter, furent obligées de s'arrêter, et d'allumer quantité de feux, ce qui étoit leur seul remède. Cela fut cause qu'elles ne purent cacher leur marche, et que les ennemis en furent avertis; car quelques Barbares, qui habitoient les montagnes voisines, d'où l'on découvroit tout ce désert, étonnés de voir ce grand nombre de feux, envoyèrent des messagers sur des chameaux [19] pour en donner avis le jour même à Peucestas. Il en fut si effrayé, que tout hors de lui-même, et voyant tous les autres officiers partager sa frayeur,

(*a*) Quarante lieues. Diodore met six jours de marche.

(*b*) On étoit alors vers le solstice d'hiver.

il prit le parti de la fuite, et entraîna avec lui tous les soldats des autres quartiers qu'il trouva sur son chemin. Mais Eumène calma ce grand trouble et cette terreur en leur promettant qu'il arrêteroit les ennemis dans leur course, de sorte qu'ils arriveroient trois ou quatre jours plus tard qu'on ne les attendoit. Ils ajoutèrent foi à ses paroles. En même temps, il envoya ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers et de le venir joindre en toute diligence ; et montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui, et qui étoient suivis de leurs soldats qui portoient du feu dans plusieurs vaisseaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche dans le désert ; et y mesurant un espace de terrain d'environ soixante-dix stades de circuit, il ordonne à ses soldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, ensuite plus petits, selon la différence des veilles [20], afin que ceux qui les verroient de loin les prissent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, et Antigonus ayant vu la nuit ces feux sur la hauteur, en fut fort affligé, et tomba dans le découragement [21], ne doutant point que les ennemis, avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, et qu'ils ne vinssent au-devant de lui.

Pour n'être donc pas obligé de combattre avec des soldats épuisés par une marche aussi pénible, contre des troupes toutes prêtes, et qui s'étoient rafraîchies dans de bons quartiers, il prit le parti de retourner sur ses pas, non par le plus court chemin par où il étoit venu, mais par une route semée de villes et de bourgs, où il pourroit refaire son armée. Mais voyant que personne ne se présentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais quand on se retire à la vue de l'ennemi; et tous les habitants des environs lui disant qu'ils n'avoient point vu d'armée, mais seulement un grand nombre de feux sur la montagne, alors il reconnut que c'étoit un stratagême d'Eumène; et plein de douleur de s'être laissé abuser, il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille [22].

Cependant la plupart des troupes d'Eumène ayant eu le temps de se rassembler auprès de lui, admiroient sa rare prudence et sa grande habileté, et voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des Asgyraspides, Antigène et Teutamus, au désespoir de cette distinction, qui lui étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr; et ayant entraîné dans cette conjuration la plupart des satrapes et des premiers officiers, ils tinrent conseil pour délibérer où, quand,

et comment ils exécuteroient leur entreprise. Mais ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, et s'en défaire aussitôt après. Eudamus, qui commandoit les éléphants, et Phædime, allèrent sur-le-champ rapporter à Eumène cette résolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement pour la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumène les remercia et les loua extrêmement de leur fidélité, et rentrant dans sa tente, il dit à ses amis : « Qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée « d'hommes, mais au milieu d'une armée « de bêtes féroces », fit son testament, et déchira et brûla tous ses papiers et toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations et aux calomnies.

Après avoir disposé ainsi de ses affaires, il délibéra en lui-même s'il livreroit la victoire à ses ennemis, ou si, traversant la Médie et l'Arménie, il iroit se jeter dans la Cappadoce. Il ne prit point de résolution fixe pendant que ses amis furent avec lui. Quand il fut seul, après avoir été encore long-temps agité de différentes pensées que l'état de sa fortune lui inspiroit, il finit par ranger son ar-

mée en bataille [23], et exhorta les Grecs et les Barbares à bien faire leur devoir; car, pour les phalanges des Argyraspides, loin qu'elles eussent besoin qu'il les excitât, elles étoient les premières à l'encourager et à bien espérer de la victoire, l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient servi sous Philippe et sous Alexandre; tels que des athlètes invincibles, ils n'avoient jamais éprouvé aucun échec; ils étoient la plupart âgés de soixante-dix ans, et les moins vieux en avoient au moins soixante. C'est pourquoi en allant tête baissée charger les troupes d'Antigonus, ils crioient à ces soldats : « Scélérats que vous êtes, c'est contre « vos pères que vous combattez »; et se jetant sur eux avec furie, ils enfoncèrent leurs bataillons dont aucun ne put soutenir leur choc, et en taillèrent en pièces la plus grande partie. Antigonus fut donc entièrement défait en cet endroit; mais, d'un autre côté, sa cavalerie eut tout l'avantage, par la lâcheté de Peucestas [24], qui combattit très-mal dans cette journée, et ne remplit le devoir ni d'un capitaine ni d'un soldat. Antigonus se rendit maître de tous les bagages, autant par la présence d'esprit qu'il conserva toujours dans le plus fort du danger, que par

la nature du lieu, qui lui étoit très-favorable; car c'étoit une grande campagne rase, dont le terrain n'étoit ni trop ferme ni trop mou, mais tout couvert d'un petit sable fin et sec, qui étant remué par tant de milliers d'hommes et de chevaux, éleva avant le combat une poussière blanche comme de la chaux, qui blanchissant et épaississant l'air, troubloit et obscurcissoit la vue, et à la faveur de laquelle Antigonus enleva les bagages des ennemis sans être aperçu.

Le combat étant fini, Teutamus envoya quelques officiers de son corps prier Antigonus de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non-seulement il rendroit tous les bagages aux Argyraspides, mais encore qu'en toute autre occasion, il les traiteroit avec bonté et humanité, pourvu qu'ils lui remissent Eumène entre les mains. A cette offre, les Argyraspides prennent la malheureuse et infame résolution de livrer Eumène vivant à ses ennemis. D'abord ils s'approchent de lui de manière à ne lui donner aucun soupçon, et comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns se mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres l'exhortent à reprendre courage, puisqu'enfin il a remporté la victoire, et la plupart déclament hautement contre les satrapes et les of-

ficiers généraux, qui, par leur lâcheté, avoient été la cause que leur succès n'avoit pas été complet. Ensuite saisissant le moment favorable, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, et avec sa propre ceinture, ils lui lient les mains derrière le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir; et comme on le menoit au travers de la phalange macédonienne, il demanda la permission de parler, non pour leur faire aucune prière, ni pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses très-importantes, et qui regardoient leurs intérêts.

On fait alors un grand silence, et Eumène montant sur un lieu élevé, et étendant ses mains liées [25]: « O les plus méchants de « tous les Macédoniens, leur dit-il, jamais « Antigonus auroit-il osé se flatter d'élever « un aussi grand trophée à sa gloire, que ce- « lui que vous élevez vous-mêmes à votre « honte en livrant votre général après l'avoir « chargé de chaînes! N'étoit-ce pas déjà une « action assez lâche, après avoir remporté la « victoire, de se confesser vaincus pour reti- « rer des bagages, comme si la victoire con- « sistoit dans les biens, et non dans la seule « valeur et dans les seules armes? Falloit-il « encore, quel comble d'infamie! falloit-il « donner pour rançon de ces malheureux ba-

« gages votre propre général? Pour moi, je « suis emmené captif, mais je n'ai pas été « vaincu, j'ai triomphé de mes ennemis, et « je ne suis trahi que par mes compagnons et « par mes troupes. Mais au nom de Jupiter, « Dieu des armées, et au nom de tous les « Dieux qui président aux serments, tuez-« moi ici vous-mêmes; car aussi bien ma « mort sera toujours votre ouvrage quand « Antigonus me fera périr. Et ne craignez de « lui aucun reproche; car il a besoin d'Eu-« mène mort, et non pas d'Eumène vivant. « Si vous ne voulez pas prêter vos mains à « ce ministère, rendez la liberté à une des « miennes, elle suffira pour exécuter ce que « vous me refusez. Si vous n'osez me confier « une épée, jetez-moi aux bêtes, lié et ga-« rotté comme je suis; car si vous me rendez « ce dernier service, je vous délivre et vous « absous de toutes les peines que vous pouvez « craindre de la vengeance des Dieux [26], et « je vous déclare les hommes du monde les « plus pieux et les plus justes envers votre « général ».

Quand Eumène eut ainsi parlé, le reste de l'armée fut saisie de douleur, et tout retentit de leurs gemissements et de leurs plaintes: mais les Argyraspides se mirent à crier « qu'on « l'emmène, et qu'on ne s'arrête point à tous

« ces vains discours ; car ce n'est plus une « chose si horrible qu'un maudit Chersoné- « sien périsse après avoir tourmenté les Ma- « cédoniens par tant de guerres; mais c'en est « une très-déplorable que les plus braves sol- « dats d'Alexandre et de Philippe, après tant « de combats, de blessures et de fatigues, « soient privés dans leur vieillesse du prix de « leurs travaux, et réduits à aller mendier « leur vie. Voilà déjà trois nuits que nos « femmes sont livrées à nos ennemis ». En finissant ces mots, ils l'emmenent et précipitent sa marche. Toutes les troupes d'Antigonus étoient sorties à sa rencontre; il ne restoit presque personne dans son camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût étouffé par cette quantité de gens curieux et avides de le voir, envoya dix de ses éléphants avec beaucoup de piquiers médois et parthyéens pour écarter la foule.

Quand Eumène fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir, à cause de leur ancienne amitié et de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu longtemps ensemble; et comme ceux à qui il l'avoit confié, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *comme un éléphant*, leur dit-il, *ou comme un lion*. Mais quelques jours après, attendri et touché de com-

passion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir, et il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, et de lui porter tous les rafraîchissements dont il pourroit avoir besoin. Antigonus passa plusieurs jours à délibérer sur ce qu'il en devoit faire, et il écoutoit les prières et les promesses que lui faisoient pour lui, Néarque le Crétois, et son propre fils Démétrius, qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais tous les autres satrapes et capitaines s'y opposoient, et le pressoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour, Eumène demandant à Onomarchus qui le gardoit, « pourquoi Antigonus ayant entre ses mains son ennemi, « ne le faisoit pas mourir promptement, ou « ne le délivroit pas généreusement » ? Onomarchus lui répondit avec insolence : « Ce « n'est pas aujourd'hui qu'il faut se montrer « brave contre la mort ; c'étoit sur le champ « de bataille qu'il falloit l'être. C'est ce que « j'ai fait, lui répondit brusquement Eumène, « et demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre ; je t'assure que je n'en « ai point trouvé de plus fort que moi. Hé « bien, repartit Onomarchus, puisqu'au« jourd'hui tu as trouvé plus fort que toi,

« que n'attends-tu donc tranquillement « l'heure qu'il voudra prendre » ? Quand Antigonus eut enfin pris la résolution de s'en défaire, il défendit de lui donner à manger. Eumène ayant été deux ou trois jours sans nourriture, se consumoit lentement ; mais quelque nouvelle imprévue ayant obligé Antigonus de lever son camp, il envoya un homme pour l'égorger (*a*). Il rendit le corps à ses amis, afin qu'ils le brûlassent, et qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent, et qu'ils l'emportassent avec eux pour la remettre à sa femme et à ses enfants. Eumène ayant péri de cette manière, les Dieux irrités ne commirent la punition des officiers et des soldats qui avoient exécuté un si abominable crime, qu'à Antigonus lui-même, qui, poursuivant à outrance ces Argyraspides comme des scélérats, et des impies, les livra à Ibyrtius [27], gouverneur de l'Arachosie (*b*), et lui ordonna de les faire périr, et de les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui retournât en Macédoine, et qui vît seulement la mer de la Grèce.

(*a*) Eumène avoit alors, suivant Cornelius Nepos, quarante-cinq ans. *A. L. D.*

(*b*) Province des Parthes, voisine de la Bactriane.

FIN DE LA VIE DE D'EUMÈNE.

COMPARAISON
DE SERTORIUS ET D'EUMÈNE.

VOILA ce que nous avons recueilli de plus digne de remarque dans la vie d'Eumène et dans celle de Sertorius. Présentement pour venir à les comparer, nous dirons d'abord qu'ils ont eu cela de commun tous deux, qu'étant étrangers, servant dans des pays éloignés, et bannis de leur patrie, ils ont jusqu'à la mort commandé à plusieurs nations, et ont été généraux de plusieurs armées aussi nombreuses qu'aguerries. Mais Sertorius a cela de particulier, que toujours ses alliés lui cédèrent de bon gré le commandement, comme à celui qui en étoit le plus digne, au lieu qu'Eumène eut toujours plusieurs concurrens qui lui disputoient la première place, et qu'il ne put jamais l'obtenir que de ses exploits; de sorte que l'un se vit obéi par des hommes qui l'admiroient et qui le regardoient avec justice, comme le plus capable de les commander; et que l'autre ne le fut que par ceux, qui, reconnoissant leur insuffi-

sance quand le danger étoit présent, ne se soumettoient que pour leur propre intérêt.

Sertorius, citoyen de Rome, commanda les Espagnols et les Lusitaniens : Eumène né dans le fond de la Chersonèse, commanda les Macédoniens; mais les premiers étoient déjà depuis long-temps soumis aux Romains; et les autres avoient subjugué toutes les nations. Lorsque Sertorius parvint au commandement, il étoit déjà estimé et honoré pour sa dignité de sénateur, et la grande réputation qu'il avoit déjà acquise dans les armées. Eumène y arriva généralement méprisé, à cause de sa charge de secrétaire, dont on faisoit peu de cas, et non seulement, il n'eut pas d'abord d'aussi grands secours que Sertorius, pour commencer son élévation, mais même il trouva dans la suite des obstacles plus grands encore, pour l'augmenter et pour s'y maintenir. Il eut une infinité de rivaux qui s'y opposoient ouvertement, et beaucoup d'autres lui dressoient secrètement des embûches; au lieu que Sertorius ne trouva jamais personne qui s'élevât contre lui publiquement, et ce ne fut que sur la fin que quelques-uns de ses alliés conjurèrent contre sa vie. De sorte que pour Sertorius, ses victoires étoient la fin de tous les dangers; et pour Eumène, c'étoit de ses victoires mêmes que naissoient

tous les périls auxquels il étoit exposé par la jalousie de ceux qui portoient envie à sa gloire.

Quant à leurs faits d'armes, ils sont presque tout pareils, mais leurs inclinations sont fort différentes; Eumène aimoit naturellement la guerre, les querelles et les débats; et Sertorius eût preféré la paix et le repos. Car l'un pouvant vivre en sûreté et avec honneur, s'il eût voulu renoncer aux armes, aima mieux lutter jusqu'à la fin contre les plus grands de la Macédoine, malgré tous les dangers dont il se voyoit menacé, et auxquels il succomba; et l'autre, au contraire, ne désirant point la guerre, fut forcé, pour sa propre sûreté, de prendre les armes contre ceux qui ne vouloient pas le laisser vivre en paix. Antigonus se seroit volontiers servi d'Eumène, et l'auroit employé avec joie, s'il eût voulu sans contestation lui céder la première place, et se contenter du second rang; au lieu que Pompée ne put jamais souffrir que Sertorius passât sa vie en repos hors du tumulte des affaires. Ainsi l'un fit volontairement la guerre pour parvenir à commander, et l'autre commanda malgré lui, parce qu'on lui faisoit la guerre. Il est donc évident que l'homme qui aime la guerre, c'est celui qui sacrifie sa sûreté à son ambition, et que le

véritable guerrier est celui qui par la guerre sait se procurer la sûreté.

La mort surprit Sertorius sans qu'il s'y attendît; Eumène l'attendoit à tout moment; ce fut dans l'un une preuve de sa bonté et de sa douceur de ne s'être pas défié de ses amis; et dans l'autre, une marque de sa timidité et de sa foiblesse, car il fut surpris comme il songeoit à prendre la fuite. La mort de Sertorius ne déshonora point sa vie; il la reçut de ses alliés, tandis que tous les efforts de ses ennemis n'avoient jamais pu la lui donner; au lieu qu'Eumène ayant pensé à s'enfuir avant d'être pris, et ayant témoigné dans sa prison un grand désir de vivre, ne sut ni prévenir honorablement sa mort, ni la supporter courageusement; mais en s'abaissant à des prières et à des supplications, il fit maître de son âme son ennemi, qui jusque-là n'étoit maître que de son corps.

FIN DE LA COMPARAISON DE SERTORIUS ET D'EUMÈNE.

NOTES.

[1] Comme il y avoit dans les villes des écoles publiques, tous les enfants, de quelque condition qu'ils fussent, pouvoient y aller.

[2] Ceci me feroit douter de ce que Plutarque vient de dire du vil métier du père d'Eumène. Le roi Philippe logeoit chez lui dans la ville de Cardia; n'y avoit-il point de maison plus considérable que celle d'un roulier pour loger Philippe?

[3] Au lieu de *ἐπαρχίαν*, *gouvernement*, on lit dans un manuscrit, *ἱππαρχίαν*, « le commandement de la « cavalerie ». Je n'ai trouvé nulle part aucune mention du gouvernement d'Eumène; mais on voit dans Quinte-Curce qu'il a été général.

[4] Alexandre, après qu'il eut épousé la princesse Statira, fille aînée de Darius, et donné la plus jeune, nommée Drypétis, à Ephestion, afin qu'on trouvât son mariage moins étrange, persuada aux plus grands seigneurs de sa cour et à ses principaux favoris de se marier de même, et choisit dans les plus nobles familles de Perse quatre-vingts filles qu'il leur fit épouser. Quinte-Curce, liv. x.

[5] Mentor, un des grands seigneurs de Perse, frère de Memnon, avoit marié sa sœur avec Artabaze. Je n'ai jamais vu de correction plus malheureuse que celle que le savant Reinésius a voulu faire ici. Au lieu de *μετὰ Μέντορος*, « avec Mentor », il veut qu'on lise *κατὰ Στέντορος*, « d'une voix de Stentor. Eumène, « dit-il, se mit à crier d'une voix de Stentor ». Voilà une érudition bien mal placée. Outre que cela n'est pas grec, rien n'est plus mal imaginé. Et au contraire il n'y a rien de plus naturel ni de plus raisonnable que ce que Plutarque dit, qu'Eumène allant se plaindre

à Alexandre de l'injure que lui a faite Ephestion, soit accompagné de Mentor, dont il a épousé la petite fille ; car sa femme Barsine étoit fille de la fille de Mentor, femme d'Artabaze.

6 Plutarque relève avec raison cette prudence d'Eumène, qui marque en effet un grand capitaine, qui sait dérober à ses troupes la connoissance de ce qui pourroit nuire à ses desseins. Si Cratère avoit été connu, tous les Macédoniens seroient passés de son côté, et Eumène n'avoit plus d'armée. Ce stratagème d'Eumène a été pratiqué quelquefois, et on en trouve des exemples dans l'histoire.

7 Pourquoi deux Alexandre, et comment expliquer cette première partie du songe? car dans un songe si mystérieux, il faut bien qu'il y ait de la raison. C'est que ces capitaines, qui devoient combattre les uns contre les autres, étoient tous des généraux d'Alexandre, et qu'ainsi cette armée étant divisée et prête à en venir aux mains, c'étoient comme deux Alexandre qui alloient se choquer. Le reste du songe est assez expliqué dans la suite.

8 Nos songes viennent ordinairement des idées qui nous sont les plus familières. La théologie de ces temps-là, confirmée par les poëmes d'Homère, nourrissoit les hommes dans cette opinion, que les Dieux eux-mêmes venoient à leur secours dans les occasions, qu'ils combattoient pour eux jusqu'à se battre les uns contre les autres. Voilà ce qui donna lieu à ce songe d'Eumène.

9 Cette ville étoit ainsi appelée du nom de Célénus, fils d'Hercule, qui y étoit adoré, ou plutôt de la couleur des pierres du pays, qui étoient toutes noires, κελαινοι, parce que toute cette campagne est brûlée par les feux souterrains dont elle est remplie, et qui firent que cette partie de la Phrygie a été appelée *la Phrygie brûlée*, κατακεκαυμένη. On prétend que ce

fut dans cette ville de Calènes qu'arriva la célèbre dispute de Marsyas contre Apollon ; ce qui est fondé sur ce que le fleuve Marsyas passe au milieu de la ville, et va se jeter dans le Méandre. On peut voir Tite-Live, liv. xxxviij, et les notes de Casaubon sur Strabon, à la fin du douzième livre.

10 Nora étoit un château fort sur la pointe d'un rocher, que l'art avoit encore fortifié. Son enceinte n'étoit que de deux cent cinquante pas. Il y avoit du blé, de l'eau, du sel et du bois en abondance ; mais il manquoit de toutes les autres provisions nécessaires à la vie. C'est pourquoi Plutarque dit, τῆς διαίτης τὴν ἐνδεέστερην οὐ φέροντες. « Ne pouvant supporter la vie « étroite qu'il falloit mener, par le défaut de provi- « sions ».

11 Il y en eut encore une centaine qui se retirèrent ; il ne resta avec lui qu'environ six cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie ; mais les plus déterminés, et tous résolus de s'exposer aux plus grands périls, et de mourir avec lui.

12 C'est Hiéronymus de Cardia, compatriote d'Eumène, et historien de réputation. Il avoit fait l'histoire de ceux qui avoient partagé entre eux les états d'Alexandre et de leurs successeurs.

13 C'étoit Aridée, fils de Philippe, père d'Alexandre, que l'on avoit surnommé *Philippe*. Voyez Diodore de Sicile, liv. xviij. *A. L. D.*

14 Les argyraspides, c'est-à-dire les soldats à boucliers d'argent, qui formoient les vieilles bandes de l'armée d'Alexandre. *A. L. D.*

15 Diodore a détaillé cette particularité, et il semble qu'il manque ici quelque chose au rapport qu'Eumène fait de la vision qu'il avoit eue. Car dans Diodore, il ajoute : « Voilà pourquoi je suis d'avis que

« dans les trésors du roi on prenne de quoi faire un « trône d'or; qu'on mette sur ce trône le diadème, le « sceptre, la couronne, et tous les autres ornements « royaux de ce prince; que chaque matin, tous les « chefs lui offrent un sacrifice; qu'ils tiennent le con- « seil près de ce trône, et qu'on reçoive les ordres au « nom du roi, comme vivant encore et prenant soin « de son royaume ». Mais Plutarque ne fait pas ouvrir cet avis par Eumène, il laisse tirer la conséquence à Antigène et à Teutamus. Au reste, ce ne fut pas seulement cet esprit de superstition qui calma l'ambition et la jalousie d'Antigène et de Teutamus; ce fut aussi la satisfaction de penser que ce ne seroit pas proprement Eumène qui donneroit les ordres, et que ce ne seroit qu'à Alexandre qu'ils obéiroient.

16 Car le conseil doit toujours se tenir chez le principal officier. De là sont nées très-souvent des contestations entre les principaux officiers pour le lieu où le conseil seroit tenu.

17 On prétend que c'est le Tigre, qui, après avoir reçu dans son cours les eaux de plusieurs rivières, est appelé *Pasitigre*. Voici la description que Quinte-Curce en a faite, liv. v. « De Suse Alexandre arriva « en quatre jours à la rivière du Tigre; les habitants « du pays l'appellent *Pasitigre*. Elle prend sa source « dans la montagne des Uxiens, et roulant au travers « des rochers, elle passe par des lieux pleins de pré- « cipices l'espace de cinquante stades, puis elle entre « dans les plaines qui adoucissent l'impétuosité de « son cours, et où elle commence à porter bateau; et « après avoir traversé six cents stades de ces plaines « par un canal uni, elle coule doucement, et se dé- « charge dans la mer Persique ».

18 Je m'étonne que Plutarque ait oublié ici une particularité rapportée par Diodore, et qui est assez plaisante : après que les deux armées se furent séparées sans combat; elles campèrent à trois stades l'une

de l'autre, une rivière et des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit ravagé, Antigonus envoya des ambassadeurs aux satrapes et aux Macédoniens de l'armée ennemie, pour les porter à quitter Eumène, et à se rendre à lui, leur faisant à tous de grandes promesses. Les Macédoniens rejetèrent ses propositions, et menacèrent les ambassadeurs. Eumène, après les avoir loués de leur fidelité, leur dit cet apologue fort ancien : « Un jour un lion devenu « amoureux d'une jeune fille, la demanda en mariage « à son père. Le père répondit qu'il tenoit cette al- « liance à grand honneur, et qu'il étoit prêt à lui don- « ner sa fille, mais qu'il craignoit ses grands ongles « et ses dents tranchantes, de peur qu'après son ma- « riage, sur la moindre tracasserie qui surviendroit « dans leur ménage, il ne les appliquât sur sa fille un « peu trop durement. Le lion, qui étoit amoureux, se « fit arracher sur l'heure les ongles et les dents, après « quoi le père prit un bâton et se défit de son ennemi. « Voilà, ajouta-t-il, ce que prétend Antigonus. Il vous « fait de grandes promesses pour se rendre maître de « toutes vos forces, après quoi il vous fera sentir ses « ongles et ses dents ». Voici encore une chose qui, à mon avis, mériteroit d'être recueillie : quelques jours après, des déserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumène, que ce général se préparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, Eumène se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabène, qui étoit un pays gras et capable de nourrir de grosses armées, et d'ailleurs très-commode et très-sûr pour des troupes, à cause des rivières et des ravins dont il étoit traversé ; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il persuada, à force d'argent, à quelques soldats étrangers, d'aller, comme déserteurs, dans le camp d'Antigonus, et de dire qu'Eumène devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même temps il fit partir les bagages, et donna

ordre aux troupes de prendre leur repas et ensuite de se mettre en marche. Antigonus, averti par ces déserteurs qu'Eumène venoit l'attaquer, tint ses troupes sous les armes; cependant Eumène avançoit toujours. Antigonus sut bientôt de ses coureurs qu'Eumène avoit décampé; et reconnoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de suivre son premier dessein; et ayant donné ordre aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche paroissoit une poursuite. Mais voyant qu'il étoit impossible qu'avec toute son armée il joignît Eumène, qui avoit au moins deux veilles d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Pithon, et prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour il atteignit l'arrière-garde des ennemis qui descendoient une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumène qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, et s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigonus rendit la pareille à Eumène, et l'amusa à son tour; car il l'empêcha de continuer sa marche, et donna le temps à son infanterie d'arriver. Après quoi il se mit en bataille, et il y eut là un grand combat, qui fut remarquable par des événements extraordinaires, et qui méritoit d'être décrit, tel que Diodore le rapporte, page 685, 686.

19 Le chameau ne fait guère moins de quinze cents stades, ou soixante lieues par jour, selon le rapport de Diodore. Dans le texte de Plutarque, il y a un mot que j'avoue que je n'entends point, *ἰσπαστρίαις καμήλοις*. Qu'est-ce qu'*ἰσπαστρίαις*? ce mot est entièrement inconnu. Henri Etienne lisoit *ἱππαστρίαις*, et il a entendu par là des chameaux dont on se servoit comme de chevaux pour faire de longues traites. Mais je doute qu'il y ait aucun exemple de cette épithète donnée aux chameaux. Ne seroit-ce point une épithète tirée de quelque nom de lieu où les chameaux étoient les plus excellents?

[20] J'ai expliqué cet endroit de Plutarque par l'endroit de Diodore, d'où il a été pris, page 691. Car Diodore marque expressément qu'Eumène ordonna à ses soldats d'allumer la nuit des feux dans le camp. D'en allumer d'abord de fort grands, comme cela se pratique à la première veille, les soldats ne dormant point encore, et ne pensant qu'à préparer leur souper; d'en avoir de moindres la seconde veille, et d'en avoir la troisième de plus petits et tout prêts à s'éteindre. Ce passage n'étoit pas intelligible dans les interprètes.

[21] Car Antigonus avoit bien assez de troupes pour tomber sur des quartiers séparés; mais il n'en avoit pas assez pour aller attaquer toutes les troupes d'Eumène, qu'il croyoit rassemblées. Mais avant que de s'en retourner, ne devoit-il pas les reconnoître et voir par lui-même ce qui en étoit?

[22] Comme toutes les actions des grands hommes sont remarquables, je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié ici une particularité qui me paroît digne d'être connue. Pendant qu'Eumène, après avoir bien fortifié son camp, attendoit que toutes les troupes l'eussent joint, Antigonus, averti que ses éléphants se mettoient en marche pour le joindre, et qu'ils n'étoient pas loin dans le désert, détacha deux mille deux cents chevaux avec son infanterie légère pour les enlever. Mais Eumène, qui avoit prévu qu'Antigonus feroit cette manœuvre, avoit fait aussi de son côté un détachement de quinze cents chevaux et de trois mille hommes de pied, pour aller au secours de ses éléphants. Ce détachement arriva comme l'escorte étoit attaquée et presque défaite, la tira de ce danger, et sauva les éléphants, qui étoient au nombre de cent quatorze.

[23] L'ordre de bataille qu'Antigonus et Eumène suivirent en cette occasion, méritoit peut-être d'être rapporté ici tel que Diodore l'a décrit, page 692 et

603. Antigonus avoit vingt-deux mille hommes de pied et neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie médoise et soixante-cinq éléphants. Et Eumène avoit trente-six mille sept cents hommes de pied, six mille cinquante chevaux, et cent quatorze éléphants.

[24] C'est le même Peucestas qui avoit fait plusieurs belles actions, et qui, à l'attaque de la ville des Oxydraques, où Alexandre étoit sauté seul dans la ville, vola à son secours, força ceux qui défendoient la muraille, et s'étant rendu auprès du roi presque mourant, le couvrit de son bouclier, et quoique percé de trois flèches, ne cessa de le défendre qu'après que ses forces lui ayant manqué par la quantité de sang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner. *Inexplicables humains !*

[25] Comment Eumène pouvoit-il les étendre, puisque Plutarque vient de nous dire qu'on les lui avoit liées derrière le dos ? Il manque peut-être quelque chose au texte. Justin nous dit qu'on avoit lâché ses liens : *Facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum ostendit.* xiv. 4.

[26] Ce sentiment vient de l'opinion des païens, que, quand ceux qui souffroient l'injustice étoient apaisés, et qu'ils pardonnoient à ceux qui l'avoient faite, les Dieux étoient satisfaits et remettoient le crime.

[27] On l'appelle tantôt Ibyrtius, tantôt Sibyrtius. Antigonus ne chargea pas cet Ibyrtius de la punition d'Antigène, car il le fit mettre dans une basse fosse, et le fit brûler vif. Il fit mourir aussi Eudémus, Celbanus et quelques autres. Ainsi ces scélérats, qui avoient commis un si horrible crime, furent punis devant les troupes mêmes qui l'avoient vu commettre à leurs yeux.



AGÉSILAS.

Amyot, Edition 1587.

AGÉSILAS.

Archidamus, fils de Zeuxidamus, après avoir régné sur les Lacédémoniens avec beaucoup de gloire, laissa deux fils, l'un nommé Agis, qu'il eut de Lampito[1], femme d'une grande vertu ; l'autre, beaucoup plus jeune, nommé Agésilas, qu'il eut d'Eupolia, fille de Mélésippidas. Les lois appelant Agis au trône, Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, fut élevé dans la discipline de Lacédémone, qui est très-rude pour la manière de vivre, et pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseigne parfaitement aux enfants à obéir ; c'est pourquoi le poète Simonide a dit de Sparte qu'elle dompte les *hommes*, parce que les citoyens y contractent de bonne heure plus que dans toute autre ville, l'habitude de l'obéissance et de la soumission aux lois, comme on dompte les chevaux dès leurs premières années. La loi dispense de cette nécessité les enfants qu'on éleve pour le trône [2]. Ainsi Agésilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à

obéir. Voilà pourquoi il fut celui de tous les rois qui sut le mieux s'accorder avec ses sujets, ayant ajouté à la grandeur véritablement royale, et aux nobles inclinations qu'il tenoit de la nature, la familiarité, la douceur et l'humanité qu'il avoit acquises par l'éducation.

Pendant qu'il étoit encore dans les classes des enfants qui étoient élevés en commun, il fut aimé de Lysandre, qui étoit surtout frappé et enchanté de sa modestie. Car étant naturellement le plus courageux et le plus opiniâtre de tous ceux de son âge, et voulant toujours être le premier en tout, avec une véhémence invincible, et avec une impétuosité que rien ne pouvoit ni arrêter ni modérer, il étoit cependant d'une douceur et d'une obéissance qui faisoient voir qu'il n'accordoit rien à la crainte; mais que tout ce qu'on lui ordonnoit, il le faisoit par raison et par honnêteté, et qu'il étoit plus piqué du moindre reproche, qu'il ne craignoit les plus grands travaux. Le défaut de sa jambe boiteuse étoit caché par la grâce de sa personne, pendant qu'il fut à la fleur de son âge; et la facilité et la gaîté avec laquelle il le supportoit, étant toujours le premier à en railler, rendoient moins sensible et moins choquante cette imperfection. Je dirai même que ce dé-

fait mettoit dans un plus grand jour son ambition et son courage; n'y ayant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité. Nous n'avons aucun portrait qui nous marque la forme et les traits de son visage; car il ne voulut jamais se laisser peindre, et en mourant même, il défendit très-expressément qu'on fît de lui aucune statue ni aucun portrait. On trouve seulement qu'il étoit de petite taille, et qu'il avoit une figure commune: mais que sa gaîté et sa vivacité toujours assaisonnées d'une plaisanterie qui n'avoit rien de dur ni de fâcheux, ni par le ton, ni par l'air du visage, le rendirent toujours jusqu'à sa vieillesse plus agréable et plus aimable que les plus beaux. Cependant les Lacédémoniens n'aiment pas les petites tailles; car Théophraste assure que les éphores condamnèrent à une amende leur roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant « qu'elle ne leur donneroit « pas des rois, mais des roitelets ».

Pendant le règne d'Agis, Alcibiade, banni d'Athènes, vint de Sicile se retirer à Lacédémone; et il n'y fut pas long-temps sans être soupçonné d'un commerce criminel avec Timéa, femme de ce prince. Agis lui-même ne voulut pas reconnoître l'enfant dont elle ac-

coucha, disant publiquement qu'Alcibiade en étoit le père. L'historien Duris écrit que la reine ne s'en formalisa pas beaucoup; et qu'au contraire, quand elle étoit en particulier avec ses femmes, elle donnoit tout bas à cet enfant le nom d'Alcibiade, au lieu de celui de Léotychidas. Il ajoute qu'Alcibiade lui-même disoit assez hautement, « qu'il n'a-« voit pas recherché les faveurs de Timéa « par aucun esprit de débauche, mais par « une honnête ambition de donner aux Spar-« tiates des rois de son sang ». Cependant Alcibiade fut obligé de quitter Lacédémone, de peur qu'Agis ne se vengeât de cet affront.

Depuis ce moment, le jeune Léotychidas fut toujours suspect à Agis, qui ne voulut jamais le tenir pour fils légitime. Mais ce prince étant tombé dangereusement malade, cet enfant alla se jeter à ses pieds, et fondant en larmes, il fit tant qu'il l'obligea de le reconnoître devant tous ceux qui étoient présents. Mais dès qu'Agis fut mort, Lysandre, qui avoit déjà défait les Athéniens sur mer, et qui jouissoit de plus de crédit et d'autorité dans Sparte qu'aucun autre citoyen, fit monter Agésilas sur le trône, disant que le royaume ne pouvoit appartenir à Léotychidas, qui étoit bâtard. La plupart des Spartiates, charmés de la vertu d'Agésilas, et comptant pour

un très-grand avantage d'avoir pour roi un homme nourri avec eux, et qui, comme eux, avoit essuyé toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne, secondèrent Lysandre de tout leur pouvoir.

Il y avoit alors à Sparte un devin, nommé Diopithe, homme très-versé dans les anciennes prophéties, et qui passoit pour très-instruit dans les choses divines. Cet homme dit hautement qu'il n'étoit pas permis qu'un boiteux fût roi de Lacédémone; et le jour que cette grande affaire fut jugée, il cita cet ancien oracle : « Sparte, quelque glorieuse et « quelque fière que tu sois, prends bien garde « qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur « tes deux pieds, il ne naisse de toi un règne « boiteux, qui ternira tout ton lustre; car de « là naîtront des travaux infinis qui exerce- « ront long-temps ta patience, et des guerres « sanglantes que tu auras bien de la peine à « surmonter [3] ». Lysandre répondit, que si les Spartiates craignoient tant cet oracle, ils devoient surtout se donner de garde de Léotychidas : car qu'il y ait sur le trône de Sparte un roi boiteux, c'est de quoi Dieu ne se met guère en peine; mais ce qu'il veut empêcher, c'est que le royaume ne tombe entre les mains d'un prince illégitime, qui ne soit pas de la race d'Hercule; car voilà ce qu'il entend par

ce *règne boiteux*[4], Agésilas ajouta à cette raison, que Neptune lui-même avoit attesté l'illégitimité de Léotychidas, en forçant Agis, par un grand tremblement de terre, de quitter l'appartement de sa femme, et que Léotychidas n'étoit venu au monde que plus de dix mois après cette séparation [5]. D'après tous ces motifs, Agésilas fut déclaré roi, et en même temps mis en possession de tous les biens de son frère Agis, dont Léotychidas fut privé comme bâtard. Mais comme les parents de ce prince, du côté de sa mère Lampito, tous gens de bien, étoient très-pauvres, Agésilas partagea avec eux les biens dont il hérita; et par là il acquit une grande réputation et la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie et de la haine qu'il se seroit attirées par cette succession.

Xénophon écrit (*a*) que ce ne fut qu'en obéissant en tout à sa patrie, qu'Agésilas acquit une si grande autorité et une si grande puissance, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit; et voici l'explication de cette espèce de paradoxe : toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des éphores et du sénat [6]. Les éphores n'étoient en charge qu'un an, et la dignité de sénateur étoit à vie. Le sénat fut établi pour modérer la puissance trop ab-

(*a*) Dans l'*Eloge d'Agésilas*. *A. L. D.*

solde des rois, et pour lui servir de barrière, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue. C'est pourquoi, dès les premiers temps, les rois de Sparte eurent toujours pour ce corps comme une haine héréditaire, et furent toujours en querelle et en différent avec lui. Mais Agésilas prit un chemin tout contraire; au lieu de faire une guerre continuelle aux sénateurs, et de heurter toutes leurs volontés, il les ménagea en tout, eut toujours pour eux beaucoup de considération et de déférence, n'entréprit jamais la moindre action sans la leur avoir communiquée; et quand ils le faisoient appeler, il quittoit tout pour se rendre auprès d'eux. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, et que les éphores entroient dans la salle, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Et quand quelqu'un venoit à être admis dans le corps des sénateurs, il lui envoyoit toujours une robe et un bœuf, comme des marques glorieuses de distinction qu'il donnoit à leur vertu. Par toutes ces déférences, il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en aperçût, et ajoutoit à la royauté une grandeur d'autant plus solide et plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit [7].

Dans sa manière de vivre avec les autres citoyens, on peut dire qu'il se comporta mieux envers ses ennemis qu'envers ses amis; car il ne fit jamais aux uns la moindre injustice, et il viola souvent la justice en faveur des autres. Il auroit eu honte de ne pas honorer et récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, et il n'avoit pas la force de blâmer les fautes de ses amis. Au contraire, il se faisoit un honneur de les secourir, de les défendre en tout et partout, et de se rendre en quelque façon leur complice; car il croyoit que dans tous les services que l'on rend à ses amis, il n'y peut jamais avoir rien de honteux. Et quand ses ennemis étoient tombés dans quelque malheur, il étoit le premier à y compâtir, à leur marquer la part qu'il y prenoit; et s'ils imploroient son secours, il les appuyoit de tout son crédit; et par cette conduite il gagnoit l'affection et la faveur de tous les Spartiates.

Les éphores, voyant le grand progrès qu'il faisoit par ces voies, et craignant sa trop grande puissance, le condamnèrent à une amende, et alléguèrent pour toute raison, qu'il attiroit à lui seul les cœurs de tous les citoyens, qui devoient être partagés. Et comme les physiciens disent, que si la guerre et la discorde venoient à être bannies du monde,

tous les corps célestes s'arrêteroient, toutes les influences seroient suspendues, et qu'il n'y auroit plus ni génération, ni mouvement, à cause de cette harmonie trop parfaite [8]; de même le législateur de Lacédémone avoit jeté dans le gouvernement l'ambition et la jalousie, comme des semences de vertu, voulant pour cet effet qu'entre les gens de bien, il y eût toujours des querelles et des dissensions; et qu'ils fussent opposés les uns aux autres. Il prétendoit que cette complaisance mutuelle de se céder toujours sans jamais se contredire, étoit une condescendance paresseuse et lâche, qui manquant de cette contrariété, qui est le grand principe de l'union, est à grand tort appelée concorde. Il y a même des gens qui prétendent qu'Homère a connu cette grande vérité; car, disent-ils, ce poète n'auroit jamais fait Agamemnon si ravi de ce qu'Ulysse et Achille se querellent et en viennent jusqu'aux injures les plus grossières, s'il n'avoit été bien persuadé que cette dispute des deux plus braves capitaines de l'armée étoit pour les affaires générales un très-grand bien [9]. Mais c'est ce qu'on n'accordera pas sans quelque exception; car ces querelles entre les citoyens, quand elles sont poussées à l'excès, sont toujours nuisibles aux villes, et les précipitent dans de grands dangers [10].

Agésilas avoit à peine pris possession du royaume, que des gens qui revenoient d'Asie, rapportèrent que le roi de Perse préparoit une grosse flotte pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Lysandre, qui souhaitoit d'être encore envoyé en Asie, pour y secourir ses amis, qu'il avoit laissés maîtres et commandants des places, et qui, s'étant mal comportés, et ayant commis toutes sortes de violences, avoient été dépossédés par les citoyens qui en avoient même fait mourir une grande partie, persuada à Agésilas de se charger de cette guerre et de prévenir ce roi Barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Grèce, avant qu'il eût achevé ses préparatifs. En même temps, il écrit à ses amis d'Asie, qu'ils envoyassent promptement à Sparte demander Agésilas pour leur général. Agésilas s'étant rendu à l'assemblée, on lui exposa la demande des Grecs d'Asie, et il se chargea de cette expédition, à condition qu'on lui donneroit trente capitaines Spartiates pour composer son conseil, deux mille nouveaux citoyens pris parmi ceux des Ilotes qui avoient été affranchis, et six mille hommes des troupes des alliés. Comme Lysandre l'aida de son crédit, les Spartiates lui accordèrent facilement tout ce qu'il demandoit, et le firent partir de suite avec les trente capitaines, à la tête des-

quels se trouvoit Lysandre, tant à cause de sa grande réputation et de son autorité, que de l'amitié qu'Agésilas avoit pour lui; car ce prince lui savoit encore plus de gré de lui avoir procuré le commandement de cette armée, que de l'avoir fait parvenir à la royauté.

Pendant que les troupes s'assembloient à Gereste (*a*), Agésilas se rendit avec quelques-uns de ses amis en Aulide, où il passa la nuit. Pendant son sommeil, il lui sembla que quelqu'un s'approchant de son lit, lui dit ces propres paroles : « Roi des Lacédé« moniens, tu sais sans doute que jusqu'ici « nul homme n'a été déclaré général de toute « la Grèce, que le seul Agamemnon. Tu re« çois après lui le même honneur. Puisque tu « commandes aux mêmes peuples, et que « pour cette guerre tu pars des mêmes lieux « que lui, il est juste que tu fasses à la déesse « le même sacrifice qu'il lui fit en cet endroit « même avant son départ [11] ». Agésilas se ressouvint d'abord du sacrifice d'Iphigénie, qu'Agamemnon avoit sacrifiée pour obéir aux devins. Mais cette vision ne le troubla point; il la raconta le lendemain à ses amis, et leur dit qu'il honoreroit la déesse d'un sacrifice, qui étoit vraisemblablement le seul qu'une divinité pouvoit trouver agréable, et qu'il

(*a*) Au bas de l'Eubée.

n'imiteroit point la folie de son prédécesseur (*a*). En même temps, il se fit amener une biche, la couronna de guirlandes, et commanda à son devin de l'immoler, ne voulant point que le sacrificateur établi à cet effet par les Béotiens, eût l'honneur d'offrir ce sacrifice, comme cela se pratiquoit dans le pays. Les chefs des Béotiens l'ayant appris, en furent si irrités, qu'ils envoyèrent aussitôt leurs officiers à Agésilas pour lui défendre de faire ce sacrifice contre les lois et les coutumes des Béotiens. Ces officiers s'acquittèrent de leur commission; et trouvant le sacrifice déjà fait, ils renversèrent et jetèrent à terre les cuisses de la victime qui étoient sur l'autel. Cette violence offensa Agésilas, qui partit très-irrité contre les Thébains, et plein de tristes espérances, à cause de cet augure, qu'il regardoit comme sinistre, et qui sembloit lui prédire que son expédition seroit malheureuse, et n'auroit pas le succès qu'il s'en étoit promis.

Quand il fut arrivé à Ephèse, il fut très-choqué de ce qu'on rendoit à Lysandre des honneurs comme à celui qui avoit le plus de puissance : car la foule étoit tous les jours à sa porte; et quand il sortoit, on s'empressoit pour l'accompagner, en regardant Agésilas

(*a*) Voyez Horace, sat. 3, liv. ij.

comme un homme qui n'avoit que le titre de général seulement pour la forme, et parce que les Spartiates l'avoient ainsi ordonné, et Lysandre comme celui en qui seul résidoient toute l'autorité et toute la puissance, et aux ordres duquel on devoit obéir. Car de tous les généraux qu'on avoit envoyés en Asie, il n'y en avoit jamais eu qui y eût acquis une si grande réputation, qui se fût rendu si redoutable, et qui eût fait tant de bien à ses amis, et tant de mal à ses ennemis; et comme ces faits étoient récents, tous les habitants du pays en conservoient le souvenir. D'ailleurs, ils voyoient qu'Agésilas, dans toute sa conduite et dans sa conversation étoit doux, simple et populaire; au lieu que dans Lysandre, ils retrouvoient la même fierté, la même véhémence, et la même brièveté et force de langage qu'ils y avoient toujours remarquées; c'est pourquoi négligeant le premier, ils se soumettoient à celui-ci, et ne faisoient que ce qu'il avoit commandé. Les autres Spartiates furent les premiers à s'en offenser; car il sembloit qu'ils fussent les esclaves de Lysandre, et non ses égaux, et les conseillers du roi aussi bien que lui. Agésilas lui-même montra son mécontentement; car, quoiqu'il ne fût pas naturellement envieux, et qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendoit

au mérite, cependant, comme il étoit extrêmement ambitieux, avide de gloire et plein de courage, il craignit que s'il venoit à faire quelques exploits éclatants, on ne les attribuât à Lysandre, à cause de sa grande réputation.

Voici donc le parti qu'il prit : d'abord il s'opposoit à tout ce que proposoit Lysandre, et rejetoit tous ses avis. Si Lysandre disoit qu'il falloit faire une telle entreprise, et qu'il l'eût fort à cœur, c'étoit celle-là qu'il méprisoit et qu'il négligeoit, et il en faisoit une toute contraire. De plus, lorsqu'il s'apercevoit que ceux qui avoient affaire à lui et qui lui présentoient des placets s'appuyoient du crédit de Lysandre, il les renvoyoit sans leur rien accorder. Dans les jugements mêmes, ceux à qui Lysandre étoit contraire, avoient toujours gain de cause, et ceux qu'il protégeoit avoient toujours tort, et il leur étoit souvent très-difficile de se sauver de l'amende. Et comme cela n'arrivoit pas une seule fois par hasard, mais continuellement, et qu'on voyoit clairement que c'étoit un dessein formé, Lysandre en connut aussitôt la cause, et ne la cacha point à ses amis. Il leur déclara que c'étoit uniquement à cause de lui qu'ils étoient si méprisés et si maltraités, et les exhorta à aller faire leur cour au roi et à ceux qui

avoient plus de crédit que lui. Mais Agésilas, persuadé que par ce discours et par cette conduite, il ne cherchoit qu'à lui susciter encore plus la haine de tout le monde, et voulant le mortifier davantage, le fit commissaire des vivres, et distributeur des viandes; et ajoutant la raillerie à l'insulte, il dit en présence de beaucoup de gens : « Qu'on aille « présentement faire la cour tant qu'on vou« dra à mon commissaire des vivres ». Lysandre, très-affligé de cette commission qui le déshonoroit, dit à Agésilas : « Seigneur, « vous savez mieux que personne rabaisser « vos amis. Dis plutôt, lui répondit Agésilas, « que je sais connoître mieux que personne « ceux qui veulent être plus puissants que « moi. Mais, seigneur, répartit Lysandre, « peut-être vous en a-t-on plus dit que je « n'en ai fait. Donnez-moi donc un lieu et « un rang où, sans vous faire le moindre om« brage, je puisse vous rendre quelque ser« vice utile ».

Agésilas l'envoya dans l'Hellespont, où il pratiqua Spithridate, seigneur Persan, du gouvernement de Pharnabaze, homme très-riche, et qui entretenoit deux cents cavaliers; il l'amena à Agésilas. Il ne renonça pourtant point à son ressentiment; et plein de l'affront qu'il avoit reçu, il chercha les moyens d'ôter

aux deux maisons des Eurytionides et des Agides, le droit de succéder à la couronne de Sparte, et de l'étendre à tous les Spartiates qui en seroient dignes [12]. Il est très-vraisemblable que pour son ressentiment particulier, il auroit causé un grand trouble et un grand changement dans l'Etat, s'il ne fût mort auparavant, dans son expédition de la Béotie. Tant il est vrai que les naturels ambitieux ne savent jamais garder de bornes; et poussant tout à l'excès dans leurs maximes politiques, ils font toujours beaucoup plus de mal que de bien. Car si Lysandre étoit si violent, comme il l'étoit en effet, et se laissoit emporter mal à propos à son ambition, Agésilas de son côté n'ignoroit pas non plus qu'il y avoit des moyens plus doux et moins blâmables pour ramener un homme de mérite et de réputation, à qui l'ambition avoit fait commettre une faute. Mais tous deux emportés par la même passion, l'un ne sut pas reconnoître le pouvoir légitime de son supérieur, et l'autre supporter l'imprudence de son ami.

Dans le commencement de cette guerre, Tisapherne, qui craignoit Agésilas, fit avec lui une trève, en lui faisant espérer que le roi, son maître, lui abandonneroit les villes grecques et les laisseroit en liberté. Mais quelque temps après, persuadé qu'il avoit des

forces suffisantes pour lui résister, il lui déclara la guerre. Agésilas en fut ravi [13]; car il attendoit de grandes choses de cette expédition, et il auroit cru d'ailleurs se déshonorer, si, après que Xénophon avoit ramené dix mille Grecs du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grèce, et battu le roi de Perse autant de fois qu'il l'avoit voulu, lui-même à la tête des Lacédémoniens, dont l'empire s'étendoit sur la terre et sur la mer, ne se fût pas signalé aux yeux des Grecs, par quelqu'exploit éclatant et digne de mémoire. D'abord pour se venger de la perfidie de Tisapherne, par une tromperie juste, il feignit de mener son armée vers la Carie; et dès que le Barbare eut assemblé toutes ses forces de ce côté-là, il tourna tout court, et se jeta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, et amassa d'immenses richesses, faisant voir à ses amis que violer un traité juré, c'est mépriser les Dieux mêmes; et qu'au contraire tromper ses ennemis, c'est une action juste, glorieuse, et qui procure autant de plaisir que de profit. Mais comme il étoit plus foible en cavalerie, et que dans un sacrifice le foie des victimes se trouva sans tête, il se retira à Ephèse, où il assembla une nombreuse cavalerie; car il déclara aux citoyens aisés que s'ils vouloient s'exempter de s'enrôler et de le suivre, ils

n'avoient qu'à lui fournir chacun un homme et un cheval. Il y en eut beaucoup qui prirent ce parti, de sorte qu'en très-peu de temps, Agésilas eut assemblé un grand nombre de cavaliers d'élite, au lieu de mauvais soldats; car les Ephésiens, qui ne vouloient pas servir dans l'infanterie, achetoient ceux qui s'offroient volontairement; et ceux qui ne vouloient pas entrer dans la cavalerie, payoient à leur place des hommes qui aimoient ce genre de service. En quoi il imita heureusement l'exemple d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche et riche d'aller à la guerre, pour une bonne jument qu'il lui donna [14].

Un jour il ordonna aux commissaires chargés de la vente du butin, de dépouiller les prisonniers et de les vendre. Il se présentoit beaucoup de gens pour acheter leurs vêtements; mais pour les corps on les trouvoit si délicats et si blancs, parce qu'ils avoient été toujours nourris et élevés à l'ombre, qu'ils s'en moquoient, les regardant comme inutiles et de nul prix. Alors Agésilas s'approchant, dit à ses soldats en leur montrant les hommes: *Voilà ceux à qui vous faites la guerre*; et et leur montrant leurs vêtements: *Voilà les dépouilles pour lesquelles vous combattez.*

Quand le temps de se remettre en campagne fut venu, Agésilas déclare publique-

ment qu'il marcheroit en Lydie, et ce n'étoit plus pour tromper Tisapherne ; mais ce dernier se trompa lui-même, en refusant de croire Agésilas, à cause de la ruse dont il s'étoit déjà servi. Il crut donc fermement que pour cette fois il vouloit gagner la Carie, parce que c'étoit un pays rude et difficile pour la cavalerie, dont les Spartiates manquoient. Mais quand Agésilas fut arrivé dans les plaines de Sardis, comme il l'avoit dit, Tisapherne, fort étonné, fut contraint de se hâter pour marcher au secours de cette place ; en arrivant avec sa cavalerie, il passa au fil de l'épée plusieurs soldats d'Agésilas qui s'étoient écartés en désordre pour piller. Alors Agésilas pensant en lui-même que l'infanterie des ennemis ne pouvoit pas être encore arrivée, tandis qu'au contraire l'armée qu'il commandoit étoit complète, se hâta de donner la bataille ; et sans différer plus long-temps, il mêla avec ses escadrons des pelotons de ses gens de pied armés à la légère [15], leur ordonna de marcher à l'ennemi et de commencer la charge, pendant qu'il les suivoit avec son infanterie pesamment armée. Les Barbares ne soutinrent pas le premier choc, et prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, et y firent un grand carnage.

Depuis ce combat, les troupes d'Agésilas eurent une entière liberté de ravager et de piller tout le pays du roi sans aucune crainte, et en même temps la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce prince fit de Tisapherne, qui étoit un très-méchant homme, et le plus dangereux ennemi des Grecs. Car le roi envoya incontinent à sa place un autre de ses lieutenants appelé Tithraustès, qui, après lui avoir fait trancher la tête, fit proposer à Agésilas d'entrer en accommodement, et de s'en retourner en Grèce, en lui offrant des sommes considérables [16]. Agésilas répondit que la paix dépendoit uniquement de Lacédémone; que pour lui il aimoit mieux enrichir ses soldats que de s'enrichir lui-même; et que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau et honorable, non de recevoir les présents, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant voulant obliger en quelque sorte Tithraustès, et lui témoigner sa reconnoissance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena son armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talents (*a*) pour les frais du voyage. Il reçut dans sa marche une lettre (*b*) des magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre

(*a*) 143,148 fr. 15 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Une scytale. *A. L. D.*

aussi le commandement de la flotte, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à lui seul. Aussi tout le monde tomboit-il d'accord que c'étoit le plus grand et le plus illustre personnage de son temps, comme Théopompe l'écrit dans un de ses ouvrages. Cependant il aimoit mieux tirer toute sa grandeur de sa vertu que de sa puissance. Mais dans cette circonstance il commit, ce semble, une grande faute en établissant sur la flotte Pisandre [1] pour son lieutenant : il avoit auprès de lui plusieurs autres capitaines plus âgés et plus expérimentés ; cependant sans aucun égard à ce qui étoit utile à son pays, et pour honorer un allié, et faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte par ces seules considérations. Et pour lui, il établit son armée dans les terres du gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, et amassa des richesses immenses.

De là s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui désiroit beaucoup son amitié, à cause de sa bonne foi et de sa vertu. Les mêmes motifs avoient déjà engagé Spithridate à quitter le service de Pharnabaze, pour s'attacher à lui, et depuis ce temps, il ne l'avoit pas quitté un

moment, et l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions. Ce Spithridate avoit un fils, d'une grande beauté, nommé Mégabate, qu'Agésilas aima avec tendresse, et une fille fort belle et en âge d'être mariée, qu'il fit épouser au roi Cotys. Ce prince lui ayant donné mille chevaux et deux mille hommes de pied armés à la légère, il s'en retourna dans la Phrygie, fit le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses, mais qui, emportant ce qu'il avoit de plus précieux et de plus cher, se retiroit et fuyoit devant lui, en changeant tous les jours de camp. Enfin, Spithridate l'observa de si près, que prenant avec lui le Spartiate Hérippidas [18] avec quelques troupes, il l'attaqua si à propos, qu'il se rendit maître de son camp, et de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas se montra en cette occasion trop rude et trop âpre contrôleur de ce qui avoit été soustrait du butin : car il força les soldats mêmes de Spithridate [19] à rendre ce qu'ils avoient pris ; et en les visitant avec cette sévère et trop avare exactitude, il irrita Spithridate, qui se retira d'abord à Sardis avec ses Paphlagoniens. On dit que, dans toute cette expédition, rien ne fit tant de peine à Agésilas que la retraite de cet officier. Outr

qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un homme aussi brave que Spithridate et les troupes considérables qu'il avoit avec lui, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une avarice et d'une mesquinerie sordides, lui qui toute sa vie s'étoit piqué non-seulement de se garantir de ces vices, mais même d'en préserver sa patrie.

Outre ces raisons apparentes, ce qui l'affligeoit encore davantage, c'étoit l'attachement qu'il avoit conçu pour le jeune Mégabate. Cependant pendant tout le temps qu'il l'eut avec lui, il s'étoit servi de tout son courage pour résister vigoureusement à ses désirs; jusque là qu'un jour Mégabate s'étant approché de lui pour le saluer et l'embrasser, Agésilas se détourna pour l'éviter. Le jeune homme, tout honteux de ce refus, changea de manières, et ne le salua plus que de loin. Agésilas en étant fâché, et se repentant d'avoir rejeté cette marque d'amitié, feignit d'être fort surpris de ce que Mégabate ne venoit plus le saluer comme auparavant. Alors ses amis les plus familiers lui dirent : « C'est « vous-même, seigneur, qui en êtes cause, « vous qui l'autre jour n'attendîtes point et « qui refusâtes le baiser de ce jeune homme, « comme si vous l'aviez craint. Il sera aisé « de lui persuader d'y revenir et de vous sa-

« luer à l'ordinaire, pourvu qu'il soit assuré « que vous ne le fuirez point ». A ces mots, Agésilas se livra pendant quelque temps à ses réflexions, et enfin rompant le silence, il leur répondit : « Il n'est pas besoin que vous lui « en parliez, et que vous lui persuadiez d'y « revenir ; car je vous déclare que ce second « combat que je livre ici contre ce témoi- « gnage de sa tendresse, me fait plus de plai- « sir que si tout ce que je vois devant moi « devenoit or ». Voilà quelle étoit la sagesse d'Agésilas pendant que Mégabate étoit avec lui. Mais dès qu'il fut absent, sa passion se ralluma avec tant de violence, que si ce jeune homme fût revenu et se fût présenté devant lui, il seroit bien difficile de dire si Agésilas auroit eu assez de force et d'empire sur lui-même pour le refuser encore.

Quelque temps après, Pharnabaze demanda à avoir avec lui une conférence, et un homme de Cyzique, nommé Appollophanes, qui étoit leur hôte commun, leur ménagea une entrevue. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, et en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces et à long poil, et de magnifiques tapis de diver-

ses couleurs; mais voyant Agésilas assis tout simplement à terre, il eut honte de sa mollesse, et se mit comme lui sur l'herbe, quoiqu'il fût vêtu d'une robe d'une finesse admirable et d'une très riche couleur. Quand ils se furent salués, Pharnabaze, qui, après tous les grands services qu'il avoit rendus à Lacédémone dans la guerre contre les Athéniens, ne manquoit pas de sujet légitime de plainte, de voir son pays pillé et fourragé par ceux dont il auroit dû attendre toute sorte de protection et de reconnoissance, parla le premier, et étala ses raisons d'une manière très-simple et très-touchante [20]. Agésilas, voyant que les Spartiates qu'il avoit amenés avec lui en étoient frappés, et que de honte ils tenoient les yeux fixés à terre, ne sachant ce qu'on pouvoit répondre à de si grandes vérités, prit la parole, et répondit à-peu-près en ces termes: « Pharnabaze, pendant tout « le temps que nous avons été les alliés du « roi votre maître, nous l'avons traité en « ami; mais présentement que nous sommes « devenus ses ennemis, nous lui faisons une « guerre ouverte, comme cela est juste. « Voyant donc que vous lui appartenez, « nous cherchons à lui nuire en vous faisant « du mal. Mais dès le jour même que vous « vous jugerez digne d'être appelé plutôt

« l'ami et l'allié des Grecs, que l'esclave du « roi de Perse, comptez que cette armée que « vous voyez devant vos yeux, que toutes « ces armes, tous ces vaisseaux, et nous-« mêmes, tous tant que nous sommes, nous « défendrons vos possessions, et nous assu-« rerons votre liberté, sans laquelle il n'y a « rien de beau ni de désirable dans le mon-« de ». Alors Pharnabaze lui déclara les sentiments où il étoit, et lui dit : « Si le roi en-« voie un autre général à ma place, et qu'il « me soumette à ses ordres, je quitterai son « service et je me joindrai à vous. Mais s'il « me conserve le commandement, je con-« tinuerai à le servir avec la même affection, « et je n'oublierai rien pour repousser vos at-« taques, et pour vous faire le plus de mal « que je pourrai, pour ses intérêts ». A ces mots, Agésilas fut ravi ; et le prenant par la main, et se relevant avec lui : « Plaise aux « Dieux, Pharnabaze, *lui dit-il*, qu'avec « de si nobles sentiments, vous soyez plutôt « notre ami, que notre ennemi [21].

S'étant séparés, et Pharnabaze étant monté à cheval pour se retirer, son fils demeuré un peu derrière, courut à Agésilas, et lui dit en souriant : « Seigneur Agésilas, je con-« tracte aujourd'hui avec vous les nœuds sa-« crés de l'hospitalité » ; et pour sceau de

cette union, il lui donna un dard qu'il avoit à la main. Agésilas le reçut avec joie; et charmé de la beauté et de l'amabilité de ce jeune prince, il regarda tout autour de lui pour voir si quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient, n'auroit pas quelque chose d'assez beau dont il pût payer son présent; et s'étant aperçu que le cheval de son secrétaire [22], nommé Adeus, avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, et le donna à ce jeune homme, si beau et si généreux. Depuis ce moment il ne pouvoit se lasser d'en parler; et dans la suite, ce prince ayant été chassé de la maison de son père par ses frères, et obligé de se retirer dans le Péloponèse, il eut grand soin de lui, le protégea et le servit même dans l'objet de son affection. Il aimoit un jeune athlète d'Athènes, qui, devenu grand, et ayant passé l'âge ordinaire des athlètes, fut sur le point d'être refusé, quand il se présenta pour être reçu parmi ceux qui devoient combattre aux jeux olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agésilas, et le pria de rendre ses bons offices à son protégé, afin qu'il ne reçût pas cet affront. Agésilas, qui vouloit lui faire plaisir, entreprit cette affaire, en fit la sienne, et l'emporta enfin après beaucoup de peines et de sollicitations. Car dans toutes les autres choses, il étoit très-exact et très-

« l'ami et l'allié des Grecs, que l'esclave du « roi de Perse, comptez que cette armée que « vous voyez devant vos yeux, que toutes « ces armes, tous ces vaisseaux, et nous-« mêmes, tous tant que nous sommes, nous « défendrons vos possessions, et nous assu-« rerons votre liberté, sans laquelle il n'y a « rien de beau ni de désirable dans le mon-« de ». Alors Pharnabaze lui déclara les sentiments où il étoit, et lui dit : « Si le roi en-« voie un autre général à ma place, et qu'il « me soumette à ses ordres, je quitterai son « service et je me joindrai à vous. Mais s'il « me conserve le commandement, je con-« tinuerai à le servir avec la même affection. « et je n'oublierai rien pour repousser vos at-« taques, et pour vous faire le plus de mal « que je pourrai, pour ses intérêts ». A ces mots, Agésilas fut ravi ; et le prenant par la main, et se relevant avec lui : « Plaise aux « Dieux, Pharnabaze, *lui dit-il*, qu'avec « de si nobles sentiments, vous soyez plutôt « notre ami, que notre ennemi ».

S'étant séparés, et P[illegible] à cheval pour [illegible] peu dem[illegible] en so[illegible]

aucune maison particulière, mais toujours dans les temples les plus saints; et au lieu que nous ne voulons point que les hommes voient ce que nous faisons dans notre particulier, il vouloit toujours avoir les Dieux mêmes pour inspecteurs et pour témoins de ses actions les plus secrètes. De tous ces milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une plus méchante et plus dure paillasse que celle sur laquelle il couchoit. Il étoit si peu sensible au froid et au chaud, qu'il paroissoit seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, et telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs qui habitoient en Asie, c'étoit de voir les lieutenants du roi, ses satrapes et autres grands seigneurs, qui étoient autrefois si fiers et si insupportables, et qui nageoient dans les richesses et dans le luxe, obéir et faire la cour à un homme qui alloit couvert d'une méchante cape, et se réformer, ou plutôt se transformer à une seule parole courte et laconique qu'ils lui entendoient prononcer. De sorte que la plupart de ceux qui voyoient cette métamorphose, appliquoient fort à propos ce passage de Timothée, « Mars est un tyran, et la Grèce ne « craint point l'or [24] ».

Toute l'Asie étoit déjà en mouvement, et la plupart des provinces prêtes à se révolter. Agésilas rétablit l'ordre et le calme dans toutes les villes, leur rendit leur franchise et leur liberté, avec les modifications convenables, non seulement sans verser le sang d'un homme, mais encore sans en bannir même un seul. Après quoi, il résolut de porter la guerre des rives de la mer de Grèce dans le cœur du royaume; d'aller forcer le roi même à craindre pour sa personne et pour la félicité dont il jouissoit dans ses villes d'Echatane et de Suze, et l'embarrasser de tant d'affaires, qu'il n'eût plus le loisir, tranquillement assis dans son palais, de proposer des récompenses à tous ceux qui se présenteroient pour faire la guerre aux Grecs, et de corrompre pour cet effet les orateurs et ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Mais sur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une guerre dangereuse, et que les éphores le rappellent et lui ordonnent de venir au secours de son pays. « O malheureux Grecs, qui vous faites à « vous-mêmes des maux plus que barba- « res (*a*) »! Car peut-on appeler autrement cette envie, cette révolte et ce soulèvement

(*a*) C'est un passage d'un poète.

des Grecs contre les Grecs, et cette fureur aveugle qui les porte à arrêter de leurs propres mains la fortune qui les mène rapidement au comble de la gloire et de la félicité, à tourner contre leur propre corps leurs armes qui étoient levées contre les Barbares, et à rappeler dans leur pays la guerre qui en étoit déjà si loin? C'est pourquoi je ne saurois être du sentiment de Démaratus de Corinthe qui disoit, « que les Grecs, qui n'a-« voient pas vu Alexandre assis sur le trône « de Darius, avoient été privés d'une satis-« faction bien grande »; au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrents de larmes, venant à penser quel grand sujet de gloire et de triomphe ils avoient laissé à cet Alexandre et à ses Macédoniens, en se plaisant par leurs guerres intestines à sacrifier de si belles troupes et de si braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe et en Arcadie.

Cependant de toutes les actions d'Agésilas, il n'y en a point de plus belle et de plus glorieuse, que de s'en être retourné ainsi sur-le-champ, et il n'y a jamais eu d'autre exemple d'une si parfaite obéissance et d'une si grande justice. Car Annibal, déjà accablé de malheurs, chassé partout de l'Italie, eut pourtant beaucoup de peine à obéir à ses con-

citoyens, qui le pressoient de venir les défendre, et soutenir une guerre qui les menaçoit dans leur propre pays. Et Alexandre, rappelé de même en Macédoine, non seulement n'y alla point, mais fit encore des plaisanteries de la bataille que son lieutenant Antipater avoit donnée à Agis, et dit à ceux qui étoient auprès de lui, quand il en reçut la nouvelle : « Mes amis, il me semble que, « pendant que nous étions occupés ici à dé- « faire le roi Darius, il y a eu un combat de « rats en Arcadie ». Comment donc ne seroit-il pas juste de féliciter Sparte de l'honneur que son roi Agésilas lui rendit, et du respect qu'il témoigna pour les lois, lorsqu'ayant reçu la lettre qui lui ordonnoit de revenir, il abandonna sur l'heure une si grande fortune, une puissance si immense, et les hautes et magnifiques espérances qui le conduisoient; et que, se trahissant en quelque façon lui-même, il s'embarqua sans voir la fin de son entreprise [25], laissant à ses alliés un regret infini de son départ, et réfutant admirablement par sa douceur le mot de Démostrate le Phéacien, qui disoit, « que les Lacédémo- « niens valoient mieux en public, et les Athé- « niens en particulier ». Car si Agésilas se montra dans le public très bon roi et très-excellent capitaine, il se montra encore meil-

leur et plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans sa familiarité, et qui jouissoient de son commerce le plus intime. Comme la monnoie de Perse avoit d'un côté la figure d'un archer, il dit en partant, « que dix « mille archers du roi le chassoient d'Asie » ; parce qu'on avoit répandu dans Athènes et dans Thèbes dix mille pièces de cette monnoie, qu'on avoit données aux orateurs de ces villes, qui, par leurs harangues séditieuses, excitèrent les peuples de ces deux puissantes villes, et les obligèrent à prendre les armes contre Sparte [26].

Après qu'il eut passé l'Hellespont, il continua sa marche au travers de la Thrace, sans avoir recours aux prières, pour obtenir de ces Barbares le passage libre; mais en approchant de leurs terres, il envoyoit demander à chacun de ces peuples, « s'il vouloit qu'il « passât en ami ou en ennemi ». Tous le reçurent avec amitié, et l'accompagnèrent avec toutes les marques d'honneur, chacun selon son pouvoir, à l'exception de ceux qu'on appelle les Tralles [27], à qui l'on dit que Xerxès même avoit donné des présents pour obtenir la permission de passer dans leur pays avec son armée, et qui voulurent exiger d'Agésilas cent talents (*a*) et autant de femmes.

(*a*) 493,827 fr. 16 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

Agésilas ne répondit à cette impertinente demande que par une ironie. Il dit aux envoyés, en se moquant d'eux : « Que ne sont-« ils donc venus avec vous pour les rece-« voir ? cela en valoit bien la peine ». En même temps, il marcha contre les Barbares qui l'attendoient en bataille, les attaqua, les mit en fuite, et leur tua beaucoup de gens. Il envoya faire la même proposition au roi de Macédoine (*a*). Ce roi répondit, « qu'il y « penseroit. Hé bien ! dit Agésilas, qu'il y « pense tout à son aise ; cependant nous al-« lons passer ». Le roi rempli d'admiration pour son audace, et saisi de crainte, le pria de passer comme ami. Il ravagea les terres des Thessaliens, parce qu'ils avoient fait alliance avec les ennemis de Sparte, et envoya Xénoclès et Scytha, ambassadeurs à Larisse, pour la solliciter de prendre le parti des Lacédémoniens. Les habitants de Larisse retinrent ces ambassadeurs prisonniers. Les Spartiates, pleins d'indignation, étoient d'avis qu'Agésilas allât mettre le siége devant cette place ; mais il leur répondit, « qu'il ne vou-« droit pas s'être rendu maître de la Thessa-« lie entière, et avoir perdu un de ses am-« bassadeurs », et fit tant qu'il les retira par composition. Et ce n'est peut-être pas une

(*a*) Au roi Æropus, ou à son fils Pausanias.

chose qu'on doive tant admirer dans Agésilas, puisque, quelque temps auparavant, ayant reçu la nouvelle qu'il y avoit eu une grande bataille près de Corinthe, où étoient morts une infinité de braves gens, mais où les ennemis avoient infiniment plus perdu que les Spartiates, non seulement il ne parut ni joyeux ni enorgueilli de cette victoire, mais il s'écria, avec un profond soupir : «O malheureuse Grèce, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, conservés, auroient suffi pour défaire en bataille tous les Barbares »!

Dans sa marche, les Thessaliens, et surtout ceux de Pharsale, le suivant en queue, le harceloient continuellement et incommodoient beaucoup son armée. Il se mit à la tête de cinq cents chevaux, fondit sur eux, les mit en fuite, en tua plusieurs, fit quelques prisonniers, et éleva un trophée de cette défaite entre le mont Prantes et le mont Narthacium [28], plus charmé de cette victoire que de toutes celles qu'il avoit remportées, en ce qu'avec une si petite troupe de gens de cheval qu'il avoit choisis et formés lui-même, il avoit défait ceux qui de tout temps se glorifioient le plus de leur cavalerie [29]. Là Diphridas, un des éphores, vint au-devant de lui, pour lui ordonner d'entrer sur-le-champ

dans la Béotie. Agésilas, quoiqu'il eût formé le dessein de s'y jeter dans la suite avec une plus forte armée, ne voulant pourtant pas désobéir aux ordres du conseil supérieur, se tournant vers ceux qui étoient avec lui, leur dit : « Voici bientôt le grand jour qui nous a « obligé de quitter l'Asie » ; et en même temps il fit venir deux compagnies de l'armée qui étoit campée près de Corinthe. Les Lacédémoniens, qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa prompte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe, que tous les jeunes gens qui voudroient aller au secours de leur roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eût pas un seul dans Sparte qui ne vînt se présenter avec joie et donner son nom. Mais les éphores en choisirent seulement cinquante des plus dispos et des plus forts, qu'ils lui envoyèrent.

Agésilas, ayant passé le pas des Thermopyles, et traversé la Phocide, amie et alliée de Sparte, entra dans la Béotie, et campa dans la plaine de Chéronée [30]. A peine y étoit-il établi qu'il vit le soleil s'éclipser tout d'un coup [31], et paroître comme la lune quand elle est dans son croissant, et sur le moment il reçut la nouvelle que Pisandre avoit été défait dans un combat naval près de Cnide, par

Pharnabaze et par Conon, et qu'il y avoit été tué. Vivement affligé, comme on peut le penser, et de la perte de son beau-frère, et du malheur public; mais craignant qu'un si grand échec, venant à être su, ne décourageât et n'effrayât ses troupes qui marchoient au combat, il ordonna à tous ceux qui venoient du côté de la mer, de répandre un bruit tout contraire, et de dire que Pisandre avoit gagné une bataille navale [32], avec grande perte des ennemis; et lui-même, paroissant en public, couronné de fleurs, fit un sacrifice d'action de grâces pour cette heureuse nouvelle, et envoya à ses amis des portions de la victime.

Après qu'il se fut avancé, et qu'arrivé devant Chéronée il fut en présence des ennemis, il se mit en bataille, donna aux Orchoméniens l'aile gauche, et prit pour lui la droite. Les Thébains se mirent également en bataille; prirent pour eux l'aile droite et donnèrent la gauche aux Argiens. Xénophon écrit (*a*) que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son temps; et il doit être cru, car il y étoit, et il combattit auprès d'Agésilas avec lequel il étoit revenu d'Asie. La première charge ne fut ni bien opiniâtre, ni bien longue; car les

(*a*) Dans son quatrième livre, page 405.

Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, et Agésilas renversa et mit en déroute les Argiens. Mais les uns et les autres, ayant su que leur aile gauche étoit fort maltraitée et qu'elle fuyoit, tournèrent incontinent, Agésilas pour s'opposer aux Thébains et pour leur ravir sa victoire, et les Thébains pour suivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment, Agésilas pouvoit remporter une victoire sûre et sans danger, s'il avoit voulu laisser passer les Thébains pour les charger en queue; mais emporté par l'ardeur de son courage et par une ambition opiniâtre de montrer sa valeur, il voulut s'opposer à leur passage et les attaquer de front pour avoir la gloire de les renverser de vive force. Les Thébains le reçurent sans s'étonner. La mêlée fut vive et sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans le lieu où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes gens que Sparte lui avoit envoyés fort à propos. Leur valeur et leur émulation furent cause de son salut; car ils combattirent avec beaucoup d'ardeur, en s'exposant les premiers aux dangers. Ils ne purent cependant pas le garantir de plusieurs blessures qu'il reçut à travers ses armes; mais après de grands efforts, ils l'arrachèrent encore vivant aux ennemis; et lui faisant un

rempart de leurs corps, ils lui immolèrent quantité de Thébains, et plusieurs de ces jeunes gens demeurèrent morts sur la place. Enfin, voyant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord : ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage ; et après qu'ils furent passés, comme ils marchoient avec moins d'ordre, ils tournèrent sur eux et les attaquèrent par les flancs et par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre ni les mettre en fuite ; ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, et gagnèrent l'Hélicon, tout fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenus invincibles.

Agésilas, quoique très-affoibli par ses blessures et par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut pourtant pas se retirer dans sa tente, qu'il ne se fût fait porter au lieu où étoit sa phalange, et qu'il n'eût vu emporter devant lui tous ses morts sur leurs armes mêmes. On vint alors lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve itonienne, qui étoit tout auprès, et lui demander ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de piété et de respect pour les Dieux, il ordonna qu'on les laissât

aller. Au devant de ce temple, il y avoit un trophée que les Béotiens y avoient élevé après avoir défait les Athéniens en bataille (*a*) sous la conduite de Sparton, et tué leur chef Tolmidas. Le lendemain matin, Agésilas voulant éprouver si les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de fleurs, et à ses musiciens de jouer de la flûte, pendant qu'il feroit dresser et orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoyèrent des hérauts pour demander la permission d'enterrer leurs morts. Il la leur accorda avec une trève, et ayant confirmé sa victoire par cette action, il se fit porter à Delphes où l'on célébroit les jeux pythiques. Là il fit la procession solennelle qui fut suivie d'un sacrifice, et consacra au Dieu la dîme du butin qu'il avoit fait en Asie, et qui monta à cent talents (*a*).

Après la fête, il s'en retourna par mer à Sparte. Ses concitoyens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, et ne purent voir sans admiration ses mœurs simples et sa vie pleine de frugalité et de tempérance. Car il n'étoit pas revenu changé des pays

(*a*) A la bataille de Coronée.

(*b*) 495,827 fr. 16 c. de notre monnoie. *A. L.*

étrangers, comme la plupart des autres généraux; il n'avoit en rien pris les mœurs des Barbares; il ne souffroit point avec peine les usages de son pays; il ne les combattoit point. Au contraire, honorant les coutumes reçues, s'y soumettant et les aimant comme les plus simples citoyens qui n'avoient jamais passé l'Eurotas, il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à la parure de sa femme, ni aux ornements de ses armes, ni aux meubles de sa maison, jusque-là qu'il y laissa les mêmes portes qui y étoient auparavant, et qui étoient si vieilles, qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodème y avoit mises [33]. Xénophon assure que le char même de sa fille n'étoit en rien plus beau ni plus orné que ceux de tous les autres. On appelle ce char, *canathre*, et c'est une espèce de chaise de bois faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle les jeunes filles de Sparte vont aux cérémonies publiques. Xénophon ne nous a pas conservé le nom de cette fille d'Agésilas, et Dicéarque s'en prend à lui et témoigne son mécontentement de ce que nous ignorons le nom de cette fille, et celui de la mère d'Epaminondas. Mais dans de vieilles inscriptions que nous avons vues à Sparte, nous avons trouvé que la femme d'Agésilas s'ap-

peloit Cléora, et qu'elle avoit deux filles, l'une appelée *Apolia*, et l'autre *Prolyta* (*a*).

On voit encore aujourd'hui à Lacédémone la lance dont il se servoit, qui n'est en rien différente des autres. Comme il s'aperçut qu'il y avoit quelques citoyens qui s'enorgueillissoient et qui se croyoient supérieurs aux autres, parce qu'ils nourrissoient beaucoup de chevaux, il persuada à sa sœur appelée Cynisca, de monter sur un char, et d'aller combattre et disputer le prix aux jeux olympiques, pour montrer aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, n'étoit pas le fruit du courage et de la valeur, mais des richesses et de la dépense. Il avoit avec lui le sage Xénophon qu'il estimoit beaucoup, et à qui il faisoit de grands honneurs. Il l'obligea à faire venir ses enfants à Sparte, afin qu'ils y fussent élevés, et qu'ils y apprissent la plus belle et la plus grande de toutes les sciences, celle de commander et d'obéir.

Après la mort de Lysandre, il découvrit que celui-ci, à son retour d'Asie, avoit formé une ligue contre lui. Pour faire connoître quel homme c'étoit que Lysandre, il fut sur le point de produire une harangue composée par Cléon d'Halicarnasse, qu'il avoit laissé écrite de sa main, et qu'il devoit réciter de-

(*a*) Ou *Eupalia*, et l'autre *Proauga*.

vant le peuple, pour établir de grandes nouveautés dans la ville, et y changer le gouvernement. Mais un des sénateurs, homme sage, ayant lu cette harangue, et craignant la force et la véhémence de cette composition, lui conseilla « de ne pas déterrer Ly-« sandre, mais plutôt d'ensevelir son discours « avec lui (*a*) ». Agésilas le crut, et garda le silence. Quant à ceux qui étoient entrés contre lui dans cette ligue, et qui étoient ses ennemis déclarés, il ne chercha pas ouvertement à leur nuire, mais en contribuant de tout son pouvoir à leur faire toujours obtenir, ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi considérable, il leur donnoit par là le moyen de faire éclater leur méchanceté et leur avarice dans ces emplois; et ensuite, en les aidant, en les favorisant de son crédit, et en sollicitant pour eux quand ils étoient appelés en justice, il les attiroit à lui, et les rendoit ses amis 34. Il ne trouva donc plus personne qui résistât à ses volontés; car l'autre roi Agésipolis (*a*), fils d'un banni, et qui, à une très-grande jeunesse, joignoit un caractère doux et modeste, ne se mêloit pas beaucoup du gouvernement. Encore Agésilas trouva-t-il

(*a*) Voyez la vie de Lysandre.

(*b*) Agésipolis, premier fils de Pausanias.

le moyen de se l'attacher : les rois de Sparte, quand ils sont dans la ville, mangent toujours ensemble à la même table ; Agésilas voyant qu'Agésipolis n'étoit pas moins porté à l'amour que lui-même, mettoit toujours la conversation sur les jeunes gens les plus remarquables par leur beauté, et l'excitoit à s'attacher à quelqu'un de ceux qu'il aimoit aussi, et le servoit dans sa passion : car à Sparte, ces sortes d'amours n'ont rien de honteux ; au contraire, on y voit éclater toute sorte de pudeur, d'honnêteté et de continence ; et ce n'est qu'une ambition et un ardent désir de rendre ceux qu'on aime, plus aimables et plus vertueux, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue.

Par tous ces moyens Agésilas acquit un pouvoir presque absolu dans la ville, et il s'en servit pour faire déclarer général de la flotte, Téleutias, son frère utérin. Après quoi il partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, et prit ce qu'on appeloit les longues murailles, pendant que son frère Téleutias l'assiégeoit par mer. Les Argiens occupoient alors Corinthe [35], et célébroient les jeux Isthmiques. Agésilas y arriva dans le moment qu'ils venoient d'achever le sacrifice, et se jetant sur eux, il les chassa et les obligea d'abandonner tout l'appareil de la

fête. Les bannis de Corinthe qui l'accompagnoient se mirent à le prier de présider à la cérémonie, et de célébrer lui-même les jeux; mais il les refusa, et voulant qu'ils s'en chargeassent eux-mêmes, il resta dans la ville pendant que dura la fête pour leur procurer toute la sûreté qu'ils pouvoient désirer. Mais après qu'il fut parti, les Argiens se mirent à célébrer de nouveau ces mêmes jeux. Plusieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers vainquirent encore aux seconds; mais il y en eut d'autres, qui, ayant été déclarés vainqueurs la première fois, furent déclarés vaincus la seconde [36]. Agésilas dit à l'occasion de cet empressement des Argiens, qu'ils devoient s'accuser d'une grande lâcheté, en ce qu'estimant si fort ces jeux, et regardant comme quelque chose de grand et de fort respectable le droit d'y présider, ils n'avoient pourtant pas osé paroître pour défendre par les armes ce droit qu'ils prétendoient. Pour lui, il estimoit qu'il falloit garder un certain milieu dans ces sortes de choses, et n'en être ni trop ni trop peu curieux. Quand il étoit à Sparte, il n'épargnoit rien pour orner et embellir les chœurs, les jeux et les fêtes qu'on y célébroit; il les honoroit de sa présence, il y paroissoit avec tout l'empressement et le zèle qu'on eût pu désirer. Il n'y avoit pas un seul

des jeux et des combats des jeunes garçons et des jeunes filles, auxquels il n'assistât avec joie. Mais il n'avoit nul goût pour tous les autres amusements qui occupent les hommes et qui font leur admiration, et il faisoit semblant de ne pas s'y connoître. Un jour l'acteur tragique Callipidas, qui, par l'excellence de son art, avoit acquis une grande réputation et étoit recherché dans toute la Grèce, l'ayant rencontré, l'aborda le premier, et après l'avoir salué, se mêla avec beaucoup d'ostentation et de faste parmi ceux qui se promenoient avec lui, se faisant voir et s'attendant que le roi lui feroit quelque caresse qui satisferoit sa vanité. Enfin comme ce prince ne le regardoit pas seulement, il lui dit : « Seigneur, est-ce que vous ne me con-« noissez pas » ? A ces mots, Agésilas jetant les yeux sur lui : « Mais n'es-tu pas, lui ré-« pondit-il, Callipidas le farceur » ? Une autre fois on le pressoit d'aller entendre un homme qui contrefaisoit parfaitement le rossignol ; il le refusa en disant « qu'il avoit sou-« vent entendu le rossignol même ». Le médecin Ménecrate, ayant réussi dans quelques cures désespérées, fut appelé *Jupiter* ; et non seulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort insolemment, jusque-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour

à Agésilas en ces termes : « Ménecrate Ju-« piter, au roi Agésilas, salut ». Agésilas, pour lui faire sentir sa folie, lui répondit : « Le roi Agésilas, à Ménecrate, santé ».

Pendant qu'il étoit dans les environs de Corinthe, où il s'étoit emparé du temple de Junon, et qu'il regardoit ses soldats emmener tous les esclaves qui sortoient de ce temple, et emporter tout le butin, il arriva auprès de lui des ambassadeurs de Thèbes, pour lui proposer de faire amitié et alliance avec leur ville. Agésilas, qui de tout temps haïssoit les Thébains, et qui croyoit de plus qu'en cette occasion il étoit important, pour le bien des affaires, de leur marquer un grand mépris, fit semblant de ne pas apercevoir ces ambassadeurs, et de ne pas entendre ce qu'ils lui disoient; mais sur l'heure même, il fut puni de cet orgueil, comme par un effet de la vengeance divine. Car avant que les Thébains se fussent retirés, un courrier vint à toute bride lui apporter la nouvelle qu'un détachement de Lacédémoniens, qui étoit dans le Léchée (*a*), avoit été taillé en pièces par Iphicrate. C'étoit une des plus grandes pertes que les Lacédémoniens eussent faites depuis long-temps; car ils avoient perdu beaucoup de leurs plus braves soldats, et à

(*a*) C'étoit l'arsenal des Corinthiens.

cette perte se joignoit encore la honte, leur infanterie pesamment armée ayant été défaite par des troupes armées à la légère, et les Lacédémoniens par des soldats mercenaires. A cette nouvelle, Agésilas se leva et se mit en marche pour aller à leur secours; mais ayant appris en chemin que l'affaire étoit finie et que les morts avoient été enlevés, il s'en retourna au temple de Junon, fit appeler les ambassadeurs des Béotiens, et leur donna audience. Mais ces ambassadeurs, le traitant à leur tour avec arrogance et avec mépris, ne lui dirent pas un seul mot de paix, et lui demandèrent seulement qu'il les laissât entrer dans Corinthe. Cette demande piqua Agésilas, qui, plein de dépit et de colère, leur dit : « Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir « de leurs grands succès, demain vous pour- « rez avoir cette satisfaction tout à votre « aise [37] ». Le lendemain il les mena avec lui, fit en leur présence le dégât autour de Corinthe, s'avança jusqu'aux murailles de la ville; et après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur pays, il renvoya ces ambassadeurs. Ensuite, après avoir recueilli ceux qui étoient échappés de la défaite, il reprit le chemin de Lacédémone, décampant le matin avant le jour, et n'arrivant le soir au lieu où il vouloit lo-

ger qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui les haïssoient et qui leur portoient envie, ne pussent insulter à leur malheur.

Quelque temps après, voulant rendre service aux Achéens, il entra avec eux en armes dans l'Acarnanie [38], d'où il emmena un grand butin après avoir défait les habitants dans un grand combat. Comme il vouloit s'en retourner vers le commencement de l'automne, les Achéens le pressoient d'attendre encore un peu de temps, jusqu'à l'arrivée de l'hiver, pour empêcher les ennemis d'ensemencer leurs terres ; mais il leur répondit qu'il vouloit faire tout le contraire, et partir pour leur donner le temps de semer : « Car, ajouta-t-il, « l'été prochain, quand leurs terres seront « couvertes d'une riche moisson, ils crain- « dront bien plus la guerre ». En effet, lorsqu'ils le virent l'année suivante rentrer dans leur pays avec ses troupes, ils firent la paix avec les Achéens.

Vers ce temps-là, Pharnabaze et Conon, avec la flotte du roi de Perse, s'étant rendus maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie, et les murailles d'Athènes se relevoient avec l'argent que Pharnabaze fournissoit aux Athéniens. Ces circonstances firent prendre aux Lacédémoniens la résolution de

faire la paix avec le roi; et ils envoyèrent Antalcidas à Tiribaze, livrant au roi, avec la dernière injustice et avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Asie [39], pour la liberté desquels Agésilas avoit si long-temps combattu. Il est vrai qu'Agésilas n'eut aucune part à l'infamie de ce traité: elle doit tomber toute entière sur Antalcidas, qui, étant son ennemi déclaré, hâta cette paix par toutes sortes de voies, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire et la réputation d'Agésilas. Cependant quelqu'un ayant dit, en présence d'Agésilas, « que les Lacédémo« niens persisoient », il ne laissa pas de répondre : « Dis plutôt que les Perses laco« nisent [40] ». Il fit plus encore, car en faisant de grandes menaces et en déclarant la guerre à tous ceux des Grecs qui refusoient de consentir à cette paix, il les força de s'y soumettre, et de consentir à tout ce que le roi de Perse voulut.

Mais en cela il se conduisit par une grande vue de politique; car il prit ce parti surtout, à cause des Thébains, qui, étant obligés par un article de cette paix, de laisser toute la Béotie libre et indépendante, en seroient d'autant plus foibles si elle venoit à s'exécuter [41]. Et il déclara bien clairement que c'étoit là son intention, par ce qui arriva

dans la suite. Car après l'horrible action que commit Phœbidas, de s'emparer en pleine paix de la citadelle de Thèbes, appelée Cadmée, tous les Grecs en furent très-indignés, mais les Lacédémoniens, et surtout les ennemis d'Agésilas, montrèrent encore davantage leur mécontentement et demandoient avec emportement à Phœbidas par quel ordre il avoit exécuté une si étrange perfidie; ils ne doutoient point que le soupçon ne dût tomber uniquement sur Agésilas, qui ne craignit pas de soutenir Phœbidas, et de dire hautement, « qu'il falloit regarder « l'action en elle-même, et voir si elle étoit « utile; car il ajoutoit qu'il étoit beau de faire « de son propre mouvement, et sans attendre « les ordres de personne, tout ce qui étoit de « l'intérêt de Sparte ». Cependant dans tous ses discours, il soutenoit toujours que la justice étoit la première de toutes les vertus [42], et que sans elle, la valeur même n'est jamais utile; car si tous les hommes étoient justes on n'auroit jamais besoin de la valeur. Et à ceux qui lui disoient, « c'est là l'intention du « grand roi », il répondoit : « Ce roi que « vous appelez grand, comment est-il plus « grand que moi, à moins qu'il ne soit plus « juste »? Sentiment très digne et très-beau, qui prouve qu'il faut toujours prendre la jus-

tice pour règle, et s'en servir, comme de la mesure royale pour mesurer la grandeur.

Après la paix faite, le roi lui écrivit en particulier des lettres pour lier amitié et hospitalité avec lui; mais il ne voulut pas les recevoir, disant, « que l'amitié publique suf-« fisoit, et que tant que celle-là dureroit, on « n'avoit pas besoin d'une amitié particu-« lière ». Mais ces beaux sentiments qu'il témoignoit dans ses discours, il ne les suivoit pas dans ses actions; au contraire, il se laissoit très-souvent emporter à son ambition et à son obstination opiniâtre; il s'y abandonna surtout contre les Thébains, lorsque, non content de sauver Phœbidas, il persuada encore à la ville de prendre sur elle l'attentat qu'il avoit commis, de retenir la Cadmée, et de mettre à la tête des affaires et du gouvernement de Thèbes, Archias, et Léontidas, par la trahison desquels Phœbidas avoit surpris cette citadelle. Cela ne manqua pas de faire naître d'abord le soupçon que c'étoit Phœbidas qui avoit exécuté la chose, mais que c'étoit Agésilas qui l'avoit conseillée; et ce qui arriva dans la suite fit bien voir que ce soupçon étoit très-fondé. Car, après que les Thébains eurent chassé de la Cadmée la garnison des Lacédémoniens, remis en liberté la ville de Thèbes, Agésilas se plaignant hau-

tement de ce que les Thébains avoient fait mourir Archias et Léontidas, qu'il appeloit polémarques ou gouverneurs; quoiqu'ils fussent en effet de véritables tyrans, leur déclara la guerre. Cléombrotus, qui régnoit alors à la place d'Agésipolis qui venoit de mourir, fut envoyé dans la Béotie avec une armée; car Agésilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans [43], et qui par les lois étoit dispensé d'aller à la guerre, étoit bien aise d'éviter cette expédition, ayant honte qu'après avoir fait la guerre quelque temps auparavant aux Phliasiens pour des bannis, on le vît encore marcher contre les Thébains pour des tyrans.

Il y avoit alors un Lacédémonien, appelé Sphodrias, qui étoit du parti opposé à Agésilas, et que Cléombrotus avoit laissé gouverneur de la ville de Thespies; cet homme ne manquoit ni d'audace ni d'ambition, mais sa tête étoit toujours plus remplie de vaines espérances, que de sagesse et de bon sens. Jaloux de se faire un grand nom, et se persuadant que Phœbidas s'étoit rendu très-illustre et très-célèbre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thèbes, il s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux et plus éclatant, si de son pur mouvement il se saisissoit du port de Pirée, et enlevoit aux Athéniens

l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. On prétend que ce fut une trame ourdie par Pélopidas et par Gélon, qui étoient gouverneurs de la Béotie [44]. Car ils lui envoyèrent secrètement des hommes qui, paroissant favoriser le parti des Lacédémoniens, louèrent et exaltèrent Sphodrias, comme le seul homme digne qu'on lui confiât une si haute entreprise, et le seul capable de l'exécuter, et firent tant par leurs louanges, qu'ils enflammèrent cet esprit ambitieux, et le portèrent à se charger de cette commission qui n'étoit ni moins injuste, ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant d'audace, ni avec le même bonheur. Car étant parti la nuit de Thespies dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie; et l'on dit que ses soldats, ayant vu quelques feux paroître sur quelques temples de la ville d'Eleusine, furent saisis d'épouvante, qu'une frayeur divine s'empara de leur esprit, et que lui-même, se voyant découvert, perdit toute son audace, et s'en retourna honteusement à Thespies, se contentant d'emmener un modique butin. Les Athéniens envoyèrent aussitôt des ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ils trouvèrent que les magistrats n'avoient pas

attendu qu'on vînt d'Athènes accuser Sphodrias devant eux, et qu'ils l'avoient déjà cité pour lui faire son procès; mais cet homme n'osa comparoître et attendre l'issue de ce jugement, craignant la fureur de ses concitoyens qui n'osoient regarder les Athéniens en face, et qui vouloient paroître se ressentir comme eux de cette injustice, de peur d'être soupçonnés d'y avoir trempé.

Sphodrias avoit un fils nommé Cléonyme, jeune, beau et bien fait. Archidamus, fils du roi Agésilas, l'aimoit tendrement; et, comme on peut penser, il partageoit avec lui toutes les peines et toutes les angoisses que lui causoit le danger où il se voyoit de perdre son père; mais il n'osoit paroître ouvertement pour lui, ni solliciter en sa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi déclaré d'Agésilas. Cependant Cléonyme étant allé le trouver, et l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre son père favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidamus fut trois ou quatre jours sans oser en parler à son père qu'il craignoit; mais il le suivoit toujours dans un profond silence. Enfin, l'affaire étant sur le point d'être jugée, il s'enhardit, et déclara à Agésilas que Cléonyme l'avoit prié d'intercéder auprès de lui pour son père. Agésilas, qui connoissoit la passion de son fils, ne tra-

vailla point à l'en détourner ; car Cléonyme, dès son enfance, avoit donné de grandes espérances qu'il seroit un jour un des plus vertueux citoyens de Sparte ; mais il n'accorda rien non plus à ses prières, et ne lui dit pas une seule parole qui pût lui faire espérer quelque grâce de sa part. Il lui répondit seulement qu'il aviseroit à ce qui seroit honnête et convenable de faire, et le quitta. Archidamus n'osa plus aller chez Cléonyme, quoique jusque-là il eût l'habitude de le voir plusieurs fois le jours. Les amis de Sphodrias désespéroient donc de son affaire ; mais un intime ami d'Agésilas, nommé Etymoclès, leur découvrit dans une conversation le véritable sentiment d'Agésilas. Il leur dit qu'il blâmoit l'action de Sphodrias autant qu'elle le méritoit, mais qu'il tenoit Sphodrias pour un homme plein de bravoure et qu'il voyoit que Sparte avoit besoin de soldats tels que lui. C'étoit en ces termes qu'Agésilas parloit tous les jours de cette affaire, pour faire plaisir à son fils. Cléonyme reconnut alors l'empressement qu'Archidamus avoit mis à le servir, et tous les amis de Sphodrias se montrèrent et sollicitèrent pour lui avec plus de confiance. Agésilas avoit une tendresse extrême pour ses enfants. On dit que, dans leur premier âge, il partageoit leurs jeux, et alloit comme eux

à cheval sur un bâton; et qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne, avant d'avoir eu lui-même des enfants.

Sphodrias fut donc absous entièrement, et les Athéniens n'eurent pas plutôt appris ce jugement, qu'ils se préparèrent à la guerre: Agésilas fut alors généralement blâmé, car on lui reprochoit que, pour satisfaire un désir puéril et insensé de son fils, il avoit empêché qu'on ne rendît un jugement très-juste, et avoit rendu sa ville coupable envers les Grecs des plus grands crimes. Agésilas voyant que son collègue à la royauté, Cléombrotus, n'étoit pas disposé à marcher contre les Thébains, et renonçant en cette occasion au privilége de la loi qui le dispensoit d'aller à la guerre, quoiqu'il s'en fût déjà servi, il se mit à la tête des troupes, et se jeta dans la Béotie, où il fit beaucoup de maux aux Thébains, et en souffrit aussi d'eux, de sorte qu'Antalcidas, le voyant un jour blessé, lui dit: « Agésilas, vous recevez aujourd'hui un beau « salaire de l'apprentissage que vous avez fait « faire aux Thébains en leur enseignant à « combattre; ce qu'ils ne vouloient ni ne sa- « voient faire avant vous ». En effet, on assure que les Thébains se surpassèrent en cette rencontre, et qu'ils parurent beaucoup plus

aguerris qu'ils n'avoient jamais été, comme ayant été exercés et disciplinés par toutes les guerres que les Lacédémoniens leur avoient faites. C'est pourquoi l'ancien législateur Lycurgue, dans une des trois ordonnances qu'il avoit faites pour eux, et qu'il appeloit *Rhetrès* (*a*), leur avoit défendu de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre. Et ce fut cela même qui fit encourir à Agésilas la haine de tous les alliés de Sparte, qui se plaignoient hautement, et qui alloient disant, « que ce n'étoit point « pour venger aucune injure publique, mais « par un emportement de colère et par une « opiniâtreté sans exemple, qu'il cherchoit à « perdre les Thébains. Qu'ils n'avoient que « faire de se ruiner et de se consumer en « marchant tous les ans de côté et d'autre à « la suite d'une poignée de Lacédémoniens, « eux qui étoient en si grand nombre ».

Agésilas, piqué de ce reproche, et voulant rabaisser cette présomption des alliés qui se croyoient si considérables, usa, dit-on, de cet artifice pour leur faire voir combien peu de gens de guerre ils étoient. Il fit asseoir les alliés tous ensemble d'un même côté et les Lacédémoniens à part de l'autre. Cela étant

(*a*) Voyez la vie de Lycurgue.

exécuté, il fit crier par un héraut, « Que « tous les potiers se lèvent », et ils se levèrent; il fit appeler de même les forgerons, les charpentiers, les maçons et tous les autres artisans, les uns après les autres. Presque tous les alliés se levèrent, au lieu qu'il ne se leva pas un seul Lacédémonien; car il leur étoit défendu d'apprendre et d'exercer aucun art mécanique; et alors Agésilas leur dit en riant: « Vous voyez, mes amis, que nous envoyons « en campagne bien plus de gens de guerre « que vous [45] ».

A son retour de Thèbes, il passa par Mégare; et comme il montoit un jour du temple de Vénus, au lieu où s'assembloient les magistrats dans la citadelle, tout d'un coup il sentit de grandes douleurs et de violentes convulsions de nerfs à une de ses jambes qui étoit saine, et qui devint en un moment fort enflée avec inflammation. Il parut que ce mal venoit de la grande quantité de sang qui affluoit dans cette partie, c'est pourquoi un médecin de Syracuse lui ouvrit sur-le-champ la veine à la cheville du pied. D'abord les douleurs cessèrent, mais le sang coula avec tant d'abondance, qu'on ne pouvoit l'étancher. Enfin, il tomba en défaillance, et fut long-temps en grand danger. Mais on parvint à arrêter le sang, et on le transporta à Lacédémone, où

il fut long-temps malade et hors d'état de faire la guerre. Pendant sa maladie, les Spartiates éprouvèrent de grands échecs sur terre et sur mer; le plus considérable fut la perte de la bataille de Leuctres [46], où ils furent vaincus par les Thébains. Avant ce dernier échec [47], tous les Grecs étant d'avis qu'il falloit faire une paix générale, il arriva à Lacédémone de tous les endroits de la Grèce des députés pour en convenir. Parmi ces députés étoit Epaminondas, homme très célèbre pour sa grande érudition et pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais qui n'avoit encore donné aucune preuve de sa grande capacité pour commander des armées. Cet homme, voyant que tous les autres députés fléchissoient sous Agésilas, par le grand respect qu'ils avoient pour lui, fut le seul qui osa parler avec une audace pleine de franchise. Il fit une harangue non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grèce, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, et qu'elle ruinoit et affoiblissoit tous les autres Grecs, et leur remontrant la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité et sur la justice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme et durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal [48].

Agésilas, voyant que tous les Grecs étoient frappés de ce discours, et qu'ils étoient prêts à s'y conformer, demanda à Epaminondas, « s'il estimoit qu'il fût juste et raisonnable de « laisser la Béotie libre et indépendante. » Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité et de hardiesse, « s'il estimoit aussi qu'il fût juste et « raisonnable de laisser la Laconie dans la « même indépendance et la même liberté ». Alors Agésilas, se levant de son siége, plein de colère, le pressa de déclarer nettement, « s'il laisseroit la Béotie libre ». Et Epaminondas lui fit la même question, et lui demanda, « s'il laisseroit de son côté la La« conie libre ». Agésilas en fut si irrité, et saisit avec tant de joie ce prétexte de rompre avec Thèbes, que sur-le-champ il effaça du traité d'alliance le nom des Thébains, et leur déclara la guerre. Ensuite il ordonna à tous les autres députés de s'en retourner après qu'ils auroient signé et réglé tous les articles dont on pourroit convenir à l'amiable; et pour les autres sur lesquels on ne pourroit s'accorder, de les décider par les armes; car il étoit bien difficile de vider et d'assoupir tous leurs différends.

Cléombrotus étoit alors dans la Phocide avec une armée. Les éphores lui envoyèrent

aussitôt l'ordre de mener ses troupes contre les Thébains; et sans perdre un moment, ils firent partir des députés chargés de rassembler les forces de leurs alliés qui, mécontents de cette expédition, n'y marchoient qu'à regret, mais n'osoient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir, quoique cette guerre fût précédée de beaucoup de signes fâcheux et de très-mauvais présage [50], comme nous l'avons écrit dans la vie d'Epaminondas, et que le Spartiate Prothoüs s'y opposât de tout son pouvoir [51]. Agésilas ne voulut jamais y renoncer, et la fit entreprendre de sa propre autorité, espérant bien avoir trouvé le temps favorable pour se venger des Thébains, toute la Grèce étant libre et unie, et les Thébains seuls exclus du traité de paix. Et ce qui marque évidemment que cette guerre fut entreprise plutôt par un mouvement de colère, que par des motifs de justice et de raison, c'est le traité; car le traité de paix fut conclu à Lacédémone le quatorze du mois de juillet; et le cinq d'août (*a*), c'est-à-dire vingt jours après, les Lacédémoniens furent défaits à la bataille de Leuctres (*b*), où il périt mille naturels

(*a*) La seconde année de l'olympiade cij, 369 ans avant l'ère chrétienne.

(*b*) Leuctres de Béotie, en descendant de Thèbes vers le midi, sur la route qui conduit de Platée à Thespie. *A. L. D.*

Spartiates avec leur roi Cléombrotus qui fut tué au milieu de ses plus braves guerriers qui mordirent tous la poussière autour de lui. De ce nombre fut le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui, ayant été abattu trois fois devant le roi, et s'étant relevé trois fois, mourut enfin en combattant avec la plus grande valeur.

La défaite des Lacédémoniens et la victoire des Thébains, la plus grande et la plus glorieuse que jamais Grecs combattant contre des Grecs aient remportée, arrivèrent contre l'attente de tout le monde; mais on admire autant la magnanimité et le courage de la ville vaincue, que de celle qui avoit remporté la victoire. Xénophon dit quelque part que les paroles des gens de bien, même celles qui leur échappent à table dans le vin et au milieu de leurs jeux et de leurs plaisirs, sont toujours dignes de mémoire, et il a raison; mais il n'y a pas moins de plaisir et d'utilité, ou pour mieux dire, il y en a beaucoup davantage à remarquer et à considérer ce que les gens de bien disent et font, et la fière contenance qu'ils tiennent dans la mauvaise fortune [52]. La ville de Sparte célébroit alors une grande fête, et elle étoit pleine d'étrangers que la curiosité y avoit attirés, car les chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles

combattoient tout nus en plein théâtre. Dans ce moment, les courriers arrivèrent de Leuctres, avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils eussent bien compris d'abord que leurs affaires étoient entièrement ruinées, et qu'ils avoient absolument perdu l'empire de la Grèce, ne permirent pourtant ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de changer l'appareil et la décoration de la fête; mais ils envoyèrent dans toutes les maisons, aux parents, les noms de ceux qui avoient péri dans le combat, et demeurèrent au théâtre à faire continuer les danses et les jeux. Le lendemain matin chacun sachant déjà les noms des morts et de ceux qui s'étoient sauvés, les pères et tous les parents de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluoient et s'embrassoient les uns les autres avec un visage content et pleins de courage et de joie. Au lieu que les pères et les parents de ceux qui étoient échappés se tenoient cachés dans leurs maisons comme dans un temps de deuil; et si quelqu'un d'eux étoit forcé de sortir pour ses affaires, il paroissoit avec une figure, une voix et un regard qui marquoient sa tristesse et son abattement, et marchoit sans oser lever les yeux. Cette différence se remarquoit encore mieux dans les femmes; car celles qui attendoient

leur fils au retour du combat, étoient tristes, abattues et dans le silence; et celles dont les fils avoient été tués, couroient avec empressement aux temples pour rendre grâces aux Dieux, et se visitoient les unes les autres avec gaîté en se félicitant de leur gloire.

Cependant le peuple, voyant que ses alliés l'abandonnoient, et s'attendant bien qu'Epaminondas, après une si grande victoire qui relevoit ses espérances et enflammoit son ambition, se jetteroit au plus tôt dans le Péloponèse, commença à rappeler dans sa mémoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un roi boiteux, comme étoit Agésilas [53]. Il se fait sur cela un scrupule de conscience qui le jette dans le découragement et dans la frayeur d'avoir offensé les Dieux; comme si leur ville n'étoit tombée dans ce malheur, que parce que, chassant du trône un roi qui n'avoit aucun défaut corporel, il y avoit placé un roi boiteux, ce que l'oracle avoit ordonné d'éviter sur toutes choses. Cependant, à cause de ses grandes qualités, de sa vertu et de sa réputation, non seulement les Lacédémoniens l'avoient pris pour leur roi et l'avoient mis à la tête de leurs armées, mais, dans toutes les difficultés qui survenoient dans leurs affaires civiles et dans le gouvernement, ils avoient recours à lui comme à un excel-

leur médecin, et le prenoient pour arbitre en toutes choses, se rapportant en tout à sa décision. Et c'est ce qu'ils firent encore en cette occasion. au sujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, et qu'on appelle à Sparte *tresantas* (*a*). Comme ils étoient en grand nombre et des plus puissants de la ville, ils n'osoient pas leur faire souffrir les peines ordonnées par les lois, de crainte que le désespoir ne les portât à remuer et à susciter quelques nouveautés dans la ville. Car non seulement les fuyards sont exclus de toutes sortes de charges et d'emplois, mais c'est encore se déshonorer que de leur donner, ou de recevoir d'eux une fille en mariage. Tous ceux qui les rencontrent sur leur chemin peuvent les frapper, et ils sont forcés de le souffrir. De plus, ils sont obligés d'aller dans les rues, vêtus de méchantes robes toutes rapiécées de lambeaux de diverses couleurs. Il faut qu'ils se fassent raser la moitié de la barbe, et qu'ils laissent croître l'autre moitié. Il y avoit donc un grand danger de souffrir dans Sparte tant de gens si diffamés, et de les y souffrir, dans un temps où elle avoit besoin d'un si grand nombre de gens de guerre. Dans cet embarras, ils choisissent Agésilas pour législateur; et lui, sans rien ajouter aux lois, sans en rien

(*a*) C'est-à-dire *ceux qui ont eu peur.*

retrancher, sans y faire le moindre changement, il se rend à l'assemblée des Lacédémoniens, et dit en plein conseil, « qu'il fal-« loit ce jour-là laisser dormir les lois, et leur « rendre le lendemain toute leur autorité ». Par ce peu de mots, il conserva à Sparte ses lois entières, et lui rendit ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être déshonorés. En même temps, pour relever ces jeunes gens de leur abattement et de leur découragement, il entra en armes dans l'Arcadie; mais il eut grand soin d'éviter d'en venir à un combat; il prit seulement une petite ville (*a*) aux Mantinéens, et fit le dégât dans le plat-pays; ce qui consola un peu Sparte, et releva ses espérances, en lui faisant voir que son salut n'étoit pas entièrement désespéré.

Bientôt après, Epaminondas entra dans la Laconie avec toutes les forces de ses alliés, qui montoient à quarante mille hommes de pied, sans compter les troupes armées à la légère, et les gens qui suivoient sans armes, dans l'intention de piller. Car, tout compté, il étoit entré dans la Laconie jusqu'à soixante-dix mille hommes. Il y avoit alors six cents ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone 54, et depuis tout ce temps-là, c'étoit

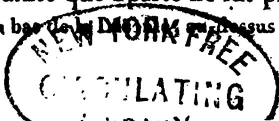
(*a*) Xénophon, liv vj de son *Histoire grecque*, nomme cette ville Eutée. *A. L. D.*

la première fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres : auparavant jamais aucun n'avoit osé y mettre le pied [55]. Les Thébains et leurs alliés, trouvant donc un pays entier auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagèrent et le pillèrent jusqu'à la rivière d'Eurotas et jusqu'à la ville, sans que personne sortît pour les en empêcher. Car, comme l'écrit Théopompe, Agésilas ne voulut pas que les Lacédémoniens s'opposassent à ce torrent et à ce tourbillon de guerre; mais se contentant de distribuer dans le milieu de la ville et dans tous les endroits les plus importants, ses meilleures troupes, et de bien assurer tous les postes, il supportoit les menaces et toutes les paroles hautaines et fières des Thébains qui le défioient en l'appelant par son nom, et qui le pressoient de se présenter pour défendre son pays, lui qui avoit seul causé tous les maux en allumant cette guerre. Mais ce qui affligeoit encore davantage Agésilas, c'étoient les troubles intérieurs de la ville; les plaintes des vieillards, qui couroient de côté et d'autre, indignés de ce qu'ils voyoient; les mouvements continuels des femmes qui, ne pouvant demeurer en repos, devenoient comme forcenées en entendant les cris menaçants des ennemis, et en

voyant les embrasements qu'ils excitoient aux environs et qui éclairoient jusque dans leurs portes. A cela se joignoit encore la douleur de voir ternir sa réputation; car, ayant reçu une ville très-grande et très-puissante, il en voyoit toute la gloire et toute la dignité diminuer et dépérir entre ses mains; et il avoit encore un secret dépit de voir démentir cette parole hautaine qu'il répétoit souvent : « que jamais femme de Sparte n'avoit « vu la fumée d'un camp ennemi ». Aussi dit-on à ce propos qu'un Athénien, disputant un jour contre Antalcidas sur la valeur des deux peuples, et donnant la préférence à son pays, lui dit : « Nous vous avons plusieurs fois « chassé des bords de Céphise. Il est vrai, « lui répondit Antalcidas, mais nous ne vous « avons jamais chassé des bords de l'Eurotas ». Un autre Spartiate, mais des plus obscurs, fit à-peu-près la même réponse à un habitant d'Argos, qui lui disoit : « que plusieurs « Spartiates étoient enterrés dans les terres « d'Argos : oui, répondit-il vivement, mais « aucun de vos Argiens n'est enterré dans les « terres de Sparte ».

On dit qu'Antalcidas qui étoit alors éphore, envoya secrètement ses enfants à Cythère (*a*), dans la crainte que Sparte ne fût prise. Mais

(*a*) Ile au bas de la Laconie, au-dessus de Malée.



Agésilas, voyant que les ennemis se mettoient en devoir de passer l'Eurotas, et de pénétrer jusque dans la ville, abandonna tous les autres postes; et se contentant de défendre le milieu qui étoit une hauteur, il mit au-devant ses troupes en bataille. Par bonheur, l'Eurotas étoit alors très-enflé par la fonte des neiges, et les Thébains trouvoient plus de peine et plus de difficulté à le passer, par la trop grande froideur de ses eaux, que par leur rapidité. Comme Epaminondas passoit le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrèrent à Agésilas, qui, après l'avoir regardé long-temps, et l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : Quel homme entreprenant! Toute l'ambition d'Epaminondas étoit de donner un combat dans la ville même, et d'y ériger un trophée; mais n'ayant jamais pu attirer Agésilas et le faire descendre de ses hauteurs, il prit le parti de se retirer, et fit encore le dégât dans la campagne. Cependant à Lacédémone, environ deux cents mutins qui couvoient depuis long-temps un mauvais dessein, et qui n'attendoient que l'occasion de faire éclater leur perfidie, s'étant ligués, se saisirent d'un quartier de la ville, appelé *Isorium*, où étoit le temple de Diane, et qui étoit un lieu fort d'assiette et difficile à

forcer. Les Lacédémoniens vouloient les y aller attaquer de suite. Mais Agésilas, qui craignoit que cela ne fît naître quelque nouveauté dangereuse, commanda à ses troupes de se tenir en repos, et lui, vêtu d'un simple manteau, sans armes, et suivi d'un seul domestique, il alla à eux en criant : « Vous avez « entendu mon ordre autrement que je ne l'ai « donné, car je ne vous ai pas commandé de « vous retirer en cet endroit, tous ensem- « ble, mais les uns là, et les autres ici », en leur montrant différents quartiers de la ville. Ces mutins l'entendant parler de la sorte, furent ravis ; car ils se persuadèrent que leur dessein étoit caché ; et se séparant en deux bandes, ils allèrent se placer dans les lieux qu'Agésilas leur avoit marqués [56]. En même temps, Agésilas faisant venir des troupes, fit occuper le poste d'Isorium, et envoya prendre environ quinze de ces mutins qui furent mis à mort la nuit suivante.

Bientôt après, il découvrit une autre conjuration beaucoup plus sérieuse et tramée par un grand nombre de Spartiates qui s'assembloient toutes les nuits dans une certaine maison pour chercher les moyens de changer le gouvernement. Il étoit très-difficile de faire leur procès dans un si grand trouble, et très-dangereux de négliger leur mauvais des-

sein. Agésilas, après en avoir communiqué avec les éphores, les fit mourir sans aucune formalité de justice [57]; ce qui jusque là étoit sans exemple à Sparte, où l'on n'avoit jamais fait mourir personne sans lui avoir fait son procès. Un grand nombre d'entre les voisins de Sparte, et quantité d'Ilotes qu'on avoit enrôlés, désertoient tous les jours et passoient aux ennemis, ce qui abattoit extrêmement le courage des autres. Agésilas, pour empêcher ce découragement, ordonna à ses domestiques d'aller tous les matins avant le point du jour prendre dans les paillasses les armes de ces déserteurs, et de les cacher, afin qu'on en ignorât le nombre.

On ne sait pas bien précisément en quel temps les Thébains quittèrent la Laconie; les uns disent qu'ils se retirèrent quand l'hiver fut venu, et que les Arcadiens, pressés par la mauvaise saison, eurent commencé à décamper et à défiler en désordre. Les autres assurent qu'ils y demeurèrent encore trois mois, et qu'ils achevèrent de fourrager et de ruiner tout le pays. Théopompe écrit que les gouverneurs des Béotiens ayant déjà donné l'ordre du départ, il arriva dans leur camp un Spartiate nommé Phryxus, qui leur apportoit, de la part d'Agésilas, dix talents (a)

(a) Environ 49,383 fr. *A. L. D.*

pour prix de leur retraite. De sorte qu'en exécutant ce qu'ils avoient résolu, ils reçurent encore de leurs ennemis dix talents pour les frais de leur marche. Mais pour moi, je ne comprends pas comment cette particularité auroit été ignorée de tous les autres historiens, et sue de Théopompe seul [58]. Ce qu'il y a de certain, et dont tout le monde convient également, c'est qu'Agésilas fut la seule cause du salut de Sparte, parce que renonçant à ses deux passions les plus naturelles et les plus enracinées en lui, à son ambition et à son obstination, il ne chercha que la sûreté dans les affaires, et ne travailla qu'à se maintenir. Véritablement il ne releva pas la puissance ni la gloire de sa ville; il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoutumé à un régime très-exact et très-compassé : la moindre faute le perd [59]; de même le plus petit changement suffit pour perdre et ruiner toute la félicité de cette ville. Et ce n'est point sans raison; car ce gouvernement ayant toujours été bien constitué pour la paix, la vertu et la concorde, dès qu'ils voulurent y ajouter de nouveaux états et des dominations acquises par la force, dont leur législateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une ville qui veut vivre heureuse

n'a aucun besoin [60], ils déchurent de leur première splendeur, et se perdirent.

Agésilas avoit alors entièrement renoncé à la guerre à cause de son grand âge. Mais son fils Archidamus, ayant reçu un grand secours que lui envoyoit le tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, et défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appelée *la bataille sans larmes*, car il ne perdit pas un seul homme, et tua beaucoup de monde aux ennemis. Cette victoire fit voir, plus que toute autre chose, la grande foiblesse de Sparte; car auparavant les Spartiates regardoient comme une chose si ordinaire et si sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que dans leurs plus glorieux succès, ils ne sacrifioient aux Dieux qu'un coq en actions de grâce; ceux qui avoient combattu ne se vantoient point et ne se glorifioient point de leur victoire; et ceux qui en apprenoient la nouvelle, ne s'en réjouissoient point excessivement; car même après le gain de la bataille de Mantinée, que Thucydide a décrite (*a*), les éphores ne firent d'autre présent à celui qui en apporta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de viande du repas public pour l'en remercier. Mais quand on apprit la nouvelle

(*a*) Dans le cinquième livre.

de ce combat d'Archidamus, et qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir ni demeurer dans la ville. Son père sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie et de tendresse; il étoit suivi des officiers et des magistrats; la foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'aux bords de la rivière en tendant les mains au ciel et en remerciant les Dieux, comme si ce jour-là Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, et revu pour la première fois ses anciens beaux jours. Car auparavant on dit que les maris mêmes n'osoient regarder leurs femmes en face à cause de la honte qu'ils avoient de toutes les pertes qu'ils avoient faites. Et quand Epaminondas se mit à rebâtir la ville de Messène, et que ses anciens habitants y accouroient de tous côtés pour la repeupler, jamais ils n'osèrent se présenter en bataille pour l'empêcher, quoiqu'ils en fussent très-fâchés, et qu'ils conservassent un très-grand ressentiment contre Agésilas, de ce qu'il avoit perdu sous son règne un pays qui n'étoit pas de moindre étendue que toute la Laconie, qui ne cédoit aux meilleurs endroits de la Grèce ni en bonté ni en fertilité, et dont ils avoient joui si long-temps. Voilà pourquoi Agésilas refusa d'accepter la paix que lui offroient les Thébains, ne vou-

lant pas leur abandonner de parole ce qu'ils occupoient déjà de fait. Mais en disputant ainsi contre eux avec opiniâtreté, non seulement il ne recouvra point la Messénie, mais il pensa perdre Sparte par un stratagème qu'on employa contre lui. Car après que les Mantinéens se furent séparés de l'alliance des Thébains, et qu'ils eurent envoyé demander du secours à Lacédémone, Epaminondas, averti qu'Agésilas s'étoit mis en marche avec des troupes, et qu'il s'avançoit vers Mantinée, partit une nuit de Tégée (*a*) à l'insu des Mantinéens avec son armée, et marcha droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agésilas; de sorte que peu s'en fallut qu'il ne prît d'emblée la ville qui étoit vide et sans défense. Mais un certain Euthynus de Thespies, comme l'écrit Callisthène, ou un Crétois, comme l'assure Xénophon (*b*), ayant informé en diligence Agésilas de ce qui se passoit, ce prince envoya sur l'heure un courrier avertir la ville, et il y arriva lui-même bientôt après.

Il étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas et marcher contre la ville. Agésilas fit face partout, et se défendit avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en de-

(*a*) Mantinée et Tégée, villes d'Arcadie.

(*b*) Dans son septième livre.

voit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la première fois, le temps de se ménager et de se précautionner seulement, mais qu'il falloit payer d'audace et combattre en désespéré, moyens dont il ne s'étoit jamais servi, et auxquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger; car, par ce désespoir et par cette audace, il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Il éleva un trophée de sa victoire, et fit voir aux enfants et aux femmes, les Lacédémoniens qui payoient à leur pâtrie un très-beau et très-digne salaire de leur éducation [61], et à la tête de tous ces braves, son fils Archidamus, qui faisoit des prodiges de valeur, et qui, poussé par son courage et soutenu par la grande agilité de son corps, prenant de petites rues détournées, se portoit très-promptement dans tous les endroits où le danger étoit le plus grand, et se présentant partout avec une poignée de gens, arrêtoit partout l'ennemi et lui faisoit tête.

Dans cette mêlée, Isadas, fils de Phœbidas, se fit singulièrement admirer, non seulement de ses concitoyens, mais encore des ennemis. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans l'âge qui est justement la fleur de la jeunesse, lorsque les hommes passent de l'enfance à l'âge

de puberté. Il étoit sans armes, sans habits, le corps tout frotté d'huile, tenant d'une main une pique, et de l'autre une épée. En cet état, il s'élance impétueusement hors de sa maison, et fendant la presse des Spartiates, qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte partout des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à son ardeur. Il ne reçut pourtant aucune blessure, soit que Dieu prît plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur, soit qu'il eût paru aux ennemis quelque être plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat, les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits; mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille drachmes (*a*), pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger. Quelques jours après, il y eut une seconde bataille devant la ville de Mantinée, où Epaminondas renversa les premiers rangs des Lacédémoniens. Comme il s'opiniâtroit à les poursuivre, un Spartiate, nommé Anticratès, l'attendant de pied ferme, le perça de sa pique[62], selon Dioscoride, et selon d'autres, de son épée, ce qui paroît plus fondé, car encore aujourd'hui à Sparte, les descendants de cet Anticratès sont appelés *Machairionides*, comme ayant véritablement tué Epaminondas avec l'épée.

(*a*) Environ 889 fr. *A. L. D.*

Cette action parut si grande et si merveilleuse à cause de la frayeur qu'on avoit d'Epaminondas, qu'on lui décerna à lui de grands honneurs et de grandes récompenses, et à toute sa race, à perpétuité, un affranchissement de tous impôts et de toutes charges publiques: immunité dont jouit encore de notre temps (*a*) Callicratès, un de ses descendants.

Après cette bataille et la mort d'Epaminondas, les Grecs ayant fait la paix avec les Lacédémoniens, Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, et les empêcher de jurer avec les autres cette paix, parce qu'ils n'avoient point de ville. Mais tous les autres vouloient les y comprendre et recevoir leur serment. C'est pourquoi les Lacédémoniens se séparèrent des autres Grecs, et furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance qu'ils recouvreroient bientôt tout le pays de la Messénie. Cette conduite fit regarder Agésilas comme un homme violent, opiniâtre et insatiable de guerres, en ce que rejetant cette paix générale, et la faisant comme crouler par ses menées, il se précipitoit encore, faute d'argent, dans la nécessité de tourmenter ses amis et ses concitoyens, par des emprunts et des taxes onéreuses. Au lieu de mettre fin à tous ces maux, puisque

(*a*) Près de cinq cents ans après sa concession.

le temps en étoit venu, ne devoit-il pas mieux saisir cette occasion favorable plutôt que d'aller après avoir perdu une si grande puissance, après s'être vu dépouiller de tant de villes et de l'empire de la terre et de la mer, se débattre de nouveau pour se remettre en possession des richesses de Messène et des revenus de tout son pays [63]?

Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être vendu en quelque sorte à Tachos, général des Egyptiens; car on regardoit comme une indignité affreuse, qu'un homme qui passoit pour le plus grand personnage de la Grèce, et qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, prêtât son corps à un barbare qui s'étoit même révolté contre le Roi son maître, et qu'à l'appétit de quelque argent, il lui eût soumis sa gloire et sa réputation, en faisant sous lui la fonction d'officier mercenaire, et de capitaine d'étrangers soudoyés [64]. Si, à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit alors, et le corps tout rompu de blessures, il se fût encore chargé d'une belle et glorieuse expédition pour la liberté de la Grèce, cette ambition n'auroit pourtant pas été entièrement irrépréhensible dans un âge si avancé: car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le temps et la saison propre qui le produisent [65]; ou plutôt les belles choses

ne diffèrent des laides que par la médiocrité, la vertu consistant toujours dans un certain milieu éloigné des deux extrémités contraires. Mais Agésilas ne faisoit pas toutes ces réflexions; il ne regardoit comme indigne aucun service que l'on rendît au public; il regardoit plutôt comme indigne de lui de vivre inutile, sans action et sans mouvement dans sa ville, et d'y attendre tranquillemment la mort. C'est pourquoi ayant assemblé beaucoup de troupes mercenaires avec l'argent que Tachos lui avoit envoyé, et équipé plusieurs vaisseaux, il s'embarqua, ayant avec lui, comme auparavant, trente Spartiates qui composoient son conseil.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux capitaines du roi et les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir et pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement à cause de la grande attente qu'avoit excitée le nom et la réputation d'Agésilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage; mais lorsqu'ils ne virent aucun éclat, aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, et qu'ils trouvèrent un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, vêtu d'une méchante robe d'une étoffe grossière, et couché sur l'herbe

près de la mer, ils ne purent s'empêcher de rire et de se moquer de lui, et disoient entre eux que c'étoit là véritablement ce qu'enseignoit la fable, « qu'une montagne fut un jour en « travail, et accoucha d'une souris ». Mais ils furent bien plus surpris de sa grossièreté, quand on lui apporta les présents et les rafraîchissements qu'on offre d'ordinaire aux étrangers qu'on veut honorer, et qu'ils virent qu'il ne prit que les farines, les veaux et les oies, qu'il refusa les pâtisseries et les parfums; et que, comme on le pressoit et qu'on le conjuroit de les recevoir, il leur dit « de les porter « aux Ilotes ses esclaves [66] ». Théophraste écrit que, de tout ce qu'il vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir que la plante appelée *papyrus*, qui est si propre à faire des couronnes, à cause de la finesse et de la souplesse de son écorce dont on fait des bandelettes [67]; et que, quand il partit d'Egypte, il en demanda au roi, et en emporta avec lui.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, et qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nommât pas général de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangères; que Chabrias l'athénien fût fait général des troupes de mer, et que Tachos se déclarât généralissime. Tel fut le premier sujet

de mécontentement qu'eut Agésilas. Ce déplaisir augmenta infiniment quand il se vit obligé de supporter la vanité insensée et la folle arrogance de cet Egyptien, et qu'il voulut marcher avec lui contre la Phénicie, cédant et pliant sous ce joug contre sa dignité et contre son naturel. Mais bientôt il trouva une occasion de se relever; car Nectanebos, propre neveu de Tachos, et qui commandoit une grande partie de l'armée, se révolta contre lui, et fut déclaré roi par les Egyptiens.

Le nouveau roi envoya aussitôt des ambassadeurs à Agésilas pour le prier de venir à son secours; il fit la même demande à Chabrias, et leur promit à tous deux de grandes récompenses. Tachos, en ayant été averti, eut recours aux prières, et les conjura de ne pas l'abandonner. Chabrias, fléchi, tâchoit encore de retenir Agésilas, et de le porter à demeurer ferme dans le parti de Tachos, et joignoit à ses remontrances tout ce qu'il crut propre à le calmer sur les motifs de plainte qu'il avoit; mais le roi de Sparte lui répondit: « Chabrias, comme vous êtes venu ici de « votre propre mouvement, vous êtes libre, « et vous pouvez prendre le parti qu'il vous « plaira; mais moi, j'ai été donné par ma pa- « trie aux Egyptiens pour leur général. Je « commettrois donc une action très-injuste,

« si j'allois faire la guerre à ceux au service « desquels j'ai été envoyé, à moins que ma « patrie ne me donne des ordres contraires ». En même temps, il envoya des députés à Sparte avec des instructions pour accuser Tachos et pour défendre et justifier Nectanebos. Ces deux rois y envoyoient aussi de leur côté des ambassadeurs pour briguer la faveur et l'appui des Spartiates; l'un comme leur ancien ami et allié, et l'autre comme un homme déjà plein d'affection pour leur ville, et qui par reconnoissance leur seroit encore à l'avenir plus affectionné.

Les Lacédémoniens, après avoir entendu les raisons de part et d'autre, répondirent publiquement aux ambassadeurs égyptiens, « qu'Agésilas pourvoiroit à tout ». Et en particulier ils lui écrivirent « de faire tout ce « qu'il trouveroit de plus expédient pour « Sparte ». Agésilas n'eut pas plutôt reçu cet ordre, que, prenant avec lui ses soldats soudoyés qu'il avoit amenés de Grèce, il quitta Tachos et entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange du voile de l'utilité publique. Mais que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste et le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens faisant consister la plus gran-

de partie du beau et de l'honnête dans ce qui est utile à leur pays, n'apprennent et ne connoissent d'autre justice que ce qui leur paroît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte et à étendre sa domination.

Tachos, se voyant donc abandonné par ces troupes étrangères, prit la fuite; mais en même temps il s'éleva de la ville de Mendes (*a*) un autre prince, qui, s'étant révolté contre Nectanebos, se fit déclarer roi et marcha contre lui à la tête d'une armée de cent mille hommes. Nectanebos, pour rassurer Agésilas, lui disoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre, mais que c'étoient des troupes ramassées, et la plupart des gens de métiers, qui n'ayant aucune connoissance de l'art de la guerre, étoient très-méprisables, et ne méritoient pas seulement d'être comptés. « Mais ce n'est pas leur « nombre que je crains, lui répondit Agésilas, je crains leur peu d'expérience et leur « ignorance, qu'il n'est pas facile de tromper; car les ruses à la guerre ne réussissent « que contre ceux qui, soupçonnant un artifice et en imaginant un autre pour se défendre ou se précautionner, tombent dans le « piége qu'ils n'attendoient point. Mais celui « qui ne soupçonne rien, qui n'imagine rien,

(*a*) Ville d'Egypte, voisine de Lycopolis. *A. L. D.*

« ne donne point de prise à celui qui cherche « à le surprendre ; comme à la lutte celui qui « ne fait aucun mouvement ne donne nul « moyen à son adversaire d'employer les sur- « prises contre lui ».

Peu de temps après, le Mendésien envoya des gens à Agésilas pour tâcher de le gagner. Nectanebos entra d'abord dans quelque soupçon et dans quelque crainte; et comme Agésilas lui conseilla d'en venir promptement à une bataille, et de ne pas traîner la guerre en longueur contre des troupes sans dicipline, et qui ne savoient ce que c'étoit que de combattre, mais qui, par leur grand nombre, pouvoient les envelopper, les environner de tranchées, couper leurs vivres et leurs convois, et les prévenir en toutes choses, cela augmenta encore ses frayeurs et ses défiances; ils se retira dans une ville fermée de bonnes murailles, et qui avoit une grande enceinte. Agésilas fut vivement offensé de cette méfiance, et la supportoit avec beaucoup d'impatience ; mais ayant également honte de changer encore de parti et de s'en retourner sans rien faire, il le suivit et s'enferma avec lui dans cette grande ville. Les ennemis arrivèrent bientôt, et commencèrent d'abord leurs tranchées pour les enfermer. L'Egyptien, craignant le succès du siége, vouloit

combattre, et tous les Grecs y étoient disposés, d'autant plus qu'il y avoit peu de blé dans la place. Mais Agésilas, bien loin d'y consentir, s'y opposa de toutes ses forces; ce qui le rendit encore plus suspect aux Egyptiens, qui l'appeloient publiquement traître au roi. Il supportoit alors plus doucement ces reproches et ces calomnies en attendant l'occasion d'exécuter un stratagème qu'il avoit imaginé et que voici : les ennemis, comme je viens de le dire, avoient commencé d'ouvrir une tranchée fort profonde autour de la place pour l'envelopper et l'enfermer. Quand cette tranchée eut été conduite tout autour, que les deux bouts furent près de se joindre, et qu'il n'y eut plus qu'un petit espace entre deux, Agésilas, en attendant que la nuit fût venue, ordonne à ses Grecs de prendre les armes, et allant trouver le roi Nectanebos, il lui dit : « prince, voici l'occasion favorable « pour vous sauver; je n'ai pas voulu vous « la découvrir avant qu'elle fût arrivée, de « peur de la perdre en la divulguant. Mais « puisque les ennemis ont travaillé de leurs « propres mains à notre sûreté en ouvrant « entre eux et nous cette large tranchée dont « la partie qui est déjà faite nous garantira « et nous mettra à couvert de leur multitude, « et le peu qui reste encore à faire nous don-

« nera le moyen de combattre contre eux à « nombre égal et avec un égal avantage, « prenez maintenant la résolution de vous « montrer homme de cœur, suivez-nous et « sauvez-vous de vitesse avec votre armée; « les ennemis n'auront pas l'audace de nous « attendre de front, et nos flancs sont assez « assurés par leur tranchée ». Alors Nectanebos, admirant le grand sens et la grande habileté d'Agésilas, et s'abandonnant à lui, se mit au milieu de ses Grecs, et donnant tête baissée contre les ennemis, il renversa tout ce qui osa s'opposer à son passage.

Agésilas, ayant ainsi gagné la confiance de Nectanebos, abusa encore les ennemis par un stratagème tout pareil, comme un lutteur qui emploie souvent contre son ennemi le même tour de lutte. Car tantôt faisant semblant de fuir et les attirant après lui, et tantôt faisant face et les tournant, il les poussa enfin dans un lieu étroit, comme une espèce de chaussée qui avoit des deux côtés deux fossés pleins d'eau. Quand il les vit bien engagés, il occupa toute la largeur de la chaussée avec son infanterie, dont il rendit par ce moyen le front égal à celui des ennemis qui pouvoient combattre, et qui n'avoient pas d'espace pour s'étendre et l'envelopper. C'est pourquoi ils ne firent pas une longue résistance, et com-

mencèrent bientôt à plier. Il y en eut un grand nombre de tués, les autres échappèrent par la fuite et se dispersèrent. Dès ce moment les affaires de Nectanebos changèrent de face, et cette victoire l'affermit sur le trône; plein de reconnoissance pour Agésilas, il lui donnoit les plus grands témoignages d'amitié, et le conjuroit de passer l'hiver avec lui; mais Agésilas se hâta de partir, sachant que la guerre étoit dans son pays, et que sa ville avoit besoin d'argent pour soudoyer des troupes étrangères. Nectanebos le renvoya donc de la manière la plus honorable, et le traita avec beaucoup de générosité et de magnificence; car après l'avoir comblé d'honneurs et de présents, il lui donna deux cent trente talents (*a*) pour la guerre que son pays avoit à soutenir. Mais Agésilas, accueilli d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'hiver, fut obligé de regagner la terre avec ses vaisseaux; et ayant été poussé par les vents dans un lieu désert, appelé le port de Ménélas [68], au-dessus de la Lybie, il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit régné quarante-un à Sparte; et de ces quarante-un il en avoit passé plus de trente avec la réputation du plus grand et du plus puissant de tous les Grecs, regardé comme

(*a*) 1,135,802 fr. 47 c. de notre monnoie. *A. L.D.*

le chef et le roi de presque toute la Grèce, jusqu'à la bataille de Leuctres. C'est la coutume des Lacédémoniens, que tous ceux de leur pays qui meurent dans une terre étrangère, soient enterrés dans le lieu même où ils sont morts; mais les corps de leurs rois sont reportés toujours à Sparte. Les Lacédémoniens qui se trouvèrent auprès d'Agésilas, n'ayant point de miel[69], firent fondre sur son corps de la cire dont ils le couvrirent tout entier, et l'emportèrent en cet état à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquième roi de cette famille, de père en fils depuis Agésilas[70], et que Léonidas fit mourir, parce qu'il tâchoit de rétablir l'ancien gouvernement de Lacédémone.

FIN DE LA VIE D'AGÉSILAS.

NOTES.

[1] Il y a dans le texte, *Lamprido*, mais il faut lire *Lampido* ou *Lampito*, car c'est ainsi qu'elle est appelée dans le *premier Alcibiade* de Platon. Cette Lampito étoit fille de Léotychidas, et par conséquent sœur d'Archidamus II, à qui elle fut mariée, mais sœur de pére.

[2] Il y a donc long-temps que l'on a adouci l'éducation des princes destinés au trône. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Sparte en ait donné l'exemple, et qu'une ville si rigide ait relâché la sévérité de la discipline en faveur des princes qui devoient régner, et qu'il semble qu'elle auroit dû plutôt y assujetir, puisqu'elle savoit par expérience que ceux qui en avoient subi toute la rigueur, et qui avoient appris à obéir avant que d'être appelés à commander, savoient le mieux s'ajuster avec leurs inférieurs, et leur rendre la domination supportable. Il paroît étonnant que Lycurgue, le plus grand des législateurs, n'ait pas vu que de l'éducation plus ou moins parfaite des souverains, dépendoit le plus ou moins grand bonheur des peuples; car l'éducation d'un homme né pour commander ne sauroit être trop dure; on ne sauroit lui faire essuyer trop de caprices, et subir trop de corrections; ce seroit un antidote anticipé contre les doux poisons de la flatterie, qui, dès qu'il est hors de tutelle, sait bien vite lui faire oublier toutes les idées qu'on a pu lui donner de justice et d'humanité. Malheureusement les précepteurs des princes sont leurs premiers corrupteurs. Il n'y a eu qu'un Mentor, et le moule de Mentor est cassé pour n'être jamais refait.

[3] En effet, voilà un oracle bien formel et bien sen-

sible pour le fait dont il s'agissoit. Je suis persuadé que dans ces anciens temps il y avoit des recueils d'oracles auxquels les devins en ajoutoient selon les occurrences, comme on ajoute aujourd'hui des centuries à celles de Nostradamus. Ce qui leur étoit encore même plus facile qu'à nous.

* Cette explication de Lysandre est très-ingénieuse, et pouvoit paroître très-vraisemblable; mais enfin, elle est contraire à la lettre du texte, qui défend formellement un règne boiteux, et Agésilas étoit boiteux. Dans la comparaison, Plutarque fera connoître le jugement qu'il en fait; mais ce qui m'étonne, c'est que ni les Lacédémoniens ni Plutarque n'aient pas senti que cet oracle pouvoit avoir un sens tout différent de celui que lui donnoient les deux partis, et que M. le Fèvre a découvert le premier dans ses notes sur Justin, liv. vj. L'oracle dit : « Prends bien garde « qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux « pieds, il ne naisse de toi un règne boiteux ». Le but de l'oracle n'étoit point d'exclure du trône Agésilas, parce qu'il étoit boiteux, ni Léotychidas, parce qu'il passoit pour illégitime. Il vouloit empêcher que les Lacédémoniens ne se laissassent gouverner par un seul roi. Jusque-là ils avoient toujours eu deux rois de la race des Héraclides. Voilà les deux pieds sur lesquels le royaume a été soutenu. Si au lieu de deux, il vient à n'en avoir qu'un, c'est-à-dire à n'avoir qu'un roi, il est perdu; car ce seul roi réunissant en lui toute la puissance qui auparavant a été partagée, et par conséquent moins redoutable et moins forte, deviendra un tyran qui les réduira dans une dure servitude. Voilà pourquoi l'oracle les avertit de continuer à marcher sur leurs deux pieds. L'oracle ne doit point être entendu d'un roi boiteux ni d'un roi bâtard, mais d'un règne boiteux, c'est-à-dire du règne d'un seul roi. Cette explication est très-ingénieuse et convient parfaitement.

5 Tout ceci est pris du troisième livre de l'*Histoire grecque* de Xénophon, qui rapporte qu'Agésilas combattoit les moyens de Léotychidas par trois raisons invincibles. La première : « Votre père Agis a dit que « vous n'étiez pas son fils ». La seconde : « Votre mère « même qui le doit mieux savoir, dit encore aujourd'hui qu'Agis n'est pas votre père ». Et la troisième : « Neptune témoigne contre vous-même ; car un jour « ayant chassé Agis du lit de la reine par un grand « tremblement de terre, Agis fut ensuite dix mois « sans y rentrer, et vous êtes venu au monde après « cette séparation ».

6 Ce fut Lycurgue qui établit le sénat, qu'il composa de vingt-huit sénateurs qui, avec les deux rois, faisoient une assemblée de trente magistrats. Ce sénat étoit comme une forte barrière contre la puissance trop absolue des rois, car les vingt-huit sénateurs fortifioient le parti du peuple quand les rois tendoient à la tyrannie, et se rangeoient aussi du côté des rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant ; de sorte que ce corps étoit comme un contre-poids qui maintenoit l'équilibre. Mais dans la suite des temps, la puissance de ces trente parut encore trop emportée et trop furieuse ; c'est pourquoi les Spartiates lui donnèrent un frein, en lui opposant l'autorité des éphores, environ cent trente ans après Lycurgue. Ainsi le sénat fut établi pour modérer la puissance trop absolue des rois et la trop grande licence du peuple, et les éphores le furent ensuite pour refréner la puissance trop furieuse des uns et des autres. *Voyez* la vie de Lycurgue.

7 Marc Antonin étoit persuadé que tout ce qu'un prince peut faire pour honorer et pour augmenter la dignité des premiers magistrats, relève d'autant sa puissance, et affermit son autorité, qui ne doit et ne peut être fondée que sur la justice.

[17] Ce Pisandre étoit frère de sa femme, et Xénophon ajoute que c'étoit un homme ambitieux et entreprenant, mais incapable de conduire une affaire, et de prendre les mesures nécessaires pour en assurer le succès.

[18] Cet Hérippidas étoit le chef du nouveau conseil des trente, que les Spartiates avoient envoyés à Agésilas la seconde année de son généralat, et qui avoient pris la place des trente premiers, à la tête desquels étoit Lysandre, car ce conseil changeoit tous les ans.

[19] C'est le même Spithridate qui, à la peruasion de Lysandre, s'étoit venu rendre à Agésilas; comme cela paroît par Xénophon. Ceux qui ont voulu changer ce nom pour en faire un autre homme, se sont fort trompés, et ont jeté dans tous ces endroits une obscurité impénétrable.

[20] Xénophon rapporte son discours dans son quatrième livre, page 399, et il est en effet très-simple et très-touchant. La réponse qu'Agésilas fait ici, et qui est très-belle, n'est que le sens et le précis de celle que rapporte Xénophon.

[21] Agésilas ne se contenta pas de cela, il ajouta: « Cependant sachez que je sortirai au plutôt des terres « de votre obéissance, et que dans la suite, si nous « avons la guerre ensemble, pendant que nous aurons « quelqu'autre ennemi à poursuivre, nous vous laisse- « rons en repos, et ne toucherons à rien de tout ce qui « vous appartient ». Xénophon, liv. iv. Il me semble que cela ne devoit pas être oublié.

[22] Il y a dans le grec *γραφέας*, que les interprètes de Xénophon ont expliqué *peintre*. Mais ce n'étoit pas la coutume des Spartiates de mener des peintres; on a mieux fait dans Plutarque de traduire *secrétaire*.

[23] Il y a dans le texte, *ὡς χαλεπὸν ἑλεῖν ἅμα καὶ*

φρονεῖν ; mais il vaût mieux lire φιλεῖν, au lieu d'ἐλεῖν, l'*amour* au lieu de la *pitié*, comme dans quelques manuscrits.

24 Pour dire que comme tout plie sous les tyrans, les Perses reconnoissoient la loi d'Agésilas, malgré leur luxe et leurs richesses. Timothée étoit un poète dithyrambique ; il étoit de Milet, et vivoit du temps de Philippe, père d'Alexandre.

25 « Sans voir la fin de son entreprise ». C'est un mot d'Homère, ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ. Iliad. iv. 175, qui est tiré du discours qu'Agamemnon fait à son frère, qui vient d'être blessé. Plutarque mêle souvent dans sa composition des morceaux tirés des poètes, et surtout d'Homère, qui relèvent extrêmement sa composition, et qui font un grand plaisir à ceux qui les sentent.

26 Xénophon écrit que Tithrauste avoit envoyé en Grèce Timocrate de Rhodes avec cinquante talents, près de 246,914 fr., qu'il distribua à Thèbes, à Argos, à Corinthe. Mais il ajoute qu'Athènes n'eut aucune part à cette distribution.

27 On voit bien que les Tralles dont Plutarque parle ici, ne peuvent être les habitants de Tralles, ville de Lydie, dont il parle dans la vie de César ; car Agésilas est en Thrace, et traverse la Thrace. Il faut donc qu'il s'agisse ici de quelqu'un de ces peuples septentrionaux. On a voulu corriger, *les Trachalles*, *les Trachalliens*. Mais il ne faut rien changer au texte. Le père Lubin a fort bien remarqué que Stéphanus rapporte que Théopompe met les Tralles dans la province Trallia, qui étoit une province de l'Illyrie, sur la frontière de la Thrace et de la Macédoine. Ce que Plutarque ajoute, que Xerxès avoit fait des présents à ces Tralles, pour obtenir un passage dans leur pays, est fondé sur ce qu'Hérodote écrit dans son septième

livre, que Xerxès passa au travers de plusieurs pays de Thrace qu'il nomme; car quoiqu'il ne parle pas nommément des Tralles, on peut croire, sur le rapport de Théopompe, qu'ils faisoient partie d'un de ces peuples qui sont nommés, ou qu'ils étoient dans leur voisinage.

28 J'ai voulu marquer précisément le lieu où ce trophée fut dressé. Prantes et Narthacium, ou Narthécium, deux montagnes de la Thessalie, dans la Phthiotide.

29 Agésilas étoit glorieux de sa victoire, parce qu'il avoit vaincu avec peu de monde la cavalerie des Thessaliens, qui étoit la plus estimée. *A. L. D.*

30 La plaine de Chéronée, sur les bords du Céphise. On a souvent confondu cette bataille de Chéronée avec celle de Coronée en Thessalie, qui fut donnée cinquante-trois ans auparavant, c'est-à-dire la seconde année de l'olympiade lxxviij.

31 Les plus savants astronomes marquent cette éclipse au 29 août, la troisième année de l'olymp. xcvj, 392 ans avant l'ère chrétienne.

32 Xénophon, qui y étoit, ajoute, « mais qu'il y « avoit été tué ». Cette circonstance rend l'action d'Agésilas bien plus grande. Au reste, cette dissimulation de cacher de grandes pertes sous de feints avantages dans des moments critiques, a été souvent employée par les plus grands généraux.

33 Cet Aristodème étoit fils d'Hercule, et celui qui avoit fondé la famille royale de Sparte, l'an 1100 avant l'ère chrétienne; de sorte que ces portes du palais d'Agésilas, lorsqu'il retourna à Sparte après la victoire de Chéronée, avoient sept cent huit ans. Quelle différence de ces mœurs aux nôtres! Nos portes, nos

cheminées, nos fenêtres changent tous les jours comme les modes de nos habits.

34 Mais est-ce là l'action d'un homme de bien et qui aime sa patrie, de travailler à avancer les méchants pour se les rendre amis, en les aidant ensuite à se tirer de tous les mauvais pas où ils se sont engagés par leur injustice.

35 Plutarque confond deux expéditions d'Agésilas contre Corinthe, et n'en fait qu'une. Xénophon les a fort bien distinguées dans son quatrième livre, page 410.

36 Je crois que Plutarque a cherché ici plus de finesse qu'il y en a. Xénophon dit : « Ainsi il arriva cette « année que dans ces mêmes jeux plusieurs vainquirent deux fois, et plusieurs furent vaincus deux « fois », pour marquer tout simplement comme une chose fort extraordinaire, qu'on eût vaincu deux fois, ou qu'on eût été vaincu deux fois aux jeux d'une même année ; ce qui n'avoit jamais été vu, parce qu'il n'étoit jamais arrivé, que cette fois-là, qu'ils eussent été célébrés deux fois dans la même année.

37 Cette réponse me paroît mieux dans Xénophon. « Je sais, leur dit-il, en souriant, que ce n'est pas « pour voir vos soldats que vous demandez à entrer « dans Corinthe, mais pour être spectateurs du grand « succès que vos armes viennent d'avoir. Donnez-vous « un moment de patience, je vous conduirai moi-« même, et avec moi vous verrez beaucoup mieux « quel est ce grand exploit ». Et il ne les trompa point, ajoute Xénophon ; car dès le lendemain matin, après avoir sacrifié, il mena son armée vers Corinthe, etc.

38 Les Achéens tenoient la ville de Calydon, qui étoit auparavant de l'Etolie. Les Acarnaniens, aidés par les Athéniens et par les Béotiens, vouloient s'en rendre maîtres, et en chasser la garnison des Achéens.

Ceux-ci se voyant pressés envoyèrent demander du secours à Lacédémone, qui envoya Agésilas avec des troupes. Xénophon a décrit au long cette expédition d'Agésilas dans son quatrième livre.

39 Antalcidas dit à Tiribaze, dans la première audience, que les Lacédémoniens ne se mettoient point en peine de défendre contre le roi la liberté des villes grecques d'Asie, qu'il leur suffisoit que les autres villes et les îles fussent libres et indépendantes. Xénophon, liv. iv, page 420.

40 Agésilas vouloit dire par là que tout ce que le roi de Perse faisoit en cette occasion tendoit à l'avantage des Lacédémoniens.

41 Car n'étant plus maîtres de la Béotie, toutes ces villes pourroient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendroit à leurs intérêts; ce qui diminueroit d'autant les forces de Thèbes. Xénophon a rapporté les articles de cette paix d'Antalcidas dans son cinquième livre, page 430.

42 Il paroît par là qu'Agésilas étoit persuadé qu'un homme d'état doit toujours vanter la justice; mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

43 J'ai conservé cette manière de compter l'âge, parce que c'étoit ainsi que comptoient les Lacédémoniens.

44 Car les Thébains craignant qu'ils ne fussent les seuls à faire la guerre aux Lacédémoniens, firent gagner ce Sphodrias, gouverneur de Thespies, pour lui faire commettre cet acte d'hostilité contre les Athéniens, afin de les exciter contre Lacédémone. C'est ce que Xénophon fait fort bien entendre dans son cinquième livre; mais il ne nomme ni Pélopidas ni Gé-

lon. Plutarque a raconté cette histoire dans la vie de Pélopidas.

45 Il y a beaucoup d'esprit et de force de sens dans cet artifice d'Agésilas. Il fait voir clairement que toutes les troupes des alliés n'étoient que des artisans, qui ne prenoient les armes que dans la nécessité ; au lieu que les troupes des Lacédémoniens étoient de véritables soldats, qui toute leur vie n'apprenoient d'autres métiers que celui de la guerre ; ce qui est très-différent. Agésilas semble en cette rencontre avoir profité d'un artifice presque semblable d'Agamemnon, qui, dans le second livre de l'Iliade, pour faire voir combien les Grecs étoient supérieurs en nombre aux Troyens, dit, « que si les Troyens se mettoient « d'un côté, que de l'autre les Grecs se rangeassent « par dixaines, et que l'on prît un Troyen pour verser « du vin à chaque dixaine des Grecs, il y auroit beau- « coup de dixaines qui manqueroient d'échanson ». Car par cette image, ce prince ne veut pas seulement relever le nombre des Grecs, mais encore faire voir que les Troyens ne sont auprès d'eux que de vils esclaves, qui ne mériteroient que de leur servir d'échansons, comme cela a été judicieusement remarqué.

46 Il y a une diverse leçon qui porte, « le plus « considérable fut la perte de la bataille de Tégyre », et Palmérius la croit la seule bonne, parce que la bataille de Leuctres ne se donna que long-temps après les échecs dont Plutarque parle. Mais par la suite il paroît qu'il ne faut rien changer au texte, et que Plutarque parle de la bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours après le traité de paix.

47 « Avant ce dernier échec ». J'ai ajouté ces paroles, qui sont très-nécessaires, pour éviter la confusion, en empêchant qu'on ne croie que la bataille de Leuctres fut donnée avant la conclusion de la paix ;

car elle fut donnée vingt jours après la paix faite, comme Plutarque le dit plus bas.

48 Voici une grande leçon pour ces politiques aveugles qui, dans les traités, veulent toujours mettre de leur côté les plus grands avantages, et qui ruinent par là l'égalité, seule capable de rendre la paix ferme et durable.

49 Les Thébains vouloient que tous les autres Grecs laissassent les villes libres, et tenir cependant la Béotie soumise à leurs lois; et les Lacédémoniens prétendoient de même que la Béotie fût libre, et être cependant maîtres de la Laconie; ce qui étoit injuste des deux côtés; car il falloit que tout fût égal; autrement celui qui auroit tenu ces villes dans sa dépendance, auroit eu un grand avantage sur les autres.

50 On rapportoit que tous les temples de la Béotie s'étoient ouverts d'eux-mêmes; que les prêtresses avoient déclaré qu'une grande victoire se préparoit pour les Béotiens; que toutes les armes avoient disparu du temple d'Hercule, comme si ce dieu lui-même étoit parti pour le combat. Xénophon ajoute que la plupart étoient persuadés que c'étoient là des inventions des chefs.

51 L'avis de Prothoüs étoit fort juste; il conseilloit de congédier les troupes selon leur serment, d'ordonner que toutes les villes porteroient leur contribution selon leur pouvoir dans le temple d'Apollon, et que l'on ne feroit la guerre qu'à ceux qui s'opposeroient à la liberté des villes; car par ce moyen ils auroient les Dieux favorables, et les villes se joindroient à eux volontiers; mais on se moqua de cet avis. « Car, ajoute « Xénophon, il semble que les Dieux poussoient déjà « les Lacédémoniens à leur ruine ».

52 Car ces exemples donnés dans des états si violents, font sur nous une impression très-vive, qui,

excitant dans notre âme l'admirarion pour une si grande vertu, nous rend capables de l'imiter.

53 Cela est très-ordinaire dans les malheurs publics; le peuple ne manque jamais de rechercher ce qui peut les avoir attirés; et la superstition, toujours timide, le porte très-souvent à les imputer à des causes très-innocentes.

54 Auparavant, Lacédémone étoit habitée par des peuples ramassés qui avoient suivi les fils d'Hercule, ses premiers fondateurs.

55 Voilà un long espace de temps. Il y a peu de villes considérables dans le monde qui puissent se vanter d'une si longue tranquillité. Cela confirme bien l'éloge que Platon a donné à Sparte, « qu'elle « étoit comme le temple des furies dont on n'osoit « approcher ».

56 Cette prudence d'Agésilas étoit pleine d'audace, mais elle étoit presque sûre du succès. Des mutins ne sont presque jamais assez ameutés ni assez fermes pour exécuter leur dessein, dans un moment qu'ils n'attendent point; et surpris d'un côté de la présence de leur général, et ravis de l'autre d'être ignorés, ils obéissent et remettent à un autre temps ce qu'ils n'ont pas la force d'exécuter sur l'heure, parce que cette heure n'est pas la leur. L'histoire présente des occasions où cela a été imité avec succès.

57 On a beaucoup disputé sur ce cas-ci, pour savoir si l'on peut justement faire mourir des conjurés sans aucune formalité de justice. Le salut de l'état est la première règle et la loi souveraine. Dans les crimes qui le regardent, il est nécessaire quelquefois de se dispenser de ces longues formalités, lorsque le temps presse, et qu'il est dangereux de différer.

53 Plutarque s'oppose à cette particularité, rap-

portée par Théopompe, par la seule raison qu'il n'y que lui qui en parle; mais il y en a encore une autre plus forte à mon avis : c'est que cette particularité est ridicule en toutes manières. Agésilas auroit-il envoyé de l'argent aux Thébains pour le prix de leur retraite, lorsqu'ils avoient déjà donné l'ordre pour leur départ, et qu'on voyoit qu'ils alloient se mettre en marche, et leur auroit-il envoyé dix talents? Le temps et la somme bannissent toute vraisemblance.

59 Ceci est tiré des livres d'Hippocrate, qui enseigne qu'il est dangereux pour les corps bien sains de s'accoutumer à un régime très-exact, et à ne boire par exemple que de l'eau la plus saine, parce que pour peu qu'on s'écarte de ce régime, qu'on ne peut pas toujours observer, on en reçoit un préjudice considérable.

60 Plutarque nous a dit lui-même, dans la vie de Lycurgue, que ce législateur, « persuadé que le bon-« heur d'une ville, comme celui d'un particulier, dé-« pend de la vertu, régla et composa la sienne, de « manière qu'elle pût être toujours libre, toujours « suffisante à elle-même, et toujours dans les maximes « de la vertu » ; ce qui vaut mieux que toutes les forces suffisantes pour la rendre maîtresse du monde entier : principe que Platon a prouvé d'une manière très-forte et très-solide dans son *premier Alcibiade*, où il fait voir que les villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsenaux, ni de troupes, ni de grandeur, et qu'elles n'ont besoin que d'une seule chose, c'est-à-dire, de vertu. Tome 1, page 354 de ma seconde édition.

61 Plutarque entre ici dans les vues de Platon, qui enseigne que la valeur n'est pas le fruit de la nature seule, et qu'elle est l'effet de l'éducation. Il n'y a jamais eu d'éducation plus propre à former de braves gens, que celle de Sparte. Plutarque fait voir aussi

par ce passage, que la valeur doit être réservée pour le service de la patrie, comme une dette qu'on est obligé de lui payer.

62 Diodore de Sicile attribue cet exploit au fils de Xénophon, à Grillus, qui ne jouit pas long-temps de sa victoire, car il fut tué sur-le-champ; mais le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

63 Ce jugement de Plutarque mérite l'attention des princes et des états. Il faut infiniment mieux profiter d'une occasion favorable de faire la paix, que de replonger les peuples dans des malheurs inévitables pour recouvrer un pays, riche à la vérité; mais dont toutes les richesses ne sauroient les dédommager des maux qu'ils auront soufferts par la continuation de la guerre.

64 Cette action d'Agésilas n'est point du tout blâmable; de la manière dont Xénophon, auteur contemporain, la raconte. Il dit qu'Agésilas, voyant que Tachos, roi d'Egypte, avec de grandes forces, se préparoit à faire la guerre au roi de Perse, vit avec plaisir que ce prince le demandoit pour général de ses troupes. Car, par ce moyen, il espéroit qu'il marqueroit au roi Tachos sa reconnoissance pour tous les services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, qu'il feroit rendre la liberté aux villes grecques d'Asie, et qu'il se vengeroit des anciennes injures que le roi de Perse avoit faites aux Lacédémoniens, et de celle qu'il venoit de leur faire tout récemment, en les forçant d'abandonner Messène, quoiqu'il se dît leur allié. On peut voir la suite dans cet historien, page 524, 525.

65 Cela est vrai en certain sens, mais non pas en tout. Car je ne crois pas que jamais l'âge puisse dispenser un homme d'état, un général d'armée, de profiter d'une occasion de rendre un grand service à son

pays, quand ses forces répondent à un dessein si juste et si louable.

66 Ces Egyptiens étoient trop énervés par le luxe et par la mollesse, pour sentir la force de ce mot. Il seroit à souhaiter que des peuples plus aguerris que les Egyptiens la sentissent aujourd'hui, et qu'ils en voulussent profiter.

67 Le papyrus servoit à des usages encore plus utiles, surtout à faire du papier pour écrire. *A. L. D.*

68 Ce port étoit sur la Méditerranée, au-dessus du promontoire d'Ardane, dans la partie de l'Afrique appelée *Marmarique*, entre l'Egypte à l'orient, et la Cyrénaïque à l'occident. *A. L. D.*

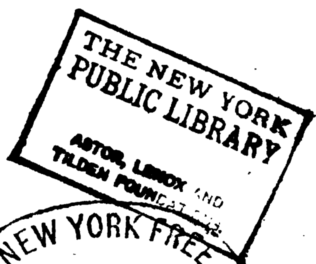
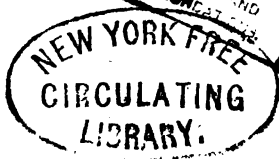
69 C'étoit la manière dont les Spartiates embaumoient les corps; ils les couvroient tout entiers de miel, comme cela paroît par quelques passages de Xénophon.

70 Voici cette généalogie.

AGÉSILAS.
|
ARCHIDAMUS.
|
AGIS II et EUDAMIDAS.

Agis étant mort sans enfants, son frère Eudamidas succéda au trône, et eut un fils nommé Archidamus IV.

ARCHIDAMUS IV.
|
EUDAMIDAS II.
|
AGIS III.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIBRARY.



POMPÉE.

Médaille du Cabinet Impérial.

POMPÉE.

Le peuple romain paroît avoir eu pour Pompée dès le commencement les mêmes sentiments que Prométhée a pour Hercule, dans la pièce d'Eschyle, lorsqu'après avoir été délié par lui, il lui dit : « Le fils m'est aussi cher « que le père m'est odieux[1] » ; car jamais les Romains n'ont eu pour aucun autre capitaine une haine si violente ni si forte, que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Il est vrai qu'ils redoutèrent sa puissance dans les armes, et son grand courage pendant qu'il fut vivant, car c'étoit un grand homme de guerre : mais après qu'il fut mort frappé de la foudre, comme on le portoit sur le bûcher, ils arrachèrent son corps du lit funèbre et lui firent toutes sortes d'outrages. Au contraire, jamais personne n'a éprouvé de ces mêmes Romains une bienveillance si forte, qui ait commencé de meilleure heure, qui ait plus duré pendant sa prospérité, et qui ait persévéré plus constante et plus ferme dans son adversité, que Pompée. La seule cause de l'aversion qu'on eut pour le père, ce fut son avarice insatiable; et il y eut plusieurs causes

de l'amour qu'on eut pour le fils: sa tempérance dans sa manière de vivre, son application à tous les exercices de la guerre, son éloquence pleine de persuasion, la fermeté et la constance de ses mœurs, sa bonne foi et la fidélité dans ses paroles, la facilité de son abord ouvert à tout le monde, et le gracieux accueil qu'on en recevoit. Car il n'y avoit point d'homme plus réservé que lui à demander des services, ni plus prompt à en rendre à ceux qui lui en demandoient. Quand il donnoit, c'étoit sans arrogance, et quand il recevoit, c'étoit avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de son visage ne lui aida pas peu à gagner d'abord les bonnes grâces de tous ceux qui l'approchoient; car il prévenoit en sa faveur avant qu'il eût parlé, l'agrément qui y étoit répandu étant accompagné d'une certaine gravité douce et humaine: et dans la fleur même de sa jeunesse, on voyoit éclater un air de dignité et de majesté qui marquoit la noblesse de ses mœurs, et qui lui attiroit le respect de tout le monde [2]. Il avoit les cheveux un peu relevés, et beaucoup de feu dans les yeux [3]; ce qui produisoit cette ressemblance qu'on lui trouvoit avec Alexandre-le-Grand, et que l'on disoit encore plus grande qu'elle ne paroissoit dans les statues qui restent de ce dernier; de sorte

que, pendant que les uns lui donnoient sérieusement ce nom, dont il n'étoit pas fâché, les autres ne le nommoient ainsi qu'en se moquant et par raillerie. Et l'on rapporte qu'un jour Philippe[4], homme consulaire, plaidant pour lui, dit « qu'il ne faisoit rien de bien étonnant « ni de bien extraordinaire, si étant Philippe « il aimoit Alexandre[5] ».

La courtisane Flore, étant déjà vieille[6], prenoit encore plaisir à se rappeler ses liaisons avec Pompée; et elle disoit que quand elle avoit passé la nuit auprès de lui, elle ne pouvoit jamais le quitter sans lui faire quelque morsure. Elle racontoit qu'un des plus intimes amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu passionnément amoureux d'elle, la poursuivoit continuellement et l'importunoit sans cesse pour obtenir ses faveurs; qu'enfin, elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cause de Pompée; que Géminius s'adressa à Pompée lui-même, le conjurant de l'aider dans sa passion; que Pompée voulut bien lui faire ce plaisir; mais que depuis ce moment-là, il n'eut plus aucun commerce avec elle, et ne voulut plus la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Elle ajoutoit qu'elle ne supporta pas cette privation comme les courtisanes font d'ordinaire, mais qu'elle fut long-temps malade de douleur et de regret.

Cette femme étoit pourtant alors si célèbre pour sa beauté et sa bonne grâce, que Cécilius Métellus, voulant orner le temple de Castor et de Pollux des plus belles statues et des plus beaux tableaux, y plaça le portrait de Flore, à cause de sa grande beauté.

La sagesse de Pompée parut encore avec plus d'éclat dans sa conduite avec la femme de Démétrius, son affranchi, qui avoit beaucoup de crédit auprès de lui, et qui après sa mort laissa quatre mille talents de bien (*a*). Il traita cette femme avec plus de dureté que ne portoit son naturel doux et poli, parce qu'il craignoit sa beauté, qui étoit si grande, qu'elle triomphoit des cœurs les plus insensibles, et qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il lui étoit soumis. Mais quoiqu'il se précautionnât, et qu'il prît ainsi ses mesures de loin pour s'empêcher de tomber dans ses piéges, il ne put pourtant éviter sur cela les reproches de ses ennemis, qui le calomnièrent beaucoup sur ses liaisons avec des femmes mariées, et qui l'accusèrent de leur avoir abandonné au pillage le bien public pour prix de leurs débauches, et d'avoir fermé les yeux à toute cette dissipation.

Pour ce qui est de la facilité et de la simplicité dont il étoit pour sa nourriture, on

(*a*) Environ 19,753,086 f. de notre monnoie. *A. L. D.*

rapporte de lui un mot bien digne d'être conservé. Dans une grande maladie qu'il eut et qui étoit accompagnée d'un grand dégoût, son médecin lui ordonna de manger une grive; ceux qui en allèrent chercher, n'en trouvèrent pas une seule à vendre, car la saison en étoit passée : mais quelqu'un leur dit qu'ils en trouveroient chez Lucullus, qui en nourrissoit toute l'année. Cela étant rapporté à Pompée : « Hé quoi, dit-il, est-ce que si Lucullus « n'étoit friand, Pompée ne sauroit vivre » ? Il ne voulut pas qu'on allât chez lui; et se moquant de l'ordonnance du médecin, il mangea de la viande la plus commune et la plus aisée à trouver; mais cela n'arriva que longtemps après l'époque où nous sommes.

Pendant qu'il étoit encore fort jeune, et qu'il servoit sous son père, qui faisoit la guerre à Cinna (*a*), il avoit un ami et un compagnon d'armes, appelé Lucius Térentius, avec lequel il partageoit sa tente. Ce Térentius, gagné par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'assassiner la nuit Pompée, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente du général. Pompée, ayant eu avis de cette conjuration pendant qu'il étoit à table, ne laissa paroître aucun trouble, but encore plus gai-

(*a*) L'an de Rome 666, l'an 85 avant l'ère chrétienne.

ment que de coutume, et fit plus de caresses que jamais à Térentius. Le souper fini, chacun se retira pour se coucher; mais Pompée sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour du quartier de son père, et se tint en repos. Lorsque Térentius crut que l'heure étoit venue d'exécuter son dessein, il se leva l'épée à la main, et s'approchant de la paillasse où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna plusieurs coups dans les couvertures. En même temps, il s'éleva dans le camp un grand tumulte causé par la haine qu'on avoit pour le général. Tous les soldats courent pour aller se rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes et prennent leurs armes. Le général, effrayé de ce tumulte, ne sort point de sa tente. Mais Pompée se jette au milieu de ces troupes mutinées, les conjure en pleurant de ne pas faire cet outrage à leur capitaine; et ne pouvant rien gagner, il se jette enfin le visage contre terre au travers de la porte du camp, et leur commande de passer sur son corps, s'ils veulent absolument se retirer. A ces mots, saisis de honte, ils s'en retournent tous; et changeant de volonté, ils se réconcilient avec leur capitaine, excepté environ huit cents qui persistèrent dans leur révolte et allèrent joindre Cinna.

Après la mort de Strabon, Pompée, comme

son héritier, eut à soutenir un grand procès pour crime de péculat; et après bien des recherches, il trouva qu'un certain Alexandre, un des affranchis de son père, avoit détourné la plus grande partie des deniers publics, et il le déféra à ses juges. Et pour lui il fut accusé en son nom d'avoir eu des filets de chasse et quelques livres qui avoient été pris à Asculum [7], et il étoit vrai que son père les lui avoit donnés à la prise de cette place; mais il les avoit perdus depuis, lorsque les satellites de Cinna, après le retour de ce général à Rome, forcèrent sa maison et la pillèrent. Avant le jugement de ce procès, Pompée eut à soutenir de grands combats et à faire de grandes plaidoiries, pour répondre à son accusateur. Dans toutes ses actions, il fit paroître une vivacité, une force et une solidité d'éloquence, et en même temps une fermeté si fort au-dessus de son âge, qu'il en acquit beaucoup de réputation et de crédit, jusque-là qu'Antistius, qui étoit préteur et qui présidoit à ce jugement, conçut beaucoup d'estime et d'affection pour lui, résolut de lui offrir sa fille en mariage, et en fit faire la proposition par ses amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joie: le mariage fut conclu très-secrètement, mais il ne laissa pas d'éclater à cause du grand empressement qu'An-

tistius témoigna à servir Pompée; et à la fin, lorsqu'il prononça la sentence par laquelle Strabon étoit absous entièrement, tout le peuple se mit à crier comme de concert, *à Talassius, à Talassius* [8], qui est le mot que l'on crie de toute ancienneté à Rome à toutes les noces; et voici l'origine de cette coutume. Lorsque les Romains des plus nobles maisons ravirent les filles des Sabins, qui étoient venues à Rome pour voir les jeux que Romulus célébroit, il y eut quelques pâtres et quelques bouviers qui enlevèrent une fille d'une beauté et d'une taille au-dessus de toutes les autres; et de peur que quelqu'un des nobles ne la leur ôtât, ils alloient criant, *à Talassius*. C'étoit le nom d'un homme des plus connus et des plus distingués; de sorte que ceux qui l'entendirent se mirent à battre des mains, et à crier eux-mêmes, *à Talassius*, pour marquer leur satisfaction par leurs applaudissements et par leurs louanges. Comme ce mariage fut fort heureux pour Talassius, depuis ce temps-là on répète cette acclamation par manière de jeu en faveur de tous ceux qui se marient. Voilà ce qui me paroît de plus vraisemblable de tout ce qui a été dit sur ce cri nuptial, *à Talassius*.

Quelques jours après le jugement de cette affaire, Pompée épousa Antistia, et se rendit

suite au camp de Cinna, où il fût d'abord en
tte à la calomnie ; c'est pourquoi, croyant
oir tout à craindre de ce général, il se déroba
rètement. Comme on ne le vit plus pa-
tre, il se répandit aussitôt un bruit dans
rmée, que Cinna l'avoit fait tuer ; et sur le
ment, ceux qui haïssoient Cinna et qui ne
uvoient le supporter, coururent pour se
er sur lui. Il prit la fuite ; et ayant été
teint par un capitaine, il se jeta d'abord à
s genoux, et lui présenta son anneau, qui
i servoit de cachet, et qui étoit d'un fort
and prix. Le capitaine lui répondit avec
solence : « Mais je ne viens pas pour sceller
un contrat, je viens pour punir un tyran
injuste et impie », et le tua. Cinna ayant
ri de cette manière, Carbon, tyran encore
us violent et plus emporté, lui succéda
prit le maniement des affaires. Bientôt
rès (*a*), Sylla revint en Italie, désiré de
plupart des Romains, qui, à cause des
ux qu'ils souffroient, regardoient comme
grand bien de changer de maître. L'excès
ces calamités avoit réduit Rome à ce
int, que, désespérant de recouvrer jamais
liberté, elle ne cherchoit qu'une plus
uce servitude.

(*a*) L'année suivante.

Pompée étoit alors dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelle *Picenum* (*a*), parce qu'il y avoit des terres, et plus encore parce qu'il se plaisoit dans ce pays, à cause de l'affection que toutes ses villes avoient pour sa famille de père en fils. Voyant donc que les plus considérables et les plus honnêtes citoyens de Rome quittoient tous leurs maisons, et que de tous côtés ils se retiroient dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut, il ne trouva pas digne de lui d'y aller comme un fugitif qui avoit besoin de secours; mais il voulut commencer par obliger Sylla, et lui rendre le premier un grand service, en arrivant honorablement dans son camp, à la tête d'une armée. Pour cet effet, il commença à sonder les Picéniens, et à les solliciter de prendre les armes et de le suivre. Les Picéniens prêtèrent volontiers l'oreille à ces discours, et refusèrent d'écouter les émissaires de Carbon; sur quoi un de ces émissaires, nommé Vindius, leur ayant dit: « Oh que « cela est beau! Pompée, sorti fraîchement de « l'école, est devenu tout d'un coup votre « orateur et votre capitaine », ils entrèrent dans une si furieuse colère, qu'ils se jetèrent sur lui, et le tuèrent sur-le-champ.

Peu de jours après, Pompée, qui n'avoit

(*a*) C'est la Marche d'Ancône.

que vingt-trois ans (*a*), sans attendre que personne lui donnât le pouvoir de commander une armée, mais s'attribuant de lui-même cette autorité, fit dresser un tribunal au milieu de la place d'Auximum, grande et puissante ville des Picéniens, et là il fit commandement aux Ventidiens qui étoient deux frères (*b*), les premiers et les plus considérables du pays, et qui tenoient le parti de Carbon, de sortir aussitôt de la ville. Il se mit à lever des gens de guerre, à établir des capitaines, des chefs de bandes et des centurions, et à régler et ordonner tous les différents états de la milice. Il en fit autant dans toutes les autres villes qu'il parcourut. Tous les partisans de Carbon se retiroient devant lui, et lui cédoient la place, et les autres se rangeoient sous ses enseignes avec empressement; de sorte qu'en très-peu de temps, il eut formé trois légions entières, et assemblé les vivres, les bagages, les bêtes de somme et les chariots nécessaires pour voiturer tout cet attirail.

Alors il se mit en chemin pour aller joindre Sylla; et bien loin de hâter sa marche, de chercher à la cacher, il s'arrêtoit partout sur

(*a*) Il étoit né l'an de Rome 647.

(*b*) Ils s'appeloient Ventidius. *A. L. D.*

sa route pour faire le plus de mal qu'il pouvoit aux ennemis, et pour exciter toutes les villes où il passoit, à se révolter contre Carbon. Enfin, trois des capitaines du parti contraire, Carinnas, Cœlius et Brutus, marchèrent en même temps contre lui, non pour l'attaquer de front et tous ensemble, mais pour l'envelopper en l'attaquant par trois différents endroits avec trois armées, dans l'espérance qu'ils l'enleveroient facilement.

Pompée ne fut point effrayé; mais rassemblant toutes ses forces, il alla d'abord tomber sur l'armée de Brutus, à la tête de sa cavalerie, qu'il fit donner la première. La cavalerie des ennemis, qui étoit Gauloise, soutint le premier choc; mais Pompée s'attachant à celui qui la commandoit, et qui paroissoit le plus brave et le plus fort de la troupe, il le prévint si heureusement, qu'il le perça de sa lance, et le jeta à bas de son cheval; tous les autres tournent bride et se renversent sur l'infanterie qu'ils mettent en si grand désordre que tout prend la fuite. Cette déroute jeta la dissension parmi ces trois généraux, qui, ne pouvant s'accorder, se retirèrent chacun de leur côté comme ils purent. En même temps les villes venoient se rendre à Pompée, voyant que la terreur avoit dispersé tous ses ennemis.

La même année, le consul Scipion (*a*) vint aussi pour lui livrer bataille. Mais quand les deux armées furent en présence, avant que l'infanterie des deux côtés en fût venue à lancer le javelot, les soldats de Scipion ayant salué ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion abandonné fut contraint de prendre la fuite. Enfin, Carbon ayant envoyé contre lui quelques compagnies de gens de cheval près de la rivière d'Arsis, Pompée les reçut courageusement, les renversa, et les poursuivant l'épée dans les reins, il les poussa dans des lieux difficiles où la cavalerie ne pouvoit se remuer. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune espérance de se sauver, elle se rendit avec ses armes et ses chevaux.

Sylla n'avoit encore rien appris de tous ces heureux combats; mais au premier bruit qui s'en répandit, et aux premières nouvelles qu'il en eut, craignant pour Pompée qu'il voyoit engagé au milieu de tant d'ennemis et de généraux si redoutables, il se hâta de marcher à lui pour le secourir. Quand Pompée sut qu'il approchoit, il commanda à tous les capitaines de faire prendre les armes à leurs soldats, et de les mettre en bataille, afin que leur général en arrivant trouvât l'ar-

(*a*) C'est L. Cornélius Scipio Asiaticus, qui étoit consul avec C. Norbanus.

mée dans le meilleur état et dans l'appareil le plus brillant. Car il espéroit de lui de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. En effet, lorsque Sylla le vit qui s'avançoit au devant de lui, et qu'il aperçut son armée en si bel ordre, toute composée de très-beaux hommes, et dont la bonne mine étoit encore relevée par la fierté que leur donnoient tant de glorieux succès, ravi il descendit de cheval; et Pompée l'ayant approché et salué du titre d'IMPERATOR, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui étoient présents, et qui ne s'attendoient pas que Sylla communiqueroit à un jeune homme, qui n'étoit pas encore de l'ordre du sénat, ce grand titre pour lequel il faisoit la guerre aux Scipions et aux Marius. La manière dont il vécut avec lui dans la suite, et les traitements qu'il lui fit, répondirent à ce premier accueil et à ces premières caresses; car lorsque Pompée arrivoit aux lieux où il étoit, il se levoit devant de lui, et ôtoit de dessus sa tête le pan de sa robe dont il se couvroit; ce qu'il ne faisoit pas facilement pour tout autre, quoiqu'il eût autour de lui beaucoup d'officiers aussi considérables par leur valeur, que distingués par leur noblesse.

Pompée ne s'enorgueillit point de tous ces

onneurs; au contraire, Sylla ayant voulu envoyer dans la Gaule, pour y commander la place de Métellus qui y étoit, et qui paroissoit n'y avoir fait aucun exploit qui répondît aux grandes forces qu'il avoit à ses ordres, il lui répondit : « Qu'il n'étoit ni honnête ni juste qu'il allât ôter le commande-
« ment de l'armée à un capitaine plus âgé
« que lui et d'une grande réputation; mais
« que, si Métellus le vouloit, et qu'il le priât
« d'aller lui aider à conduire cette guerre,
« il iroit volontiers [9]. » Métellus ayant agréé la proposition, et lui ayant écrit de venir, il entra dans la Gaule, où il fit en son particulier des actions admirables; et par sa présence, il ranima et réchauffa la valeur et l'audace de Métellus, que l'âge avoit presque éteintes, comme on dit que le fer embrasé et fondu, versé sur celui qui est froid et dur, l'amollit et le fond plus promptement que le feu même. Mais lorsqu'un athlète est parvenu à primer dans les jeux et les assemblées, et qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grèce, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans son enfance, et on ne les met pas en ligne de compte; j'ai fait de même des grands faits d'armes que Pompée exécuta alors, quelque grands et ad-

mirables qu'ils soient par eux-mêmes, parce qu'ils sont comme ensevelis sous le nombre et la grandeur des derniers, et j'ai évité d'y toucher, de peur que, si je m'arrêtois à décrire en détail ses premières actions, je ne fusse obligé de passer légèrement sur les autres qui sont très-grandes, et sur tous les événements de sa vie, qui marquent le mieux les mœurs de ce personnage, et qui font le mieux connoître son naturel.

Après que Sylla se fut rendu maître de l'Italie (*a*), et qu'il eut été déclaré dictateur, il récompensa tous les autres capitaines et généraux, en les comblant de richesses, en les avançant aux plus grands honneurs et aux premières dignités, et en leur accordant à tous libéralement et avec joie tout ce qu'ils lui demandoient. Mais pour Pompée, comme il admiroit particulièrement sa vertu et ses grandes qualités, et qu'il le croyoit un grand appui et un puissant secours pour ses desseins et pour la sûreté de ses affaires, il résolut, à quelque prix que ce fût, d'en faire son allié. Sa femme Métella entre dans ses vues, et tous deux ensemble, ils persuadent à Pompée de répudier Antistia, et d'épouser Emilie, petite-

(*a*) Ce fut l'an de Rome 675, 80 ans avant l'ère chrétienne.

fille de Sylla, par Métella sa fille, femme de Scaurus, laquelle étoit déjà mariée, et actuellement enceinte.

Ce mariage, dicté par la tyrannie, étoit plus convenable aux temps malheureux de Sylla, qu'aux mœurs et à la vie de Pompée. Car quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte de la maison de son premier mari, vivant encore, dans celle du second, et Antistia chassée honteusement et impitoyablement, quoiqu'alors privée d'un père qui venoit d'être tué, même pour ce mari qui la répudioit d'une manière si indigne? Car Antistius fut tué dans le sénat, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla à cause de Pompée son gendre. La mère d'Antistia ne pouvant supporter un si grand affront, se fit mourir elle-même, et cette mort fut comme un épisode de la tragédie de ces malheureuses noces, aussi bien que celle d'Emilie, qui mourut bientôt en couches dans la maison de Pompée.

On apprit dans le même temps (*a*) à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile, qu'il s'y fortifioit, et qu'il vouloit faire de cette île la retraite et l'asile de tous ceux qui restoient du parti opposé à Sylla; que Carbon croisoit tout autour avec une puissante flotte;

(*a*) La même année.

que Domitius étoit passé en Afrique, et que tous les plus illustres personnages qui avoient pu échapper aux proscriptions, chassés de Rome et fugitifs, s'étoient jetés de ce côté-là. Pompée envoyé contre eux avec une grosse armée, n'eût pas plutôt paru, qu'il fit abandonner la Sicile à Perpenna, il soulagea les villes qui avoient été extrêmement foulées, et les traita toutes avec beaucoup d'humanité, excepté les Mamertins qui habitoient la ville de Messine, et qui refusoient de comparoître devant son tribunal, et de reconnoître sa juridiction, alléguant que c'étoit un de leurs anciens priviléges qui leur avoit été accordé par les Romains : « Ne cesserez-vous « point, leur dit Pompée, de nous alléguer « vos lois et vos priviléges, à nous qui por- « tons l'épée ? » Il parut aussi qu'il insulta trop inhumainement aux malheurs de Carbon ; car si c'étoit une nécessité, comme ce l'étoit peut-être, de le faire mourir, il falloit le faire dès qu'il l'eut pris, et toute la haine de l'action seroit tombée sur celui qui en avoit donné l'ordre ; au contraire, Pompée fit amener devant lui, chargé de chaînes, un des Romains les plus illustres, qui avoit eu trois fois les honneurs du consulat ; du haut de son tribunal, il le jugea lui-même, malgré la douleur et le dépit qui éclatoient sur

le visage de tous les assistants, et ordonna ensuite qu'on l'emmenât pour l'exécuter. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit l'épée nue pour lui trancher la tête, on dit qu'il demanda à se retirer un moment à l'écart, pour un besoin qui le pressoit.

Caïus Oppius [10], ami de César, écrit que Pompée traita aussi fort inhumainement Quintus Valérius : comme il savoit qu'il étoit homme de lettres et que peu de gens pouvoient lui être comparés pour la profondeur et l'étendue du savoir, quand on l'eut amené en sa présence, il le tira en particulier, se promena long-temps avec lui ; et après qu'il l'eut bien questionné, et qu'il eut appris tout ce qu'il vouloit savoir, il commanda à ses satellites de l'emmener et de le faire mourir. Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de César, il faut le recevoir avec grande défiance, et ne le croire qu'avec beaucoup de circonspection [11]. Il est certain que Pompée fut forcé de punir tous ceux des ennemis de Sylla qui se trouvèrent les plus apparents et les plus connus, et qui furent pris au su de tout le monde ; mais pour ceux qui purent se cacher, il fit semblant de ne pas le savoir, et n'en fit aucune recherche ; il y en eut même qu'il renvoya ou qu'il laissa échapper. Ayant résolu de châtier la ville des

Himéréens, qui avoit embrassé le parti de ses ennemis, Sthénis, un des orateurs d'Héméra, lui demanda la permission de parler, et lui dit, « Qu'il feroit une chose très-in-« juste, si, laissant le coupable, il faisoit « périr les innocents ». Pompée lui demanda qui étoit ce coupable dont il vouloit parler : « C'est moi, lui répondit Sthénis, moi qui « ayant gagné mes amis par la persuasion, et « employé contre mes ennemis la force, les « ai portés à faire ce qu'ils ont fait ». Pompée, ravi de la franche liberté, de l'audace et de la magnanimité de cet homme, lui pardonna son crime à lui le premier, et le remit ensuite en sa faveur à tous les autres. Ayant été informé que ses soldats commettoient beaucoup de désordre dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, et tous ceux qui ne conservèrent pas ce cachet entier furent punis [12].

Pendant qu'il exécutoit toutes ces choses en Sicile, et qu'il y faisoit ces réglements, il reçut un décret du sénat et des lettres de Sylla, qui lui ordonnoient de passer en Afrique, pour faire la guerre avec toutes ses forces à Domitius qui avoit assemblé une armée beaucoup plus puissante que celle qu'avoit Marius, lorsqu'il passa d'Afrique en Italie, et qu'il se rendit maître des affaires des Romains, devenu de fugitif tyran insup-

portable. Pompée, ayant donc préparé avec célérité tout ce qui étoit nécessaire pour cette guerre et ses équipages, laissa en Sicile Memmius, mari de sa sœur, pour y commander, et partit avec cent vingt vaisseaux de charge, qui portoient ses provisions de bouche, ses armes, son argent, ses machines et tous ses bagages. Dès que sa flotte fut abordée, partie à Utique et partie à Carthage [13], sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui, et il avoit alors six légions entières. On raconte qu'il lui arriva là une aventure fort plaisante. Quelques-uns de ses soldats trouvèrent, dit-on, un trésor qu'ils partagèrent, et ils eurent chacun une grosse somme. Le bruit s'en étant répandu, tous les autres soldats crurent que ce lieu étoit plein de richesses que les Carthaginois y avoient autrefois enterrées dans le temps de leurs malheurs. Il ne fut pas au pouvoir de Pompée de se servir de ses soldats pendant plusieurs jours; ils étoient tous occupés à chercher des trésors; de sorte que lui-même en se promenant ne faisoit que rire et se moquer de voir tous ces milliers d'hommes travailler sans relâche à fouiller ces champs, et les renverser de fond en comble, jusqu'à ce qu'enfin lassés de ce travail inutile, ils lui dirent, « Qu'ils les menât où il vou-

« droit, qu'ils avoient assez porté la peine de « leur sottise ».

Domitius vint à sa rencontre, et se mit en bataille devant lui; mais, comme il étoit séparé des ennemis par une grande fondrière très-escarpée et très difficile à passer, et que dès le matin il tomba une grosse pluie accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il seroit impossible de combattre, et ordonna qu'on pliât bagage et qu'on se retirât. Mais Pompée, au contraire, tirant de ce temps-là une occasion favorable pour lui, le suivit vivement, et passa la fondrière. Les soldats de Domitius, dans le désordre et dans la confusion où ils se trouvoient, n'étant ni tous ensemble ni bien rangés, soutinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur poussât la pluie contre le visage. Cet orage ne laissoit pas d'incommoder aussi beaucoup les Romains, qui ne pouvoient ni se bien voir, ni se distinguer les uns les autres; de sorte que Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parce qu'il ne répondoit pas assez promptement à un soldat qui, ne le reconnoissant point, lui demandoit le mot. Enfin, Pompée renversa les ennemis, et en fit un grand carnage; car il ne s'en sauva que trois mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses soldats

saluèrent du titre d'IMPERATOR; mais il
ur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur
andis que le camp des ennemis subsisteroit,
t que, s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il
alloit auparavant abattre ces retranchements.
ussitôt tous ses soldats se précipitent en
oule pour les assaillir; et Pompée, pour ne
lus être exposé au danger qu'il venoit d'évi-
ter, combattit sans casque. Le camp des en-
nemis est forcé et pris, et Domitius lui-même y
est tué. D'abord la plupart des villes ouvrent
leurs portes, et celles qui voulurent se dé-
fendre furent prises d'assaut. Il fit aussi pri-
sonnier le roi Iarbas, qui avoit embrassé le
parti de Domitius, et il donna son royaume à
Hiempsal. Mais voulant encore mieux pro-
fiter de sa fortune, et de la valeur et de la
bonne volonté de ses troupes, il entra dans
la Numidie, où il avanca plusieurs journées,
domtant et assujettissant tout ce qui étoit sur
son passage, et rendant encore la puissance
des Romains terrible et redoutable à ces Bar-
bares qui commençoient à la mépriser. Il di-
soit même qu'il ne falloit pas laisser les bêtes
sauvages répandues dans ces vastes déserts de
l'Afrique, sans leur faire éprouver la force et
la fortune des Romains. Pour cet effet, il passa
quelques jours à la chasse des lions et des
éléphants; et il ne fut en tout que quarante

jours à défaire les ennemis, à reconquérir l'Afrique, et à régler tout ce qui regardoit les rois du pays, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congédier son armée, et d'attendre là avec une seule légion le capitaine qu'on lui envoyoit pour successeur. Cet ordre le piqua sensiblement, et il supportoit cet affront avec grande impatience sans en rien témoigner; mais ses troupes firent hautement éclater leur indignation, jusque-là que Pompée les priant de se retirer et de s'embarquer pour l'Italie, elles se repandirent en injures contre Sylla, et protestèrent qu'elles ne l'abandonneroient jamais, et qu'elles ne souffriroient point qu'il se fiât à un tyran. D'abord Pompée tâcha de les adoucir et de les ramener; mais ne pouvant y réussir, il descendit de son tribunal, et se retira dans sa tente, fondant en larmes. Ses soldats allèrent aussitôt le reprendre et le reportèrent sur son tribunal où ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de ne pas quitter le commandement, et lui à les conjurer d'obéir et de ne pas exciter de révolte. Comme ils continuoient leurs instances et leurs cris, il leur dit d'un ton ferme, « Que, s'ils vouloient le

forcer, il se tueroit lui-même [14] »; et avec cette menace, il eut encore beaucoup de peine à les apaiser.

La première nouvelle que Sylla reçut, fut que Pompée s'étoit révolté contre lui : sur quoi il dit à ses amis qui étoient présents : « C'est donc ma destinée d'avoir, sur mes « vieux jours, à combattre contre des en- « fants » ; ce qu'il disoit à cause de Marius, qui, encore tout jeune, lui avoit donné beaucoup d'inquiétude, et l'avoit réduit à courir de très-grands dangers. Mais ayant été informé de la vérité, et averti d'ailleurs que tout le peuple recevoit Pompée avec de grands honneurs, et alloit au-devant de lui pour l'accompagner avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il se piqua de surpasser tous les autres; et allant à sa rencontre, il l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable affection, le salua tout haut du surnom de *Grand*, et voulut que tous ceux qui l'accompagnoient lui donnassent le même titre. D'autres disent que ce surnom lui avoit déjà été donné en Afrique par toute l'armée, mais qu'il ne fut reçu généralement que quand il fut autorisé par Sylla. Il est certain que pour lui il fut le dernier à le prendre, et qu'il ne se le donna que long-temps après, lorsqu'il fut envoyé proconsul en Espagne contre Ser-

torius. Car ce fut alors seulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ses lettres et de toutes ses ordonnances, *Pompée-le-Grand*, ce titre ne pouvant plus exciter contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoutumé. A cette occasion, il est juste de louer et d'admirer les anciens Romains, qui n'honoroient pas de ces grands surnoms et de ces titres magnifiques les vertus guerrières seulement, mais aussi les vertus civiles et politiques; car il y eut deux hommes que le peuple honora de ce surnom de *Maximus*, c'est-à-dire *très-grand*. L'un fut Valérius[15], pour avoir rétabli l'union et la concorde entre le sénat et lui; et l'autre, Fabius Rullus, pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis, qui, par leurs grandes richesses, s'étoient fait élire sénateurs [16].

Dès que Pompée fut arrivé à Rome, il demanda le triomphe; mais Sylla s'y opposa, alléguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit préteur ou consul [17]; que par cette raison, le premier Scipion, après avoir défait les Carthaginois en Espagne, dans plusieurs batailles plus glorieuses, ne demanda pourtant pas les honneurs du triomphe, parce qu'il n'étoit ni consul ni préteur. Il ajouta que si Pompée, qui n'avoit pas encore de barbe, et qui, à cause de sa jeunesse, n'étoit

pas encore admis dans le sénat, entroit triomphant dans la ville, cela rendroit sa puissance odieuse et suspecte, et attireroit sur Pompée une envie furieuse pour un honneur si prématuré et si excessif. Voilà les raisons dont Sylla se servoit contre Pompée, témoignant ouvertement qu'il ne souffriroit jamais qu'il triomphât, qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces, et qu'il réprimeroit cette ambition si déplacée, s'il s'y opiniâtroit. Mais Pompée ne s'étonna ni de ses raisons ni de ses menaces; il le pria seulement de considérer que « beaucoup plus de gens adorent le soleil le« vant que le soleil couchant », pour faire entendre que sa puissance ne faisoit que croître et augmenter tous les jours, au lieu que celle de Sylla alloit toujours diminuant et dépérissant. Sylla ne l'avoit pas bien entendu, mais voyant au visage et aux gestes des autres qu'ils étoient dans l'admiration, il demanda ce que Pompée avoit dit; et l'ayant su, étonné de la grande audace de ce jeune homme, il s'écria par deux fois: « Qu'il triomphe, qu'il « triomphe ». Et comme la plupart en étoient irrités et indignés par une noire jalousie, Pompée, pour leur faire plus de dépit, résolut de triompher sur un char traîné par quatre éléphants; car il en avoit amené plusieurs d'Afrique qu'il avoit pris sur les rois

vaincus. Mais la porte s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et entra sur un char traîné par quatre chevaux. Ses soldats, qui n'avoient pas obtenu tout ce qu'ils avoient espéré, voulurent lui nuire et troubler son triomphe; mais il dit qu'il s'en soucioit fort peu, et qu'il y renonceroit plutôt que de s'abaisser à les flatter. Sur quoi Servilius (*a*), un des plus considérables personnages de Rome, et un de ceux qui s'étoient le plus opposés à son triomphe, dit publiquement : « Je reconnois à cette heure que Pompée « est véritablement grand, et digne du « triomphe ».

Il étoit évident que s'il eût voulu alors, il eût été facilement admis dans l'ordre des sénateurs; mais il ne témoigna nul empressement pour cela par un raffinement d'ambition; car on dit qu'il cherchoit la gloire dans ce qu'il y avoit de plus extraordinaire et de plus inouï. Il n'auroit été ni bien extraordinaire ni bien surprenant que Pompée eût été sénateur avant l'âge, mais il étoit fort étrange et par conséquent fort glorieux qu'il triomphât avant que d'être sénateur. Ce triomphe même ne lui servit pas peu à gagner de plus en plus l'affection du peuple; car tous les Romains

(*a*) C'est P. Servilius Vatia Isauricus, qui fut consul deux ans après.

urent ravis de voir qu'après un si grand honneur, il ne dédaignoit pas de comparoître avec les autres chevaliers aux revues, et de subir l'inspection des censeurs.

Sylla, au contraire, étoit très fâché, et avoit un secret dépit de voir ce haut degré de gloire et de puissance où il s'élevoit; mais la honte l'empêchant de s'y opposer, il se tint en repos, jusqu'à ce que, par force et malgré lui, Pompée eût fait parvenir un Lépidus [18] au consulat, en l'aidant de ses brigues, et en lui procurant la faveur du peuple par son grand crédit. Alors il ne put plus se contenir; et le voyant passer comme il s'en retournoit de l'élection au travers de la place, suivi d'une foule de gens qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adressa la parole, et lui dit : « Jeune homme, je vois que « tu es tout fier de ta victoire; aussi est-ce « un grand et bel exploit d'être parvenu par « tes intrigues auprès du peuple, à faire que « Lépidus, le plus méchant de tous les hom- « mes, ait été nommé consul avant Catulus, « qui est le citoyen le plus vertueux de « Rome. Je t'avertis qu'il n'est plus temps « pour toi de dormir ni de reposer, mais de « bien veiller à tes affaires; car tu t'es attiré « un adversaire beaucoup plus fort que toi ». Ce fut surtout dans son testament que Sylla

témoigna la mauvaise volonté qu'il avoit pour Pompée; car il y fit des legs à tous ses amis; il y nomma des tuteurs pour son fils, et il ne dit pas un seul mot de Pompée : ce que celui-ci supporta pourtant avec beaucoup de douceur et de patience, jusque-là que Lépidus et quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, et que son convoi ne se fît publiquement avec les cérémonies accoutumées, il accourut au secours du défunt, et procura à ses funérailles la gloire et la sûreté.

Aussitôt après la mort de Sylla, on vit l'effet de ses prédictions; car Lépidus voulut s'emparer de toute sa puissance, non point par des voies détournées, mais en prenant ouvertement les armes et en rallumant les restes des anciennes factions de Marius, que Sylla n'avoit pu entièrement éteindre, et dont il se fortifia. Catulus, son collègue au consulat, qui avoit pour lui la meilleure et la plus saine partie du sénat et du peuple, étoit véritablement dans une grande estime pour sa sagesse et pour sa justice, et passoit pour le plus grand des Romains; mais il paroissoit plus propre au gouvernement civil, qu'à être à la tête des armées et à conduire des guerres, et les affaires demandoient Pompée. C'est pourquoi celui-ci ne délibéra pas long-

-mps quel parti il devoit suivre; abandonnant Lépidus, il se jeta du côté des gens de ien, et fut d'abord nommé général de l'armée u'on envoyoit contre Lépidus, qui avoit éjà subjugué une grande partie de l'Italie, et ui tenoit toute la Gaule en deçà des Alpes vec l'armée de Brutus.

Dès que Pompée se fut mis en campagne, l vainquit facilement tout ce qui se présenta; nais il fut long-temps devant Mutine (*a*), que Brutus défendoit. Cependant Lépidus se porta secrètement vers Rome; et campé devant ses murailles, il demandoit un second consulat en effrayant ceux qui étoient dans la ville, avec une troupe de gens qu'il avoit ramassés de tous côtés. Mais cette frayeur fut bientôt dissipée par des lettres qu'on reçut de Pompée, qui mandoit qu'il avoit terminé cette guerre sans combat. Car Brutus, soit qu'il eût trahi son armée, ou que son armée l'eût trahi, se rendit à Pompée, qui lui donna une escorte de cavalerie pour le conduire à une petite ville près du Pô, et qui le lendemain envoya Géminius, avec ordre de le tuer,

(*a*) Ville située entre les fleuves Scultenna à droite, et Gabellus à gauche, dans la partie de l'Italie appelée *Gaule Cispadane*, c'est-à-dire en-deçà du Pô. *A. L. D.*

ce qu'il fit; action dont Pompée fut généralement blâmé. Car, d'abord après ce changement si peu attendu, il écrivit au sénat que Brutus se rendoit volontairement à lui, et le surlendemain il écrivit d'autres lettres pour accuser Brutus, qu'il avoit fait tuer. Ce Brutus étoit père de celui qui, avec Cassius, tua César; mais ce fils fut bien différent du père; car il sut faire la guerre avec plus de courage, et mourir plus généreusement, comme nous l'avons écrit dans sa vie [19]. Lépidus donc, forcé d'abandonner l'Italie, se retira dans l'île de Sardaigne, où il mourut d'une maladie causée par la douleur, non de voir la ruine de ses affaires et de sa fortune, mais d'avoir appris par une lettre qui tomba entre ses mains, que sa femme s'étoit déshonorée par un adultère.

Cependant Sertorius, qui étoit un capitaine bien différent de Lépidus, avoit occupé l'Espagne. et s'étoit rendu terrible aux Romains, qu'il menaçoit de la dernière ruine; car tous les restes des guerres civiles s'étoient rassemblés autour de lui comme autant de fluxions qui, se jetant toutes sur une partie, forment une maladie très-dangereuse. Il avoit déjà défait plusieurs capitaines qui n'étoient pas des plus habiles ni des plus expérimentés;

et il étoit alors aux prises avec Métellus Pius (a), homme de grande réputation, grand capitaine et brave de sa personne; mais qui, à cause de son grand âge, paroissoit trop lent pour saisir les moments favorables que la guerre présente, et hors d'état de profiter des occasions. Sertorius, par sa vivacité et par son activité, les lui ravissoit toujours, en se présentant à tous moments devant lui avec la dernière audace, lorsqu'il s'y attendoit le moins, en l'attaquant plutôt en chef de brigands qu'en général d'armée, et en troublant par des embûches fréquentes, par des alarmes continuelles, et par des courses soudaines et imprévues, ce général qui étoit, comme un athlète, accoutumé à des combats réglés, et qui ne savoit mener que des troupes pesamment armées, ni combattre que de pied ferme en bataille rangée, et à jour assigné.

Dans cette conjoncture, Pompée, qui avoit encore toute son armée à sa disposition, voulut en profiter, et mit tout en œuvre pour obtenir qu'on l'envoyât en Espagne au secours de Métellus. Catulus eut beau lui ordonner de licencier ses troupes, il refusa de lui obéir, et se tint en armes autour de la ville, trouvant toujours de nouveaux prétextes pour demeurer armé, jusqu'à ce qu'on

(a) Q. Cæcilius Metellus Pius.

lui eût donné le commandement qu'il demandoit. Ce fut Philippe qui ouvrit le premier l'avis; et l'on dit qu'à cette proposition faite dans le sénat, un des sénateurs lui demanda, tout étonné, s'il pensoit bien sérieusement qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul. « Non seulement pour le consul, « repartit brusquement Philippe, mais pour « les consuls »; voulant faire entendre par-là, que les deux consuls étoient des gens sur lesquels il n'y avoit rien à compter, et incapables de conduire cette guerre.

Pompée ne fut pas plutôt arrivé en Espagne, que les esprits, flattés par de nouvelles espérances, comme cela ne manque jamais à la vue d'un nouveau général de réputation, changent en sa faveur; et tous les peuples qui n'étoient pas solidement attachés aux intérêts de Sertorius, se révoltent contre lui. Sertorius, piqué des progrès de ce jeune homme, s'emporta contre lui à des paroles fières et insolentes, et dit « qu'il n'emploie« roit que les verges et la férule contre cet « enfant, s'il ne craignoit cette vieille », voulant parler de Métellus. Cependant la crainte qu'il avoit de Pompée l'obligea à se tenir mieux sur ses gardes et à faire la guerre avec plus de précaution. Car Métellus, ce qu'on n'auroit jamais cru, menoit une vie dé-

réglée, et s'abandonnoit à toutes sortes de délices et de voluptés; tout d'un coup il s'étoit fait en lui un changement si extraordinaire, que sa première simplicité et son ancienne frugalité avoient dégénéré en un luxe prodigieux, et en une dépense excessive. Ces désordres de Métellus attirèrent à Pompée l'amour et la bienveillance de tout le monde, et augmentèrent la bonne opinion qu'on avoit de lui. On voyoit que, quoiqu'il fût déjà fort tempérant dans sa manière de vivre ordinaire, il ne laissoit pas d'en retrancher tous les jours encore ce qui lui paroissoit superflu; car naturellement il étoit d'une tempérance et d'une sagesse fort grande, et très-réglé dans tous ses désirs.

Cette guerre fut variée dans ses événements; mais de tous les échecs qui arrivèrent à Pompée, aucun ne l'affligea si sensiblement que la prise de la ville de Lauron (*a*), dont Sertorius se rendit maître à sa vue. Pompée croyoit le tenir enfermé, et, sur cela, il lui étoit même échappé quelques paroles pleines de vanité; mais tout d'un coup il se trouva enveloppé lui-même; et n'osant faire aucun mouvement, il eut le déplaisir de voir brûler la ville en sa présence sans pouvoir la secourir. Bientôt après, il eut sa

(*a*) Ville de l'Espagne tarraconoise.

revanche, car il défit en bataille rangée, près de Valence, Hérennius et Perpenna, deux officiers distingués, qui, s'étant retirés auprès de Sertorius, lui servoient de lieutenants, et il leur tua dix mille hommes. Enflé de ce succès et ne formant plus que de grands projets, il se hâta de marcher contre Sertorius, afin que Métellus ne pût avoir part à sa victoire. Les deux armées en vinrent aux mains près de la rivière de Sucron [20], comme le jour étoit près de finir, car l'un et l'autre se pressoient également d'en venir à une bataille, de peur que Métellus ne survînt; Pompée pour combattre seul, et Sertorius pour n'avoir à combattre qu'un général. Le succès fut douteux : il y eut des deux côtés une aile victorieuse; mais des généraux, Sertorius fut celui qui remporta le plus d'honneur; car à la tête de l'aile qu'il commandoit, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Quant à Pompée, un cavalier démonté, homme d'une taille avantageuse, s'étant attaché à lui, ils se chargèrent tous deux avec furie, et se portèrent de grands coups. Enfin, leurs épées croisées glissèrent sur leurs mains avec un succès très-différent; l'épée du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Pompée, et celle de Pompée abattit la main de son ennemi. Dans ce moment, Pompée se trouva enve-

loppé d'une foule de Barbares, tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite; mais il se sauva de ce danger contre toute espérance, en abandonnant aux ennemis son cheval qui avoit un harnois d'or et qui étoit couvert d'ornements de très-grand prix; car pendant que les Barbares partageoient ce riche butin, et qu'ils se battoient entre eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa. Le lendemain dès la pointe du jour, ils se remirent tous deux en bataille pour assurer la victoire que l'un et l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étant déjà engagé, Métellus arrive, ce qui oblige Sertorius à se retirer en désordre; car son armée étoit accoutumée à se dissiper ainsi dans un moment, et à se rassembler de même; de sorte que Sertorius se trouvoit souvent seul, errant dans la campagne, et un moment après il reparoissoit avec cent cinquante mille combattants, comme un torrent qui, après avoir été à sec, se retrouve grossi tout d'un coup par les pluies ou par une fonte soudaine de neige.

Après le combat si heureusement terminé par la retraite de Sertorius, Pompée va au-devant de Métellus. Quand il fut assez près de lui, il ordonna à ses licteurs de baisser les faisceaux, pour faire honneur à celui qui lui

étoit supérieur en dignité. Métellus ne voulut jamais le permettre ; et en toute occasion, il le traita avec toutes sortes d'égards, ne s'arrogeant aucune distinction, ni comme consulaire, ni comme son ancien. Le seul privilége qu'il conserva, ce fut de donner le mot quand ils campoient ensemble ; mais le plus souvent ils avoient des camps séparés ; car leur ennemi, qui étoit vif et remuant, et qui en un moment se faisoit voir en différents lieux, et les attiroit incessamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de se séparer et de diviser leurs forces. Enfin, en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne, en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de leurs gouvernements, et les força à se retirer dans d'autres provinces, pour y trouver des subsistances. Cependant Pompée, qui avoit employé et consumé pour cette guerre la plus grande partie de son bien, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent pour payer ses troupes, sinon qu'il s'en retourneroit en Italie avec son armée. Lucullus, alors consul, et ennemi déclaré de Pompée, briguant le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre Mithridate, pressa autant qu'il put l'envoi de cet argent, de crainte qu'en le refusant, il ne fournît un prétexte à Pompée de laisser là Sertorius, et de

tourner toute son ambition contre Mithridate, dont la défaite lui seroit plus glorieuse, et paroissoit moins difficile.

Sur ces entrefaites, Sertorius fut tué (*a*) en trahison par ses officiers mêmes, à la tête desquels étoit Perpenna, qui, après sa mort, voulut le remplacer, parce qu'il avoit la même armée, les mêmes moyens, et les mêmes appareils de guerre; mais il n'avoit pas le même talent pour les employer. Pompée, qui s'étoit mis aussitôt en campagne, ayant été informé que Perpenna étoit fort embarrassé, et ne savoit où il en étoit, lui détacha, comme une amorce pour le combat, dix cohortes, auxquelles il ordonna de s'étendre dans la campagne, et de se disperser le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller sur-le-champ charger ces troupes dispersées, et de les poursuivre; mais alors Pompée, qui l'attendoit en bataille, parut tout-à-coup, l'attaqua, le mit en désordre, et le défit entièrement. La plupart de ses capitaines et officiers furent tués sur la place; Perpenna même fut pris et mené à Pompée, qui le fit mourir. Et en cela, il ne faut pas l'accuser d'avoir manqué de reconnoissance, et d'avoir oublié tous les grands

(*a*) Il ne fut tué que trois ans après le consulat de Lucullus.

services qu'il avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent; mais au contraire, il faut le louer de n'avoir écouté en cette occasion que sa magnanimité, et d'avoir suivi un conseil qui fut le salut de la république. Car Perpenna ayant en son pouvoir tous les papiers de Sertorius, faisoit voir des lettres des premiers et des plus puissants de Rome, qui, ne cherchant qu'à remuer dans l'état, et à changer la forme du gouvernement, appeloient Sertorius en Italie. Pompée craignant donc que ces lettres, venant à être publiques, n'allumassent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre, fit mourir Perpenna sur-le-champ, et brûla ces lettres sans les lire. Il fit encore quelque séjour en Espagne, jusqu'à ce qu'il eût achevé d'apaiser les troubles et de calmer et de dissiper les émotions qui auroient pu rallumer la guerre; après quoi il ramena son armée en Italie, où il arriva fort à propos, comme la guerre des esclaves étoit dans sa plus grande force.

A l'approche de Pompée, Crassus, à qui on avoit donné la conduite de cette guerre, se hâta de donner la bataille, et montra alors plus d'ambition que de prudence: Il réussit cependant, car il tua douze mille trois cents de ces esclaves; mais malgré sa prévoyance

et sa diligence, la fortune voulut que Pompée eût part à la gloire de ce grand succès. Elle fit que cinq mille de ces esclaves échappés du combat, tombèrent entre ses mains ; il les tailla tous en pièces ; et sur-le-champ, pour prévenir Crassus, il écrivit au sénat, « que « véritablement Crassus avoit défait en bataille « rangée les gladiateurs, mais que lui, il « avoit arraché jusqu'à la dernière racine de « cette guerre [21] » ; ce que les Romains aimoient à entendre et à dire eux-mêmes, à cause de l'amour et de la bienveillance qu'ils avoient pour lui, et qui étoit si grande, que même sur tout ce qui s'étoit passé en Espagne, et sur la défaite de Sertorius, il n'y avoit personne qui osât dire, fût-ce en plaisantant, que tout autre que Pompée y eût pris part.

Cependant, malgré cette haute estime qu'on avoit pour lui, et cette grande attente qu'il avoit excitée de lui-même, on ne laissoit pas d'avoir quelque soupçon et quelque crainte qu'il ne refusât de licencier ses troupes, et qu'il ne retînt son armée pour s'élever par les armes à la souveraine puissance, et pour usurper une domination pareille à celle de Sylla [22]. C'est pourquoi ceux qui par crainte alloient au-devant de lui sur les chemins pour le saluer et pour le féliciter de son heu-

reux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection. Mais après qu'il eut dissipé ce soupçon, en déclarant qu'après son triomphe il congédieroit son armée, ses envieux n'eurent d'autre prétexte pour le calomnier, que de dire qu'il étoit plus porté pour le peuple que pour le sénat, et qu'après que Sylla avoit abattu et ruiné toute l'autorité et la puissance des tribuns, il avoit résolu de les relever et de les rétablir pour faire plaisir au peuple, et pour gagner par là sa faveur. Et cela étoit vrai, car il n'y avoit rien que le peuple romain désirât avec tant de fureur, et avec tant d'impatience, que de voir rétablir l'autorité du tribunat. De sorte que Pompée regardoit comme une très-grande fortune pour lui d'avoir trouvé le temps favorable d'exécuter ce dessein, persuadé que jamais il ne trouveroit une autre grâce si grande à faire aux Romains, pour reconnoître l'affection dont ils lui donnoient tant de marques, si quelqu'autre pouvoit le prévenir.

Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le consulat [23], ces deux honneurs ensemble ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable; mais ce qu'on prit pour le témoignage le plus illustre de sa gloire et de sa grandeur, fut

ue Crassus, qui étoit le plus riche, le plus loquent et le plus grand personnage de tous eux qui se mêloient du Gouvernement, et ui méprisoit même Pompée, et tous les nagistrats de la république, n'osa pourtant amais briguer le consulat, qu'après en avoir lemandé la permission à Pompée, et imploré a protection. Pompée en fut très-satisfait, ar il y avoit long-temps qu'il cherchoit une ccasion de lui faire plaisir, et d'avoir avec ui quelque liaison d'affaires et d'amitié; de orte qu'il brigua en sa faveur avec beaucoup l'empressement, et sollicita très-vivement e peuple de lui accorder cette grâce, l'assuant qu'il ne lui auroit pas moins d'obligation le lui avoir donné Crassus pour collègue, ue du consulat même dont il l'avoit honoré.

Cependant dès qu'ils eurent tous deux été nommés consuls, ils furent opposés l'un à 'autre, et brouillés entièrement sans pouvoir amais s'accorder [24]. Crassus avoit plus d'autorité dans le sénat, et Pompée plus de crédit parmi le peuple; car il lui avoit rendu le tribunat, et il avoit souffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût encore par une loi expresse, transféré aux chevaliers [25]. De plus, il se rendit lui-même un spectacle très-agréable aux Romains, quand il se présenta publiquement devant les

censeurs, pour demander l'exemption d'aller à la guerre. Car c'étoit anciennement la coutume à Rome, que les chevaliers qui avoient servi le temps porté par la loi, amenassent leur cheval à la place publique, devant deux magistrats qu'on appelle censeurs ; et là, après avoir nommé tous les capitaines et généraux sous lesquels ils avoient servi, et rendu compte de toutes leurs campagnes, ils obtenoient leur congé, et recevoient ou l'honneur ou la honte que méritoient leurs bonnes ou leurs mauvaises actions. Les censeurs Gellius et Lentulus étoient assis alors sur leur tribunal avec les ornements de leur dignité, pour faire passer devant eux les chevaliers en revue, lorsqu'on vit de loin Pompée s'avancer vers la place, précédé par toutes les marques de sa dignité de consul, et menant lui-même son cheval par la bride [26]. Quand il fut assez près pour pouvoir être aperçu des censeurs, il ordonna à ses licteurs, qui portoient devant lui ses faisceaux, de s'ouvrir; et s'approchant du tribunal des magistrats, il présenta son cheval. Tout le peuple étoit dans l'admiration et dans un profond silence; les censeurs eux-mêmes, à cette vue, paroissoient ravis de joie, mais d'une joie mêlée de respect. Alors le plus ancien des censeurs l'interrogea tout haut en ces termes: « Pompée

« le Grand, je vous demande si vous avez fait « toutes les campagnes portées par les ordon- « nances; » Et Pompée répondit aussi à haute voix : « Oui, je les ai faites toutes, et je ne « les ai faites sous d'autre général que sous « moi [27]. » A ces mots le peuple se mit à pousser de grands cris, et il étoit si transporté de joie qu'il ne pouvoit mettre fin à ses acclamations; mais les censeurs s'étant levés, le reconduisirent jusque dans sa maison, pour faire plaisir à une foule innombrable qui le suivoit avec de grands applaudissements.

La fin du consulat de Pompée approchoit, et les différents qu'il avoit avec Crassus, son collègue, n'avoient fait qu'augmenter, lorsqu'un certain Caïus Aurélius, qui étoit de l'ordre des chevaliers, mais qui avoit toujours vécu éloigné des affaires, montant à la tribune un jour d'assemblée, dit devant tout le peuple, que Jupiter lui avoit apparu la nuit pendant son sommeil, et lui avoir ordonné de dire aux consuls : « Qu'ils se gardassent « bien tous deux de sortir de charge avant « que de s'être réconciliés. » Quand il eut ainsi parlé, Pompée se tint de bout sans dire une seule parole, et sans avancer; mais Crassus, courant le saluer le premier et l'embrasser, dit tout haut : « Romains, je crois ne com- « mettre aucune bassesse, ni rien d'indigne

« de moi, de faire toutes les avances à Pompée, « car vous-mêmes vous avez daigné lui don- « ner le surnom de Grand avant qu'il eût de « la barbe, et lui décerner deux triomphes « avant qu'il fût sénateur. » Après s'être ainsi réconciliés, ils déposèrent le consulat.

Crassus continua de vivre comme il avoit toujours fait; mais Pompée évita de plaider; il refusoit beaucoup de causes, abandonnoit peu-à-peu les assemblées, ne paroissoit que rarement en public, et toujours accompagné d'une suite nombreuse. Il n'étoit plus facile de le voir et de lui parler qu'au milieu de la foule; car il prenoit plaisir à se montrer ainsi au milieu d'un grand nombre de courtisans, persuadé que cela lui donnoit un certain air de grandeur et de majesté qui lui attiroit plus de respect, et que pour conserver sa dignité, il falloit ne pas se laisser fréquenter familièrement par des gens d'une condition obscure. Ceux, en effet, qui se sont rendus grands par les armes, et qui ne peuvent se réduire à cette égalité populaire et civile qui règne dans les républiques, courent risque d'être méprisés, quand reprenant la toge, ils veulent être les premiers dans la ville, comme ils l'ont été dans les camps; car ceux qui n'ont pas joué un grand rôle à l'armée, ne peuvent supporter de ne pas tenir au moins dans la ville le pre-

mier rang. Voilà pourquoi, quand ces derniers tiennent dans les assemblées un homme célèbre par ses victoires et par ses triomphes, ils cherchent à le ravaler et à l'humilier; mais si ce même homme leur cède dans la ville le premier rang et le premier degré d'autorité et de puissance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'est acquise par les armes, et lui rendent volontiers tout ce qui lui est dû [28]. Et c'est ce que les affaires qui arrivèrent bientôt après firent assez connoître.

La puissance des pirates commença à se former en Cilicie. Son origine fut d'autant plus dangereuse qu'elle fut long-temps cachée [29]. Le courage et l'audace de ces corsaires augmentèrent considérablement pendant la guerre de Mithridate, par suite de quelques services qu'ils rendirent à ce prince. D'un autre côté, les Romains étant engagés dans leurs guerres civiles, et livrant entre eux de sanglants combats aux portes mêmes de Rome, la mer qui se trouva déserte et sans gardes, les attira peu-à-peu, et leur fit naître l'envie de s'avancer plus qu'ils n'avoient encore fait; de sorte qu'ils ne se contentèrent plus d'enlever seulement ceux qui naviguoient, mais ils attaquoient les îles et les villes maritimes. Ils avoient fait un si grand progrès, que déjà les plus riches, les plus nobles, et ceux qui pas-

soient pour plus sensés que les autres, montoient sur des vaisseaux corsaires, et se joignoient à eux, comme si ce métier fût devenu honorable, et digne de remplir l'ambition d'un Romain. Ils avoient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports et des tours à donner les signaux, toutes bien fortifiées. Partout on voyoit leurs escadres, non seulement remplies de bons rameurs, conduites par d'habiles pilotes, et fournies de vaisseaux d'une vitesse et d'une légèreté qui les rendoient propres à toutes les manœuvres, mais encore si magnifiquement ornées, qu'on étoit plus affligé de leur magnificence, qu'effrayé de leur appareil. Les poupes de leurs galères étoient toutes dorées, leurs tapis de la plus belle pourpre, et leurs rames argentées, comme s'ils eussent fait parade de leur brigandage. On ne voyoit sur toutes les côtes que des tables dressées, et des hommes plongés dans l'ivresse; tout y retentissoit du bruit des instruments de musique : là, c'étoient des officiers principaux faits prisonniers, et ici des villes captives qui comptoient leur rançon, et tout se passoit à la honte de la puissance romaine. Leurs galères montoient à plus de mille, et les villes qu'ils avoient prises, à quatre cents.

Leur audace sacrilége n'épargnoit pas

même les temples, qui jusque-là avoient été inviolables et sacrés. Ils ruinèrent et pillèrent celui d'Apollon Didyméen, à Claros [30]; celui des Cabires, à Samothrace; celui de Cérès [31], dans la ville d'Hermione; celui d'Esculape, à Epidaure; celui de Neptune, dans l'Isthme, à Ténare et dans l'île de Calaurie; celui d'Apollon, dans Actium et dans l'île de Leucade, et celui de Junon à Samos, à Argos et à *Leucanie* [32]. Ils firent aussi les sacrifices barbares qui étoient en usage à Olympe [33], et ils pratiquèrent certaines cérémonies très-mystérieuses et très-secrètes, entre lesquelles étoient celles du dieu Mithrès [34], que l'on a conservées jusqu'à ce jour, et dont ils ont apporté les premiers l'exemple.

Après avoir ainsi insulté les Romains avec le dernier mépris, ils eurent encore l'audace de descendre à terre, et d'infester les grands chemins, où ils commettoient mille brigandages, et ruinoient et détruisoient les maisons de plaisance. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portoient les faisceaux devant eux. Ils prirent aussi la fille d'Antonius [35] qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne, et elle fut obligée de donner une grosse

somme pour sa rançon. Leur insolence monta à un tel point que, joignant la moquerie à l'injure, quand quelqu'un avoit été pris, et qu'il s'écrioit qu'il étoit citoyen Romain, et qu'il disoit son nom, alors, faisant semblant d'être étonnés et saisis de crainte, ils se frappoient les cuisses et tomboient à ses genoux, le priant de leur pardonner. Le prisonnier, les voyant humiliés devant lui, et suppliants, croyoit qu'ils agissoient de bonne foi, d'autant plus même que les uns venoient lui mettre des souliers, les autres l'affubloient d'une grande robe, afin, disoient-ils, qu'il ne pût plus être méconnu. Après l'avoir ainsi joué assez long-temps, et s'en être divertis, ils le conduisoient au milieu de la mer, tiroient une échelle, et lui ordonnoient de descendre et de s'en retourner paisiblement dans sa maison; et celui qui refusoit d'obéir, ils le poussoient eux-mêmes dans la mer, et le noyoient.

Toute la Méditerranée, infestée par ces brigands, étoit fermée à la navigation et au commerce; ce fut là principalement ce qui obligea les Romains, qui manquoient déjà de vivres, et qui craignoient une grande famine, d'envoyer Pompée donner la chasse à ces pirates, et leur enlever l'empire de la mer. Gabinius, un des intimes amis de Pompée[36],

fut celui qui en dressa le décret, par lequel il ne lui attribua pas seulement le commandement des troupes de mer, mais lui donna en termes formels une autorité monarchique, et une puissance souveraine sur tous les hommes, sans être tenu de rendre compte de sa conduite à qui que ce fût. Ce décret lui donnoit un empire absolu sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades. Dans cet espace se trouvoient non seulement la plus grande partie des terres de la domination des Romains, mais encore les nations barbares les plus considérables, et les rois les plus puissants. Outre cela, il lui étoit permis par ce décret de choisir dans le sénat quinze lieutenants pour se soulager, en leur donnant telle portion de son autorité qu'il jugeroit à propos, de prendre chez les trésoriers et les receveurs tout l'argent dont il auroit besoin, et de former une flotte de deux cents galères, avec le pouvoir absolu de lever autant de gens de guerre, de matelots et de rameurs qu'il voudroit.

Ce décret ayant été lu publiquement, le peuple l'approuva et le ratifia avec l'empressement le plus vif: mais les premiers et les plus puissants du sénat, trouvant que cette puissance infinie et presque sans bornes étoit

véritablement au-dessus de l'envie, mais pourtant suspecte, et digne d'inspirer quelque crainte, s'opposèrent à ce décret. Il n'y eut que César seul qui y donna son consentement, non pour obliger Pompée, mais pour s'insinuer par là, dès le commencement, dans les bonnes grâces du peuple, et pour acquérir sa bienveillance. Mais tous les autres s'élevèrent hautement contre Pompée ; et l'un des consuls (a) ayant osé lui dire : « Qu'en imitant « l'ambition de Romulus, il auroit aussi sa « fin malheureuse », il fut en danger d'être déchiré par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre ce décret, le peuple qui l'honoroit et le respectoit, l'écouta paisiblement. Après qu'il eut dit beaucoup de choses en l'honneur de Pompée, sans aucune marque d'envie, il voulut leur conseiller de l'épargner, et de ne pas l'exposer à tant de guerres les unes après les autres : « Car, leur dit-il, « si vous veniez à le perdre, quel autre capi- « taine trouveriez-vous » ? Alors ils se mirent à crier tout d'une voix : *Vous-même.* Catulus voyant donc qu'il ne pouvoit venir à bout de dissuader le peuple, se retira. Roscius se leva après lui pour combattre aussi ce décret, et personne ne daigna l'entendre ; mais sans

(a) L. Calpurnius Piso et Man. Acilius Glabrio étoient alors consuls.

se rebuter, il fit signe des doigts que Pompée ne devoit pas être nommé seul, et qu'il falloit lui donner un second. Le peuple, irrité de cette audace, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui voloit par hasard au-dessus de l'assemblée, en fut étourdi (*a*), et tomba au milieu de la place; d'où l'on peut conjecturer que les oiseaux qui tombent à terre tout d'un coup dans ces occasions, n'y tombent pas parce que l'air, en se fendant et se séparant par cette violente agitation, laisse un grand vide, mais parce qu'ils sont frappés du coup de ce cri comme d'un trait, lorsque partant avec effort et véhémence, il excite dans l'air une agitation violente et un tourbillon rapide.

Le peuple se sépara sans rien résoudre. Mais le jour qu'on devoit donner les suffrages, Pompée se déroba secrètement, et se retira à la campagne. Et dès qu'il eut appris que le décret étoit passé, il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'auroit excité contre lui le concours du peuple qui seroit venu à sa rencontre pour l'accompagner. Le lendemain matin il sortit pour faire les sacri-

(*a*) Il y a dans le grec τυφλωθῆναι, *en fut aveuglé*; ce qui ne signifie ici qu'*étourdi*, et cet usage est remarquable. Plutarque a déjà parlé de cette chute d'oiseaux, par la violence de l'air, dans la vie de Flaminius.

fices, après lesquels ayant convoqué l'assemblée, il parla si bien, qu'elle lui accorda presque le double de ce qui lui avoit été donné par le premier décret; car il eut le pouvoir d'équiper cinq cents galères, et de lever cent vingt mille hommes de pied, et cinq mille chevaux. On choisit dans le sénat vingt-quatre des principaux personnages qui avoient tous commandé des armées, et on les lui donna pour ses lieutenants. On lui donna aussi deux questeurs. Et comme le prix des denrées vint à diminuer tout d'un coup, le peuple ravi ne manqua pas de dire que c'étoit le seul nom de Pompée qui terminoit cette guerre.

Cependant Pompée divisa toute la mer Méditerranée en treize régions, et assigna à chaque division une escadre avec un commandant. Ainsi ayant étendu partout ses forces, et embrassé tout ce grand espace de mers, il enveloppa comme dans des filets tous les vaisseaux de ces corsaires; il leur donna la chasse, et les ayant pris, les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étoient séparés des autres, ou qui purent échapper de cette chasse générale, se retirèrent de tous côtés dans la Cilicie, comme des abeilles dans leur ruche. Il se prépara à aller lui-même contre eux avec soixante de ses meil-

leurs vaisseaux ; mais il ne voulut point partir qu'auparavant il n'eût purgé de ces brigands la mer de Toscane, celle d'Afrique, celle de Sardaigne et de Corse, et celle de Sicile, à quoi il n'employa que quarante jours : il est vrai qu'il se donna des peines infinies, et qu'il fut admirablement secondé par ses lieutenants. Mais comme à Rome le consul Pison, transporté de colère et d'envie, faisoit tous ses efforts pour ruiner tout son appareil de guerre, et avoit déjà congédié tous ses rameurs, il envoya toutes ses flottes à Brunduse, et se rendit à Rome par la Toscane.

Dès que le peuple sut qu'il arrivoit, il sortit en foule au-devant de lui, comme il avoit fait peu de jours auparavant, pour l'accompagner et le conduire quand il étoit parti. Ce qui causoit cette grande joie et cette allégresse du peuple, c'étoit ce changement si prompt et si inespéré, qui faisoit que les vivres arrivoient de tous côtés en abondance, tellement que Pison fut en très-grand danger d'être déposé de son consulat. Gabinius en avoit déjà le décret tout dressé; mais Pompée l'empêcha de le proposer; et après avoir terminé toutes les affaires avec beaucoup de douceur, et pourvu à tout ce dont il avoit besoin, il se rendit promptement à Brunduse, où il s'embarqua. Comme le temps le pressoit, il

n'entra dans aucune des villes qui se trouvoient sur sa route. Athènes fut la seule où il voulut s'arrêter ; étant donc descendu de son vaisseau, il fit un sacrifice aux Dieux ; et après avoir reçu avec affabilité le peuple qui venoit le saluer, il en sortit pour se rembarquer. En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur, et qui n'étoient chacune que d'un seul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte qui disoit : « Plus vous vous reconnoissez « homme, plus vous ressemblez à Dieu (*a*) ». Et l'autre en-dehors qui portoit : « Nous « vous attendions, nous vous avons rendu « nos hommages, nous vous voyons, nous « vous reconduisons avec la dernière véné« ration ».

De tous les pirates qui restoient et qui couroient encore la mer, il y en eut quelques-uns qui eurent recours aux prières ; et comme il les reçut humainement, et qu'il les traita avec beaucoup de douceur après qu'il les eut en son pouvoir, eux et leurs vaisseaux, il y en eut plusieurs qui, dans l'espérance d'un traitement semblable, cherchèrent à éviter

(*a*) Il y a dans le grec, « plus vous êtes Dieu ». C'est un beau mot. C'est à peu près dans le même sens qu'Horace dit depuis au peuple Romain, et par lui à Auguste : *Diis te minorem quod geris, imperas.*

ses lieutenants, et vinrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Pompée leur pardonna à tous, et par leur moyen, il suivit à la piste tous les autres, qui, se sentant coupables de crimes irrémissibles, se tenoient cachés; et il en prit une partie. Les plus opiniâtres et les plus puissants ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et toute la multitude inutile dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, s'embarquèrent sur leurs vaisseaux devant le fort de Coracésie (*a*), à l'entrée de la Cilicie. Ils attendirent Pompée qui venoit les attaquer; et ayant été défaits dans une grande bataille, ils se retirèrent dans le fort. Pompée les y assiégea; bientôt ils envoyèrent prier qu'on les reçût à composition, se rendirent, et livrèrent les villes et les îles dont ils s'étoient emparés, et qu'ils avoient si bien fortifiées, qu'elles étoient non seulement difficiles à prendre de force, mais presque inaccessibles. Ainsi cette guerre fut heureusement terminée, et tous ces pirates chassés de la mer dans l'espace de trois mois au plus. Il prit un nombre infini de vaisseaux, et entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain; et ses prisonniers montoient à vingt mille. Il

(*a*) Le premier château de la Cilicie, sur un roc fort escarpé, à l'entrée de la Pamphilie.

ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné sa parole ; mais aussi il ne crut pas qu'il fût sage de congédier un si grand nombre d'hommes aguerris et pressés de la pauvreté, et de leur laisser la liberté de s'écarter, ou de se rassembler, s'il leur en prenoit envie. Faisant donc réflexion en lui-même que l'homme n'est point naturellement un animal indomtable ni farouche ; que quand il le devient, c'est par le vice où il tombe contre son naturel ; qu'il s'adoucit par le changement de vie et de lieux, et que les bêtes, même les plus féroces, venant à être nourries et élevées dans une vie plus douce, s'apprivoisent peu-à-peu, et dépouillent toute leur férocité ; il résolut d'éloigner ces corsaires de la mer, de les transporter dans les terres, et de leur faire goûter une vie plus douce et plus innocente, en les accoutumant à vivre dans les villes et à cultiver les champs [37]. Il en plaça donc une partie dans les petites villes de la Cilicie, qui étoient à demi-désertes, et qui les reçurent volontiers, parce qu'il leur donna des terres à proportion pour les nourrir. Il releva et répara la ville de Soli (*a*), que Tigrane, roi d'Arménie, avoit depuis peu détruite et dépeu-

(*a*) Ville de la Cilicie, à l'embouchure du fleuve Cydnus. Elle fut appelée *Pompéiopolis*.

plée, où il en établit plusieurs; et à l'égard de ceux qui restoient, et qui étoient le plus grand nombre, il leur donna la ville de Dyme, dans l'Achaïe, qui manquoit d'hommes, et qui jouissoit d'un terroir aussi bon que fertile.

Ses envieux blâmèrent fort cette conduite; mais ce qu'il fit contre Métellus, au sujet de l'île de Crète, ne fut ni approuvé ni excusé par ses meilleurs amis. Ce Métellus, proche parent de celui qui avoit commandé en Espagne, conjointement avec Pompée, dans la guerre contre Sertorius, étoit allé commander en Crète quelque temps avant que Pompée fût nommé pour aller contre les corsaires; car, après la Cilicie, Crète étoit la seconde pépinière de ces brigands; Métellus en ayant surpris un grand nombre, les exterminoit et ne leur faisoit aucun quartier. Ceux qui restoient se voyant assiégés et fort pressés, envoyèrent des députés à Pompée, pour le prier de venir dans leur île, qui étoit une dépendance naturelle de son gouvernement, puisqu'elle étoit renfermée dans l'étendue de la mer où il commandoit. Pompée reçut favorablement leurs prières, et écrivit sur-le-champ à Métellus, pour lui défendre de continuer la guerre; en même temps il envoya ordre aux villes de ne plus lui obéir, et dépêcha un de ses lieutenants, nommé Lucius Octa-

vius, pour aller prendre sa place. Octavius arrivé en Crète, entra dans les villes que Métellus assiégeoit, et combattit pour les corsaires. Cette conduite rendit Pompée non moins odieux que ridicule, de prêter ainsi son nom à des scélérats et à des impies, et de se laisser si fort aveugler par l'envie et par la jalousie dont il étoit animé contre Métellus, que de leur donner son attache, et de leur communiquer son autorité et sa réputation, comme une sauvegarde, pour les empêcher d'être punis comme ils le méritoient : car, disoit-on, Achille même, dans Homère, ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune étourdi, follement avide de gloire, lorsqu'il fait signe à ses troupes pour leur défendre de tirer sur Hector, « de peur, dit-il, « que quelqu'un ne le blesse le premier, « et ne ternisse par là sa victoire [38] ». Mais ce que Pompée fit en cette occasion est bien plus blâmable encore ; car il combattit pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un préteur qui avoit supporté tant de travaux pour les détruire. Métellus ne se rebuta point malgré toutes les défenses de Pompée et les efforts d'Octavius ; mais poursuivant ardemment son entreprise, il prit d'assaut ces corsaires, les fit tous mourir ; et après avoir

accablé de reproches Octavius au milieu du camp, et lui avoir fait sentir son infamie, il le renvoya.

Quand on reçut à Rome la nouvelle que cette guerre des Pirates étoit finie, et que Pompée n'ayant plus rien à faire, profitoit de son loisir pour visiter les villes, un des tribuns, nommé Manilius, dressa un décret qui portoit : « Que Pompée prenant le com-« mandement de toutes les forces et de toutes « les provinces qui étoient sous les ordres de « Lucullus, et y ajoutant la Bithynié, où « commandoit Glabrion, iroit faire la guerre « aux rois Mithridate et Tigrane; qu'il retien-« droit de plus toutes les forces maritimes, « et qu'il commanderoit toujours sur la mer « aux mêmes conditions et prérogatives qu'on « lui avoit accordées pour la guerre contre « les pirates » ; ce qui n'étoit rien moins qu'assujettir à un seul homme tout l'empire romain. En effet, toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide et l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce second décret, qui lui donnoit toutes les armées et toutes les forces avec lesquelles Lucullus avoit défait les deux rois Mithridate et Tigrane. La considération de Lucullus, qu'on privoit de la gloire de ses

grands exploits, et à qui on donnoit un successeur pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe qu'au commandement de ses armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les nobles et les sénateurs. Ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très-grand tort, et qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services ; mais ce qui leur faisoit le plus de peine, et qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déjà formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, et s'encourageoient à s'opposer à ce décret, et à ne pas abandonner leur liberté mourante. Mais le jour étant venu où ce décret devoit être proposé, toutes ces belles résolutions s'évanouirent; ils craignirent tellement le peuple, qu'ils perdirent entièrement courage, et n'osèrent pas dire une seule parole contre ce décret. Catulus fut le seul qui, après l'avoir combattu de toute sa force, voyant qu'il ne pouvoit ramener aucun homme du peuple, se mit à crier plusieurs fois de la tribune, en adressant la parole aux sénateurs, « qu'ils cherchassent donc quel-« que montagne, comme leurs ancêtres, ou « quelque roche, pour s'y retirer et pour con-« server leur liberté, qui leur alloit être

« ravie [29] ». Malgré tous ses efforts, le décret fut autorisé par les suffrages de toutes les tribus, et Pompée absent fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avoit usurpé par les armes, en faisant une cruelle guerre à sa patrie.

Quand il reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, et qu'il sut tout ce que le peuple avoit ordonné en sa faveur, comme ses amis qui étoit présents s'en réjouissoient et l'en félicitoient, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, se frappa la cuisse, et s'écria, comme surchargé et fâché de ce nouveau commandement : « O Dieux, que de « travaux sans fin ! N'aurois-je pas été plus « heureux d'être un homme inconnu et sans « gloire ? Ne cesserai-je donc jamais de faire « la guerre ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et mener à la « campagne une vie douce et tranquille avec « ma femme et mes enfants ! » Tous ceux qui l'entendirent, ses amis mêmes les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation, car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle et sa passion de commander, rallumées encore par le différent qu'il avoit avec Lucullus, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite et plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'hono-

roit. Aussi bientôt ses actions le démasquèrent et découvrirent ses véritables sentimens. Car faisant afficher partout des placards, et envoyant partout ses ordonnances, il rappeloit avec lui tous les gens de guerre, et ordonnoit à tous les princes et rois qui étoient dans l'étendue de son gouvernement, de se rendre incessamment auprès de lui; et dans sa marche, il ne laissa rien de tout ce que Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Lucullus les avoit condamnés, il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées; enfin en toutes choses, par une contention opiniâtre et pleine de jalousie, il n'eut en vue que de faire voir aux partisans de Lucullus, qu'ils suivoient et admiroient un homme qui n'avoit nulle autorité ni le moindre pouvoir.

Lucullus en ayant porté ses plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'il devoient avoir ensemble une conférence; elle eut lieu dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands généraux, qui avoient fait de belles actions et remporté de grandes victoires, leurs licteurs marchoient devant avec des faisceaux entortillés de branches de laurier, et se rencontrèrent les premiers; mais Lucullus venoit de lieux frais tout couverts d'arbres et de verdure, et Pompée avoit traversé

des pays arides et secs où l'on ne trouvoit pas un seul arbre ni le moindre ombrage. Les licteurs de Lucullus voyant que les lauriers des licteurs de Pompée étoient entièrement secs et flétris, leur en donnèrent des leurs qui venoient d'être cueillis tout fraîchement, et dont ils ornèrent et couronnèrent leurs faisceaux; ce qui fut pris pour un présage que Pompée emporteroit le prix qui étoit dû aux victoires et à la gloire de Lucullus. Lucullus avoit sur Pompée l'avantage d'avoir été consul avant lui, et d'être son ancien. Mais Pompée avoit de son côté deux triomphes, qui relevoient extrêmement sa dignité. Leur entrevue se passa d'abord avec tous les égards possibles, et avec toutes les marques réciproques d'estime et d'amitié. Ils exaltèrent beaucoup les exploits l'un de l'autre, et se témoignèrent la satisfaction qu'ils avoient de leurs grands succès. Mais dans la conversation qui suivit ce premier abord, ils ne gardèrent plus ni modestie, ni honnêteté, et en vinrent jusqu'aux injures; Pompée reprocha à Lucullus son avarice, et Lucullus reprocha à Pompée son ambition; de sorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. Lucullus distribua à ses amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquises, et fit d'autres présents à qui il vou-

lut; et Pompée, qui s'étoit campé assez près de lui, défendoit qu'on lui obéît dans la moindre chose, et lui débaucha tous ses soldats, excepté seize cents, dont il ne se mit pas en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun service, à cause de leur arrogance et de leur mutinerie, et que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portés pour Lucullus. De plus, il décrioit ouvertement sa conduite, et ravaloit tous ses exploits, disant que Lucullus n'avoit combattu que contre la pompe et la vaine représentation de ces deux rois, et qu'il lui avoit laissé à combattre leur véritable puissance instruite et aguerrie par leurs mauvais succès, Mithridate ayant eu enfin recours aux épées et aux boucliers, et ayant appris à se servir de sa cavalerie. Lucullus de son côté, pour repousser ces injures, disoit : « Que Pompée alloit toujours combat-
« tant contre un fantôme et contre une ombre
« de guerre, accoutumé qu'il étoit à se jeter
« comme un oiseau de proie, lâche et timide,
« sur les corps morts qu'il n'avoit pas
« tués, et à déchirer et dissiper pour ainsi
« dire des restes de guerres; que c'étoit par
« ces beaux moyens qu'il s'étoit arrogé la dé-
« faite de Sertorius, celle de Lépidus et celle
« de Spartacus, qui étoient uniquement dues
« à Métellus, à Catulus et à Crassus; et

« qu'ainsi il ne s'étonnoit point s'il venoit en-
« core s'attribuer la gloire d'avoir terminé
« les guerres d'Arménie et de Pont, qu'on
« pouvoit compter comme terminées, lui qui,
« à quelque prix que ce fût, avoit trouvé le
« moyen de s'ingérer dans le triomphe de la
« guerre des esclaves fugitifs. »

Peu de jours après, Lucullus partit pour Rome, et Pompée, ayant distribué sa flotte en différents endroits, pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie et le Bosphore (*a*), alla par terre chercher Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pied et deux mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce prince étoit campé sur une montagne très-forte d'assiette, et où il ne pouvoit être forcé; mais il l'abandonna à son approche, parce qu'il y manquoit d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, et conjecturant par la nature des plantes et par les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits, qu'il devoit y avoir beaucoup de sources 4°, il ordonna que l'on creusât partout des puits, et dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance; de sorte que Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate eût ignoré si long-temps cet avantage.

(*a*) Cette mer s'étend du nord au midi, depuis Séleucie jusqu'à la Palestine. *A. L. D.*

Bientôt après il le suivit, campa auto
de lui, et l'enferma dans son camp avec d
fortes murailles qu'il éleva tout autour. Ma
ce prince, après avoir été assiégé quarant
cinq jours, se sauva pendant la nuit sa
être aperçu, avec l'élite de son armée, aya
fait tuer auparavant toutes les personn
inutiles et tous les malades. Pompée se m
aussitôt à sa poursuite, l'atteignit près d
l'Euphrate, campa près de lui; et craignan
qu'il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sort
de ses retranchements, et fit marcher son ar-
mée en bataille au milieu de la nuit, et préci-
sément à l'heure où l'on dit que Mithridat
eut pendant son sommeil une vision qui l'a-
vertissoit de ce qui lui devoit arriver. « Il lu
« sembla que naviguant sur la mer de Pon
« avec un vent favorable, il voyoit déjà le
« Bosphore, et qu'il s'en réjouissoit avec ceux
« qui étoient dans son vaisseau, comme un
« homme qui voyoit son salut assuré, et qui
« se croyoit dans le port. Mais un moment
« après, privé de tout secours, il se vit le
« jouet des vents et des flots sur une petite
« planche du débris de son naufrage. » Comme
il étoit dans la violente agitation que lui cau-
soit ce songe, ses amis arrivèrent dans sa
tente, et le réveillèrent en lui disant que Pom-
pée venoit à lui. C'étoit donc une nécessité

ispensable de combattre pour défendre
camp. Ses lieutenants font promptement
ndre les armes à leurs troupes, et les ran-
it en bataille. Pompée, averti qu'ils se
paroient à le recevoir, balançoit à expo-
ses gens à un si grand danger pendant les
èbres, et étoit d'avis qu'il valoit mieux les
velopper pour les empêcher de s'enfuir, et
lendemain à la pointe du jour les attaquer
ec des troupes bien meilleures que celles
s ennemis; mais tous les plus vieux officiers,
ent tant par leurs prières et par leurs re-
ontrances, qu'ils le déterminèrent à com-
ttre sans attendre le jour, car la nuit n'é-
it pas fort obscure, et la lune, qui étoit
rt basse, donnoit assez de lumière pour dis-
nguer les objets et s'entre-reconnoître. Ce
t là ce qui trompa le plus les troupes du
i; car les Romains en les attaquant avoient
lune derrière le dos; et comme elle pen-
noit vers le couchant, elle jetoit les ombres
es corps si loin devant eux, qu'elles don-
oient sur les ennemis, qui ne pouvant pas
ien discerner l'intervalle qui les séparoit des
roupes de Pompée, et croyant que ces om-
res étoient les hommes mêmes qui étoient
rès d'eux, lançoient contre elles leurs traits
t leurs javelots qui n'atteignoient personne.
Les Romains s'étant aperçus de leur mé-

prise, coururent les charger en poussant de grands cris; et les Barbares n'osant pas les attendre, saisis de frayeur, prirent d'abord la fuite. Il y en eut plus de dix mille tués sur la place, et tout leur camp fut pris.

Mithridate, avec huit cents chevaux s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin au milieu de l'armée Romaine, et passa outre. Mais ses cavaliers se débandèrent et se dispersèrent bientôt, et il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia sa concubine, femme d'un courage mâle et d'une audace guerrière; de sorte que le roi l'appeloit *Hypsicratès*. Ce jour-là elle montoit un cheval de Perse, et avoit l'habit d'un homme d'armes de la même nation. Elle suivit toujours le roi; résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, et ne se lassant jamais de le servir, et de panser elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora [41], où étoient l'or et l'argent du roi, et ses meubles les plus précieux. Là Mithridate prenant les robes les plus magnifiques, les distribua à ceux qui se rassemblèrent autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, au pouvoir de ses ennemis. De là il continua sa route pour aller trouver le

roi Tigrane en Arménie. Mais Tigrane refusant de le recevoir, et ayant mis même sa tête à prix, (car il fit publier qu'il donneroit cent talents (*a*) à celui qui le tueroit), il alla passer l'Euphrate au lieu où ce fleuve prend sa source, et se sauva par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie, appelé par le jeune Tigrane, qui avoit déjà quitté le parti de son père, et qui alla au-devant de lui jusqu'au fleuve de l'Araxe, qui prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et tournant son cours vers le levant, va se jeter dans la mer Caspienne. Ces deux princes s'étant joints, marchèrent longtemps ensemble, recevant les villes qui se soumettoient. Le vieux Tigrane qui venoit d'être défait par Lucullus, ayant été informé que Pompée étoit d'un naturel doux et humain, reçut garnison Romaine dans sa capitale; et prenant avec lui ses amis et ses parents, il se mit en marche pour aller se rendre à Pompée. Quand il fut arrivé près de la clôture du camp, deux licteurs de Pompée sortirent au-devant de lui, et lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, lui disant que jamais on n'avoit vu d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Ti-

(*a*) Environ 493,827 fr. *A. L. D.*

grane obéit, et ôtant même son épée, il la donna à ces licteurs; et enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadème il voulut le mettre aux pieds de ce général, et en se prosternant honteusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'en empêcher; et le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, et son fils le jeune Tigrane à sa gauche; et lui adressant la parole: « Tigrane, lui dit-il, quant aux autres grandes « pertes que vous avez faites, vous devez « vous en prendre à Lucullus; car c'est lui « qui vous a dépouillé de la Syrie, de la Phé« nicie, de la Cilicie, de la Galatie, et de la « Sophène (*a*). Mais pour tout ce que vous « avez conservé jusqu'à mon arrivée, je vous « le laisse, à condition que vous payerez aux « Romains six mille talents pour réparer « les torts que vous leur avez faits; et je « donne à votre fils le royaume de la So« phène. »

Tigrane, satisfait de ces conditions, et ayant sur l'heure même été salué roi par les Romains, fut si transporté de joie, qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-

(*a*) Au nord de la Comagène et de la Mésopotamie. *A. L. D.*

mine, dix mines à chaque centurion, et un talent (*a*) à chaque tribun; mais son fils en fut très-mécontent; et Pompée l'ayant fait inviter à souper, il dit tout haut, « qu'il n'avoit « que faire de Pompée, qui ne savoit lui « faire que des honneurs trop chèrement « vendus, et qu'il trouveroit quelque autre « Romain qui lui en procureroit de plus con- « sidérables. » Ces paroles piquèrent Pompée, qui le fit charger de chaînes, voulant le réserver pour son triomphe. Mais peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya lui demander ce jeune prince, qui étoit son gendre, et lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit, « que le jeune Tigrane touchoit de plus près « à son père qu'à son beau-père; et que pour « ses conquêtes, il leur donneroit les bornes « que la raison et la justice prescriroient. »

Après avoir laissé Afranius pour la garde de l'Arménie, il dirigea son chemin au travers des nations qui habitent autour du mont Caucase, par où il falloit nécessairement passer pour suivre Mithridate. Les plus considérables de ces nations sont les Albaniens et les Ibériens. Les Ibériens s'étendent jusqu'aux

(*a*) La demi-mine valoit 44 fr. 44 centimes; les dix mines 888 fr. 89 cent., et le talent 4,938 fr. 27 cent. *A. L. D.*

montagnes Moschiques et au royaume de Pont; et les Albaniens sont plus à l'orient, et touchent à la mer Caspienne. Ces derniers donnèrent passage sur leurs terres à Pompée dès la première demande qu'il leur en fit. Mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fête des Saturnales, que les Romains célèbrent fort religieusement, étant arrivée dans ce temps-là, ces Barbares s'assemblèrent au nombre de quarante mille hommes, résolus de les attaquer. Pour cet effet, ils passent la rivière du Cyrnus [42], qui prenant sa source dans les montagnes d'Ibérie, et recevant dans son sein l'Araxe qui descend de l'Arménie, va se jeter dans la mer Caspienne par douze embouchures. D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe [43], mais qu'il coule seul, et va se jeter dans la même mer assez près des embouchures de ce dernier fleuve. Pompée, quoiqu'il pût facilement s'opposer au passage de ces Barbares, les laissa traverser sans les inquiéter; mais ensuite il les attaqua, les mit en fuite, et en tua la plus grande partie. Leur roi eut recours aux prières, et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, lui accorda la paix, et marcha contre les Ibériens, qui étoient en moins grand nombre, mais beaucoup plus aguerris, et qui

souhaitoient avec beaucoup d'ardeur de rendre à Mithridate quelque service signalé et de repousser Pompée. Ces Ibériens ne furent jamais assujettis ni aux Mèdes, ni aux Perses; ils avoient même évité de reconnoître l'empire des Macédoniens, Alexandre ayant été obligé de quitter trop promptement l'Hyrcanie. Cependant malgré leur valeur et la fierté que leur donnoit leur indépendance, Pompée les défit dans un grand combat, où il leur tua neuf mille hommes, et fit plus de dix mille prisonniers. De là il se jeta dans la Colchide, où Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qu'on lui avoit donnés pour la garde du Pont Euxin.

La poursuite de Mithridate, qui s'étoit allé cacher au fond du Bosphore Cimmérien, et des Palus Méotides, étoit une entreprise qui avoit de grandes difficultés. D'ailleurs, Pompée reçut alors la nouvelle que les Albaniens s'étoient encore révoltés, et avoient repris les armes. La colère et le désir de la vengeance le portèrent à retourner contre eux. Il repassa le Cyrnus avec beaucoup de peine et de danger, car les Barbares avoient fortifié la rive qui étoit de leur côté avec des palissades et des troncs d'arbres; et le fleuve passé, il avoit encore à traverser un grand pays aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau [44].

Il fit remplir d'eau dix mille outres, et avec cette provision il continua sa route pour aller chercher les ennemis qu'il trouva en bataille sur le bord du fleuve de l'Abas [45], au nombre de soixante mille hommes de pied, et de douze mille chevaux, mais mal armés, car ils n'étoient couverts la plupart que de peaux de bêtes [46]. Cette armée étoit commandée par le frère du roi, qui s'appeloit Cosis. Ce prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, et courant sur lui, il lui lança son javelot, qui donna précisément au défaut de la cuirasse; mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, et le jeta mort aux pieds de son cheval. On dit que les Amazones descendues des montagnes qui sont près du fleuve du Thermodon, combattirent à cette bataille pour les Barbares; car après le combat, les Romains dépouillant les morts, trouvèrent des boucliers, et des brodequins, tels que les portoient les Amazones; mais on ne trouva pas un seul corps de femme. Elles habitent la partie du Caucase qui aboutit à la mer d'Hyrcanie, et elles ne sont pas limitrophes des Albaniens; car elles en sont séparées par les Gèles et les Lèges [47], avec lesquels elles vont passer deux mois tous les ans sur les bords du Thermodon;

après quoi elles se retirent dans leur pays, où elles vivent à part sans aucun commerce avec les hommes.

Après le combat, Pompée voulut passer en Hyrcanie, et pénétrer jusqu'à la mer Caspienne [48]; mais il trouva une si grande quantité de serpents venimeux, dont la moindre piqûre étoit mortelle [49], qu'il fut obligé de s'en retourner, quoiqu'il n'en étoit qu'à trois journées de chemin. Il se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Elymiens [50] et des Mèdes, à qui il écrivit dans les termes les plus agréables. Le roi des Parthes étant entré dans la Gordyène, où il ruinoit les sujets du roi Tigrane, Pompée envoya contre lui Afranius qui le chassa, et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide (*a*). De toutes les concubines de Mithridate, qui furent prises et qu'on lui amena, il n'en vit aucune et les renvoya toutes à leurs parents ou à leurs maris; car elles étoient la plupart filles ou femmes des premiers capitaines, des satrapes et principaux seigneurs de la cour. Il y en avoit une nommée Stratonice, qui avoit le plus de crédit auprès du prince, et à qui il avoit confié la garde de la forteresse où il avoit mis la plus grande partie de ses richesses; elle étoit fille d'un musicien pauvre et vieux. Un soir

(*a*) C'est le pays dont Arbelles étoit la capitale.

elle avoit chanté pendant le souper avec tant de grâce, qu'elle charma le roi, qui en devint si passionnément amoureux, qu'il voulut l'avoir la nuit même, et qu'il renvoya le père très-mécontent de ce qu'il ne lui avoit pas adressé la moindre parole gracieuse; mais le lendemain, lorsqu'à son réveil, il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des eunuques et des favoris du roi, qui lui apportoient des habits magnifiques, et devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince [51]; alors croyant que c'étoit un jeu et une plaisanterie, il voulut sortir de sa maison, et prendre la fuite; mais ses domestiques se mettant au devant l'en empêchèrent, et lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche qui venoit de mourir, que le roi lui avoit donnée, et que ce qu'il voyoit là n'étoit que comme une montre et un léger échantillon des grands biens et des grandes richesses que lui apportoit cette succession. A ces mots se laissant persuader, quoiqu'à peine, il se revêtit de sa robe de pourpre, monta à cheval, et traversa la ville, en criant, *tous ces biens sont à moi*, *tous ces biens sont à moi*; et à ceux qui rioient et qui se moquoient de lui, il disoit, « qu'il ne falloit pas être surpris de

« toutes les extravagances qu'il faisoit, mais « que ce qui devoit étonner, c'étoit que, dans « l'excès de sa joie, qui le rendoit fou, il ne « jetât pas des pierres à tous les passants ». Voilà de quelle famille et de quel sang étoit issue Stratonice [52]. Elle remit à Pompée le fort où étoient toutes les richesses de Mithridate, et lui fit de grands présents. Pompée ne prit que ce qui pouvoit servir à décorer les temples et à orner son triomphe, et lui laissa le reste, voulant qu'elle le gardât pour elle. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table, et un trône, tout d'or massif, le priant de les recevoir pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des questeurs pour le trésor public.

Dans un autre château, appelé *Cainon*, il trouva quelques papiers secrets de Mithridate, qu'il parcourut avec plaisir, parce qu'il y trouvoit des marques et des témoignages sensibles des mœurs et du naturel de ce roi. C'étoient des mémoires par lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens, entre autres son propre fils Ariarathes, et Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux [53]. Il y avoit aussi plusieurs explications de songes que lui ou ses femmes avoient faits. Il y trouva encore des lettres lascives que Monime lui

écrivoit, et qu'il écrivoit à Monime. Théophane ajoute qu'il y trouva de plus un discours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire mourir tous les Romains qui étoient en Asie. Mais la plupart croient avec raison que c'est une méchanceté et une calomnie de ce Théophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Il est aussi très-vraisemblable que Théophane avoit inventé ce mensonge pour faire sa cour à Pompée, dont Rutilius avoit fort noirci le père dans ses histoires, en le peignant comme le plus méchant de tous les hommes [54].

De la petite Arménie, Pompée marcha vers la ville d'Amisus dans la Galatie. Là, par une juste punition des Dieux, son ambition lui fit commettre des actions qui lui attirèrent le blâme de tout le monde. Il avoit déchiré la réputation de Lucullus, sur ce que la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, distribué des présents, décerné des honneurs, et fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entièrement terminée, et lui, il tombe dans le même inconvénient; car lorsque Mithridate étoit encore très-puissant dans le Bosphore, et qu'il y avoit assemblé des forces capables de lui tenir tête, cependant comme

si tout eût été fini, et qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il disposa des gouvernements, et fit de grandes largesses. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entr'autres douze rois Barbares, se rendirent auprès de lui, et pour leur faire plaisir ; en écrivant au roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la suscription de ses lettres de roi des rois.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie, il se sentit enflammé d'un violent désir de recouvrer la Syrie, et de pénétrer par l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, pour avoir l'honneur d'avoir poussé de tous côtés ses conquêtes jusqu'à l'Océan qui environne la terre ; car en Afrique, il étoit le premier qui se fût ouvert par ses victoires un chemin jusque sur les bords de la grande mer ; et en Espagne, il avoit étendu les bornes de l'empire Romain jusqu'à la mer Atlantique ; et depuis peu encore, en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit bien peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son armée le tour de la mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à suivre à main armée, et plus dangereux en fuyant qu'en combattant ; c'est pourquoi il dit « qu'il laisseroit à ses trousses un

« ennemi plus redoutable que les Romains; » c'étoit la famine. En effet, il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le Pont-Euxin, et pour empêcher les marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, et ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris. Comme il marchoit avec la meilleure partie de son armée, il trouva sur son chemin les corps de ceux qui, sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu contre Mithridate, et ayant été tués, n'avoient pas reçu la sépulture [55]. Il les fit enterrer avec autant de soin que de magnificence, et il semble que ce devoir de piété négligé par Lucullus, ne fut pas une des moindres causes de la haine qui s'éleva contre lui.

Après que Pompée eût subjugué par son lieutenant Afranius les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, il descendit dans la Syrie, dont il fit une province du peuple romain, parce qu'elle n'avoit point de roi légitime. Il soumit la Judée, et fit le roi Aristobule prisonnier [56]; il y fonda quelques villes et en affranchit d'autres, en punissant les tyrans qui les avoient assujetties. Mais sa plus grande occupation étoit de rendre la justice et de terminer les différents des villes et des rois; et s'il ne pouvoit aller lui-même sur les

lieux, il envoyoit ses amis avec ses pouvoirs, comme il fit pour les Arméniens et les Parthes, qui étoient en différent pour quelque pays qu'ils prétendoient chacun leur appartenir; car s'en étant remis à sa décision, il leur envoya trois arbitres pour juger leurs prétentions. En effet si la réputation de sa puissance étoit grande, celle de sa vertu, de sa bonté et de sa justice, ne l'étoit pas moins. C'étoit par là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ses amis et ceux qu'il honoroit de sa confiance; car ne pouvant les empêcher de les commettre, ni se résoudre à les punir, il recevoit avec tant de douceur et d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils sortoient d'auprès de lui très-satisfaits, et qu'ils supportoient patiemment l'avarice et les duretés de ses ministres.

Celui de ses domestiques qui avoit le plus de crédit auprès de lui, c'étoit son affranchi Démétrius, jeune homme qui ne manquoit ni d'esprit, ni de sens, mais qui abusoit insolemment de sa fortune. On raconte à ce propos qu'un jour Caton le philosophe étant encore jeune, mais déjà d'une grande réputation et d'un courage fort élevé, alla à Antioche pour voir la ville, pendant que Pompée en étoit absent. Il marchoit à pied selon

sa coutume, et tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. Quand il fut près de la ville, il aperçut devant la porte une foule de gens vêtus de robes blanches, et sur le chemin, il vit d'un côté des jeunes gens, et de l'autre des enfants tous rangés en haie. Cette vue le fâcha, car il pensoit que toute cette pompe se faisoit à son intention, et que tous ces gens étoient sortis pour le recevoir et lui faire leur cour; ce qu'il ne vouloit en aucune manière. Il ordonna donc à ceux qui le suivoient de descendre de cheval et de marcher à pied avec lui. Dès qu'ils furent assez près, celui qui régloit toute la cérémonie, et qui avoit placé tout ce monde, vint au-devant d'eux une verge à la main et une couronne sur la tête, et leur demanda « où ils avoient laissé « Démétrius, et à quelle heure il arriveroit». Les amis de Caton éclatèrent de rire; mais Caton s'écria : *O malheureuse ville!* et passa outre sans ajouter un seul mot. Il est vrai que Pompée lui-même étoit cause qu'on haïssoit beaucoup moins son affranchi; car ce misérable se moquoit de lui et l'insultoit, sans qu'on le vît jamais s'en fâcher. On assure qu'il arrivoit très-souvent que Pompée ayant prié plusieurs personnes à souper, attendoit les convives pour les recevoir, tandis que Démétrius étoit déjà assis à table, la tête

insolemment couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles [57]. Avant son retour en Italie, il avoit déjà acquis les plus belles maisons de plaisance qui fussent autour de Rome, et les plus beaux parcs pour les exercices. Il avoit aussi des jardins magnifiques, qu'on appeloit les jardins de Démétrius. Cependant Pompée lui-même, jusqu'à son troisième triomphe, n'habitoit qu'une maison simple et modeste. Mais depuis ayant fait élever à Rome ce théâtre si célèbre et si magnifique, qu'on appelle *le théâtre de Pompée*, il bâtit tout auprès comme une espèce d'accessoire, une maison plus belle que la première, mais qui n'avoit rien de trop recherché, ni qui pût lui attirer l'envie. Car même celui qui en devint le maître après Pompée, fut fort étonné, en y entrant, et demanda « où étoit la salle à manger du grand « Pompée » ; c'est ainsi qu'on le rapporte.

Le roi des Arabes qui habitent aux environs de la forteresse appelée *Petra*, n'avoit pas fait jusque-là grand compte de la puissance des Romains ; mais il commença à la redouter à l'approche de Pompée ; car il lui écrivit qu'il étoit prêt à se soumettre, et à faire tout ce qu'il ordonneroit. Pompée voulant s'assurer davantage de ses sentiments, mena son armée contre la forteresse de Petra, et cette expé-

dition fut blâmée de beaucoup de gens; car on s'imaginoit qu'elle n'étoit entreprise que pour éviter de poursuivre Mithridate, contre lequel on prétendoit qu'il devoit tourner toutes ses forces, parce qu'il étoit l'ancien ennemi des Romains, qu'il rallumoit la guerre, et que d'après les nouvelles qu'on avoit du Bosphore, il se préparoit à traverser la Scythie et la Péonie (*a*), et à mener une puissante armée dans le cœur de l'Italie. Mais Pompée, persuadé qu'il étoit beaucoup plus aisé de ruiner les forces de ce prince quand il prendroit le parti de faire la guerre, qu'il ne l'étoit de le joindre quand il prendroit celui de fuir, ne voulut pas s'amuser inutilement à le poursuivre, et chercha à faire quelques expéditions, pour gagner du temps, et ne pas demeurer cependant sans rien faire. La fortune le tira de cet embarras; car n'ayant pas encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à Petra, et étant déjà campé pour ce jour-là, comme il s'exerçoit hors de son camp à faire manœuvrer un cheval, on découvrit de loin des courriers qui venoient du côté du Pont, et qui apportoient de bonnes nouvelles, comme on le reconnut d'abord aux pointes de leurs javelines, qui, selon la coutume, étoient

(*a*) Péonie, partie de la Macédoine. Amyot a traduit la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie. *A. L. D.*

environnées de laurier. Les soldats les ayant aperçus, accoururent autour de Pompée, qui, avant que de donner audience à ces courriers, vouloit achever son exercice; mais les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ses lettres, il descendit de cheval, et prenant ses dépêches, il rentra dans le camp. Il n'y avoit point encore de tribunal dressé, et les soldats n'avoient pas la patience d'en élever un, ce qu'ils font en coupant des mottes de terre fort épaisses et couvertes de gazon, qu'ils entassent les unes sur les autres; mais par le grand empressement et la grande envie qu'ils avoient de savoir ces nouvelles, ils portèrent les bâts des bêtes de somme, et les entassant, ils en firent un tribunal. Pompée y monte et leur apprend que « Mithridate « étoit mort; qu'il s'étoit tué lui-même, sur « ce que son fils Pharnace s'étoit révolté con- « tre lui; que ce fils s'étoit emparé de tout ce « que possédoit le père, et qu'il lui écrivoit « lui-même qu'il en avoit pris possession pour « lui et pour les Romains ».

A cette nouvelle, toute l'armée s'abandonnant à la joie, comme on peut penser, se mit à faire des sacrifices et à célébrer des festins, comme si un nombre infini d'ennemis étoient morts dans la personne seule de Mi-

thridate. Pompée ayant mis à ses exploits et à ses campagnes une fin si heureuse et si peu attendue, partit sur l'heure même de l'Arabie; et traversant rapidement les provinces qui la séparoient de la Galatie, il arriva à la ville d'Amisus, où il trouva de magnifiques présents que Pharnace lui avoit envoyés, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, parmi lesquels étoit celui de Mithridate [58], qu'on ne pouvoit pas bien reconnoître aux traits du visage, parce que ses serviteurs qui l'avoient embaumé, avoient oublié de faire écouler la cervelle, dont la corruption l'avoit défiguré. Ceux qui furent curieux de voir ce spectacle, ne laissèrent pas de le reconnoître à certaines cicatrices qu'il avoit au visage. Mais Pompée ne voulut pas le voir; et pour détourner de dessus lui la vengeance des Dieux, il l'envoya à Sinope. Il admira seulement la magnificence de son habit, et la grandeur et la richesse de ses armes. Car un certain Publius ayant volé le fourreau de son épée, qui avoit coûté quatre cents talents *(a)*, le vendit à Ariarathes; et Caïus, qui avoit été nourri dès son enfance avec Mithridate, ayant pris son diadème, qui étoit d'un ou-

(a) Environ 1,975,308 fr. 64 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

vrage exquis, le donna depuis secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes instances. Pompée ne sut rien alors de ces deux vols; mais Pharnace les ayant découverts ensuite, en fit punir les auteurs.

Pompée, après avoir tout réglé et tout affermi dans ces provinces, s'en retourna à petites journées en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances. Etant arrivé à Mitylène, il affranchit la ville à cause de Théophane, qui l'avoit suivi et qui en étoit, et il assista au combat des poètes qui tous les ans disputoient le prix de la poésie en récitant leurs ouvrages, et qui, en cette occasion, n'avoient pris que ses exploits pour le sujet de leurs compositions. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en prit le plan pour en faire à Rome un tout pareil, mais plus grand et plus magnifique. En passant à Rhodes, il entendit les déclamations des Sophistes, et leur fit un présent à chacun d'un talent (a). Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça en sa présence contre Hermagoras le rhéteur, pour réfuter son opinion sur l'invention en général [59]. A Athènes, il exerça sa libéralité envers les philosophes avec la même magni-

(a) 4,938 fr. 27 cent. *A. L. D.*

ficence, et donna de plus à la ville cinquante talents (*a*) pour la faire réparer.

Il se flattoit qu'il arriveroit en Italie, comblé de gloire, et que dans sa maison on l'attendoit avec autant d'impatience qu'il en avoit d'y arriver; mais ce démon ennemi qui a toujours soin de mêler aux plus grands biens et aux plus éclatantes faveurs de la fortune, une portion de maux suffisante pour les corrompre, lui préparoit depuis long-temps un retour triste et affligeant. Sa femme Mucia avoit toujours vécu dans le désordre depuis son départ. Pendant qu'il fut éloigné, il méprisa tous les rapports qu'on lui en fit; mais à son retour, comme il fut sur le point d'entrer en Italie, ayant réfléchi plus mûrement sur tout ce qu'on lui avoit mandé, il lui envoya la lettre de divorce, sans expliquer, ni alors, ni depuis, les raisons pour lesquelles il la répudioit; mais la véritable cause en est assez expliquée dans les lettres de Cicéron [60].

Il se répandoit alors à Rome des bruits fort divers sur l'arrivée de Pompée; et il y eut d'abord un grand tumulte sur ce qu'on croyoit qu'il meneroit tout droit son armée dans la ville, et qu'il s'en serviroit pour l'assujettir et pour se rendre maître de l'Empire.

(*a*) 246,913 fr. 58 cent. *A. L. D.*

Crassus, prenant ses enfants et tout ce qu'il avoit de plus précieux, en sortit à la dérobée, soit qu'il le craignît véritablement, ou plutôt, comme il y a plus d'apparence, qu'il voulût par sa fuite donner plus de vraisemblance à la calomnie, et rendre Pompée plus suspect et plus odieux. Mais Pompée n'eut pas plutôt mis le pied en Italie, qu'appelant tous ses soldats à une assemblée, il leur fit une harangue convenable aux circonstances; et après les avoir remerciés de leurs services, il les congédia et leur ordonna de se disperser dans les villes, et de s'en retourner chacun chez eux, pourvu qu'ils se ressouvinssent de se rendre tous auprès de lui pour le jour de son triomphe. Son armée se sépara, et la nouvelle qui s'en répandit partout, produisit un effet merveilleux; car toutes les villes par où il passoit, voyant le grand Pompée marcher sans armes, et accompagné seulement d'un petit nombre de ses amis et de ses domestiques, comme s'il revenoit d'un voyage ordinaire, sortoient au devant de lui, par la grande affection qu'elles lui portoient, et l'accompagnoient jusqu'à Rome où il arriva avec de si grandes forces, que s'il avoit voulu remuer et exciter des nouveautés, il n'auroit pas eu besoin des troupes qu'il avoit congédiées.

Comme la loi ne lui permettoit pas d'entrer dans la ville avant son triomphe, il envoya au sénat pour le prier de remettre l'élection des consuls, et d'avoir pour l'amour de lui cette complaisance, afin que, le jour de cette élection, il pût être à Rome, et solliciter pour Pison [61]. Mais l'opposition de Caton empêcha qu'il n'obtînt cette faveur.

Pompée admirant la liberté de Caton, et la fermeté avec laquelle il se portoit ouvertement à tout ce qui étoit juste, désira vivement de gagner et d'acquérir cet homme à quelque prix que ce fût. Et comme Caton avoit deux nièces, il résolut d'épouser l'une, et de faire épouser l'autre à son fils. Caton qui regardoit sa demande comme un moyen qu'il avoit imaginé pour le corrompre et pour l'attirer dans ses intérêts en faveur de cette alliance, le refusa, au grand regret de sa sœur et de sa femme qui voyoient avec peine qu'il refusât le grand Pompée pour son allié. Cependant Pompée, voulant faire nommer consul Afranius [62], répandit quelque argent dans les tribus pour gagner les suffrages, et ce fut même dans ses jardins qu'on le distribua. Cela fut su tout aussitôt dans la ville; Pompée fut généralement blâmé de ce qu'il rendoit vénale, pour des hommes qui ne pouvoient l'obtenir par leur vertu, une charge

u'il avoit obtenue lui-même comme la plus rande récompense de ses exploits. Alors Caton ne manqua pas de dire à sa femme et à a sœur : « Voilà des reproches que nous au« rions partagés avec Pompée, si nous avions « accepté son alliance ». Elles avouèrent qu'il avoit beaucoup mieux raisonné qu'elles, et mieux connu ce qu'il convenoit de faire.

Son triomphe fut si grand et si pompeux, que, quoiqu'il fût partagé en deux jours, ce temps ne suffit pas pour étaler toute sa magnificence; il y eut une si grande quantité de choses qu'on avoit préparées qui ne purent être exposées aux regards du public, qu'il y en auroit eu suffisamment pour embellir et orner un autre triomphe. La pompe étoit précédée de plusieurs écriteaux qui portoient les noms des nations vaincues : c'étoient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les Pirates défaits sur terre et sur mer. On y voyoit que, dans tous ces pays, il avoit forcé mille forteresses, pris près de neuf cents villes, enlevé aux Pirates huit cents galères, et qu'il avoit repeuplé trente-neuf villes abandonnées par leurs habitants. Outre cela on y lisoit qu'avant lui les revenus pu-

blics ne montoient par an qu'à cinq mille myriades, ou cinquante millions de drachmes (*a*), et que, depuis ses conquêtes, les Romains en tiroient huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes (*b*), et qu'il avoit porté au trésor public, tant en argent monnoyé qu'en meubles d'or et d'argent, vingt mille talents (*c*), sans compter ce qu'il avoit donné aux soldats, dont le moins récompensé avoit reçu quinze cents drachmes (*d*). Les prisonniers menés parmi la pompe de ce triomphe, outre les capitaines des Pirates, furent le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille; la reine Zozime, femme de Tigrane même; Aristobule, roi des juifs; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfants, plusieurs femmes de la Scythie; les otages des Ibériens, des Albaniens et ceux du roi de Commagène. On portoit aussi autant de trophées, qu'il avoit gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieutenants.

Mais ce qui relevoit le plus sa réputation et sa gloire, et ce qui n'étoit jamais arrivé à

(*a*) Environ 47,407,407 fr. *A. L. D.*

(*b*) Environ 77,037,037 fr. *A. L. D.*

(*c*) Environ 97,865,432 fr. *A. L. D.*

(*d*) Environ 1,333 fr. *A. L. D.*

aucun autre Romain, c'est qu'alors, il triomphoit de la troisième partie du monde, après avoir déjà triomphé des deux autres. Avant lui, il y avoit eu d'autres Romains qui avoient triomphé trois fois; mais lui avoit triomphé la première fois de l'Afrique, la seconde fois de l'Europe, et la troisième fois de l'Asie, et ainsi il achevoit en quelque façon de triompher de la terre entière. Il étoit pourtant encore fort jeune; car ceux qui le comparent à Alexandre, et qui, à quelque prix que ce soit, veulent le faire ressembler à ce roi de Macédoine, prétendent qu'il n'avoit pas encore trente-quatre ans; mais dans la vérité, il en avoit quarante-cinq accomplis, et il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixième année [63]. Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant que lui dura la fortune d'Alexandre! mais dans tout le reste de sa vie, il n'eut plus que des prospérités qui lui attirèrent l'envie et la haine de ses concitoyens, ou des adversités insupportables et sans remède; car en employant pour les autres contre toute sorte de justice l'autorité qu'il avoit acquise par ses grandes qualités, il diminua autant sa réputation et sa gloire qu'il augmenta la puissance de ceux qu'il servoit; et sans qu'il s'en aperçût, il se trouva enfin que sa force et

sa grandeur furent les seules causes de sa ruine. Comme il arrive aux places de guerre que les endroits et les quartiers les plus forts prêtent aux ennemis qui s'en sont emparés, leurs propres forces, et leur aident à ruiner tous les autres endroits et à s'en rendre les maîtres, de même César, agrandi et fortifié par la puissance de Pompée, se servit contre lui des forces et des armes qu'il lui avoit données contre ses concitoyens; et cela arriva comme je vais le raconter. Lucullus, à son retour d'Asie où Pompée l'avoit traité d'une manière si indigne, fut très-honorablement reçu du sénat, qui lui donna encore de plus grandes marques de son affection et de son estime après que Pompée fut arrivé; car il n'oublia rien pour réveiller son ambition et pour le porter à se mêler du gouvernement. Mais le courage de Lucullus étoit déjà presque émoussé et amorti, et toute la vigueur et l'activité qu'il avoit auparavant pour les affaires étoient presque éteintes; car il s'étoit entièrement livré à l'oisiveté, et abandonné aux délices et au plaisir de jouir de ses richesses. Cependant après le retour de Pompée, il se ranima, s'éleva contre lui, et s'y attacha si fortement, pour faire revivre ses ordonnances que Pompée avoit cassées, qu'il prenoit déjà le dessus, et l'emportoit de beau-

coup dans le sénat où il se trouvoit soutenu de l'appui de Caton. Pompée, voyant donç qu'il ne pouvoit tenir contre lui, et qu'il étoit repoussé partout, fut forcé d'avoir recours aux tribuns du peuple, et de s'attacher une foule de jeunes gens séditieux et hardis, dont le plus scélérat et le plus audacieux étoit Clodius, qui s'étant emparé de lui le jetoit à la tête du peuple, et le traînant partout après lui dans les assemblées contre sa dignité, le prostituoit, en le faisant servir à tout propos à approuver et confirmer tout ce qu'il proposoit pour flatter le peuple, et pour s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il fit plus encore : comme s'il ne l'avoit pas déshonoré, mais plutôt qu'il lui eût rendu de grands services, il eut l'insolence de lui demander pour salaire d'abandonner Cicéron, son meilleur ami, et celui qui, dans son administration l'avoit toujours soutenu et protégé ; et ce salaire il l'obtint. Car lorsque Cicéron, appelé en justice, se vit en danger, et qu'il eut besoin de secours, non seulement Pompée n'eut pas la délicatesse de le voir, mais encore il fit fermer l'entrée de sa maison à ceux qui venoient de sa part, et sortit par la porte de derrière. C'est pourquoi Cicéron, craignant l'issue de ce jugement, sortit secrètement de Rome, et alla volontairement en exil.

Quelque temps auparavant 64, César, de retour de sa préture d'Espagne, entreprit une affaire qui lui acquit d'abord une grande faveur, et dans la suite une très-grande puissance, mais qui devint funeste à Pompée, et à Rome. Il briguoit alors son consulat; et voyant que Crassus et Pompée étoient brouillés, et qu'en s'attachant à l'un, il auroit immanquablement l'autre pour ennemi, il prit le parti de les réconcilier; action qui paroissoit d'abord très-belle et entreprise pour le bien public, mais qui, faite à mauvaise intention, étoit aussi adroite qu'insidieuse. Car cette puissance qui, partagée en deux, maintenoit Rome dans l'équilibre, comme un vaisseau qu'une charge également distribuée empêche de pencher plus d'un côté que d'autre, venant à être réunie et à ne porter que sur un seul endroit, fit un poids si fort, que rien ne put le contre-balancer, et qui entraînant tout, renversa la république de fond en comble. C'est pourquoi Caton répondit fort bien à ceux qui disoient que les différents survenus dans la suite entre Pompée et César avoient ruiné la ville : « Vous vous trompez « infiniment, leur dit-il, d'accuser ce qui « vient d'arriver en dernier lieu; ce n'est « nullement l'inimitié et la discorde de César « et de Pompée, qui ont été la première et

« la plus grande cause de nos malheurs, c'est « leur amitié et leur concorde ». En effet, ce fut par leur liaison que César obtint le consulat; et l'ayant obtenu, il se mit d'abord à caresser et à flatter la populace, les pauvres et les indigents, et proposa des lois pour l'envoi des colonies et pour le partage des terres, ravalant ainsi la dignité de sa magistrature, et faisant en quelque façon de son consulat une charge de tribun. Et comme son collègue Bibulus s'opposoit à lui de toute sa force, et que Caton se préparoit à soutenir Bibulus, César, prenant Pompée, l'amena sur la tribune; et là devant toute l'assemblée du peuple, lui demanda tout haut « s'il n'ap-« prouvoit pas ses lois. Pompée ayant ré-« pondu, qu'il les approuvoit, César ré-« prit : Si quelqu'un donc entreprend de s'y « opposer, et d'empêcher qu'elles ne soient « autorisées, ne viendrez-vous pas vous ran-« ger auprès du peuple pour l'appuyer et le « soutenir ? Oui sans doute j'y viendrai, ré-« pondit Pompée; et contre ceux qui me-« nacent de l'épée, j'y viendrai avec l'épée « et le bouclier ».

Il parut à tout le monde que jamais jusqu'à ce jour Pompée n'avoit rien fait ni rien dit de si fort ni de si violent. Aussi ses amis, pour l'excuser, prirent le parti de dire que

c'étoit une parole qui lui étoit échappée sur-le-champ et sans réflexion. Cependant par toutes les choses qu'il fit dans la suite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à César pour obéir aveuglément à toutes ses volontés. Car bientôt après, contre l'attente de tout le monde, il épousa sa fille Julie qui étoit fiancée à Cæpion, et dont les noces étoient sur le point d'être célébrées. Et pour adoucir le ressentiment de Cæpion, il lui donna sa fille qui avoit été promise à Faustus, fils de Sylla; et César épousa Calpurnie, fille de Pison. Alors Pompée, remplissant la ville de troupes, se rendit à force ouverte maître de toutes les affaires; car le consul Bibulus s'étant rendu à la place, accompagné de Lucullus et de Caton, les soldats de Pompée se jetèrent sur lui, brisèrent ses faisceaux, et quelqu'un d'eux eut l'insolence de jeter sur lui un panier plein de fumier dont il le couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds, et deux tribuns du peuple qui l'accompagnoient, furent blessés. Ceux qui résistoient à César et à Pompée, ayant donc été chassés de la place publique, ils firent autoriser par le peuple la loi de la distribution des terres; et le peuple, séduit par cet appât, se rendit traitable et facile pour tout ce qu'ils voulurent, sans songer à former la moindre opposition, et

donnant, sans rien dire, son suffrage à tout ce qu'il leur plut de proposer. Toutes les ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquoit, furent donc confirmées; on donna à César le gouvernement des deux Gaules en-deçà et en-delà des Alpes, et de tout le pays de l'Illyrie, pour cinq ans, avec quatre légions complètes; on désigna consuls pour l'année suivante Pison, beau-père de César, et Gabinius, le plus outré de tous les flatteurs de Pompée.

Ces choses s'étant passées de cette manière, Bibulus se renferma dans sa maison [65], et passa les huit derniers mois de son consulat sans en sortir pour remplir les fonctions de sa charge, et se contentoit d'envoyer afficher des placards remplis d'invectives et d'accusations contre César et Pompée. D'un autre côté, Caton, comme s'il eût été saisi de l'esprit prophétique et divinement inspiré, annonçoit en plein sénat les maux qui devoient arriver à la ville et à Pompée lui-même. Pour Lucullus, renonçant à toutes les affaires, il se tenoit en repos, comme n'étant plus propre au gouvernement à cause de son grand âge; et ce fut alors que Pompée lui dit ce mot si remarquable, « qu'il étoit plus hors de « saison pour un vieillard de vivre dans le « luxe et dans les délices, que de se mêler

« du gouvernement ». Mais malgré cette belle sentence, il se laissa lui-même bientôt amollir par l'amour qu'il avoit pour sa jeune femme; car il faisoit tout pour lui plaire; il ne pouvoit la quitter, passoit la plupart du temps avec elle dans ses maisons de campagne et dans ses jardins, et ne pensoit plus aux affaires publiques; de sorte que Clodius, qui étoit alors tribun du peuple, n'ayant plus pour lui que du mépris, osa se porter aux entreprises les plus séditieuses. Car après qu'il eut chassé Cicéron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, sous prétexte de l'envoyer commander dans cette île, que César fut parti pour les Gaules, et qu'il vit que le peuple étoit entièrement à sa dévotion, parce que, dans tout ce qui dépendoit de sa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire et à le flatter, il entreprit d'abord de casser et d'annuller quelques-unes des ordonnances de Pompée; il enleva de force le jeune Tigrane son prisonnier, qu'il retint avec lui, et suscita des procès aux amis de Pompée, pour éprouver par là jusqu'où pourroient aller le crédit et la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée assistoit au jugement d'un de ces procès, Clodius, ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace et d'insolence, monta sur un lieu élevé d'où il pou-

voit être vu de tout le monde, et fit à haute voix les questions suivantes : « Quel est le « souverain de cette ville si intempérant ? « Quel est l'homme qui cherche un homme ? « Qui est celui qui se gratte la tête du bout « du doigt (a) » ? Et à chacune de ces questions, ses satellites, comme un chœur qui répond, ne manquoient pas de répéter tout haut à chaque fois qu'il secouoit sa robe, *c'est Pompée* [66].

Cela causoit un véritable chagrin à Pompée qui n'étoit pas accoutumé à entendre ces invectives atroces, et qui étoit très novice à ces sortes de combats. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de sentir que le sénat prenoit plaisir à le voir outragé, et regardoit ce traitement si indigne comme une punition très-juste de ce qu'il avoit abandonné Cicéron. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains sur la place publique même, qu'il y eut eu des gens blessés de part et d'autre, et qu'un esclave de Clodius, s'étant glissé dans la foule, eut été surpris un poignard à la main près de Pompée, alors ce dernier se servant de ce prétexte, et craignant d'ailleurs l'impudence de Clodius et ses calomnies, ne parut pas une seule fois à la place pendant tout le temps

(a) Voyez les remarques sur la vie de Caton d'Utique.

que Clodius fut tribun ; mais se renfermant dans sa maison, il cherchoit avec ses amis les moyens d'apaiser la colère du sénat et des gens de bien.

Culléon lui conseilloit de répudier sa femme Julie, et de se réunir avec le sénat, en renonçant à l'amitié et à l'alliance de César, mais il ne voulut pas l'entendre. Cependant il écouta et suivit l'avis de ceux qui lui conseillèrent de rappeler Cicéron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius, et très-aimé du sénat [67]. Il conduisit donc lui-même le frère de Cicéron sur la place, pour demander ce rappel au peuple. Il y eut beaucoup de coups donnés et quelques gens tués de part et d'autre ; mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius, et Cicéron, rappelé par un décret du peuple, ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il remit Pompée dans les bonnes grâces du sénat ; et appuyant la loi qu'on avoit proposée pour donner à Pompée la commission de faire venir des blés, il la fit passer [68] ; et par ce moyen, il le rendit encore une fois [69] maître de tout l'Empire, tant sur mer que sur terre. En effet par cette loi, tous les ports, tous les marchés, toutes les expositions des denrées, en un mot tout le commerce maritime, et tout le trafic des laboureurs, dépendoient de lui. Clodius crioit hautement : « Que ce décret n'avoit

pas été donné à cause de la disette des blés, mais que la disette des blés avoit été trouvée pour faire rendre ce décret, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée pût ranimer sa puissance qui commençoit à languir et étoit comme dans une espèce de pamoison ». D'autres disent que ce fut ne ruse du consul Spinther (*a*), qui voulut our ainsi dire renfermer Pompée dans un lus grand emploi, afin que, pendant qu'il exerceroit, il pût, lui de son côté, être enoyé au secours du roi Ptolémée, pour le rétablir dans ses états [70].

Cependant le tribun Canidius proposa par un autre décret, d'envoyer Pompée sans troupes, avec des licteurs seulement qui portoient devant lui les faisceaux, pour rétablir a paix entre le roi et le peuple d'Alexanlrie [71]. Il paroissoit que Pompée n'étoit pas âché de ce décret, mais le sénat le rejeta, ous le prétexte honnête qu'il craignoit pour a personne de Pompée. Malgré cela, on trouvoit tous les jours des billets qu'on semoit dans la place et devant la porte du lieu où se tenoit le sénat, et qui portoient que Ptolémée lui-même demandoit qu'on lui donnât pour général Pompée, au lieu de Spinther.

(*a*) Spinther, qui fut consul avec Q. Cæcilius Métellus Népos, l'an de Rome 696.

Timagène ajoute que Ptolémée quitta l'Egypte, et vint à Rome sans aucune nécessité, porté à cela par Théophane qui ménageoit à Pompée des occasions de s'enrichir, et un nouveau prétexte de commander encore une armée. Mais la méchanceté de Théophane ne pourroit donner à ce conte autant de vraisemblance, que le naturel de Pompée le rend incroyable, parce qu'il n'avoit en lui aucune sorte de méchanceté, et que son ambition n'avoit rien de bas, ni d'indigne.

Pompée ayant donc eu l'intendance des blés, envoya d'abord de tous côtés ses lieutenants et ses amis, et s'étant embarqué lui-même pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, il en fit de grandes provisions. Dans le moment qu'il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent si impétueux, que ses pilotes faisoient difficulté de partir. Mais se jetant le premier dans son vaisseau, il commanda qu'on levât les ancres, et cria : « Il est nécessaire que j'aille, mais « il n'est pas nécessaire que je vive [72] ». La fortune favorisa cette audace et cette bonne volonté; il arriva heureusement, remplit de blés tous les marchés de Rome, et couvrit la mer de vaisseaux. De sorte que le superflu de cette abondance, se répandant partout aux environs, suffit à nourrir tous les peuples voisins, et fut comme un ruisseau qui, cou-

lant d'une source féconde et intarissable, porte partout le secours de ses eaux.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, les guerres des Gaules cimentoient la grandeur et l'élévation de César; car lorsqu'il paroissoit le plus loin de Rome, et attaché à combattre les Belges, les Suèves et les Bretons (*a*), c'étoit dans ce même tems-là que, sans qu'on s'en aperçût, par sa grande habileté et par ses pratiques secrètes au milieu du peuple même, et dans les principales affaires du Gouvernement, il minoit et ruinoit peu-à-peu la grande puissance de Pompée. En effet, faisant de son armée comme son propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares; mais il se servoit des combats qu'il livroit comme d'autant de grandes chasses, par le moyen desquelles il l'exerçoit et l'endurcissoit au travail et aux fatigues, pour la rendre par là plus terrible et plus invincible dans les occasions sérieuses qu'il lui préparoit. D'un autre côté, tout l'or et l'argent, toutes les dépouilles et les autres richesses qu'il prenoit sur ce grand nombre d'ennemis, il les envoyoit à Rome, pour tâcher de gagner et de corrompre les plus puissants : et en faisant de riches présents aux édiles, aux préteurs, aux

(*a*) Les Pays-Bas, les peuples de la Suabe et ceux de la Grande-Bretagne.

consuls, et à leurs femmes, il acquéroit un grand nombre de partisans. Aussi lorsqu'il eut repassé les Alpes, et qu'il vint hiverner à Lucques, il s'y rendit de Rome une foule innombrable d'hommes et de femmes de toutes conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir; et entre autres deux cents sénateurs, du nombre desquels étoient Crassus et Pompée même; et l'on voyoit tous les jours à la porte de César, jusqu'à cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs. Il les renvoya tous comblés de riches présents et remplis de grandes espérances, et il fit avec pompée et Crassus un traité secret, par lequel il fut convenu qu'eux deux ensemble demanderoient une seconde fois le consulat pour l'année suivante; que César les y serviroit en envoyant à Rome une grande partie de ses gens de guerre, pour donner leurs suffrages en leur faveur; et que dès qu'ils seroient élus, ils se feroient décerner le gouvernement des provinces et le commandement des armées, et feroient continuer César pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déjà.

Ces secrètes pratiques ayant éclaté, et le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux citoyens en furent tellement indignés, que le consul Marcellinus s'étant levé, leur demanda à tous deux devant le peuple, « s'ils

« poursuivroient le consulat » ; et le peuple leur ayant commandé de répondre, Pompée porta le premier la parole, et dit : « Que « pour lui, il le poursuivroit peut-être, et « que peut-être aussi il ne le poursuivroit « pas [73] ». Mais Crassus, plus politique, répondit : « Qu'il feroit ce qu'il jugeroit le « plus expédient et le plus utile pour la répu- « blique ». Marcellinus s'attacha donc à Pompée, et s'emporta contre lui avec tant de violence, que Pompée, tout en colère, lui reprocha, « qu'il étoit le plus injuste et le « plus ingrat de tous les hommes, de ne pas se « souvenir que, par son moyen, de muet il « étoit devenu éloquent, et d'affamé si ras- « sasié, qu'il étoit souvent obligé de rendre « gorge ». Cependant tous les autres prétendants au consulat s'étant désistés de leur poursuite, Lucius Domitius fut le seul à qui Caton persuada de le briguer, et qu'il encouragea à ne pas se rebuter : « Car, lui dit-il, « dans ce combat, ce n'est pas du consulat « qu'il s'agit, mais bien de défendre contre « deux tyrans la liberté publique ». C'est pourquoi Pompée et ses partisans, redoutant la roideur et la véhémence de Caton, et craignant que, comme il avoit déjà le sénat pour lui, il ne fît changer et n'entraînât la plus saine partie du peuple, prirent le parti d'em-

pêcher que Domitius ne descendît à la place pour faire sa brigue. Pour cet effet, ils envoyèrent des hommes armés, qui, se jetant sur lui comme il étoit en chemin, tuèrent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui, et mirent en fuite tous les autres. Caton se retira le dernier après avoir été blessé au coude du bras droit en défendant Domitius.

Etant donc parvenus au consulat par ces voies si violentes, ils ne se gouvernèrent pas dans la suite avec plus de modération; car premièrement, lorsque le peuple étoit sur le point d'élire Caton préteur, et qu'il alloit donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure [74]. Et après avoir corrompu les tribuns par argent, ils firent nommer préteurs Antias (*a*) et Vatinius. Ensuite ils firent proposer par Trebonius, tribun du peuple, des décrets, qui, comme on en étoit convenu, continuoient à César pour cinq ans les gouvernements et le commandement qu'il avoit déjà, donnoient à Crassus la Syrie et la conduite de la guerre contre les Parthes, et décernoient à Pompée toute l'Afrique, les deux Espagnes [75], avec quatre légions, dont il en

(*a*) Antias paroît un nom corrompu.

prêta deux à César qui les lui demanda pour la guerre des Gaules.

Crassus, l'année de son second consulat terminée, partit d'abord pour son gouvernement. Et Pompée, resté à Rome pour la dédicace de son théâtre, et voulant honorer cette consécration, célébra des jeux gymniques et des jeux de musique, donna des combats d'animaux où il y eut plus de cinq cents lions de tués; et pour couronner la fête, il la termina par le plus étonnant de tous les spectacles, par un combat d'éléphants[76]. Cette magnificence lui attira de nouveau l'admiration et la bienveillance du peuple; mais en même temps, il ne fut pas moins l'objet de son envie, lorsqu'on le vit abandonner ses gouvernements et ses armées à ses lieutenants qu'il affectionnoit le plus, et passer son temps à se promener avec sa femme dans les plus belles maisons de plaisance, soit qu'il fût amoureux d'elle, ou que, charmé de l'amour qu'elle avoit pour lui, il ne pût se résoudre à la quitter. Car on allègue aussi cette dernière raison, et l'on ne parloit partout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Pompée ne fût plus en âge d'être aimé avec tant d'ardeur; mais la cause du violent amour de cette jeune femme, c'étoit la grande sagesse de son mari qui n'aimoit point d'autre femme qu'elle,

et les charmes de son entretien, qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable et d'insinuant, et qui étoit surtout très-propre à gagner les cœurs, à moins qu'on ne veuille accuser la courtisane Flore de n'avoir pas dit la vérité, quand elle lui a rendu ce témoignage. Cette grande passion de Julie pour Pompée parut surtout avec éclat un jour que le peuple étoit assemblé pour l'élection des édiles. Comme on en étoit venu aux mains, il y eut beaucoup de gens tués autour de Pompée, qui, étant tout couvert de sang, fut obligé de changer d'habit. Ses esclaves coururent rapporter chez lui ses vêtements pour en prendre d'autres; leur précipitation ayant causé du trouble et du tumulte dans la maison, Julie, qui étoit enceinte, s'évanouit à la vue de la robe de son mari toute ensanglantée, et elle ne revint qu'avec beaucoup de peine; mais le trouble et la frayeur où cette vue l'avoit jetée lui causèrent une si grande émotion, qu'elle avorta. Cet accident fut cause que ceux mêmes qui étoient le plus acharnés à condamner l'amitié que Pompée avoit pour César, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour sa femme. Elle devint grosse une seconde fois, et accoucha d'une fille; mais elle mourut dans son travail, et l'enfant ne survécut pas

long-temps à la mère. Comme Pompée se disposoit à la faire inhumer dans une de ses terres près d'Albe, le peuple, usant de violence, porta le corps dans le champ de Mars, plutôt par la pitié et par la compassion qu'il avoit de cette jeune femme, que par aucune envie qu'il eût de faire plaisir ni à Pompée ni à César. Et encore dans tous les honneurs que le peuple rendoit à Julie, il paroissoit qu'il en faisoit beaucoup plus pour l'amour de César absent, que pour l'amour de Pompée qui étoit présent.

Dès que l'alliance, dont Julie étoit le nœud, et qui couvroit bien plus leur ambition, qu'elle ne la refrénoit, fut éteinte par sa mort, Rome fut bientôt assaillie d'une violente tempête; toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, et l'on ne parloit plus que de division et de rupture : pour surcroît de malheur, on apprit bientôt après la nouvelle que Crassus avoit été défait et tué (*a*) par les Parthes. Ainsi le plus fort rempart qui restoit encore contre la guerre civile, fut emporté ; car comme ils craignoient tous deux ce concurrent, ils gardoient plus de mesures l'un avec l'autre, et suivoient en quelque sorte un peu plus la

(*a*) Julie et Crassus moururent la même année, l'an de Rome 692, 52 ans avant l'ère chrétienne.

justice et la raison. Mais la fortune ayant emporté cet athlète qui pouvoit entrer en lice avec celui des deux qui seroit demeuré vainqueur, alors on put fort bien appliquer ce mot du poète comique : « Ils se préparent « l'un contre l'autre, ils frottent tous deux « leur corps d'huile, et répandent la pous- « sière sur leurs bras ». Tant il est vrai que la fortune, même la plus grande, est peu de chose contre la nature dont elle ne peut jamais satisfaire la cupidité, puisqu'un commandement si étendu et une domination si vaste n'étoient pas suffisants pour assouvir l'ambition de deux hommes seuls. Bien qu'ils eussent souvent entendu dire, et qu'ils eussent eux-mêmes lu que l'empire de l'univers avoit été partagé en trois lots par les Dieux, et que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu par le sort [77], ils ne croyoient pourtant pas que tout l'empire Romain leur pût suffire, quoiqu'ils ne fussent que deux à le partager. Cependant Pompée, dans une harangue qu'il fit alors au peuple, dit expressément, « que tous les commandements qu'on lui « avoit donnés, il les avoit eus plutôt qu'il « n'avoit espéré, et aussi qu'il les avoit « quittés plutôt qu'on ne s'y étoit attendu ». Et en effet, il avoit pour témoins de cette vérité les armées qu'il avoit toujours licen-

iées après ses expéditions. Mais alors, voyant
ue César ne se disposoit pas à congédier la
ienne, il chercha à se fortifier contre lui par
es principales charges et par les premiers
mplois de la ville, sans cependant introduire
ucune nouveauté dans l'état; car il ne vou-
oit pas paroître se défier de lui; au contraire,
l faisoit semblant de le mépriser, et de n'en
enir aucun compte. Mais quand il vit que
es charges ne se distribuoient pas comme il
'avoit pensé, les citoyens étant corrompus
par argent, il trouva qu'il lui étoit plus expé-
lient que l'anarchie régnât dans la ville, et
l y travailla de tout son pouvoir.

D'abord il se répandit un bruit qu'il falloit élire un dictateur; et ce fut le tribun Lucilius qui osa en parler le premier, et qui proposa au peuple de nommer Pompée à cette charge. Caton s'éleva avec tant de force contre Lucilius, que ce tribun fut sur le point d'être déposé. Alors les amis de Pompée se présentèrent et firent leurs efforts pour l'excuser, en disant qu'il n'avoit jamais demandé cette charge, et qu'il ne la vouloit point. Caton se mit à louer hautement Pompée, et à l'exhorter à faire en sorte que tout se passât dans l'ordre selon la coutume et les lois; et Pompée, qui avoit honte de ne pas se rendre à un sentiment si raisonnable, y

veilla si bien, que Domitius Calvinus et Valérius Messala furent élus consuls (a).

Mais bientôt après, les choses étant retombées dans la même confusion et la même anarchie, et la plupart remettant en avant avec plus d'audace la première proposition d'élire un dictateur, alors Caton, craignant d'être forcé, prit le parti d'abandonner à Pompée quelque charge considérable, dont l'autorité fût limitée par les lois, pour l'éloigner par ce moyen de celle qui n'avoit point de bornes et qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi déclaré de Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein sénat de l'élire seul consul. « Car par là, dit-il, ou la ville sor« tira du trouble et du désordre où elle se « trouve ; ou, si elle doit tomber en servi« tude, elle sera soumise à celui qui vaut le « mieux ». Cet avis ayant surpris tout le monde à cause de celui qui en étoit l'auteur, Caton se leva. D'abord chacun s'attendit qu'il alloit combattre le sentiment de Bibulus, et il se fit tout d'un coup un grand silence. Caton, prenant la parole, dit, « que pour lui il n'au« roit jamais ouvert cet avis ; mais que puis« qu'il étoit ouvert par un autre, son opi« nion étoit qu'on le suivît ; et il ajouta,

(a) L'an 700 de Rome, cinquante-un ans avant l'ère chrétienne.

« qu'il préféroit un magistrat tel qu'il fût, à « l'anarchie, et qu'il étoit persuadé qu'il n'y « avoit personne plus capable que Pompée « de gouverner dans de si grands désordres « et dans une si grande confusion ». Le sénat embrassa cette opinion, et ordonna que Pompée seroit élu consul tout seul, et que, s'il venoit à avoir besoin d'un collègue, il pourroit choisir lui-même celui qu'il voudroit, mais seulement après deux mois. Pompée, ayant donc été ainsi élu et déclaré seul consul par Sulpitius qui présidoit à son tour en qualité de roi pendant l'interrègne, alla d'abord embrasser Caton avec toutes les marques d'une véritable amitié; « confessant qu'il lui « avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il « recevoit, et le conjurant de l'assister en par- « ticulier de ses conseils dans les fonctions de « sa charge ». Caton répondit : « que Pompée « ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il « avoit dit, il ne l'avoit nullement dit pour « l'amour de lui, mais uniquement pour l'a- « mour de la république; qu'il l'aideroit vo- « lontiers de ses conseils en particulier quand « il les lui demanderoit; et que quand il ne les « lui demanderoit pas, il diroit toujours en « pleine assemblée du peuple ce qui lui pa- « roîtroit le plus expédient et le plus conve-

« nable ». Et voilà quel étoit Caton dans toute sa conduite.

Pompée, étant rentré dans Rome, épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion [78], et depuis peu veuve de Publius, fils de Crassus, à qui elle avoit été mariée fort jeune, et qui venoit de périr chez les Parthes avec son père. C'étoit une personne pleine de charmes, sans compter ceux de sa beauté; car elle étoit très-savante dans les belles-lettres; elle jouoit fort bien de la lyre; elle étoit habile en géométrie; elle lisoit utilement les préceptes des philosophes; et ce qui est encore plus estimable, ses mœurs étoient fort éloignées de ces airs méprisants et de ces affectations ambitieuses que donnent ordinairement aux jeunes personnes ces grandes sciences et ces belles qualités. D'ailleurs, elle étoit fille d'un père que sa naissance et sa réputation égaloient à ce qu'il y avoit de plus grand. Cependant ce mariage déplaisoit généralement à cause de la disproportion d'âge; car on disoit que Cornélie auroit mieux convenu au fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens ajoutoient à cela que Pompée en cette occasion avoit foulé aux pieds les intérêts de sa patrie, qui, se trouvant dans un état très-déplorable, l'avoit choisi pour son médecin,

et s'étoit abandonnée entièrement à sa conduite ; car alors couronné de fleurs, il célébroit des noces et faisoit des sacrifices, tandis qu'il devoit regarder comme une calamité publique ce consulat confié à lui seul, puisqu'il savoit qu'il ne lui auroit pas été donné ainsi contre les lois et contre les coutumes reçues, si la ville eût été florissante et dans le cours ordinaire de ses prospérités.

D'abord il s'attacha à régler les poursuites et les procédures que l'on devoit faire contre ceux qui, par des présents et des largesses, achetoient les suffrages pour parvenir aux charges, et fit des lois pour régler ces jugements. Il se conduisit avec autant de dignité que d'intégrité dans tout le reste, et rétablit dans les assemblées la sûreté, l'ordre et la tranquillité, en y présidant lui-même avec des gens armés. Mais son beau-père Scipion ayant été appelé en justice pour ces mêmes faits, alors il oublia ses sages réglements, et fit venir chez lui les trois cent soixante juges qu'il pria de le favoriser. L'accusateur, voyant Scipion reconduit par tous ses juges, de la place jusqu'à sa maison, se désista de sa poursuite. Cette conduite fit encore tort à Pompée ; mais il fut encore plus blâmé, lorsqu'après avoir défendu par une loi expresse les louanges que l'on donnoit aux accusés en

plaidant pour eux [79], il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus [80] le jour même qu'on le jugeoit. Caton, qui se trouvoit un des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant « qu'il ne lui étoit pas permis « d'entendre les louanges qu'on donnoit con- « tre la loi à un accusé ». Cela donna lieu de recuser Caton; mais Plancus n'en fut pas moins condamné unanimement par tous les suffrages, à la grande confusion de Pompée son protecteur. Peu de jours après, Hypséus, homme consulaire, poursuivi criminellement, observa si bien Pompée, que, se présentant à lui comme il sortoit du bain pour aller se mettre à table, il embrassa ses genoux et le supplia de le secourir; mais Pompée passa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui disant pour toute réponse, « que tout ce « qu'il gagnoit par ses importunités, c'étoit « de faire gâter son souper ». Cette bizarrerie et cette inégalité de favoriser les uns et de rebuter les autres, lui attirèrent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais dans tout le reste, il se comporta avec tant de sagesse, qu'il rétablit l'ordre partout, et qu'il choisit pour son collègue son beau-père, pour les cinq derniers mois de son consulat. Alors on lui continua pour quatre autres années ses gouvernements, avec la permission de prendre

dans le trésor mille talents (a) par an pour entretenir et soudoyer ses troupes.

Les amis de César, s'appuyant là-dessus, prétendirent qu'on devoit aussi avoir des égards pour lui qui faisoit des guerres si difficiles, et qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome [81], et qu'il étoit juste ou qu'il obtînt un second consulat, ou qu'on lui continuât son gouvernement encore quelques années, afin qu'un successeur ne vînt pas lui enlever le fruit de ses travaux; et que, commandant seul dans les pays qu'il avoit conquis, il jouît en repos des honneurs mérités par ses exploits. Comme il s'éleva à ce sujet une grande discussion, Pompée, comme pour détourner par amitié la haine que cette demande pouvoit exciter contre César, dit qu'il avoit des lettres de lui par lesquelles il demandoit un successeur, et prioit qu'on le déchargeât du soin de cette guerre; mais que pour le consulat, il étoit bien juste et raisonnable de lui accorder la permission de le demander, quoique absent [82]. Caton s'opposa à cela de tout son pouvoir, voulant absolument que César, après avoir posé les armes, revînt comme simple particulier, et qu'en cet état il demandât à ses concitoyens la récompense de ses services. Pompée ne contesta pas da-

(a) Environ 4,938,272 f. de notre monnoie. *A. L. D.*

vantage, et, comme vaincu par les raisons de Caton, il garda le silence, ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit pas si bonne opinion des intentions de César, et qu'il n'étoit pas si porté pour lui. Il lui fit même redemander les deux légions qu'il lui avoit prêtées, prétextant sa demande sur la guerre des Parthes dont il étoit chargé. César, quoiqu'il comprît bien à quel dessein et dans quelles vues on lui redemandoit ces troupes, ne laissa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches présents.

Peu de temps après, Pompée tomba dangereusement malade à Naples; il guérit cependant, et les Napolitains, à la persuasion d'un des principaux habitants, nommé Praxagoras, offrirent des sacrifices pour remercier les Dieux de sa guérison. Leurs voisins firent de même; et de proche en proche, cet exemple gagna toute l'Italie; de sorte qu'il n'y eut ville ni petite ni grande, où l'on ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avoit point de lieux assez grands pour recevoir l'affluence du peuple qui accouroit de tous côtés au-devant de lui. Tous les chemins, tous les bourgs, tous les ports, toutes les côtes, en un mot toute la campagne étoit pleine de gens qui faisoient des sacrifices et de grandes réjouissances, pour marquer leur joie du retour

de sa santé. Il y en avoit même plusieurs qui, couronnées de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux, et l'accompagnoient ainsi dans sa marche, de sorte que ce cortège faisoit un des plus beaux et des plus magnifiques spectacles qu'on eût pu voir. Aussi dit-on que ce ne fut pas une des moindres causes de la guerre civile. Car la joie excessive qu'il eut de tous ces honneurs lui remplit la tête d'une présomption démesurée qui renversa tous les raisonnements qu'il auroit dû tirer des affaires présentes, et qui lui faisant abandonner la prévoyance et la précaution dont il avoit toujours usé jusque-là pour assurer ses grandes prospérités et le succès de ses grandes actions, le jeta dans une audace sans bornes, et dans un mépris insensé de la grande puissance de César; jusque-là qu'il disoit publiquement, « qu'il n'avoit « besoin contre lui ni d'armes ni d'efforts, et « qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement « qu'il ne l'avoit élevé ». A ces dispositions se joignit encore l'arrivée d'Appius, qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à César, et qui, dans tous ses discours, ravala extrêmement toutes les grandes actions qui s'étoient passées dans ce pays-là, et sema partout des propos très-injurieux à César, disant hautement, « que Pompée ne

« connoissoit pas ses propres forces ni la gran-
« deur de sa réputation, de chercher à se
« fortifier par d'autres troupes contre César;
« qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit
« lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui,
« tant les soldats avoient de haine pour César
« et d'affection pour Pompée qu'ils mouroient
« d'impatience de revoir ». Tous ces discours enflèrent tellement Pompée, et le plongèrent dans une si grande nonchalance, par l'excessive confiance qu'ils lui inspirèrent, qu'il se moquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre; et que, quand on lui disoit que, si César revenoit à Rome avec son armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'opposer à lui, il répondoit en riant, et avec un visage ouvert, où la joie et l'assurance paroissoient peintes, « qu'on ne se mît point
« en peine; car, ajoutoit-il, en quelque en-
« droit de l'Italie que je frappe du pied, il
« en sortira des légions qui obéiront à mes
« ordres ».

César au contraire s'appliquoit fortement à ses affaires, et redoubloit sa vigilance et son attention : car il s'approchoit à grandes journées de l'Italie; et chemin faisant, il envoyoit tous les jours à Rome des soldats, pour assister aux élections, et par ses largesses il gagnoit et corrompoit secrètement plusieurs

de ceux qui étoient dans les principales charges. De ce nombre furent le consul Æmilius Paulus, qu'il fit changer de parti en lui donnant quinze cents talents [83]; Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses; et Marc-Antoine, qui, par la grande amitié qu'il avoit pour Curion, s'étoit rendu caution pour ses dettes. On dit alors qu'un des capitaines que César avoit envoyés à Rome, s'étant tenu long-temps à la porte du sénat, et ayant entendu dire enfin que le conseil refusoit à César la prolongation de son gouvernement, frappa de la main le pommeau de son épée, et dit tout haut, « mais celle-ci « la lui donnera ». Toutes les actions de César, tous ses grands préparatifs et toutes ses vues ne tendoient qu'à cette unique fin. Cependant les propositions que Curion faisoit pour lui, paroissoient plus modérées et plus populaires; car il demandoit de deux choses l'une, ou que Pompée congédiât son armée, ou que César retînt aussi la sienne : « Ayant « mis bas les armes et étant devenus tous « deux simples particuliers, disoit-il, ils en « viendront à des conditions justes et raison- « nables; ou demeurant armés, ils se con- « tenteront de ce qu'ils ont et se tiendront en « repos, par la crainte qu'ils auront l'un de « l'autre; au lieu qu'en affoiblissant l'un sans

« affoiblir l'autre, ce seroit augmenter de « moitié la puissance qu'on redoute ». Le consul Marcellus traita alors César de brigand, et dit qu'on devoit le déclarer ennemi de la patrie, s'il ne posoit les armes; mais Curion, appuyé par Antoine et par Pison, parvint à faire passer la chose par les suffrages du sénat; car il proposa que tous ceux qui vouloient que César seul mît bas les armes, et que Pompée retînt les siennes, se missent tous d'un côté : ce fut le plus grand nombre. Ensuite il dit à ceux qui vouloient que l'un et l'autre les posassent, et qu'aucun des deux ne demeurât armé, de passer d'un autre côté : il n'y en eut que vingt-deux qui demeurèrent fidèles à Pompée [84], tous les autres se rangèrent du côté de Curion, qui, fier de sa victoire et transporté de la joie qui le possédoit, se rendit aussitôt à la place vers le peuple qui le reçut avec de grands cris et de grands battements de mains, et le couvrit de bouquets et de couronnes de fleurs. Pompée n'étoit pas présent à cette délibération du sénat; car il est défendu à ceux qui reviennent à la tête des armées d'entrer dans la ville; mais le consul Marcellus, se levant de sa place, dit, « qu'il ne demeureroit point « assis à écouter tranquillement des disputes, « lorsqu'il avoit des avis certains que l'on

« voyoit déjà sur les sommets des Alpes dix « légions qui s'avançoient contre eux ; mais « qu'il alloit leur opposer un homme qui sau- « roit leur tenir tête et défendre la patrie dans « un si grand danger ».

Dès ce moment, on changea d'habit à Rome, comme dans un deuil public; et Marcellus, traversant la place, suivi de tout le sénat, sortit de la ville pour aller trouver Pompée. Quand il fut arrivé en sa présence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, et lui dit. « Pom- « pée, je vous ordonne de secourir votre pa- « trie, et pour cet effet, de vous servir des « troupes que vous avez déjà, et d'en lever « de nouvelles ». Lentulus, un de ceux qui étoient désignés consuls pour l'année suivante, lui parla dans les mêmes termes. Pompée commença donc à faire des levées; mais les uns n'obéissoient point à ses ordres, les autres ne venoient se présenter qu'en petit nombre et avec mauvaise volonté; et la plupart, au lieu de donner leurs noms, crioient, *la paix, la paix*. Car Antoine avoit lu au peuple, malgré le sénat, une lettre de César, qui contenoit des propositions très-propres à gagner la multitude. En effet, il proposoit que Pompée et lui, quittant leurs gouvernements, et congédiant leurs armées, vinssent devant le peuple, et que là ils rendissent

compte de leurs actions. Lentulus, qui étoit déjà entré en charge (*a*), n'assembloit point le sénat; car Cicéron, revenu depuis peu de jours de son gouvernement de la Cilicie, ménageoit un accommodement. Il proposoit que César, quittant les Gaules, congédieroit toute son armée, excepté deux légions qu'il retiendroit, et qu'avec ces deux légions et le gouvernement d'Illyrie, il attendroit son second consulat. Cet expédient déplut extrêmement à Pompée; de sorte que les amis de César se laissèrent persuader qu'il devoit congédier encore une de ces deux légions. Mais Lentulus s'y opposant, et Caton criant que Pompée faisoit une grande faute, et qu'il se laissoit tromper, la négociation fut rompue.

Dans le même temps, on reçoit des nouvelles que César s'étoit emparé d'Ariminum[55], ville considérable d'Italie, et qu'il s'avançoit à grandes journées vers Rome avec toutes ses forces. Mais cette dernière circonstance étoit fausse; il ne menoit avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes de pied; il n'avoit pas voulu attendre le reste de son armée qui étoit encore au-delà des Alpes, parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviste sur des gens troublés et

(*a*) Il étoit alors consul avec C. Claudius Marcellus, l'an de Rome 704.

surpris, que de leur donner le temps de se remettre, et d'avoir à les combattre bien préparés. Etant arrivé sur le bord du Rubicon, qui faisoit les limites de son gouvernement, il s'arrêta et demeura long-temps plongé dans un profond silence, différant de passer, et pensant en lui-même à la grandeur et à la témérité de cette entreprise; puis tout d'un coup, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme d'une profondeur infinie, faisant taire sa raison et fermant les yeux au danger, il s'écria en langage grec, *le sort en est jeté*, et passa avec son armée.

Dès que la nouvelle en fut portée à Rome, toute la ville fut saisie d'étonnement, de frayeur et de trouble; jamais on n'avoit vu un pareil effroi. Tout le sénat court d'abord vers Pompée, tous les magistrats sortent aussi en foule, et se retirent auprès de lui. Là Tullus lui demande tout haut, « quelles forces et quelle armée il avoit pour les défendre ». Pompée est long-temps à répondre, et dit enfin d'un ton mal assuré, « qu'il avoit toutes prêtes les deux légions que César lui avoit renvoyées, et que des troupes qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit assembler très-promptement jusqu'à trente mille hommes ». Sur cela Tullus s'écria : « Pompée, vous nous avez trom-

« pés » , et conseilla que, sans différer, on envoyât des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui n'étoit pas d'ailleurs un méchant homme, mais qui, par une opiniâtreté obstinée et par une brusquerie insolente et brutale, croyoit imiter la franchise et la liberté de Caton, dit à Pompée, « qu'il frappât donc la terre du pied, pour en faire sortir les légions qu'il leur avoit promises ». Pompée supporta avec douceur une raillerie si déplacée; et Caton l'ayant fait ressouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de César dès le commencement, il lui répondit : « Dans « tout ce que vous m'en avez dit, vous avez « mieux deviné que moi, et en meilleur pro- « phète; et dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi plus « amiablement et plus en homme de bien ». En même temps Caton proposa de nommer Pompée général, avec une autorité souveraine; ajoutant, « que ceux qui ont fait les plus grands « maux sont ceux qui savent aussi le mieux y « apporter les remèdes ». Pompée partit aussitôt pour la Sicile dont le gouvernement lui étoit échu par le sort, et tous les autres magistrats se rendirent de même dans les provinces qui leur étoient tombées en partage.

L'Italie étant donc ainsi presque toute soulevée, on ne savoit quel parti prendre, ni à quoi se déterminer. Ceux qui étoient ab-

sents de Rome y accouroient de tous côtés ; et ceux qui étoient dans cette ville en sortoient et l'abandonnoient, voyant que, dans une si furieuse tempête et dans un si grand effroi, tout ce qui auroit pu rendre quelque service y étoit foible ; et au contraire, tout ce qui pouvoit nuire et qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort et violent, et difficile à réduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car il étoit impossible de calmer la frayeur qui s'étoit emparée de tous les esprits, et on ne laissoit pas même à Pompée la liberté de se servir de son jugement pour remédier à un si grand désordre ; mais chacun, selon qu'il étoit agité de crainte, de tristesse ou de doute et d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans sa propre passion, de sorte qu'il arrivoit souvent que, dans le même jour, il prenoit des résolutions toutes contraires. D'ailleurs il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis ; car les uns lui rapportoient une chose, et les autres une autre toute opposée ; et s'il refusoit de les croire, ils s'irritoient tous également contre lui. Enfin, après avoir déclaré qu'il ne voyoit dans la ville qu'un trouble et une confusion sans remède, après avoir ordonné aux sénateurs de le suivre, et protesté qu'il regarderoit comme partisans de César tous ceux qui resteroient

dans Rome, il sortit de la ville sur le soir. Les consuls prirent aussi la fuite sans avoir fait les sacrifices d'usage avant de partir pour la guerre. Dans cette affreuse extrémité, Pompée ne laissoit pas de pouvoir se dire heureux et digne même d'envie, à cause de la grande affection que tout le monde lui témoignoit : car si la plupart des citoyens blâmoient cette guerre, personne ne haïssoit celui qui la conduisoit ; et ceux qui l'accompagnoient pour l'amour de lui, sans pouvoir se résoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le suivoient pour l'amour de la liberté.

Peu de jours après, César arriva à Rome ; et s'étant rendu maître de la ville, il traita avec humanité tous ceux qui y étoient restés et calma leurs craintes. Mais Métellus, l'un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent du trésor public, il le menaça qu'il le tueroit ; et à cette terrible menace, il ajouta ce mot plus terrible encore, « qu'il lui étoit plus difficile de le dire que de « le faire ». Ayant donc écarté Métellus par ce moyen, et pris tout l'argent qui lui étoit nécessaire, il se mit à poursuivre Pompée, se hâtant de le chasser de l'Italie, avant qu'il eût pu recevoir les forces qui lui venoient d'Espagne. Mais Pompée, s'étant em-

paré de Brunduse [86], et ayant ramassé quantité de galères, fit embarquer sur l'heure les consuls, avec trente cohortes, et les envoya devant à Dyrrachium (*a*). En même temps, il dépêcha en Syrie Scipion, son beau-père, et son fils Cnéus, pour assembler des navires et des matelots. Lui-même après avoir barricadé toutes les portes de la ville, fait de lieu à autre des forts et des places d'armes, garni les murailles et les tours de ce qu'il avoit de plus léger et de plus dispos dans ses frondeurs et ses gens de trait, et ordonné à tous les Brundusiens de se tenir tranquillement dans leurs maisons sans en sortir, il creusa devant toutes les rues de grandes traverses qu'il remplit de pieux fort pointus, et qu'il couvrit de claies avec de la terre, en les égalisant par-dessus. Il ne réserva que deux rues qui conduisoient par dehors sur le port, et il les palissada avec de grosses pièces de bois fort pointues [87]. Le troisième jour d'après, toutes ses autres troupes se trouvèrent embarquées sans aucun trouble [88]; alors élevant tout d'un coup un signal à celles qui gardoient les murailles, elles accoururent promptement, et les ayant recueillies dans ses vaisseaux, il traversa la mer.

(*a*) Aujourd'hui Durazzo, ville de la Turquie européenne, dans l'Albanie. *A. L. D.*

César, voyant les murailles abandonnées, se douta d'abord que Pompée prenoit la fuite; c'est pourquoi faisant aussitôt prendre les armes à ses gens pour l'en empêcher, il escalada la ville, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux de ces traverses; mais en ayant été averti assez tôt par les habitants, il n'eut garde de passer au travers de la ville; et prenant un grand détour, il arriva au port où il vit que toute la flotte étoit partie, excepté deux navires chargés de quelques soldats, qui, ayant échoué contre la digue qu'il avoit faite, furent pris par des chaloupes qu'il envoya. On place généralement cet embarquement de Pompée parmi les meilleures ruses de guerre dont il se soit jamais servi. Mais César s'étonna comment, ayant une ville très-forte, et attendant l'armée qui lui venoit d'Espagne, et étant encore maître de la mer, il abandonnoit et livroit ainsi toute l'Italie; et Cicéron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Thémistocle que celle de Périclès, vu que sa position ressembloit plutôt à celle de ce dernier qu'à celle de l'autre [89]. D'un autre côté, César lui-même fit bien voir, par sa conduite, qu'il craignoit la longueur du

temps ; car ayant pris Numérius 90, ami de Pompée, il l'envoya à Brunduse avec ordre de déclarer de sa part à Pompée, qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions justes et raisonnables. Mais Numérius, au lieu de revenir, fit voile avec Pompée. César, s'étant donc ainsi rendu maître de toute l'Italie en soixante jours, sans verser une goutte de sang, vouloit d'abord poursuivre Pompée, mais il n'avoit pas des vaisseaux tout prêts, car Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce dessein, il tire en diligence vers l'Espagne pour tâcher de gagner l'armée qui y étoit.

Cependant Pompée avoit assemblé de grandes forces; il avoit une flotte qu'on pouvoit regarder comme invincible, car elle étoit composée de cinq cents vaisseaux de guerre, et d'un plus grand nombre encore de flûtes légères, et de brigantins. Dans son armée de terre, il avoit une cavalerie qui étoit la fleur des chevaliers de Rome et de toute l'Italie 91, au nombre de sept mille, tous distingués par leur naissance et par leur richesse, autant que par leur courage, et une infanterie nombreuse, mais ramassée de tous côtés, et qui demandoit beaucoup de soin pour être aguerrie et disciplinée : aussi l'exerça-t-il conti-

nuellement pendant le séjour qu'il fit à Béroé(*a*) où il ne demeuroit pas lui-même oisif, mais faisoit les mêmes exercices que ses soldats, comme s'il avoit été à la fleur de son âge. Rien ne contribuoit tant à rassurer et à encourager les troupes que de voir le grand Pompée à l'âge de cinquante-huit ans (*b*), s'exercer encore à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer l'épée facilement en courant à toute bride, et la remettre avec la même aisance dans le fourreau, et lancer le javelot, non seulement avec plus d'adresse et plus de justesse que les autres, mais avec plus de force, en le poussant à une distance dont les plus jeunes et les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Il avoit avec lui plusieurs rois et plusieurs princes du pays, qui venoient lui faire leurs soumissions, et un si grand nombre de capitaines romains qui avoient commandé des armées, qu'il en auroit pu composer un sénat complet. Labiénus, l'intime ami de César, et qui l'avoit accompagné dans toutes ses guerres des Gaules, alla se rendre à lui 92. Brutus, fils de celui qui avoit été tué par

(*a*) Ville de la Macédoine, au pied du mont Bermius. *A. L. D.*

(*b*) L'an de Rome 705; Pompée entroit dans sa cinquante-huitième année.

Géminius, dans une petite bourgade près du Pô, homme d'un grand courage, et qui jamais auparavant n'avoit voulu parler à Pompée, ni le saluer, parce qu'il le regardoit comme le meurtrier de son père, alla aussi se soumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la liberté de Rome. Cicéron même qui avoit écrit et donné des conseils contre tout ce qu'on faisoit, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'exposoient généreusement pour la patrie. Tidius Sextius, quoique dans une extrême vieillesse et boiteux d'une jambe, alla aussi le trouver jusque dans la Macédoine. Tous ceux qui approchoient de Pompée le voyant arriver, se mirent à rire et à le plaisanter; Pompée se levant alors de sa place courut au-devant de lui, prenant pour une grande marque de la justice de sa cause, que des gens d'un âge si avancé fissent plus que leurs forces ne pouvoient permettre, et préférassent partager le danger avec lui, à la sûreté qu'ils auroient trouvée ailleurs; mais après que, dans un grand conseil qui fut tenu, on eut arrêté sur la proposition de Caton, qu'on n'ôteroit la vie à aucun Romain que dans le combat, et qu'on ne saccageroit ni ne pilleroit aucune ville soumise à l'Empire, le parti de Pompée fut encore plus aimé et plus suivi; car ceux

qui ne se mêloient en aucune façon de cette guerre à cause de leur éloignement, ou qui n'y entroient point à cause de leur foiblesse qui empêchoit de les rechercher, s'y intéressoient par leurs souhaits, et combattoient par leurs discours pour la justice, persuadés que celui qui ne souhaitoit pas que Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des Dieux et des hommes.

César de son côté se montra doux et modéré dans ses succès; car en Espagne ayant vaincu et fait prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines et retint les soldats. Ensuite, ayant repassé les Alpes et traversé toute l'Italie, il arriva à Brunduse (*a*) vers le solstice d'hiver; et s'étant embarqué peu de jours après, il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de sable et des rochers 93, d'où il dépêcha Vibullius Rufus, ami particulier de Pompée, et l'un de ses officiers qu'il avoit fait pour la seconde fois prisonnier en Espagne. Il le chargea d'aller trouver Pompée pour lui demander une conférence, lui proposer de congédier leurs armées dans trois jours, de renouer leur ancienne amitié, et après l'avoir confirmée par les serments

(*a*) Brindes, dans la Calabre, et Oricum, dont il est question plus bas, dans l'Epire, sur la mer Ionienne. *A. L. D.*

ccoutumés, de retourner tous deux en Italie [94]. Pompée prit encore ces propositions pour de nouvelles embûches qu'on lui dressoit [95], et descendit promptement vers la mer où il se saisit de tous les postes et de tous les lieux forts d'assiette, et propres à loger une armée de terre, de tous les ports et de toutes les rades commodes pour les vaisseaux; de sorte que tous les vents lui étoient propices pour recevoir des vivres, des troupes et de l'argent. César au contraire étoit réduit si à l'étroit, et par terre et par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre: pour cet effet, il attaquoit tous les jours Pompée dans ses retranchements, et le défioit de sortir en plaine campagne. Ces sortes d'attaques et d'escarmouches lui réussissoient ordinairement; mais une fois il faillit à perdre toute son armée. Car Pompée combattit avec tant de courage et d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ses troupes, après lui avoir tué deux mille hommes sur la place; et il l'auroit entièrement défait, s'il avoit pu, ou plutôt s'il avoit osé le poursuivre et rentrer dans son camp pêle-mêle avec les fuyards. Aussi César dit le soir à ses amis: « Aujour-« d'hui nos ennemis remportoient une victoire « complète, s'ils avoient eu un chef qui eût « su vaincre ».

Ce succès enfla tellement le courage des troupes de Pompée, qu'elles vouloient en venir à une action générale. Pompée écrivit même aux rois, aux capitaines et aux villes de son parti, comme s'il étoit déjà vainqueur; mais en lui-même il redoutoit extrêmement l'issue de ce combat, persuadé qu'il devoit plutôt miner et ruiner, par la longueur du temps, par la disette et par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, et accoutumés de longue main à vaincre toujours quand ils combattoient ensemble; mais qui, à cause de leur vieillesse, ne pouvoient plus fournir à toutes les autres pénibles fonctions de la guerre, comme à faire de longues et fréquentes marches, à décamper tous les jours, à creuser des tranchées et à bâtir des forts, et qui pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Malgré tous ces motifs, Pompée ne laissa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à persuader à ses gens d'attendre, et de se tenir en repos; mais après que César, réduit par cet échec à une extrême disette de vivres, eut levé son camp pour gagner la Thessalie au travers du pays des Athamanes (*a*), il n'y eut plus moyen de contenir la fierté et l'insolence de ces soldats, qui,

(*a*) Entre l'Epire et la Thessalie.

croyant que César prenoit la fuite, vouloient les uns, qu'on le poursuivît sur l'heure, et les autres qu'on repassât en Italie sans différer. Il y en eut même qui envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à Rome, pour leur retenir des maisons près de la place, comme devant briguer les premières charges dès qu'ils y seroient arrivés. Plusieurs enfin s'embarquèrent sur-le-champ, pour aller porter à Cornélie, que Pompée avoit fait retirer dans l'île de Lesbos (*a*), l'agréable nouvelle que la guerre étoit entièrement finie.

Le conseil ayant été assemblé pour décider du parti qu'on avoit à prendre, Afranius qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit regagner promptement l'Italie, puisqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit proposé dans cette guerre, et que ceux qui en seroient maîtres auroient à leur disposition la Sicile, la Sardaigne, la Corse, l'Espagne et la Gaule entière; et ce qui devoit toucher encore plus Pompée, c'est qu'il ajouta que, puisque sa patrie lui tendoit les mains de si près, il n'étoit ni beau, ni décent de l'abandonner aux indignités et aux outrages qu'elle souffroit, et de la laisser ainsi livrée à la triste servitude où l'avoient réduite les esclaves et les

(*a*) Ile de la mer Egée, près de la partie d'Asie, appelée Eolie. *A. L. D.*

flatteurs des tyrans. Mais Pompée trouvoi
qu'il n'étoit ni honorable pour sa réputation
de fuir César pour la seconde fois et de s'e
voir poursuivi, lorsque la fortune le mettoi
en état de le poursuivre lui-même, ni pieu
ni juste d'abandonner son beau-père Scipion
et tant de personnages consulaires qui étoien
dans la Grèce et dans la Thessalie, et qu
ne manqueroient pas de tomber d'abord a
pouvoir de César, avec leurs trésors et leur
troupes, qui étoient très-considérables. I
trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux serv
Rome, et avoir d'elle le plus grand soin, qu
de combattre pour elle le plus loin qu'il étoi
possible, afin que, sans avoir aucune part
aux maux de la guerre, et sans en entendr
même le bruit, elle attendît tranquillemen
le vainqueur. Cet avis ayant prévalu, il s
mit à la poursuite de César, dans la résolutio
de n'en point venir à une bataille, mais de
l'assiéger partout, et de le ruiner par la di-
sette, en le serrant toujours de près : outre
qu'il étoit persuadé que c'étoit là le meilleur
parti, il lui étoit revenu quelques discours
qui avoient été tenus parmi les chevaliers,
« qu'après qu'ils se seroient défaits de César,
« il falloit aussi très-promptement se défaire
« de lui ». L'on prétend que cela fut cause
que dans cette guerre, Pompée ne se servit

jamais de Caton dans aucune affaire importante; et qu'en marchant contre César, il le laissa sur la côte pour avoir soin des bagages, dans la crainte que, dès que César seroit ruiné et détruit, il ne le forçât lui-même de quitter sa charge et toute son autorité.

Pompée n'eut pas plutôt commencé à se mettre aux trousses des ennemis, que l'on commença à crier contre lui, et à l'accuser de faire la guerre non à César, mais au sénat et à sa patrie, afin de commander toujours seul, et de ne cesser jamais d'avoir autour de lui pour ses gardes et ses satellites, ceux qui se croyoient dignes de commander à tout l'univers. Aussi Domitius Ænobarbus, en l'appelant toujours « Agamemnon et roi « des rois [96] », lui attiroit la haine et l'envie de tout le monde. Et Favonius ne le piquoit pas moins par ses plaisanteries, que les autres par leur trop grande liberté; car il alloit criant : « Mes amis, ne vous attendez pas « pour cette année d'aller manger des figues « de Tusculum ». Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Espagne, et qui étoit accusé de trahison [97], voyant alors Pompée éviter le combat, dit, « qu'il étoit « fort surpris que ceux qui l'accusoient, n'eus- « sent pas le courage de s'avancer et de « combattre un homme qui trafiquoit des

« provinces et des armées ». Par ces discours et d'autres semblables, ils forcèrent enfin Pompée, qui étoit jaloux de sa réputation jusqu'à la petitesse, et à qui une mauvaise honte ôtoit la force de résister à ses amis ; ils le forcèrent, dis-je, à suivre leurs espérances et leurs mouvements, et à renoncer aux réflexions et aux raisonnements les plus sages : ce qui n'auroit pas été pardonnable même à un simple pilote de vaisseau, bien loin de l'être à un capitaine général de tant de nations, et de tant d'armées si nombreuses. Il avoit coutume de louer les médecins qui n'accordoient rien aux appétits désordonnés de leurs malades, et lui-même cédoit à la partie la plus malsaine de ses partisans, de peur de leur paroître trop fâcheux et trop rude dans une circonstance où il s'agissoit de leur vie et de leur salut. Car comment pourroit-on croire bien sains ces hommes dont les uns, en se promenant dans leur camp, briguoient déjà les consulats et les prétures ; et les autres, comme Spinther, Domitius et Scipion, disputoient entr'eux avec violence, et cabaloient déjà pour la charge de souverain pontife, dont César étoit revêtu, et cela comme s'ils n'avoient eu à combattre qu'un Tigrane, roi d'Arménie, ou qu'un roi des Nabatéens (*a*),

(*a*) Peuples de l'Arabie.

et qu'ils n'eussent pas eu affaire à César et à son armée, qui avoient forcé mille villes, dompté trois cents nations, gagné, contre les Germains et les Gaulois, des batailles sans nombre, fait un million de prisonniers, et taillé en pièces un million d'hommes en bataille rangée 98.

Malgré toutes ces considérations, ils ne cessoient de crier contre Pompée, et de l'importuner : à peine descendus dans la plaine de Pharsale (*a*), ils l'obligèrent à tenir un conseil dans lequel Labiénus, qui commandoit la cavalerie, se levant le premier, jura, « qu'il ne se retireroit du combat qu'après « avoir mis les ennemis en fuite ». Tous les autres firent après lui le même serment. La nuit suivante, Pompée fit ce songe : Il lui sembla « que, comme il entroit dans le théâ« tre, tout le peuple le reçut avec de grands « battements de mains, et que lui-même or« noit de quantité de riches dépouilles la cha« pelle de Vénus appelée Nicéphore (*b*) ». Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit aussi de l'autre ; car il craignoit que César rapportant son origine à

(*a*) Dans la Thessalie, au-dessus de Larissè. Cette plaine est traversée par le fleuve Apidanus, qui va se jeter dans le golfe Thermaïque. *A. L. D.*

(*b*) C'est-à-dire *la victorieuse*.

Vénus, ce songe ne signifiât que lui-même; par ses propres dépouilles, orneroit et releveroit la gloire et l'éclat du descendant de cette Déesse [99]. Il s'éleva même dans tout le camp certains tumultes et certains mouvements qu'on appelle terreurs paniques, qui l'éveillèrent en sursaut. Et comme on posoit les gardes du matin, on vit tout d'un coup sur le camp de César, où régnoit la plus grande tranquillité, une vive lumière, à laquelle s'alluma un grand flambeau qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même rapporte qu'il le vit de ses propres yeux en allant visiter ses gardes [100]. César se préparoit à déplacer son camp avant la pointe du jour [101], et ses soldats pliant déjà leurs tentes, envoyoient devant eux leurs valets et leurs bêtes de somme, lorsqu'il arriva des coureurs qui rapportèrent que devant le camp des ennemis, on voyoit des armes que l'on portoit de tous côtés, et qu'on y entendoit un bruit et un désordre comme de gens qui se préparent au combat. Après ceux-là, il en arriva encore d'autres qui assurèrent que les premières troupes de Pompée étoient déjà en bataille.

A cette nouvelle, César s'écrie : « Voici « le jour si désiré où nous combattrons non « contre la faim et la nécessité, mais contre

des hommes ». En même temps il donne ordre qu'on expose devant sa tente la cotte d'armes de pourpre qui est le signal de la bataille chez les Romains. Les soldats ne l'ont pas plutôt aperçue, que, laissant là leurs tentes, ils courent aux armes en poussant de grands cris de joie. Les officiers conduisant leurs troupes dans les postes qui leur étoient assignés, les placèrent chacun dans leur rang avec autant d'ordre et de tranquillité, que si l'on n'eut arrangé qu'un simple chœur de tragédie. Pompée se mit à son aile droite qui étoit opposée à Antoine qui commandoit l'aile gauche de César. Il donna le corps de bataille à son beau-père Scipion, qui devoit avoir en tête Lucius Albinus, et plaça Lucius Domitius à l'aile gauche qui étoit fortifiée par toute la cavalerie ; car le flanc de la droite étant couvert par un ruisseau dont les bords étoient fort escarpés, presque tous les chevaliers romains avoient pris poste à cette aile gauche, dans l'espoir de forcer par là César et tailler en pièces la dixième légion qui passoit pour la plus brave et la plus aguerrie, et à la tête de laquelle César avoit coutume de combattre[102]. Mais César voyant cette aile gauche des ennemis défendue par une si nombreuse cavalerie, et craignant l'éclat de leurs armes qui étinceloient comme le

feu, fit venir du corps de réserve six cohortes qu'il plaça derrière cette dixième légion, leur ordonnant de se tenir en repos, afin qu'ils ne fussent pas aperçus des ennemis, et que, quand leur cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançassent aux premiers rangs, et qu'ils se gardassent bien surtout de lancer leurs javelots de loin, comme ont coutume de faire les troupes les plus braves, pour en venir plutôt aux coups de main; mais que les portant droit à la visière du casque, ils tâchassent de donner dans les yeux et dans le visage des ennemis; car, dit-il, « ces beaux « danseurs si fleuris, pour conserver leur « beauté, n'auront pas le courage de soute- « nir l'éclat du fer de ces javelots qu'on fera « briller si près de leurs yeux ».

Pendant que César se préparoit au combat, Pompée à cheval considéroit l'ordonnance des deux armées; et voyant que les ennemis attendoient de pied ferme et sans faire aucun mouvement, le signal de charger, et que la plus grande partie de ses gens au contraire, au lieu de garder leurs rangs sans impatience, s'agitoient dans un grand désordre, faute d'expérience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne se rompissent dès le commencement du combat; il envoya donc ordre aux premiers rangs de demeurer fermes

dans leur poste, et de se tenir serrés les uns contre les autres, pour soutenir le choc de l'ennemi. César blâme fort cet ordre [103]; car par là il ralentit la vigueur et la force que l'impétuosité de la course donne aux coups; et en ôtant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthousiasme ou d'une fureur martiale l'âme des combattants, lorsque de froideur, ils vont choquer l'ennemi, et augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la course et par les cris, il refroidit et glaça, pour ainsi dire, ses troupes.

César avoit environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double. Dès que le signal fut donné de part et d'autre, et que les trompettes eurent sonné, chacun ne pensa qu'à son affaire particulière; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs des plus sages, qui se trouvoient hors du péril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuse mêlée, considéroient à quelle extrémité l'avarice insatiable et l'ambition désordonnée de deux hommes avoient réduit l'empire romain. C'étoient des deux côtés mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enseignes, même nombreuse élite de citoyens d'une seule et même ville, enfin,

une seule puissance qui alloit se tourner contre elle-même, et montrer, par ce grand exemple, combien la nature humaine, quand elle s'abandonne à sa passion, est aveugle et forcénée. En effet, s'ils eussent voulu se contenter de commander en repos, et de jouir tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande et la meilleure partie du monde entier, et sur terre et sur mer, ne leur étoit-elle pas soumise ? ou, s'ils eussent voulu accorder quelque chose à cet ardent désir de trophées et de triomphes, et étancher leur soif de guerres et de batailles, n'avoient-ils pas encore à domter les Parthes et les Germains ; la Scythie entière ne leur offroit-elle pas ses vastes solitudes, et l'Inde tous ses trésors ? N'auroient-ils pas eu alors un prétexte honnête et plausible pour couvrir leur insatiable cupidité, le dessein de polir et de civiliser ces nations barbares [104] ? Car quelle cavalerie des Scythes, quelles flèches des Parthes, quelles richesses des Indiens auroient pu résister à soixante-dix mille Romains qui seroient entrés dans leur pays, sous la conduite de deux généraux comme César et Pompée, dont ces nations étrangères avoient connu le nom avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains, tant ces deux grands capitaines avoient porté loin leurs

rmes victorieuses, et tant ils avoient domté le nations sauvages et barbares ? Mais alors ls étoient en bataille l'un contre l'autre, tout prêts à se charger, sans avoir pitié au moins le leur propre gloire, à laquelle ils alloient acrifier jusqu'à leur patrie, et qu'ils alloient cependant flétrir en perdant l'un ou l'autre e titre d'invincible qu'ils avoient conservé usqu'à ce jour : car l'alliance qu'ils avoient contractée ; les attraits de Julie et ses noces avoient été plutôt des gages suspects et des arrhes trompeuses d'une société contractée pour leur utilité particulière, que le nœud d'une véritable amitié.

Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'armes, d'hommes et de chevaux, et que, de part et d'autre, on eut sonné la charge, le premier qui s'avança de l'armée de César pour fondre sur l'ennemi, ce fut Caïus Crassianus, qui, à la tête de cent vingt hommes [105], voulut tenir la grande promesse qu'il avoit faite le jour même à son général. César l'ayant rencontré le premier le matin, en sortant de son camp, et l'ayant arrêté et salué par son nom, il lui avoit demandé ce qu'il pensoit de la bataille, et Crassianus avoit répondu en lui tendant la main : « Vous la gagnerez glorieusement, César, et aujourd'hui vous me « louerez ou mort ou vif ». Se souvenant

donc de cette parole, il s'élança le premier, entraîna avec lui plusieurs soldats de la première compagnie, et se jeta tête baissée au milieu des ennemis. On en vint bientôt aux épées et il y eut un grand carnage; et comme Crassianus poussoit toujours en avant, renversant tout ce qui osoit lui faire tête, un soldat de Pompée, l'attendant de pied ferme, lui porta un si grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le perça d'outre en outre, et que la pointe sortit derrière la nuque du cou. Crassianus étant tombé mort, le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage.

Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetoit les yeux de côté et d'autre pour voir ce que feroit sa cavalerie, et perdit ainsi un temps précieux. Déjà cette cavalerie avoit étendu ses escadrons pour envelopper César, et pour repousser jusque dans son bataillon la cavalerie ennemie qui étoit en petit nombre; mais César ayant élevé le signal dont il étoit convenu, tout-d'un-coup sa cavalerie s'entr'ouvrit, et les six cohortes qu'il avoit placées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, s'ébranlèrent pour aller au-devant de la cavalerie de Pompée, et pour l'empêcher de les tourner; et l'ayant jointe très-

rusquement, ils dressèrent la pointe de leurs avelots, selon l'ordre qui leur avoit été donné, et visèrent droit au visage. Ces jeunes cavaliers, qui étoient novices à toutes sortes de combats, et encore moins faits à cette sorte d'escrime, à laquelle ils ne s'attendoient pas, n'eurent le courage ni de parer ni de soutenir les coups qu'on leur portoit aux yeux; mais, détournant la tête, ou se couvrant le visage avec les mains, ils plièrent d'abord, et prirent honteusement la fuite. Les soldats de César, leur voyant tourner le dos, ne daignèrent pas prendre la peine de les poursuivre; mais se jetèrent sur l'infanterie de cette aile, qui, dénuée de sa cavalerie, pouvoit être aisément enveloppée. Ces cohortes la prennent donc par les flancs, pendant que la dixième légion l'attaquoit de front; elle ne fit pas une longue résistance, et se mit à fuir en déroute, voyant qu'au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avoit espéré, elle se trouvoit elle-même enveloppée. Cette aile ainsi rompue, Pompée voyant une grande poussière s'élever, se douta de ce qui étoit arrivé à sa cavalerie. Il seroit difficile de dire ce qui lui passa dans l'esprit en ce moment. Tout-d'un-coup il ressembla à un homme étonné qui a perdu le sens; car, sans se souvenir qu'il étoit le grand Pompée,

il quitta la partie, se retira à petits pas dans son camp, représentant parfaitement ce qu'Homère dit dans ce passage : « Mais dans « ce moment, Jupiter, du haut des cieux, « verse la terreur dans le cœur d'Ajax. Il « s'arrête tout étonné ; et rejetant son bou« clier sur ses épaules, et regardant tout au« tour de lui, il se retire à pas lents, non « en fuyant, mais en tournant souvent la « tête [106] ». Pompée entra de même dans sa tente, et s'assit sans dire une seule parole, jusqu'à ce que les ennemis qui poursuivoient les fuyards, étant arrivés à ses retranchements, il s'écria : « Quoi! jusque dans mon « camp » ? et sans proférer une seule parole de plus, il se leva, prit une robe convenable à l'état présent de sa fortune, et se déroba secrètement. Toutes ses autres légions prirent aussi la fuite, et l'on fit un grand carnage des valets et de ceux qui avoient été laissés pour la garde du camp. Car de troupes réglées, Pollion, qui se trouva à cette bataille, et qui étoit du parti de César, assure qu'il n'y fut tué que six mille hommes (*a*). Après que le camp eut été forcé [107], on vit la folie et la vanité des troupes de Pompée ; car il n'y avoit pas une seule tente qui ne fût cou-

(*a*) César en met quinze mille, et vingt-quatre mille prisonniers.

ronnée de branches de myrte, ornée de gazons et de lits de fleurs, et remplie de tables dressées, et de buffets couverts de vaisselle d'argent. On y voyoit partout des urnes remplies de vin, et tout l'appareil et toutes les marques de gens qui ont fait un sacrifice, et qui songent bien plus à célébrer une fête et à se réjouir, qu'à s'armer et à se préparer à une bataille, tant ils étoient séduits et corrompus par leurs vaines espérances, et remplis d'une folle témérité en entreprenant cette guerre[108].

Quand Pompée fut un peu éloigné du camp, il laissa son cheval, n'ayant que peu de ses gens auprès de lui; et comme il vit que personne ne le poursuivoit, il marcha lentement, plongé dans les pensées qui devoient occuper un personnage accoutumé, pendant trente-quatre ans, à tout vaincre et à tout surmonter, et qui, dans sa vieillesse, commençoit à éprouver ce que c'étoit que la défaite et que la fuite. Il se demandoit à lui-même, comment il avoit pu se faire qu'en une heure de temps, il eût perdu toute la gloire qu'il avoit acquise et augmentée par tant de guerres et tant de batailles; et que dépouillé de cette grande puissance, qui, si peu de moments auparavant, lui attiroit tant de milliers de gens de pied et de cavaliers, et

ces nombreuses flottes dont il étoit appuyé et fortifié, il fût devenu si foible, et qu'il marchât ainsi en si simple équipage, que ses ennemis mêmes qui le poursuivoient, ne pouvoient le reconnoître. Il passa à Larisse sans s'y arrêter ; et étant arrivé à Tempé, brûlant de soif, il se jeta le visage contre terre, but dans la rivière ; et s'étant relevé, il traversa la vallée, et arriva sur le rivage de la mer. Là il passa la nuit dans une misérable cabane de pêcheur : à la pointe du jour, il se jeta dans un bateau de rivière ; et parmi ceux qui le suivoient, il choisit ceux qui étoient de condition libre, pour les mener avec lui, et renvoya les esclaves, leur ordonnant d'aller hardiment trouver César, et de n'avoir aucune crainte.

Comme il côtoyoit le rivage, il aperçut à la rade un grand vaisseau de charge qui étoit prêt à faire voile, et dont le patron étoit un Romain qui n'avoit jamais eu de commerce avec lui, et qui ne le connoissoit que de vue. Ce patron s'appeloit Péticius. La nuit précédente, Pompée lui avoit apparu en songe, non tel qu'il l'avoit souvent vu autrefois, mais dans un état d'humiliation et d'abattement, et s'entretenant avec lui. Il racontoit ce songe à ceux qui étoient dans son vaisseau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont

beaucoup de loisir de s'entretenir de ces sortes de choses, surtout quand elles offrent un grand intérêt. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout-d'un-coup un des matelots cria qu'il voyoit un bateau de rivière qui s'éloignoit de la terre, faisant force de rames pour s'approcher d'eux ; et dans ce bateau quelques hommes qui faisoient signe avec leurs habits, et qui tendoient les mains de leur côté, comme pour demander du secours. A ces mots, Péticius se lève et jette les yeux du côté de la barque ; il reconnoît d'abord Pompée tel qu'il l'avoit vu en songe ; et se frappant la tête de douleur, il commande à ses matelots de descendre l'esquif, tend la main à Pompée, et lui fait signe d'approcher, conjecturant dès ce moment, à son habit et à sa figure, l'échec qui lui étoit arrivé, et ce grand changement de fortune. C'est pourquoi, sans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans son vaisseau, et avec lui tous ceux qu'il voulut, entr'autres les deux Lentulus et Favonius, et continua sa route. Quelques moments après, ils virent sur le rivage le roi Déjotarus, qui se tourmentoit à leur faire signe : ils approchèrent de la terre et le reçurent dans leur vaisseau. L'heure du repas étant venue, le patron du vaisseau leur apprêta lui-même à souper avec

les provisions qu'il avoit; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, commençoit à s'ôter lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le baigna et le frotta d'huile ; et, depuis ce moment, il continua d'avoir soin de lui, et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et à lui préparer ses repas ; de sorte que quelqu'un voyant avec quelle noblesse et quelle simplicité, éloignée de toute affectation, il lui rendoit tous ces services, s'écria : « Oh ! que « tout sied bien aux généreux courages ! »

Pompée passa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'île de Lesbos, pour y prendre sa femme Cornélie et son fils qui étoient dans la ville de Mitylène (*a*). Quand il fut abordé et qu'il eut jeté l'ancre sur le rivage, il envoya à sa femme un courrier, non tel qu'elle l'attendoit ; car, sur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour la féliciter, elle se flattoit que la guerre avoit été entièrement finie par le combat de Dyrrachium, et qu'il ne restoit à Pompée d'autre affaire que de poursuivre César. Le courrier

(*a*) Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Amphipolis, près de l'embouchure du fleuve Strymon. *A. L. D.*

l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la saluer; et lui ayant fait entendre la plupart de ses malheurs, et les plus grands, plus par ses larmes que par ses paroles, il la pressa de se hâter si elle vouloit voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même n'étoit pas à lui. A cette triste nouvelle, Cornélie se jette à terre, où elle demeure long-temps l'esprit égaré, et sans proférer une seule parole. Revenue à elle avec peine et pensant que ce n'étoit pas là le moment de verser des larmes et de pousser des regrets, elle se lève, traverse rapidement la ville, et court au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, et la reçut entre ses bras comme elle étoit sur le point de s'évanouir. En se laissant aller sur lui, elle lui dit d'une voix foible et le visage baigné de larmes : « O mon époux! « que l'état où je te vois est bien l'ouvrage « de ma fortune et non de la tienne! Te « voilà réduit à une seule barque, qui même « ne t'appartient pas, toi qui, avant de t'u- « nir à Cornélie, as navigué sur cette mer « avec cinq cents voiles! Pourquoi es-tu « venu me voir? Et que ne m'as-tu aban- « donnée à mon malheureux destin, moi qui « ne t'ai apporté que malheurs et que misè- « res? Que j'aurois été heureuse si je fusse « morte avant d'apprendre la mort de Publius

« Crassus, mon premier mari, qui a péri par « la main des Parthes ! ou que j'aurois été « sage, si, après sa mort, je l'avois suivi « dans le tombeau, comme j'en avois le des- « sein ? Je n'ai donc conservé ma vie que « pour faire le malheur du grand Pompée » ? On assure que Cornélie dit à Pompée ces mêmes paroles, et que Pompée lui répondit : « Cornélie, tu n'as connu jusqu'ici que la « bonne fortune, et c'est cela même qui t'a « trompée, parce qu'elle a été avec moi plus « long-temps qu'elle n'a coutume d'être avec « ses favoris. Mais il faut supporter ses re- « vers, puisque nous sommes nés mortels, » et la tenter encore ; car il ne faut pas dé- « sespérer que de la bassesse où je suis ré- « duit, je ne puisse encore m'élever à ma « grandeur passée, comme de ma grandeur « passée je suis tombé dans l'état où tu me « vois ».

Cornélie fit venir de la ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux, et tous ses domestiques. Les Mityléniens vinrent saluer Pompée, et le prier de vouloir entrer dans leur ville ; mais il les refusa et leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur et se rassurer : « Car, ajouta-t-il, César est bon et clément ». Et se tournant en même temps vers Cratippe le philosophe, qui étoit aussi descendu de la

ville pour le voir, il se plaignit un peu de la Providence divine, et voulut former quelques doutes sur elle. Cratippe feignoit, par complaisance, de céder à ses raisons, et tâchoit doucement de le porter à avoir de meilleures espérances, pour ne pas lui paroître trop dur et trop importun en lui résistant si mal-à-propos; car, à tout ce que Pompée objectoit contre la Providence, Cratippe pouvoit fort bien répondre et démontrer qu'à cause du grand désordre qui régnoit dans toutes les parties de l'empire, les affaires avoient besoin de tomber entre les mains d'un monarque qui les gouvernât. Et pour le mieux convaincre, il pouvoit lui faire cette question qui paroît sans réplique : « Pompée, « comment croyez-vous, et quelle si grande « preuve nous donnez-vous que, si vous « aviez remporté la victoire, vous auriez « mieux usé de votre fortune que César » ? Mais il faut laisser là toutes ces sortes de disputes, comme tout ce qui appartient aux Dieux.

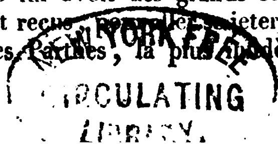
Pompée, ayant embarqué sa femme et ses amis, fit voile sans s'arrêter en nul endroit que dans les ports où la nécessité le forçoit de relâcher pour faire de l'eau ou pour avoir des vivres. La première ville où il s'arrêta

fut Attalie (*a*) dans la Pamphylie. Là il fut joint par quelques galères de Cilicie, et il assembla quelques troupes. Environ soixante sénateurs se rendirent auprès de lui ; et ayant reçu la nouvelle que sa flotte étoit encore entière, et que Caton, après avoir recueilli beaucoup de soldats de sa défaite, étoit passé en Afrique, il se plaignit amèrement de son sort à ses amis. Surtout il se blâma lui-même de s'être laissé forcer à combattre avec son armée de terre, sans faire aucun usage de ses forces maritimes, dans lesquelles il étoit sans contredit le plus fort, et de ne s'être pas approché de sa flotte, afin que, s'il eût reçu un échec sur terre, il eût eu au moins sur la mer une autre armée toute prête et capable de faire encore tête à l'ennemi. Et il faut avouer que jamais ni Pompée ne fit une si grande faute que d'avoir donné la bataille si loin du secours de ses forces de mer, ni César n'imagina une ruse si profonde que de l'avoir ainsi éloigné de sa flotte. Cependant Pompée, forcé d'entreprendre et de tenter quelque chose avec le peu de moyens qui lui restoient, envoyoit dans plusieurs villes, et alloit lui-

(*a*) Ville maritime de la Pamphylie, sur la côte méridionale de l'Asie, regardant presque l'île de Cypre, quoiqu'un peu plus occidentale. *A. L. D.*

même dans d'autres demander de l'argent et travailler à équiper des vaisseaux. Mais, connoissant la vivacité et la diligence de son ennemi, et craignant que, par son arrivée soudaine, il n'interrompît et n'interceptât même tous ses préparatifs, il examinoit en lui-même quel asile et quelle retraite sûre il pouvoit avoir dans l'état où il se trouvoit.

Après en avoir délibéré avec ses amis, on trouva qu'il n'y avoit ni province ni gouvernement dans l'empire où ils pussent être en sûreté. Et pour ce qui est des royaumes étrangers, il proposa lui-même celui des Parthes, et dit que celui-là lui paroissoit le plus propre pour le présent à les recevoir et à les protéger, foibles comme ils étoient, et ensuite à les appuyer et à les renvoyer avec des forces suffisantes pour les rétablir. Presque tous les autres, qui assistoient au conseil, jetoient les yeux sur l'Afrique et sur le roi Juba. Mais Théophane de Lesbos disoit que ce seroit une grande folie de laisser là l'Egypte qui n'étoit qu'à trois journées de navigation, et son roi Ptolémée [109], qui ne venoit à la vérité que d'entrer dans l'âge de puberté, mais qui étoit engagé à Pompée par toutes les obligations que son père lui avoit des grands services qu'il en avoit reçus, pour aller se jeter entre les mains des Parthes, la plus infidèle de



toutes les nations. Il représenta ensuite à Pompée qu'il avoit très-grand tort, dans la crainte d'être le second après un Romain qui étoit même son beau-père, de refuser d'être après lui le premier de tous les autres hommes, et de ne vouloir pas éprouver sa modération, pour aller rendre maître de sa personne un Arsace [110], qui n'avoit pu se rendre maître de celle de Crassus vivant; et enfin que rien n'étoit plus mal pensé que de mener une jeune femme de la maison de Scipion, parmi des Barbares qui ne mesuroient leur pouvoir qu'à la licence de commettre toutes sortes d'insolences et d'infamies : car, quand même elle ne souffriroit rien de leur brutalité, cependant le seul soupçon qu'elle auroit pu en souffrir, parce qu'elle auroit été avec des gens capables de tout entreprendre, et qui en avoient le pouvoir, étoit une affreuse indignité. On prétend que cette dernière considération fut la seule qui rompit le voyage de l'Euphrate, s'il est vrai que ce fut le raisonnement de Pompée, et non pas plutôt sa mauvaise fortune, qui lui fit prendre une autre route. Quand l'avis de s'enfuir en Egypte l'eut emporté, il fit voile de l'île de Cypre, avec sa femme, sur une galère de Seleucie; tous les autres de sa suite étoient les uns sur des vaisseaux longs, et les autres

sur des vaisseaux marchands, et il traversa ainsi la mer sans éprouver aucun danger. Ayant appris que le roi Prolémée étoit avec son armée à Peluse (*a*), où il faisoit la guerre à sa sœur Cléopâtre, il prit cette route, et envoya devant un de ses amis, pour apprendre au roi son arrivée, et pour le prier de le recevoir.

Ptolémée étoit fort jeune; mais celui qui gouvernoit toutes ses affaires, nommé Pothin (*b*), assembla sur l'heure un conseil des principaux de la cour, et des plus habiles ministres, qui tous n'avoient qu'autant de crédit et d'autorité qu'il vouloit bien leur en communiquer, et leur commanda, au nom de son maître, de dire chacun leur avis. C'étoit déjà une chose bien étrange et bien indigne de voir décider de la fortune du grand Pompée, un Pothin, valet-de-chambre du roi; un Théodote de Chio, qui étoit aux gages du prince, pour lui enseigner la rhétorique, et un Achillas, égyptien. Car, parmi tous les valets-de-chambre du roi, et ceux qui l'avoient élevé, ces trois personnages étoient les principaux conseillers dont il suivoit les avis en toutes choses. Cependant

(*a*) Sur la mer Méditerranée, à l'embouchure la plus orientale du Nil. *A. L. D.*

(*b*) César l'appelle *Photin*.

Pompée attendoit à l'ancre, assez loin de la côte, le résultat de ce beau conseil, lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur d'avoir l'obligation de son salut à César son beau-père. Les avis furent directement opposés, les uns voulant qu'on reçût Pompée, et les autres qu'on le renvoyât. Mais Théodote, déployant toute son éloquence, et voulant faire parade de son art, dit : « Que ni « l'un ni l'autre de ces deux partis n'étoient « sûrs ; car s'ils recevoient Pompée, ils au- « roient César pour ennemi, et Pompée pour « maître ; et s'ils le renvoyoient, ils avoient « à craindre que Pompée ne se vengeât un « jour de ce qu'ils l'avoient chassé, et César « de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu ; et « qu'ainsi le meilleur et le plus sûr étoit de le « recevoir pour le faire mourir, parce que, « par ce moyen, ils feroient plaisir à César, « et n'auroient point à craindre le ressenti- « ment de Pompée ; car, ajouta-t-il en sou- « riant, un mort ne mord point ».

Cet avis ayant passé, Achillas fut chargé de l'exécution ; il prit avec lui un certain Septimius, qui avoit été autrefois chef de bande sous Pompée, et un certain Salvius, qui avoit été aussi sous lui capitaine de cent hommes ; il y joignit trois ou quatre satellites ses valets ; et, montant sur une barque, il

se fit mener au vaisseau de Pompée, où les principaux personnages de sa suite s'étoient rendus des autres vaisseaux pour voir ce qui arriveroit. Quand ils virent cette espèce de réception, qui n'avoit rien de royal ni de magnifique ; ni qui répondît aux grandes espérances que Théophane avoit voulu leur donner, et qu'ils n'aperçurent que six ou sept hommes qui venoient à eux dans un chétif bateau de pêcheur, ils commencèrent à avoir pour suspect ce peu de compte qu'on faisoit d'eux, et à craindre les suites ; c'est pourquoi ils conseilloient à Pompée de s'élargir, et de gagner la haute mer pendant qu'ils étoient encore hors de la portée du trait. Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui se leva ; et saluant Pompée, il l'appela, en langage romain, *Imperator*. Achillas le salua en langage grec, et l'invita à passer dans sa barque, parce que le long de la côte il y avoit beaucoup de vase, et que la mer y étant pleine de bancs de sable, n'avoit pas assez d'eau pour sa galère. En même temps on voyoit plusieurs vaisseaux du roi qu'on armoit en diligence, et tout le rivage couvert de soldats ; de sorte que, quand Pompée auroit voulu changer d'avis, il n'y avoit plus moyen de prendre la fuite ; et d'ailleurs témoigner de la défiance, c'étoit

donner à ses meurtriers un prétexte pour excuser leur injustice. Embrassant donc Cornélie, qui déjà pleuroit sa mort, il ordonna à deux capitaines de sa suite, à un de ses affranchis, nommé Philippe, et à un esclave qu'on appeloit Scynes, de passer dans la barque avant lui; et comme Achillas lui tendoit la main de dessus le bateau, il se retourna du côté de sa femme et de son fils, et leur dit ces vers de Sophocle : « Tout homme qui « entre à la cour d'un tyran devient son es- « clave, quoiqu'il soit entré libre ». Telles furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

Il y avoit assez loin de sa galère jusqu'au rivage : voyant donc que dans ce trajet aucun de ceux qui étoient avec lui ne lui faisoit honnêteté, et ne lui adressoit pas même la parole, il jeta les yeux sur Septimius; et se remettant son visage : « Mon ami, lui dit-il, « ne te reconnois-je point pour un homme « qui as fait autrefois la guerre avec moi » ? Septimius lui fit signe de la tête que cela étoit vrai, sans lui dire une seule parole, et sans lui faire la moindre civilité. Il se fait encore un grand silence; et Pompée prenant des tablettes où il avoit écrit une harangue grecque qu'il devoit faire à Ptolémée, se mit à la lire. Comme ils approchoient de la terre, Corné-

lie, pleine d'inquiétude, regardoit avec ses amis de dessus sa galère ce qui arriveroit, et elle reprenoit quelque courage en voyant plusieurs seigneurs de la cour se présenter à la descente de Pompée, comme pour le recevoir et lui faire honneur. Dans ce moment, comme Pompée prenoit la main de son affranchi Philippe, pour se lever plus facilement, Septimius lui donne par derrière un grand coup d'épée au travers du corps. Salvius et Achillas tirent en même temps leurs épées, et le frappent à coups redoublés. Pompée prend sa robe avec ses deux mains, et s'en couvre le visage, sans proférer une seule parole indigne de lui, et sans faire le moindre mouvement; mais jetant seulement un simple soupir, il souffre avec magnanimité tous les coups dont on le frappe. Il avoit cinquante-neuf ans accomplis [111]; car il fut tué précisément le lendemain du jour qui répondoit à celui de sa naissance. Ceux qui étoient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires, voyant ce meurtre, jetèrent des cris qui firent retentir toute la côte; et levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer; ce qui fit que les Egyptiens qui appareilloient pour les poursuivre, renoncèrent à ce dessein.

Les meurtriers ayant coupé la tête de Pompée, jetèrent hors de la barque le corps tout nu, et le laissèrent là en spectacle à tous ceux qui eurent la curiosité de le voir. Philippe demeura toujours auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés de cette vue. Quand il n'y eut plus personne, il le lava dans l'eau de la mer ; et l'ayant enseveli avec sa propre tunique, parce qu'il n'avoit pas autre chose, il jeta les yeux partout sur la côte, et aperçut quelques vieux restes d'un petit bateau de pêcheur, qui suffisoient pourtant pour composer dans la nécessité, le bûcher d'un corps tout nu, et qui n'étoit pas même entier. Pendant qu'il ramassoit toutes ces pièces, et qu'il les assembloit, un Romain déjà avancé en âge, et qui, dans sa jeunesse, avoit fait ses premières campagnes sous Pompée, s'étant approché, lui demanda : « Qui es-tu, mon ami, « toi qui te prépares à faire les funérailles du « grand Pompée » ? Philippe lui ayant répondu qu'il étoit son affranchi : « Ha ! lui ré- « partit le Romain, tu n'auras pas seul cet « honneur ; je te prie de me recevoir pour « compagnon, et de m'associer à cette œuvre « pieuse, afin que je n'aie pas sujet de me « plaindre en tout de ma mauvaise fortune, « qui m'a confiné depuis tant d'années dans « ces pays étrangers ; puisqu'après tous les

« malheurs qui m'y sont arrivés, j'ai enfin « la consolation de toucher de mes mains et « d'enterrer le corps du plus grand capitaine « que les Romains aient jamais eu ». Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain, Lucius Lentulus, qui ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé, arrivant de Cypre, et côtoyant le rivage, vit de loin le feu du bûcher, et tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord. A cette vue, il dit en lui-même : « Qui est celui qui est venu se « reposer ici de ses travaux, et y finir sa « destinée » ? Et un moment après, jetant un profond soupir : « Hélas! dit-il, peut-être « est-ce toi, grand Pompée » ? Lentulus bientôt après descendit à terre, où il fut pris et tué. Telle fut la fin de Pompée le grand.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, qu'il trouva agitée des plus grands troubles. A son arrivée, on lui présenta la tête de Pompée, mais il détourna les yeux pour ne la pas voir, et regarda avec horreur celui qui la lui présentoit, comme un scélérat, maudit des Dieux et des hommes. On lui remit entre les mains son cachet, dont la gravure étoit un lion armé d'une épée, et en le recevant il se mit à pleurer. Il fit mourir Achillas et Pothin. Le roi ayant été défait dans un combat qui fut donné près du Nil, disparut, de ma-

nière qu'on n'en eut jamais depuis aucune nouvelle. Théodote le sophiste échappa à la vengeance de César; car s'étant enfui d'Egypte, il fut long-temps errant dans la dernière misère, et l'horreur de tout le monde. Mais quelque temps après, Brutus ayant tué César, et étant devenu le maître en Asie, y trouva par hasard ce malheureux, lui fit souffrir tous les tourments imaginables, et le fit enfin mourir. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans le tombeau qu'il avoit à sa terre d'Albe.

FIN DE LA VIE DE POMPÉE.

COMPARAISON
D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

Après avoir écrit les vies de ces deux grands hommes, opposons-les l'une à l'autre, et parcourons brièvement les différences qui s'y rencontrent, et que voici : Premièrement, Pompée s'éleva à une grande puissance et à une grande réputation par des voies très-justes [112], s'étant excité et poussé de lui-même, et ayant rendu plusieurs grands et signalés services à Sylla, pour lui aider à délivrer l'Italie de tous ses tyrans ; au lieu qu'Agésilas parvint à la royauté par une conduite qui ne peut être excusée ni devant les Dieux ni devant les hommes, ayant déclaré bâtard le jeune Léotychidas, que son frère avoit reconnu pour son fils légitime, et ayant tourné en plaisanterie l'oracle sur le roi boiteux [113]. En second lieu, Pompée continua toujours d'honorer Sylla pendant sa vie ; et après sa mort, il s'opposa à Lépidus et à son parti, et malgré eux, lui fit des funérailles magnifiques, et donna à son fils Faustus-Sylla sa fille en mariage ; au lieu qu'Agésilas,

sur le moindre prétexte qu'il put trouver, rompit avec Lysandre, et le traita avec la dernière indignité. Cependant les services que Sylla avoit reçus de Pompée, n'étoient pas moins grands que ceux que Pompée avoit reçus de lui; au lieu que c'étoit Lysandre qui avoit fait Agésilas roi de Sparte, et capitaine-général de toute la Grèce. En troisième lieu, toutes les fautes qu'ils firent l'un et l'autre en violant la justice dans le gouvernement, Pompée les fit en faveur des alliances qu'il avoit contractées; car, dans la plupart, il ne cherchoit qu'à servir César et Scipion, qui étoient ses beaux-pères; et quand Agésilas sauva la vie à Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Athéniens, ce fut pour servir la violente passion de son fils [114]; et s'il soutint si hautement et avec tant de zèle Phæbidas, dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix fait avec les Thébains [115], il parut manifestement qu'il ne le fit qu'en faveur du crime même. En un mot, tous les maux que Pompée fit aux Romains par ignorance ou par une mauvaise honte, pour n'oser rien refuser à ses amis, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par une suite de son opiniâtreté et de sa colère, qui le portèrent à allumer la guerre contre les Béotiens.

S'il faut imputer à une certaine fortune les fautes de l'un et de l'autre, il est certain que les Romains ne pouvoient pas prévoir celles de Pompée, ni se précautionner contre elles; au lieu que les Lacédémoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce règne boiteux[116]; et cependant Agésilas les empêcha de les éviter, comme il pouvoit fort bien le faire. Car quand même Léotychidas auroit été mille fois plus étranger et plus bâtard qu'il n'étoit, cela empêchoit-il que la famille des Eurytionides n'eût pu donner à Sparte un roi légitime, et ferme sur ses deux pieds, si Lysandre, pour l'amour d'Agésilas, n'eût jeté une grande obscurité dans le sens de l'oracle?

Pour ce qui est du moyen qu'Agésilas donna à sa patrie, après la bataille de Leuctres, en conseillant aux Lacédémoniens, qui ne savoient comment punir les fuyards, de laisser dormir les lois pour ce jour-là, il faut avouer qu'il n'y a jamais eu de ruse de politique qui lui soit comparable, et que nous n'avons rien de Pompée qu'on puisse lui opposer. Au contraire, ce dernier ne crut pas devoir observer les lois qu'il avoit faites lui-même, et il les viola, pour montrer à ses amis toute l'étendue de son pouvoir. Au lieu qu'Agésilas, réduit à la nécessité de violer

les lois pour sauver ses concitoyens, trouva un tempérament qui sauva en même temps et les lois et les coupables.

Je compte aussi parmi les actions qui montrent la grande habileté d'Agésilas dans la politique, l'action incomparable qu'il fit, lorsqu'ayant reçu la lettre des éphores, il abandonna sur l'heure même l'Asie, et renonça à toutes les grandes conquêtes qu'il avoit faites; car il ne fit pas comme Pompée, qui, en travaillant à sa propre grandeur, fut utile à son pays; mais au contraire, uniquement attentif à la grandeur de sa patrie, il renonça pour elle à une si grande puissance et à une si grande gloire, que jamais personne, ni avant lui ni après lui, n'en eut de pareille, si on excepte Alexandre le Grand[117].

Mais s'il faut prendre ce sujet par un autre endroit, qui est celui de leurs expéditions et de leurs exploits de guerre, je suis persuadé que Xénophon lui-même n'oseroit pas mettre en comparaison les faits militaires d'Agésilas, avec le grand nombre de trophées que Pompée a érigés, la grandeur des armées qu'il a conduites, et la quantité des batailles rangées qu'il a gagnées; quoique à cause des autres grandes vertus et des belles qualités de cet historien, on lui ait accordé comme un privilége spécial de dire et d'écrire tout ce qu'il

a voulu de ce roi de Lacédémone [118]. Je suis persuadé encore, qu'il y a une grande différence entre ces deux personnages du côté de la bonté et de la générosité pour leurs ennemis. Car Agésilas voulant asservir Thèbes, la métropole de la Béotie, et détruire Messène (a), une des principales villes de son pays, peu s'en fallut qu'il ne perdît Sparte; du moins il lui fit perdre la supériorité et le commandement qu'elle avoit sur le reste de la Grèce; et Pompée, au contraire, après avoir défait les pirates, accorda des villes à ceux qui voulurent changer de vie et de profession; et ayant en sa puissance Tigrane, roi d'Arménie, et pouvant le mener captif derrière son char à son triomphe, il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain, et dit en cette occasion ce beau mot : « Qu'il préféroit à la « gloire d'un jour, la gloire de tous les siè« cles [119] ».

S'il faut adjuger le prix de la vertu guerrière au général qui a fait les plus grands et les plus importants exploits, et donné les conseils les plus profonds, les plus glorieux et les plus solides, il est certain que le Lacédémonien laisse ici le Romain bien derrière lui. Premièrement, il ne livra ni abandonna

(a) Messène avoit été fondée par les Héraclides, et avoit même fait partie de la Laconie. *A. L. D.*

sa ville, quoiqu'il se vît attaqué par une armée de soixante-dix mille combattants, et qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de troupes, et de troupes mêmes qui venoient d'être battues à la journée de Leuctres. Et Pompée n'eut pas plutôt appris que César, avec cinq mille trois cents hommes seulement, avoit pris une petite ville d'Italie, qu'il s'enfuit de Rome saisi de frayeur, ne pouvant se laver du reproche, ou d'avoir honteusement cédé à ce petit nombre, ou de l'avoir faussement cru beaucoup plus grand. Et dans sa fuite, il emmena avec lui sa femme et ses enfants, abandonnant les femmes et les enfants des autres, sans secours et sans défense; au lieu qu'il devoit, ou vaincre en combattant pour sa patrie, ou recevoir les conditions du vainqueur, qui était son concitoyen et son allié. Qu'arriva-t-il aussi de cette lâche désertion? Il en arriva que celui à qui il trouvoit insupportable de prolonger le temps de son gouvernement, et de lui faire accorder le consulat, se vit par la prise de Rome en état et en droit de dire à Métellus, qu'il le tenoit son prisonnier de guerre, et lui, et tous les autres qui étoient avec lui.

Ce qui est donc le principal dans un général d'armée, de savoir forcer ses ennemis à combattre quand il est le plus fort, et s'em-

pêcher d'y être forcé quand il est le plus foible, c'est ce qu'Agésilas sut parfaitement pratiquer, et par là il se maintint toujours invincible. César de même sut fort bien s'empêcher de se commettre contre Pompée avec des forces inférieures aux siennes, de peur d'un échec qu'il prévoyoit infaillible; mais quand il l'eut éloigné de sa flotte, alors se sentant le plus fort, il sut le forcer à combattre avec son armée de terre, et à mettre toute sa fortune au hasard d'une bataille où il fut défait, et qui, dans le moment même, mit César en possession de son argent, de ses vivres et de la mer, dont il pouvoit rester maître sans aucun risque, s'il avoit su éviter le combat. Tout ce qu'on allègue pour justifier cette action, c'est cela même qui l'aggrave et qui forme un très-grand reproche contre un général de cette réputation. Car qu'un jeune général sans expérience, troublé par les murmures et par les criailleries d'une armée qui l'accuse de mollesse et de lâcheté, se laisse entraîner à quitter le parti le plus sûr et le conseil le plus sage, cela peut fort bien arriver, et est même pardonnable; mais Pompée le Grand, dont les Romains appeloient le camp *leur patrie*, et la tente *leur Sénat*, et qui regardoient comme traîtres et déserteurs ceux qui étoient restés dans Rome, tant les

préteurs que les consuls ; ce Pompée à qui jamais ils n'avoient donné de supérieur pour le commander, et qui avoit fait toutes ses campagnes et toutes ses expéditions sous lui-même avec une souveraine autorité, et en qualité de généralissime, et avoit toujours réussi, qui est-ce qui peut souffrir que par les railleries d'un Favonius et d'un Domitius, et de peur d'être appelé Agamemnon, il se laisse forcer à mettre au hasard d'une bataille l'empire et la liberté ? Car s'il ne regardoit qu'à la honte et à l'infamie présente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome ; ou, après s'être tant vanté que par sa fuite il avoit imité la ruse de Thémistocle, il ne devoit pas, après cela, dans la Thessalie, regarder comme si honteux ou si infâme le refus ou le simple retardement du combat. La plaine de Pharsale n'étoit pas un théâtre ni un stade que les Dieux leur eussent ouvert afin qu'il y vînt combattre aux cris d'un héraut, ou qu'il abandonnât la couronne à un autre ; mais il avoit plusieurs autres plaines, plusieurs milliers de villes et la terre entière, dont l'empire qu'il avoit sur la mer lui donnoit le choix, s'il avoit voulu imiter Fabius Maximus, Marius ou Lucullus, ou Agésilas lui-même. Ce dernier n'eut pas à Sparte de moindres

murmures à souffrir, quand les Thébains l'appeloient au combat pour la défense de son pays, qu'ils ravageoient à sa vue, ni de moindres reproches et de moindres calomnies à soutenir en Egypte par la folie du roi, lorsqu'il conseilloit à ce prince de prendre patience, et de se tenir en repos. Aussi, en suivant toujours les conseils les meilleurs et les plus sages, comme il l'avoit résolu dès le commencement, sans se laisser jamais ébranler, non seulement il sauva les Egyptiens malgré eux, et conserva seul Sparte debout et en son entier au milieu de tous ces mouvements, et pour ainsi dire de toutes ces secousses et de tous ces tremblements dont elle étoit agitée, mais encore il éleva dans sa ville un trophée de la défaite des Thébains, en donnant à ses concitoyens le moyen de vaincre une seconde fois, parce qu'il ne se laissa pas forcer par eux à se perdre et à les perdre tous avec lui. C'est pourquoi Agésilas dans la suite fut loué de tous ceux qu'il avoit sauvés par la violence qu'il leur avoit faite ; et Pompée, au contraire, fut blâmé de ceux dont il n'avoit fait que suivre les conseils, et qui l'avoient porté à commettre les fautes qui le perdirent. Il est vrai qu'on dit qu'il fut trompé par son beau-père Scipion, qui, voulant s'approprier les grandes richesses qu'il avoit

apportées d'Asie, et les ayant cachées, le pressa de donner la bataille, en lui faisant entendre qu'il manquoit d'argent. Mais quand ce seroit vrai, un général comme lui devoit-il tomber dans cet inconvénient, ou après s'être laissé si facilement surprendre, se hâter de hasarder ainsi sa fortune, et de mettre le tout pour le tout ? A ces traits, nous pouvons suffisamment connoître l'un et l'autre de ces caratères.

Quant à leur voyage en Egypte, Pompée fut forcé de le faire pour se sauver, et Agésilas le fit volontairement, sans nécessité et avec peu d'honneur, mais seulement pour amasser de l'argent, afin d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs, avec celui qu'il auroit gagné à servir les Barbares. Et enfin les reproches que nous faisons aux Egyptiens, au sujet de Pompée, les Egyptiens les font à Agésilas; car si Pompée fut trompé pour s'être fié aux Egyptiens, les Egyptiens furent trompés pour avoir donné toute leur confiance à Agésilas, qui changea de parti, et prit les armes contre ceux au secours desquels il étoit venu.

FIN DE LA COMPARAISON D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.

NOTES.

[1] Eschyle avoit fait deux tragédies; l'une Προμηθεὺς δεσμώτης, *Prométhée lié*; et l'autre, Προμηθεὺς λυόμενος, *Prométhée délié*. Cette dernière est perdue; il ne nous en reste que quelques fragments. C'est de la dernière que Plutarque a tiré ce vers où Prométhée dit à Hercule, « qu'il lui est aussi agréable que son « père Jupiter lui est odieux ». Car Jupiter l'avoit fait attacher aux roches du Caucase, et Hercule venoit de le délier.

[2] Velleïus Paterculus a fait de lui un portrait qui est admirable. *Forma excellens*, dit-il, *non ea qua flos commendatur ætatis, sed ex dignitate constantie, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus, ad ultimum vitæ comitata est diem. Innocentia eximius, sanctitate præcipuus, eloquentia medius, potentiæ quæ honoris caussa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; dux bello peritissimus, civis in toga, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem, modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus*, etc. Et il ajoute qu'il auroit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne pouvoir souffrir un égal.

[5] L'expression grecque est remarquable. καὶ τῶν περὶ τὰ ὄμματα ῥυθμῶν ὑγρότης, mot à mot, et *humiditas quædam motuum circa oculos*. C'est pour dire qu'il avoit le regard fin, et beaucoup de grâce et de feu dans les yeux.

[4] C'est L. Martius Philippus, un des grands ora-

teurs de son temps. Il fut beau-père d'Auguste, dont il avoit épousé la mère Attia. Horace en parle dans l'épître sept du livre premier.

[5] Malgré la réputation de Philippe, je prendrai la liberté de dire, que ce jeu de mots sur les noms de Philippe et d'Alexandre me paroît assez froid.

[6] Le texte ajoute, ἐπιεικῶς, « vraisemblablement, « comme on peut penser ». Mais ce mot ne m'a pas paru nécessaire, surtout Plutarque ne marquant point le temps où Flore tenoit ce discours. D'ailleurs, *déjà vieille*, dit tout ; car ἐπιεικῶς est un terme qui a des significations différentes, selon les endroits où il est placé ; quelquefois il se prend pour *beaucoup*, *valdè*, et quelquefois pour *honnêtement*, *assez*, *satis*.

[7] Qui croiroit que le fils du général eût à répondre à une accusation, pour avoir retenu si peu de chose du butin d'une ville prise? Mais ce peu de chose fait voir jusqu'à quel point les Romains vouloient que leurs généraux mêmes portassent le désintéressement et la fidélité à l'égard du butin fait sur les ennemis.

[8] C'étoit pour dire que cette sentence, si favorable au père de Pompée, étoit le prix du mariage de Pompée avec Antistia. Sur ce cri, *à Thalassius*, on peut voir ce que Plutarque en a écrit dans la vie de Romulus.

[9] Voilà la réponse d'un grand personnage. Je ne sais si on trouveroit beaucoup d'officiers qui, dans une occasion semblable, auroient une pareille modération.

[10] C'est celui qui a écrit la guerre d'Espagne. Il avoit fait aussi d'autres ouvrages, entr'autres des Vies des Hommes illustres ; car on cite de lui la vie de Crassus, celle du premier Scipion l'Africain, et celle

le Marius. Suétone le compte parmi les principaux amis de César; et pour marquer combien il étoit porté pour lui, il dit qu'il avoit composé un traité, pour prouver *non esse Cæsaris filium quem Cleopatra dicat*: « Que Césarion n'étoit pas fils de César, comme « Cléopâtre l'assuroit ».

[11] Ce jugement que Plutarque fait d'Oppius est remarquable. Cet historien étoit si porté pour César, qu'il n'étoit pas croyable sur ce qu'il disoit des amis et des ennemis de ce grand homme.

[12] Voilà un expédient dont on ne s'étoit pas avisé avant Pompée, et que personne n'a imité après lui. Au moins, je ne me souviens pas d'en avoir vu aucun exemple. Il étoit bon du temps des Romains, mais il seroit inutile aujourd'hui.

[13] Utique, ville de la Libye, sur la côte d'Afrique vis-à-vis l'île de Sardaigne à gauche, et Carthage à droite du fleuve Bagrada, qui se jette dans la Méditerranée. Utique est célèbre par la mort volontaire que s'y donna Caton. *A. L. D.*

[14] Il n'y a point d'exemple d'une plus grande fidélité et d'une obéissance plus entière. Tout autre que Pompée, et à son âge, auroit pu se laisser tenter par une chose aussi flatteuse, surtout voyant Sylla déjà vieux; car il mourut deux ans après.

[15] C'est M. Valérius, frère de M. Valérius Publicola, qui étoit dictateur. Cela arriva l'an de Rome 260, quatre cent douze ans avant ces exploits de Pompée en Afrique.

[16] Dans la vie de Fabius, il a écrit que ce furent les grands exploits de ce Fabius Rullus, qui lui firent donner le surnom de *Grand*, et ici il dit qu'il l'eut pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis.

Mais ce fut une autre raison qui porta le peuple à lui faire cet honneur. Voyez la vie de *Fabius*. C'étoit une belle action, sans doute, d'avoir chassé du sénat ces fils d'affranchis; mais elle ne suffisoit pas pour lui faire donner ce glorieux surnom de *très-grand*.

17 C'est là ce que Tite-Live dit en termes exprès, liv. xxxj, en parlant de L. Cornélius Lentulus. *L. Cornelio Lentulo triumphus negatus est : Res triumpho dignas esse censebat senatus, sed exemplum à majoribus non accepisse, ut qui neque dictator, neque consul, neque prætor rem gessisset, triumpharet*, comme Xylander et Crusérius l'ont remarqué.

18 M. Emilius Lépidus, qu'il fit nommer consul avec Q. Lutatius Catulus, pour l'an de Rome 675. Ce Lépidus étoit un esprit très-séditieux, et le plus méchant de tous les hommes; comme Sylla va le dire à Pompée; et comme la suite le fit bientôt voir.

19 Brutus le père se défendit très-lâchement, et se rendit enfin à son ennemi pour sauver sa vie; au lieu que Brutus le fils, après avoir soutenu la guerre avec beaucoup de courage, se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi.

20 Rivière de l'Espagne Tarraconoise, aujourd'hui le Xucar, qui prend sa source dans la nouvelle Castille, et se jette dans la Méditerranée. *A. L. D.*

21 Je m'étonne que Pompée, après les grands exploits qu'il avoit exécutés, comptât pour beaucoup d'avoir défait cinq mille esclaves déjà battus et échappés de la bataille, où leur armée entière avoit été taillée en pièces par Crassus. Mais les ambitieux mettent tout en ligne de compte, et Pompée ne se trouva pas mal de cette petite vanité.

22 On ne doutoit point que ce ne fût là le but de

Pompée ; c'est pourquoi Cicéron écrivant à Atticus, dit, dans la septième épître du liv. IX : *Mirandum enim in modum Cnæus noster Syllani regni similitudinem concupit. εἰδώς σοι λέγω, nihil ille unquam minus obscure tulit.* « Notre Pompée a désiré d'une manière étonnante d'usurper une domination pareille à « celle de Sylla. Je vous le dis le sachant fort bien, « il n'y a rien dont il se soit moins caché ». Et dans l'épître 10 du livre IX. *Hoc turpe Cnæus noster biennio ante cogitavit, ita Syllaturit animus ejus, et proscripturit.* « Il y a deux ans que notre Pompée a « pensé cette infamie, tant son âme est enflammée du « désir d'imiter Sylla, et de faire des proscrip- « tions ».

23 Il triompha sur la fin de l'an de Rome 682, et dans le même temps il fut désigné consul pour l'année suivante. Honneur bien singulier d'être fait consul avant que d'avoir eu aucune magistrature. Mais deux triomphes peuvent bien servir d'excuse à cette singularité.

24 Cela ne pouvoit être autrement, car ils avoient pris tous deux différents partis. Crassus étoit porté pour les nobles et pour le sénat, et Pompée pour le peuple.

25 Ce fut L. Aurélius Cotta, qui étant préteur, fit cette loi, et Plutarque dit *encore*, parce que Caïus Gracchus avoit déjà transporté ce droit aux chevaliers, cinquante-trois ans auparavant.

26 Quel spectacle pour le peuple, de voir Pompée qui avoit déjà triomphé deux fois, et qui étoit alors consul, venir subir en sa présence ce jugement des censeurs comme un simple chevalier !

27 L'expression dont Pompée se sert ici, est très-singulière ; mais elle n'est pas plus singulière que la

chose même ; car avoit-on jamais vu avant Pompée un homme qui, ayant commencé très-jeune à servir, eut fait plusieurs campagnes sans avoir jamais d'autre chef que lui-même ?

[28] Ce passage est assez difficile dans le texte. Je crois en avoir rendu le véritable sens. Plutarque explique l'effet ordinaire de l'envie que les gens de robe avoient contre les gens d'épée, qui s'étoient agrandis par les armes, et qui, fiers de leurs exploits, vouloient conserver dans la ville la même supériorité qu'ils avoient eue dans les armées. Ils cherchoient à les humilier, et il arrivoit souvent que cela n'étoit pas bien difficile ; car il y a des hommes qui ont été grands dans les armées, et qui deviennent bien petits dans les villes.

[29] Les Romains ne commencèrent à donner leur attention à cette guerre, que l'an de Rome 674, neuf ans avant ce consulat de Pompée ; mais elle avoit fait déjà de grands désordres, auxquels les Romains, engagés dans leurs guerres civiles et étrangères, n'avoient pu remédier. Voyez Florus, liv. iij, ch. 6.

[30] Dans le territoire de Milet, il y avoit un lieu appelé Didymes, où Apollon avoit un temple et un oracle, et de là ce Dieu fut appelé *Apollon Didyméen*. Pausanias dit que ce temple est plus ancien que la Migrabon Ionique. Plutarque le met dans l'île de Claros, et peut-être ce Dieu y étoit-il adoré sous ce nom. Amyot a mal traduit, *celui de Castor et Pollux*. Il a été trompé par le mot *Didymoi*, Gemini, *les Jumeaux*, comme on a appelé ces deux Dieux.

Ibid Les derniers éditeurs d'Amyot observent que Plutarque ne place point ce temple dans Claros, mais qu'il est question ensuite d'un autre temple qui étoit dans cette île. *A. L. D.*

31 Amyot et ceux qui ont cité ce passage de Plutarque, ont mal traduit *celui de la terre*. Il n'y avoit point de temple de la terre dans la ville d'Hermione; mais il y en avoit un de Cérès, qui étoit très-célèbre. *Chthonia* est ici Cérès, et en voici la preuve tirée d'un passage de Pausanias dans ses Corinthiaques : « Les Argiens racontent que la fille de Colontas, ap« pelée Chthonia, ayant été sauvée d'un embrase« ment par Cérès, et transportée à Hermione, y bâtit « un temple à cette déesse qui fut appelée Chthonia, « et sa fête eut le même nom. Et ils en disent toute la « cérémonie ». Et dans les Laconiques, il écrit : « On « dit que les Lacédémoniens honorent Cérès sous le « nom de Chthonia, dont Orphée leur enseigna le « culte. Mais, à mon avis, les Lacédémoniens ont « pris ce culte de la ville d'Hermione, où Cérès a un « temple sous ce nom ».

32 M. Dacier dit qu'il n'y a point de ville appelée *Leucanie*, et qu'il faut lire *Leucanium*, ville de la Leucanie. Les éditeurs d'Amyot qu'on se plaît à citer, observent qu'il falloit substituer Lacinie à Leucanie, parce qu'aucun ancien ne parle d'un temple de Junon en Leucanie, et tous parlent d'un temple fameux de Junon, surnommée Lacinienne, à cause du promontoire Lacinium, où elle étoit en grande vénération. *A. L. D.*

33 Ce n'est pas au mont Olympe, comme on a mal traduit, mais dans la ville d'Olympe, qui étoit une ville de la Pamphylie près de Phasélis, et une des retraites de ces corsaires. Je ne sais point quels sacrifices on y faisoit.

34 Hérodote écrit que les Perses adoroient la déesse Vénus, sous le nom de *Mithrès*. Mais l'opinion la plus commune est que Mithrès n'étoit autre que le soleil; car en persan, *Mithri*, *Mithrir* ou *Mithra*, signifie *Seigneur*.

[35] La fille de l'orateur M. Antonius, qui fut envoyé proconsul en Cilicie, l'an de Rome 551, et qui fut consul trois ans après avec L. Posthumius Albinus. C'étoit l'aïeul de Marc-Antoine le triumvir. Sa maison étoit à Misène, comme cela paroît par un endroit de Cicéron, *pro lege Manilia*. An *ignoratis ex Miseno ejus ipsius libros, quo cùm prædonibus antea ibi bellum gesserat, à prædonibus esse sublatos?* « Ignorez-vous que ses livres ont été enlevés par les « corsaires, de sa maison de Misène, où il avoit fait « la guerre contre eux? »

[36] Ce Gabinius étoit tribun du peuple. C'étoit l'an de Rome 686, l'an 65 avant l'ère chrétienne. Pompée avoit alors trente-huit ans. Cicéron marque bien le caractère de ce Gabinius dans sa seconde oraison après son retour, où il en fait un portrait horrible, qu'il finit par ces mots : *Qui nisi in aram tribunatûs confugisset, neque vim prætoris, nec multitudinem creditorum, nec bonorum proscriptionem effugere potuisset. Quo in magistratu nisi rogationem de piratico bello tulisset, profecto egestate et improbitate coactus, piraticam ipse fecisset.* « Que s'il n'eût eu recours à son « tribunat comme à un autel inviolable, jamais il ne « se fût dérobé à l'autorité du préteur, ni à la foule « de ses créanciers, et n'auroit évité la proscription « de ses biens; et si dans cette charge, il n'eût pro- « posé la loi de la guerre contre les Pirates, sa misère « et sa méchanceté l'auroient porté à être pirate lui- « même ».

[37] Florus loue avec raison cette prudence de Pompée. *Idque prospectum singulari consilio ducis, qui maritimum genus à conspectu longe removit maris, et mediterraneis agris quasi obligavit*, liv. iij, ch. vj. C'est une chose sûre, et que l'expérience a souvent prouvée, que le changement de vie et d'habitation produit le changement de mœurs.

38 Plutarque nous apprend ici le jugement que les ages Romains portoient de cette action d'Achille, ;ui, poursuivant Hector, fait signe à ses troupes de ıe pas tirer sur lui, afin que rien ne ternisse sa vicoire, et qu'il ait seul la gloire de le tuer. Cette action aroît fort brillante; cependant elle a été blâmée, et vec raison. On peut voir là-dessus les remarques ans la nouvelle traduction.

39 M. Dacier pense que Catulus avoit égard à ce u'avoit fait le peuple Romain quatre cent vingt sept ns auparavant, lorsque pour éviter d'aller à la guerre, ù on vouloit le mener malgré lui, il se retira en rmes sur le mont sacré; mais M. Mosés-Dusoul oberve que Catulus s'adressant aux sénateurs, et non as au peuple, ne peut leur rappeler cette retraite sur e mont sacré; mais celle que le sénat et le peuple rent dans le Capitole, lorsque les Gaulois s'emparèrent de Rome. *A. L. D.*

40 Car outre qu'il y a des plantes qui ne viennent ue dans les lieux où il y a de l'eau, la fraîcheur et la erdure des arbres en général est un indice sûr de uelque humidité qui les entretient; et les *crevasses*, ar c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer *υγκλισίαις*, ne se forment que par l'humidité qui, uisant élever la terre, la détrempe, s'affaisse ensuite ar la sécheresse de l'air extérieur. Au reste, Pompée ouvoit bien avoir fait cette conjecture de lui-même; nais il pouvoit aussi fort bien avoir lu dans l'histoire, u entendu raconter ce qui étoit arrivé à Paul Émile, uatre-vingts ans auparavant, lorsqu'il faisoit la guerre n Macédoine contre Persée. Voyez sa vie.

41 Inora, entre la grande et la petite Arménie. Straon, livre xij, écrit que Mithridate voulant s'assurer le ces lieux, y fit bâtir soixante-quinze châteaux, pour mettre en sûreté toutes ses richesses, et il en nomme

les principaux, *Hydara*, *Basgoedariea*, *Sinoria*, qu'il place sur les frontières de la grande Arménie, ce qui lui fit même donner ce nom. C'est donc avec beaucoup de raison que le père Lubin a cru qu'ici, au lieu d'*Inora*, il falloit lire *Sinoria*.

42 Le fleuve que Plutarque appelle ici Cyrnus, est appelé Cyrus par Strabon et par Pline, qu'il vaut mieux suivre. Strabon l'a parfaitement décrit dans son neuvième livre. « Au levant, dit-il, vers la mer « Caspienne, entre l'Albanie et l'Arménie, coulent « le Cyrus et l'Araxe. Celui-ci par l'Arménie, et le « Cyrus par l'Albanie et l'Ibérie. Et ensuite, entre « l'Albanie et la Colchide, est une grande plaine ar- « rosée de plusieurs fleuves dont le plus grand est le « Cyrus. Il étoit anciennement appelé Corus. On pré- « tend que Cyrus changea son nom, et lui donna le « sien ». Dans nos cartes, il est fort bien marqué *Cyrus*, et non pas *Cyrnus*.

43 C'est le sentiment de Strabon, qui marque les deux différentes embouchures de ces deux fleuves. Et c'est celui que nos géographes modernes ont suivi dans leurs cartes.

44 C'est ce que Strabon n'a pas oublié de marquer. « Pour aller de l'Ibérie dans l'Albanie, dit-il, liv. xj, « il faut passer par la Cambysène, qui est un pays « sans eau, et très-difficile jusqu'au fleuve d'Ala- « zonius ».

45 *L'Abas* est un fleuve qui coule des montagnes d'Albanie, et se jette dans la mer Caspienne : c'est le même que Ptolémée appelle *Albanus*; et nos cartes le marquent sous ce nom.

46 Strabon, en parlant des forces des peuples de l'Albanie, dit qu'ils peuvent mettre sur pied plus de troupes que les Ibériens, car ils arment jusqu'

soixante mille hommes de pied, et douze mille chevaux, et il fait entendre que ces troupes sont mal disciplinées. Ils se servent de dards et de flèches; ils ont des cuirasses, des boucliers et des casques faits de peaux de bêtes.

47 Plutarque a pris ceci de Théophane de Mitylène, qui avoit suivi Pompée à cette expédition, et qui avoit fait une relation de tout ce qui s'y étoit passé. C'est dans cette relation qu'il disoit que les Amazones étoient séparées des Albaniens par les Gèles et les Lèges, peuples Schytiques. Strabon, liv. xj.

48 Mais pour pénétrer jusqu'à cette mer, il n'avoit que faire de passer en Hyrcanie; car étant en Albanie, il étoit très-voisin de la mer Caspienne. Il y a ici quelque chose de défectueux. Plutarque doit avoir voulu dire que Pompée voulut passer en Hyrcanie, et pénétrer jusqu'à l'autre bout de cette mer.

49 Strabon remarque que ce pays-là produit quantité de bêtes venimeuses dont la piqûre est mortelle, et des scorpions.

50 Les Elymiens ou Elyméens étoient des peuples d'une province de l'Assyrie, et voisins des Mèdes. Strabon marque trois provinces des Elyméens, la Gabiane, la Messabatique et la Corbiane. Il dit que le plat pays ne nourrit que des laboureurs, et que les montagnes portent de bons soldats, dont la plupart tirent de l'arc, et sont en si grand nombre, que leur roi se confiant en ses forces, refuse d'obéir au roi des Parthes, et dédaigne de suivre l'exemple de ses voisins. Strabon, liv. xvj.

51 C'étoit la coutume de ces princes d'Orient, de donner à leurs amis, qu'ils vouloient honorer, un cheval de leur écurie, harnaché comme ceux qu'ils

montoient eux-mêmes. C'est ainsi qu'Assuérus honora Mardochée. Esther, vj, 8, 10 et 11.

52 Plutarque, dans cette expression sérieuse et magnifique, *Ταύτης μὲν ἦν καὶ αἵματος ἐ Στρατονίκη*, emprunte les termes mêmes dont Homère se sert, en faisant parler ses héros :

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι.

Et cela est plaisamment appliqué à cette vile courtisane, qui avoit un père si infame.

53 C'étoit la coutume de ces princes d'Orient, de tonir des registres exacts de tont ce qui se passoit à la cour: Nous en voyons des preuves par l'histoire d'Esther.

54 C'est Pub. Rutilius Rufus, qui avoit été consul l'an de Rome 649. Cicéron lui donne ce grand éloge, *neque in urbe alter eo sanctior vel integrior.* C'est pourquoi Plutarque dit ici que Théophane le haïssoit, parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Rutilius étoit un grand Historien, il avoit écrit en grec l'histoire Romaine, et Appien s'en est beaucoup aidé. Il fut exilé en Asie; et Sylla l'ayant rappelé, il ne voulut pas revenir: sur quoi Sénèque dit fort bien : *Æquiore animo passus est se patriæ eripi, quam sibi exilium.* Il y a bien de l'apparence qu'un homme de cette vertu n'avoit rien écrit de Strabon, père de Pompée, qui ne fût exactement vrai.

55 Cette grande défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée passât en Syrie. Triarius perdit là vingt-trois tribuns, cent cinquante centurions, et son camp fut pris.

56 Plutarque passe ceci légèrement, et il ne dit pas un mot du temple de Jérusalem qui fut forcé, et où l'on

tua plus de 12000 Juifs. Pompée entra dans le temple, et eut la modération de ne toucher à aucune des choses qui servoient au culte ordinaire, ni à ses trésors. Il auroit pu parler aussi de la vigne d'or qu'Aristobule envoya à Pompée, qui étoit estimée cinq cents talents, 2,469,135 fr. 80 cent. Strabon écrit qu'il l'avoit vue à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin, où elle fut consacrée.

57 C'est ce que signifie ici *ἱμάτιον*, *un bonnet*; et non les pans de la robe. On sait que le bonnet étoit la marque des affranchis.

58 Pharnace avoit envoyé tous ces corps morts à Pompée, pour le rassurer davantage, et pour lui faire voir qu'il n'avoit plus rien à craindre de la maison de Mithridate.

59. Cet Hermagoras avoit écrit sur la réthorique, et il avoit voulu réduire l'*invention* à quelques chefs généraux; ce que Posidonius n'approuvoit point, non plus que Cicéron, qui, dans son premier Livre *de inventione rethorica*, écrit *nam Hermagoras quidem nec quid dicat attendere, nec quid polliceatur intelligere videtur, qui oratoris materiam in causam et in quaestionem dividat.* Ce Posidonius étoit d'Apamée; il fut maître de Cicéron. Il ne faut pas le confondre avec Posidonius d'Alexandrie, qui avoit été disciple de Zénon, et qui étoit mort long-temps auparavant.

60 Cette Mucia, femme de Pompée, étoit sœur de Q. Métellus Céler et Q. Métellus Népos. César l'avoit débauchée; c'est pourquoi, quand Pompée eut épousé la fille de ce corrupteur de sa femme, on lui reprocha, *qu'après en avoir eu trois enfants, il l'avoit chassée, et que l'ambition de dominer l'avoit porté à épouser la fille de celui qu'il appeloit en soupirant son Egysthe.* Il falloit que la débauche de Mucia fût bien publique,

puisque Cicéron, écrivant à Atticus, dit : *Divortium Muciæ vehementer probatur.* Lib. j. epist. 12.

61 On lui refusa cette faveur. Ainsi il ne put être à Rome sur la fin de cette année-là, qui étoit l'an de Rome 691. Il n'y entra qu'au commencement de l'année suivante, mais Pison n'en fut pas moins nommé consul.

62 L'année même du consulat de Pison, qui fut l'année de son triomphe, il vouloit assurer le consulat à Afranius pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693. Et en effet, il fut collègue de Métellus Celer.

63 J'ai corrigé ici le texte, qui est manifestement corrompu. *Il touchoit à sa quarantième année* : cela est faux ; il faut lire, *il touchoit à sa quarante-sixième année* : car il étoit né au commencement d'août de l'an de Rome 647, la treizième année de l'olympiade clxviij, 104 ans avant l'ère chrétienne ; et il fit ce troisième triomphe au commencement d'août, l'an de Rome 692, la quatrième année de l'olympiade clxxix, 59 ans avant l'ère chrétienne, d'où il s'en suit manifestement qu'il avoit quarante-cinq ans accomplis, et qu'il entroit dans sa quarante-sixième année.

64 C'est ainsi que cet endroit doit être traduit ; si on traduisoit *dans ce même temps-là*, le lecteur seroit trompé : car il croiroit que ce qu'il va lire est postérieur à l'exil volontaire de Cicéron, et à ce qu'il vient de dire de l'ingratitude de Pompée ; ce qui n'est pas. César revint de sa préture d'Espagne, l'an de Rome 693, il fut consul l'année suivante 694, et Cicéron sortit de Rome l'an 695, sous le consulat de Calpurnius Piso et d'Aulus Gabinius.

65 Sur cela les plaisants de Rome, pour marquer quelque événement de cette année-là, au lieu de dire

sous le consulat de César et de Bibulus, disoient : sous le consulat de Jule et de César, faisant deux consuls d'un seul homme, en séparant son nom et son surnom. Suétone, *in vit. Cæs.*

66 Ce que Plutarque dit ici, se passa sous le consulat de Philippus et de Marcellinus, l'an de Rome 697, comme cela paroît par le rapport de Dion, liv. xxxix ; c'est-à-dire deux ans après ce qu'il va raconter du domestique de Clodius, surpris avec un poignard. Plutarque ne suit pas bien ici l'ordre des temps.

67 Voilà un changement bien singulier : Pompée avoit chassé Cicéron pour l'amour de Clodius, et il le rappelle aujourd'hui contre ce même Clodius. Sur quoi Dion fait cette réflexion très-sage et très-vraie : « L'esprit de l'homme est si muable, qu'il arrive « très-souvent que ceux de qui on attendoit beau- « coup de bien, ou beaucoup de mal, entrent « tout-d'un-coup dans des dispositions toutes con- « traires, et qu'on en reçoit toute autre chose que ce « que l'on en avoit attendu ». Mais alors, si on prend bien garde, ce n'est pas l'esprit qui change, ce sont les intérêts.

68 Cette loi contenoit un autre article qui méritoit d'être compté ; c'est qu'elle accordoit à Pompée toute l'autorité de proconsul pour cinq ans, au dedans et au-dehors de l'Italie. Dion, liv. xxxix.

69 Il dit *encore une fois*, parce que Cicéron l'avoit déjà rendu une fois maître de l'empire, en contribuant à faire autoriser la loi *Manilia* ; ou, simplement, comme Dion l'explique, *encore une fois*, c'est-à-dire comme il l'avoit déjà été dans la guerre contre les Pirates.

70 Le roi Ptolémée Aulètes, fils de Ptolémée Lathurus, mortellement haï de ses sujets, s'étoit sauvé

d'Egypte, et étoit allé à Rome demander que le consul Spinther, à qui on avoit décerné la Cilicie, vînt le rétablir dans son royaume. Dion a fort bien détaillé toute cette histoire. Liv. XXXIX.

71 Il proposa ce décret à l'instigation de Caton, et en vertu d'un oracle des Sibylles, qui fut répandu dans le public, et traduit en latin, qui disoit : « Si le « roi d'Égypte, ayant besoin de secours vient à vous, « ne lui refusez pas votre amitié, mais ne le secourez « d'aucune troupe. Si vous faites autrement, vous « aurez de grands travaux à soutenir, et vous vous « jetterez dans de grands dangers ». Voilà un oracle bien clair et bien formel. Qui doutera qu'il ne fût supposé ?

72 J'ai vu des critiques malheureusement difficiles et délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Pompée, et y trouver une sorte de contradition, parce qu'il ne peut pas aller s'il ne vit. Mais outre que ces mots que la passion dicte, ne doivent pas être examinés à la rigueur et avec cette précison, il est certain que celui-ci est plein de force et de sens. Entre deux nécessités, l'une de conserver notre vie, et l'autre d'aller où le devoir de notre charge ou des affaires pressantes et indispensables nous appellent, il ne faut pas balancer ; il faut sacrifier la première à l'autre, parce que ce n'est pas une nécessité de vivre, mais que c'en est une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occasions où nous sommes appelés à faire quelque chose de nécessaire et d'honnête, mais qui est accompagné de quelque grand danger qui menace notre vie.

73 Dion lui attribue une réponse qui me paroît plus digne de lui. « Je n'ai, dit-il, besoin d'aucune « magistrature pour les gens de bien ; mais je demande « le consulat contre les méchants et les séditieux ».

74 Toutes les fois que le peuple étoit assemblé pour donner ses suffrages sur quelque chose, il suffisoit que le consul ou un autre magistrat, dît qu'il avoit vu au ciel quelque oiseau de mauvais augure, pour que l'assemblée fût rompue sur-le-champ. Ainsi on avoit toujours un prétexte sûr pour empêcher tout ce qui déplaisoit. C'est pourquoi Clodius, pour prévenir un semblable inconvénient, avoit fait une loi : « Qu'aucun magistrat n'observeroit les signes du ciel, « quand le peuple seroit assemblé ».

75. Les Romains divisoient l'Espagne en citérieure et ultérieure; c'étoit l'Ebre qui marquoit cette division. *A. L. D.*

76 Dion ajoute, *contre des hommes armés*. Et il dit qu'il y eut dix-huit éléphants qui combattirent. Il raconte même que quelques-uns de ces éléphants étant blessés, semblèrent demander quartier aux Romains, et se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite Car en les embarquant en Afrique, on leur avoit juré qu'on ne leur feroit aucun mal. Les Romains, touchés de pitié, les sauvèrent. Chose assez singulière, un serment prêté à des éléphants, et des éléphants qui s'en contentent, et qui s'embarquent sur la foi de ce serment.

77 Plutarque rapporte ici une partie d'un passage du quinzième livre de l'Iliade, où Neptune dit : « Nous sommes trois frères, tous trois fils de Saturne « et de Rhéa; Jupiter le premier, moi le second, et « Pluton le troisième. L'empire fut partagé; on en fit « trois lots, qui ne furent point donnés par rapport « à l'ordre de la naissance. Nous tirâmes au sort, et « la fortune décida de notre partage, etc. ». Et il en fait une heureuse application, pour faire voir l'avidité de l'homme; les trois plus puissants Dieux partagent entre eux l'univers, et ils sont contents; et deux hommes partagent l'empire romain, c'est-à-

dire la terre presque entière, et leur ambition n'est pas encore satisfaite.

78 Ce Scipion étoit fils de Scipion, dit *Nasica*; mais il passa par adoption dans la famille des Métellus, et fut appelé Métellus Scipion.

79 Pompée ayant remarqué souvent que les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, en déroboient plusieurs à la justice, voulut réformer cet abus par une loi.

80 T. Munatius Plancus Bursa, qui étoit accusé par Cicéron, et qui fut condamné malgré la protection de Pompée, et les grands éloges qu'il lui avoit donnés de vive voix et par écrit. Cicéron fut si charmé de ce grand succès, qu'il en témoigne sa joie à Marius, dans la seconde lettre du livre vij.

81 Ce passage est important. Il y a dans le texte *ἀγωνιζομένου τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας*. Et on a cru que ce mot *ἡγεμονία* ne pouvoit signifier ici que *la république*. Mais j'avoue que je ne l'ai jamais vu dans cette signification. Plutarque s'en est servi dans la vie de César, pour dire le gouvernement de César; c'est-à-dire son gouvernement des Gaules et de l'Illyrie. Il faudroit donc l'expliquer dans ce sens-là. Mais comme ce n'est pas là ce que les amis de César doivent dire, je crois qu'il faut rétablir ici le mot du manuscrit de S. Germain, où on lit, *ἀγωνιζομένου τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ ἐλευθερίας*. « Il donnoit tant de combats « pour la liberté de Rome ». En effet, César vouloit faire croire qu'il ne prenoit les armes que pour remettre les Romains en liberté; car il demandoit que toute l'Italie mît bas les armes, qu'on délivrât Rome de la crainte où elle étoit, et qu'on laissât la république comme auparavant à la disposition du sénat et du peuple.

82 Il y avoit une loi qui défendoit aux absents de demander le consulat. Pompée fit ajouter à cette loi une exception, « en faveur de ceux à qui on le per« mettroit nommément ». Ce qui n'étoit autre chose que détruire la loi et la rendre entièrement inutile. Car ceux qui étoient puissants et qui avoient des troupes, ne manqueroient guère de se faire donner cette permission.

83 Paulus étoit consul avec C. Claudius Métellus, l'an de Rome 701. Les quinze cents talents que César lui donna valoient 7,407,407 fr. 40 cent. On peut juger par ce don, des richesses immenses que César avoit dû amasser dans son gouvernement des Gaules. *A. L. D.*

84 Dion assure pourtant tout le contraire. Car il écrit qu'il ne se trouva personne qui voulût que Pompée posât les armes, et qu'il n'y eut pour César que deux hommes seuls, un certain Marcus Cæcilius, et Curion, celui qui avoit apporté des lettres de César.

85 Aujourd'hui Rimini, ville située sur la mer Adriatique, dans la province d'Ombrie, à l'embouchure de la rivière du même nom, à cinquante-huit lieues de Rome. Le Rubicon dont il est question plus bas étoit un peu au-dessus du fleuve Ariminum. *A. L. D.*

86 Plutarque passe sous silence tout ce qui se passa au siége de Brunduse pendant neuf jours. Cela méritoit pourtant d'être rapporté comme César l'écrit dans le premier livre de la guerre civile.

87 Tout cet endroit est obscur, et brouillé même dans le grec. Je l'ai éclairci par le texte même de César, qui, dans son premier livre *de la Guerre civile*, écrit : *Quo facilius impetum Cæsaris tardaret, ne sub*

ipsa profectione milites oppidum irrumperent, portas obstruit, vicos plateasque inædificat, fossas transversas viis prævducit, atque ibi sudes stipitesque præacutos defigit, hæc levibus cratibus terraque inæquat. Aditus autem atque itinera duo, quæ extra murum ad portum ferebant, maximis defixis trabibus, atque eis præacutis præsepit. « Pour retarder plus facile-
« ment les efforts de César, et pour empêcher que sur
« le moment de sa retraite ses soldats ne forcent la
« place, il ferme et barricade les portes, fait de lieu
« à autre des forts et des places d'armes, creuse à la
« tête de toutes les rues de grandes traverses, qu'il
« remplit de pieux fort pointus, et qu'il couvre de
« claies avec de la terre, en les égalant par-dessus. Il
« ne se réserva que deux portes et deux rues qui con-
« duisoient au port, et il les palissada avec de grosses
« pièces de bois fort pointues ». On voit par là que Pompée palissada les deux rues qu'il s'étoit réservées. Et la raison le vouloit, afin qu'en cas d'attaque, il pût faire sa retraite avec plus de sûreté.

88 Ils s'embarquèrent sur les mêmes vaisseaux qui avoient mené les consuls à Dyrrachium, et que les consuls avoient renvoyés.

89 Le passage de Cicéron, que Plutarque a ici en vue, est dans la lettre xj du septième livre à Atticus. Je l'ai rapporté ailleurs. Pompée y est fort blâmé d'avoir abandonné Brunduse. Thémistocle avoit autrefois abandonné Athènes, et l'avoit confiée à ses vaisseaux; mais cet exemple de Thémistocle ne fait rien pour Pompée; car Thémistocle ne pouvoit pas combattre seul sur terre contre tant de milliers de Barbares, et le seul parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de s'embarquer. Cette action de Pompée est de plus condamnée par l'exemple de Périclès, qui, cinquante ans après, les Lacédémoniens et leurs alliés étant entrés en armes dans l'Attique, et s'étant avancés jusqu'aux

portes d'Athènes, bien loin de sortir de sa ville, prit le parti de s'y défendre, et la situation de Pompée alors étoit plus semblable à celle de Périclès qu'à celle de Thémistocle. Elle est encore condamnée par l'exemple des Romains, qui, lorsque les Gaulois se rendirent maîtres de Rome, se retirèrent dans le Capitole, et s'y défendirent courageusement. Voilà ce que Pompée devoit imiter.

90 C'est celui que César appelle CN. Magius, qui étoit *præfectus fabrûm CN. Pompeii*. Xylander a cru qu'il pouvoit s'appeler *Numérius Magius*, et que le surnom Numérius étant écrit par une seule N, ceux qui n'avoient pas entendu ce que cette lettre signifioit, avoient écrit CN., c'est-à-dire *Cnéus*.

91 Mais César dit lui-même que cette cavalerie d'élite étoit presque toute composée d'étrangers. Il y en avoit, dit-il, six cents de la Galatie, cinq cents de la Cappadoce, autant de la Thrace, deux cents de la Macédoine, cinq cents Gaulois ou Germains, huit cents qu'il avoit levés dans ses terres, ou qui étoient de sa suite, et ainsi des autres dont il nomme les pays.

92 Il paroît fort étonnant, dit Dion, que Labiénus eût pu quitter le parti de César, qui l'avoit comblé d'honneurs, et qui lui avoit donné le commandement de toutes les troupes qu'il avoit au-delà des Alpes pendant qu'il étoit à Rome. Et il en donne la raison. « Labiénus, dit-il, se voyant comblé d'honneurs et « de richesses, s'oublia jusqu'à prendre des airs qui « ne lui convenoient point. César voyant qu'il vouloit « s'égaler à lui, le traita plus froidement; mais La- « biénus, qui ne put supporter ce changement, alla « se rendre à Pompée ».

93 C'est ainsi qu'il faut traduire cet endroit; car il est faux que César eût pris terre à Oricum, puisque

ce poste étoit occupé par une escadre de la flotte de Pompée. Il n'entra à Oricum que le soir, Torquatus, qui y commandoit pour Pompée, ayant obligé la garnison à lui ouvrir les portes. César, liv. iij.

94 Il y a dans le texte, « d'où il dépêcha Vibius »; mais c'est une faute, il faut lire comme j'ai corrigé, *Vibullius*. C'est L. Vibullius Rufus. Voici comme en parle César, liv. iij. « Nous avons dit que Vibullius « Rufus, l'un des intendants des machines de Pom« pée, fut pris deux fois par César, l'une à Corfinium, « et l'autre en Espagne, et qu'il l'avoit déjà renvoyé « une fois. César crut donc qu'à cause de cette faveur « il seroit très-propre à porter quelque parole d'ac« commodement, d'autant plus même qu'il avoit « beaucoup de crédit auprès de son maître. Il le dé« pêche donc avec charge de lui dire de sa part, etc. »

95 Plutarque ne dit pas où Vibullius trouva Pompée. Et c'est ce que César n'a pas oublié: car il dit qu'il le trouva dans la Candavie, comme il venoit de la Macédoine pour mettre ses troupes en quartier d'hiver à Dyrrachium et à Apollonie.

96 Comme nous voyons dans l'Iliade qu'Agamemnon est appelé *roi des rois*, parce qu'il étoit le général de tous les princes qui le suivirent au siége de Troie.

97 Actius Rufus accusa même Afranius de trahison pour la perte de l'armée d'Espagne. C'est ainsi qu'en parle César, liv. iij.

98 César a mis cette folie des officiers de Pompée dans tout son jour, liv. iij. Ils disputoient déjà des récompenses et des sacerdoces. Déjà les uns désignoient les consuls pour les années suivantes; les autres demandoient la confiscation de ceux qui suivoient le parti de César. Et il y eut une grande contestation en plein conseil, pour savoir si l'on auroit

égard à Hirtius dans la prochaine élection des préteurs, parce qu'il étoit absent. Pompée l'ayant dépêché vers les Parthes, les amis et les parents d'Hirtius s'empressoient auprès de Pompée, pour le porter à tenir la parole qu'il avoit donnée à Hirtius, et à ne pas donner lieu de croire qu'il avoit été abusé par ses promesses. Déjà Domitius, Lentulus et Scipion en étoient souvent venus aux injures pour la charge de souverain pontife. Lentulus y prétendoit par le privilége de son âge, Domitius par son crédit et par sa dignité, et Scipion par l'alliance de Pompée, qui étoit son gendre.

99 Car quel plus heureux augure pour Pompée que d'orner de riches dépouilles la chapelle de Vénus victorieuse? N'étoit-ce pas un signe bien évident d'une grande victoire? Voilà le bon côté; mais voici le mauvais. César descendoit de Vénus. Ainsi il avoit à craindre que ces riches dépouilles ne fussent les siennes propres, dont il orneroit le temple de cette déesse. Cette réflexion est bien ingénieuse. Mais de quel raffinement n'est pas capable la superstition?

100 Il n'est point question de cette circonstance dans les *Commentaires de César*, on pourroit donc croire qu'il n'avoit point vu cette espèce de prodige, qui méritoit d'être rapporté. M. Dusoul a proposé de traduire ainsi : « On dit que César lui-même avoit « vu, etc. » *A. L. D.*

101 Cet endroit ne seroit pas intelligible, si on n'avoit devant les yeux celui de César, qui sert à l'expliquer. Pompée se contentoit de ranger ses troupes au pied de la montagne, pour voir si César auroit la hardiesse de l'attaquer dans son fort avec tant de désavantage. Mais César voyant qu'en aucune manière il ne pouvoit attirer Pompée au combat, jugea qu'il lui seroit plus avantageux de changer de méthode, de déplacer son camp, et de faire tous les

jours des marches. Car en changeant ainsi de poste, il feroit mieux subsister son armée, il fatigueroit celle de son ennemi, et par là même il pourroit se présenter quelque occasion favorable de combattre. Cette résolution prise, le signal du départ donné, et les tentes déjà pliées, on rapporte à César que Pompée étoit sorti de ses retranchements, etc.

[105] Tout cet ordre de bataille, tel que Plutarque le détaille ici, est contraire à ce que César dit lui-même dans son troisième livre. César s'étant approché du camp de Pompée, vit que son armée étoit rangée de cette sorte : Pompée étoit à l'aile gauche avec les deux légions que César lui avoit renvoyées au commencement de leur dissension. Scipion étoit au milieu avec les légions de Syrie. La légion de Cilicie et les cohortes d'Espagne, qu'Afrianus avoit ramenées, étoient à l'aile droite. Cette aile droite avoit le flanc couvert d'un ruisseau de difficile accès C'est pourquoi Pompée avoit rejeté toute sa cavalerie, les archers et les frondeurs à son aile gauche. Cela faisoit en tout quarante-cinq ou quarante-six mille hommes en cent dix cohortes, qui n'étoient pas complètes. L'armée de César étoit dans cet ordre; il n'avoit que vingt-deux mille hommes. Il plaça la dixième légion à l'aile droite, selon la coutume, et à la gauche, il mit la neuvième; mais comme elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium, il lui donna pour renfort la huitième. Le reste remplissoit l'espace entre les deux ailes. Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, et Domitius le corps de bataille. Et pour lui, il se plaça à la droite, vis-à-vis de Pompée. Appien raconte encore la chose différemment. Est-il possible que la bataille de Pharsale, qui décida du sort du monde entier, ait été si différemment écrite? ou plutôt est-il possible que ce que César en dit lui-même, ait été si contredit? Il me semble qu'il mérite plus d'en être cru que les autres.

105 César blâme fort cet ordre, dans le troisième livre de la guerre civile. Je vais traduire le passage entier tel qu'il est; car M. d'Ablancourt n'en a pris que le sens, et encore fort imparfaitement; et tout ce que dit un grand homme comme César, doit être conservé à la lettre. « Il n'y avoit entre les deux armées « qu'autant d'espace qu'il en falloit pour charger. « Mais Pompée avoit ordonné à ses troupes de soute- « nir le choc de l'ennemi sans s'ébranler, et de laisser « l'armée de César s'étendre et rompre ses rangs par « la course; et l'on dit que ce fut par le conseil de « Triarius, afin que la première impétuosité et la « force de ces troupes fussent émoussées et affoiblies « par cette course, et que leurs rangs se rompissent « en s'étendant, et qu'eux, fermes dans leur poste, « les attaquassent après qu'ils seroient ainsi dispersés. « D'ailleurs, il espéroit que leurs javelots porteroient « plus de coups quand ils les attendroient dans leur « poste, que s'ils alloient eux-mêmes au-devant, « et qu'il arriveroit même que les soldats de César, « épuisés par cette double carrière qu'ils auroient « franchis seuls, perdroient haleine, et arriveroient « tout recrus. Ce qui me paroît avoir été fait par « Pompée sans aucune sorte de raison; car il y a « dans notre âme une impétuosité et une certaine « ardeur naturelle qui s'enflamme par l'impatience « du combat; et les généraux, au lieu de la diminuer, « doivent l'augmenter. Et ce n'est pas en vain que de « toute ancienneté nos ancêtres ont fait sonner les « trompettes et jeter de grands cris avant le combat, « persuadés que, par toutes ces choses, leurs troupes « étoient animées, et les ennemis étonnés ».

104 Voilà un plaisant motif pour aller porter la guerre jusqu'aux bouts du monde. Plutarque étoit dans ce principe, que la guerre pouvoit être entreprise à cette fin, et c'est même là le but qu'il donne à Alexandre : car dans son *Traité de la fortune de* ce

Prince, il le représente comme un philosophe, ou plutôt comme un missionnaire qui parcourt toute la terre, pour enseigner aux nations les plus barbares à adorer les Dieux de la Grèce, et pour les polir et les civiliser, en les retirant de leur vie sauvage et brutale. Par le même principe, on pourroit excuser les barbaries, à jamais exécrables, commises contre les Mexicains, et prêter des couleurs favorables à la cruauté des convertisseurs.

105 C'est le sens de ce mot, ἀνδρῶν ἑκατὸν εἴκοσι λοχαγῶν. Car Crastinus n'étoit pas leur capitaine; c'étoit un vétéran volontaire, qui avoit commandé la première compagnie de la dixième légion; et alors cent vingt soldats de ceux qu'il avoit commandés autrefois, se joignirent volontairement à lui.

106 C'est un passage du onzième livre de l'Iliade, où Homère parle noblement de la fuite d'Ajax devant Hector. Plutarque l'applique heureusement à Pompée qui se retire devant César, et par là il ennoblit en quelque façon sa fuite.

107 Car après la bataille gagnée, César, pour ne pas donner le temps à Pompée de se rassurer, alla attaquer ses retranchements, et fit donner un grand assaut. Les cohortes laissées pour la garde du camp, se defendirent courageusement, mais enfin le camp fût forcé.

108 Voici comme César en parle. « Le camp ayant « été forcé, on vit en entrant les tables dressées avec « des magnifiques buffets de vaisselle d'argent, les « tentes accommodées de gazons tout frais, et quel- « ques-unes, comme celle de Lentulus, couvertes de « lierre, avec plusieurs autres choses, qui marquoient « un peu trop de luxe et de mollesse, et une trop « grande assurance de la victoire ».

109 C'est Ptolémée, surnommé Dionysius, fils de Ptolémée Auletes, qui étoit mort l'année d'auparavant, c'est-à-dire l'an de Rome 704, et cette bataille de Pharsale fut donnée l'an 705. Ptolémée étoit dans sa quatorzième année.

110 Il n'y avoit point alors de prince de ce nom sur le trône des Parthes, et jamais Crassus n'eut à combattre contre Arsace. Apparemment Théophane met ici un *Arsace* pour *un des descendants d'Arsace*.

111 Plutarque se trompe; il n'en avoit que cinquante-huit, et c'est ainsi que l'écrit Dion; ce qui se justifie même par l'année de sa naissance; car il étoit né l'an de Rome 647, 104 ans avant l'ère chrétienne; et il fut tué l'an de Rome 705, 46 ans avant l'ère chrétienne. Cela fait justement cinquante-huit ans accomplis, puisqu'il fut tué le lendemain de son jour natal.

112 Epictète disoit fort bien à un homme qui se vantoit d'être préteur en Grèce: « Je vous demande « seulement par quelles voies vous avez obtenu votre « charge? »

113 Agésilas étoit boiteux, et son frère aîné passoit pour bâtard. Il y avoit un oracle formel, qui défendoit aux Spartiates de prendre un roi boiteux, et qui, s'ils désobéissoient, les menaçoit de grandes guerres et de grands malheurs. Agésilas, appuyé de Lysandre, pour se maintenir sur le trône, et pour en exclure son frère, soutenoit que cet oracle ne devoit pas être expliqué à la lettre, Dieu se mettant fort peu en peine qu'un roi fût boiteux; mais qu'il devoit être pris figurément, et expliqué de la bâtardise. Et c'est cette explication que Plutarque traite de plaisanterie. Par-là on voit qu'il croyoit qu'on devoit le prendre dans le sens littéral. En effet, on pouvoit fort bien croire que c'étoit le sens le plus naturel de l'oracle; car ses

menaces furent accomplies. Sparte fut tourmentée par de grands orages de guerre, et eut à soutenir des travaux infinis. Mais dans les remarques sur la vie d'Agésilas, on a vu que cet oracle pouvoit avoir un autre sens que l'événement justifioit de même.

114 Sphodrias avoit entrepris de surprendre le Pirée en pleine paix, et d'ôter aux Athéniens l'empire de la mer. Il fut cité en justice; mais Archidamus, fils d'Agésilas, aimant avec passion Cléonyme, fils de Sphodrias, obligea son père à le protéger, de manière qu'il fut absous.

115 Ce Phoibidas s'étoit emparé en pleine paix de la citadelle de Thèbes. Agésilas le protégea, et l'empêcha d'être puni.

116 Ceci marque encore que Plutarque étoit persuadé que l'oracle du règne boiteux devoit être pris au pied de la lettre.

117 Je suis surpris que Plutarque n'ait pas trouvé dans la vie de Pompée quelque action du même genre, qui pût être comparée à celle d'Agésilas. Il me semble qu'il y en a une toute pareille qui pourroit fort bien entrer en comparaison. C'est ce qu'il fit en Afrique lorsqu'il reçut les lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congédier son armée, et d'attendre les successeurs qu'on lui envoyoit. Après les grands exploits qu'il venoit de faire, malgré la grande victoire qu'il venoit de remporter sur Domitius, et qui fut suivie de la prise de plusieurs villes, et de celle du roi Iarbas même, dont il donna le royaume à Hiempsal; et ce qui est encore plus fort, malgré le refus que faisoient ses troupes de l'abandonner, il obéit, menaçant qu'il se tueroit lui-même si on s'opiniâtroit à le retenir. Voilà une obéissance aussi parfaite aux ordres de Sylla, que celle d'Agésilas à ceux des éphores.

118 Plutarque dit cela à cause du traité que Xénophon a fait, qui est l'éloge du roi Agésilas, où il veut le faire passer pour le plus grand de tous les hommes, dans la guerre même. C'est un bel éloge de cet historien; mais en même temps il est taxé fort poliment d'avoir exagéré le mérite d'Agésilas sur le fait de la guerre; ce qui doit faire voir aux historiens et aux panégyristes que la postérité n'est pas la dupe des éloges qu'ils donnent à leurs héros, et qu'elle n'admet que ceux qui sont fondés sur des actions qui les justifient.

119 Il lui laissa tout ce qu'il possédoit; et donna à son fils, au jeune Tigrane, le royaume de Sophène. Mais s'il ne mena pas Tigrane le père après son char à son entrée triomphale, il y mena Tigrane le fils, avec sa femme et sa fille, et même la reine Zosime, femme de Tigrane le père.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

